This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

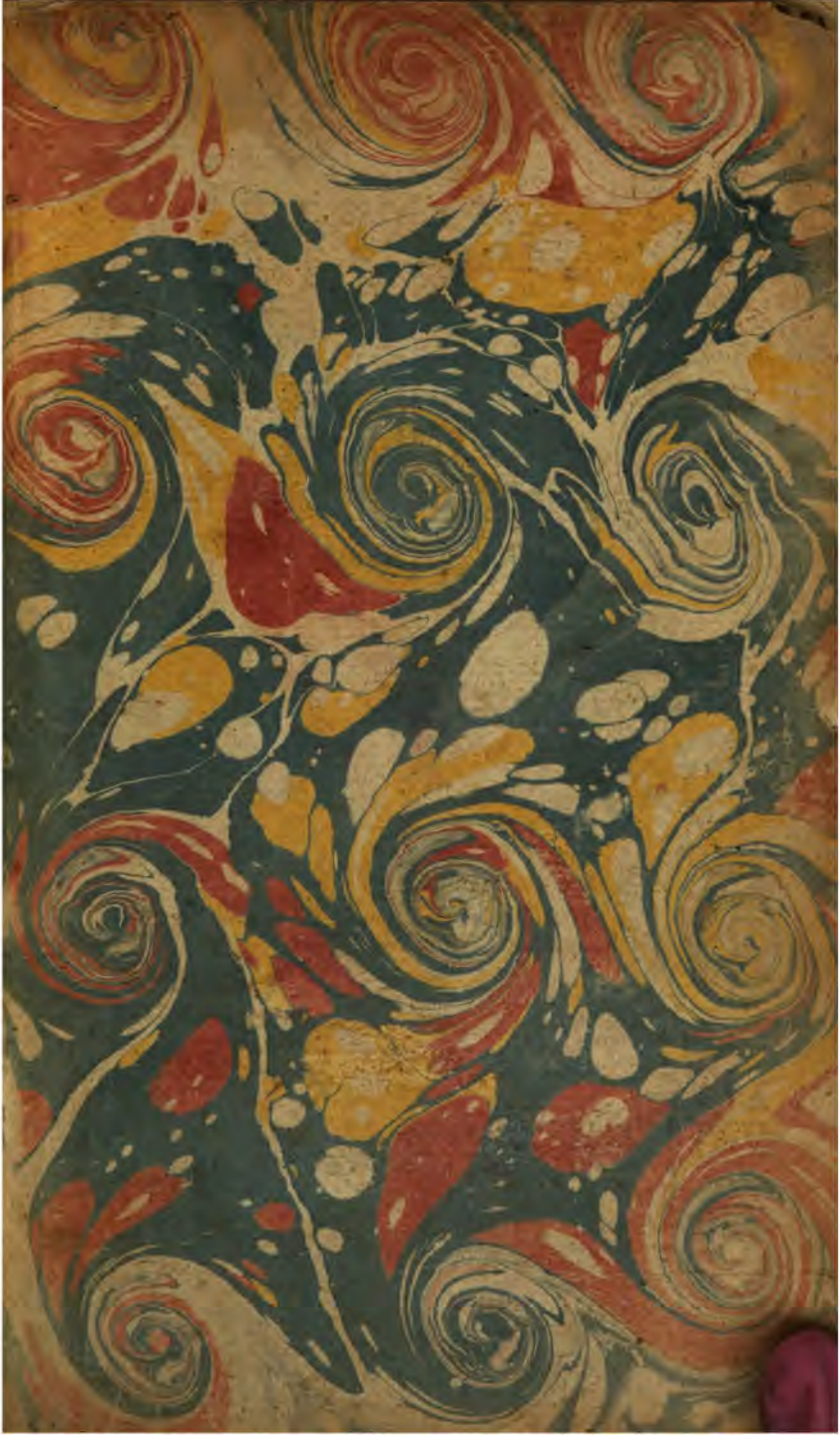
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 407687

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
LIBRARIES



G
420
.P13

# VOYAGES
## *AUTOUR*
# DU MONDE,
## *ET*
## VERS LES DEUX POLES,
## PAR TERRE ET PAR MER.

*TOME PREMIER.*

Pagès, Pierre Marie François, marquis de

# VOYAGES
## AUTOUR
# DU MONDE,
## ET
## VERS LES DEUX POLES,
## PAR TERRE ET PAR MER,

*Pendant les Années* 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774 & 1776.

Par M. DE PAGÈS, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris.

TOME PREMIER.

*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

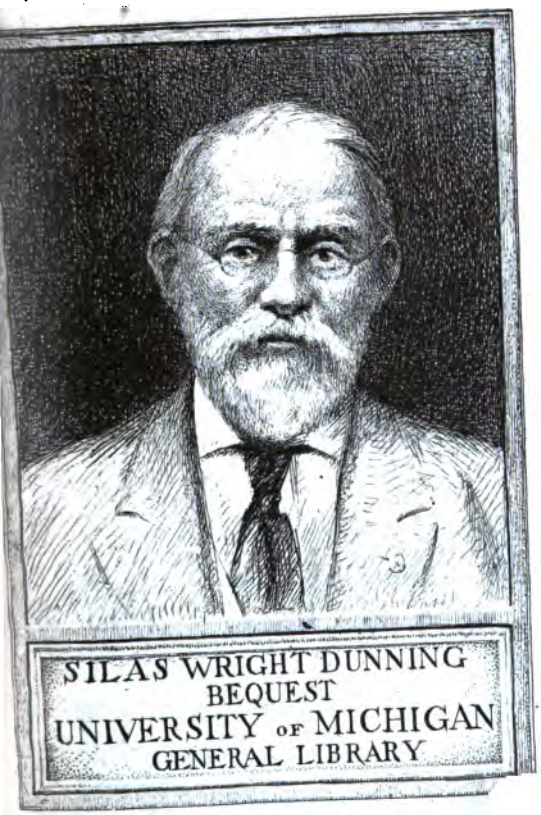
Gr.
420
.P13

062 210 789

A 407 687

Dunning
Lawson
12-8-38
37394
2 v.

# LETTRE



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

*ez trop*
*ue vous*
*de mes*
*ffet de*
*de ce*
*ré. Je*

G.
420
.P13

062 210 729

Dunning
Lawson
12-8-38
37394
2 v.

# LETTRE

## *A MONSIEUR*

## LE COMTE DE C....

MONSIEUR,

*JE crains bien que vous ne m'ayez trop flatté, & que cette bonne opinion que vous m'avez témoignée pour la Relation de mes Voyages, ne ſoit uniquement l'effet de votre amour pour le bien général, & de ce zele patriotique dont vous êtes pénétré. Je n'aurois jamais penſé à eſſayer mon ſtyle.*

*qui ſouvent me paroît obſcur à moi-même, ſi vous ne m'aviez engagé à mettre mes Journaux en ordre. C'eſt vous & M. le Comte de B. qui m'y avez déterminé. Le ſuffrage de cet homme de génie, ſi célebre par ſon goût, par ſa préciſion, & par ce pinceau délicat & ſublime dont il a tracé l'Hiſtoire de la Nature, ne pouvoit que me ſéduire; mais, MONSIEUR, vouloir encore que je livre cette Relation au Public, n'eſt-ce pas trop exiger? N'importe, je vous obéirai, quoiqu'en tremblant. Vous ſavez que je n'eus jamais aucune prétention au talent d'écrire; que je n'ai jamais rien fait pour l'acquérir, & que tout ce que je puis eſt d'expoſer naïvement les faits tels qu'ils m'ont frappé. Mais le Public voudra-t-il entrer comme vous, MONSIEUR, dans ces conſidérations, & faire grace, en faveur de l'exacte vérité, au ſtyle d'un Militaire & d'un Marin qui a ſi long-temps erré dans des Pays incultes & ſauvages, qui ne cherche qu'à rendre ſes idées avec le moins de confuſion qu'il peut,*

*n'ambitionnant de toutes les qualités littéraires que la clarté, peu ſoucieux de l'ornement ? Cet Ouvrage n'eſt celui ni d'un Littérateur, ni d'un Savant, c'eſt mon ouvrage ; le ſimple récit d'un Voyageur, ami de l'Homme & de la Nature, qui ne prétend point du tout au titre d'obſervateur profond, mais à celui d'obſervateur ſincère & ſenſible. Cette ſenſibilité de mon ame ſur certains faits & ſur certaines mœurs, m'arrachera quelquefois des réflexions qui auront beſoin d'indulgence. Peut-être en obtiendrai-je un peu du Lecteur, qui voudra bien me ſuivre avec intérêt dans des voyages pénibles, entrepris dans l'eſpérance & par le déſir d'être utile à ma Patrie & de ſatisfaire mon cœur.*

*Je vais repaſſer en France ; la continuation de la guerre me rappelle : ma ſanté s'eſt un peu rétablie ici ; mais je vous avoue que, malgré le plaiſir que j'aurai de vous voir, je ne quitte pas ſans regret, quoique ce ne ſoit que pour peu de temps, mon agréable vallon des Baradaires. La*

*beauté de ce climat, & les bords agreſtes de ma riviere conviennent mieux à mon humeur que le tumulte de l'Europe. Votre amitié ſeule peut me dédommager des plaiſirs tranquilles de ma retraite.*

*J'ai l'honneur d'être, avec les ſentimens les plus ſinceres & les plus reſpectueux,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, PAGÈS.

*De Saint-Domingue, au quartier des Baradaires, le 10 Mai 1780.*

# VOYAGE
## AUTOUR
# DU MONDE,
## PAR TERRE ET PAR MER.

## PREMIERE PARTIE.

*CONTENANT la relation du Voyage par terre & par mer, par la voie de l'oueſt, depuis la côte de France, juſques à la ville de Batavia, dans l'Iſle de Java, en traverſant l'Océan, l'Amérique, la mer du Sud, & l'Archipel de la Chine.*

### CHAPITRE PREMIER.

*QUELS furent les motifs qui m'amenerent à Saint-Domingue, & le point de vue ſous lequel j'enviſageois mon voyage.*

DIFFÉRENTES circonſtances relatives à mes vûes particulieres, & au ſervice de la Marine, auquel je ſuis attaché, m'engagerent à former

le projet de connoître les Mers de l'Inde, & de m'y rendre par la voie de l'Oueſt ; je me propoſois enſuite de traverſer la Chine, & de me rendre, par la Tartarie, ſur les côtes de la mer de Kamchatca. Mon objet étoit de chercher le paſſage du Nord, en parcourant les côtes du Nord. Les moyens que je comptois employer m'avoient paru aſſez ſimples ; je voulois connoître les mœurs & la maniere de vivre des Peuples du Nord, adopter ces mœurs, pour ſuivre long-temps ces Peuples dans leurs courſes, & me porter ainſi de village en village le long des bords de la mer ; je n'aurois pas manqué, en tenant cette route, de trouver ce paſſage vers le nord de la Sibérie, ou de m'aſſurer de ſon impoſſibilité, ſi la continuité des côtes m'avoit conduit dans l'Amérique Septentrionale. Cette ſeconde partie de mon projet n'a pu être remplie, parce qu'il m'a été impoſſible de me procurer les moyens néceſſaires pour traverſer la Chine.

Je n'avois jamais pu lire l'hiſtoire d'un Voyageur parcourant des contrées inconnues, ſans me ſentir ému. Les conquêtes des Européens dans les deux Indes ; les tentatives & les découvertes des Ruſſes dans le nord-eſt de leur Empire ; l'ambition des grandes entrepriſes, & ſur-tout un penchant invincible

pour les choſes qui pouvoient me rapprocher de cette ſimplicité primitive de la Nature ſauvage, belle de ſa propre beauté, telle que je me la peignois lorſqu'elle ſortit des mains du Créateur, abſorboient toutes les facultés de mon ame. Je penſois que le défaut d'obſtination & de patience, & que les beſoins qu'entraîne néceſſairement la façon de vivre de ces hommes, qui, par leur rang & leurs lumières, peuvent ſeuls être employés à cette ſorte d'entrepriſes, étoient les principaux obſtacles qui les rendoient ſouvent inutiles. Je penſois qu'une maniere de vivre dure, & un travail ſoutenu de beaucoup de conſtance & de courage, me mettroient à portée de réuſſir. J'avois d'ailleurs je ne ſais quel preſſentiment, que plus les hommes ſont ſimples & groſſiers, moins ils ſont mauvais, & qu'avec un caractere aiſé, & une extrême ſimplicité dans la façon d'être, de vivre, d'agir & de penſer, on eſt mieux reçu dans les Pays les plus barbares qu'au centre des Villes les mieux policées, le faſte excitant néceſſairement la cupidité, mere de l'avarice & de la méfiance. Toutes ces raiſons embelliſſoient mon projet à mes yeux, en faiſoient diſparoître les difficultés, &, me plongeant dans une ſorte d'ivreſſe, parvinrent à m'y affermir.

Telle étoit la situation de mon ame, lorsqu'en 1766, mon service me conduisit de Rochefort sur les côtes de l'Isle Saint-Domingue ; Isle dont je ne parlerai point, parce que la route qui y conduit & le pays même sont très-connus.

En conséquence des obstacles auxquels j'attribuois le défaut de succès des Voyageurs, je me formai une maniere de vivre & de penser simple & nouvelle pour moi. Je n'avois pas discerné jusques alors si en effet elle étoit la meilleure ; je ne l'adoptois que par force, n'ayant ni assez de fortune, ni assez de crédit pour faire commodément un aussi long voyage chez plusieurs Nations sauvages ou très-peu policées, & chez d'autres, qui souffrent impatiemment l'abord des Etrangers, mais dont il falloit traverser les contrées. Je brusquai un peu mon projet, en gardant néanmoins toutes les mesures qu'il fut possible, relativement à mon service ; & comme j'étois déterminé par des circonstances favorables, qui n'auroient pu se réunir que très-difficilement en tout autre temps & en tout autre lieu qu'au Cap François où je me trouvois alors, je pris mon parti, sans hésiter plus long-temps.

Je m'embarquai sur un bateau François, allant à la Nouvelle-Orléans, attendant mes

ſuccès de la Providence, de mon courage, de ma patience, d'une façon d'être, la plus ſimple qu'il ſeroit poſſible, & d'une vie dure, dont l'habitude devoit me rendre plus ſupportables les fatigues du voyage, & peut-être le travail des mains auquel les circonſtances pourroient me forcer; je m'attendis à tout, pour n'être ſurpris de rien.

La Nouvelle-Orléans venant d'être cédée à l'Eſpagne, j'eſpérois qu'il ne me ſeroit pas impoſſible d'y trouver des reſſources, pour traverſer l'intervalle qui ſe trouve depuis le fleuve Miſſiſſipi juſques au *Rio bravo* ou *Grande*, qui ſépare la Nouvelle-Eſpagne de la Louiſiane, & qui n'eſt habitée que par des Sauvages; cette diſtance, quelque conſidérable qu'elle dût être, ne me le paroiſſoit pas aſſez pour s'oppoſer à mon deſſein, & je me flattois de pénétrer dans la Nouvelle-Eſpagne par les frontieres du nouveau Mexique.

## CHAPITRE II.

*TRAVERSÉE de l'Iſle Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans ; ſéjour que j'ai fait dans cette Ville.*

Le 30 Juin 1767.

NOUS mîmes à la voile du Cap François, le dernier de Juin 1767 ; nous fîmes route pour paſſer dans le vieux canal, les vents étant dans la partie de l'eſt : nous courions en conſéquence dans l'oueſt-nord-oueſt. Nous nous éloignâmes enſuite peu à peu de la terre, en prenant plus du nord-oueſt, & nous paſsâmes à environ huit lieues dans le nord du Mole Saint-Nicolas.

Vieux Canal de l'Iſle de Cuba.

Continuant la même route, & avec les mêmes vents, nous découvrîmes peu après la côte de l'Iſle de Cuba, & en la prolongeant nous reconnûmes le cap des Mulas, pour aller chercher les iſlots des Palumas & de ſable, qui forment du côté du large l'entrée du vieux canal ; mais afin d'aller chercher avec certitude ces iſlots qui ſont très-bas, nous avions porté la plus grande attention à reconnoître parfaitement le cap des Mulas ; car la continuation de la côte de l'Iſle de Cuba ne ſe

découvre que difficilement, & il faut un bon Pilote pour l'accoſter. Les Palumas reſtent à bâbord, & l'Iſle de ſable à ſtribord, en donnant dans ce canal. Il a près de cinq lieues de largeur dans cette partie, & il ne s'élargit conſidérablement qu'après environ ſoixante lieues de diſtance.

Il eſt formé, du côté du large, par une traînée de rochers, bancs & iſlots, qui s'étendent juſques au canal de Bahama; & du côté de l'Iſle de Cuba, par pluſieurs bancs ou rochers, qui tiennent aſſez d'eſpace pour que la terre ſoit hors de vue.

Les vents continuoient à l'eſt, petits, & ne ſe renvoyoient pas par briſes : les courans portoient dans l'oueſt; auſſi nous débouquâmes très-heureuſement quatre jours après. Je ſuis ſurpris que la plupart des vaiſſeaux qui ont à faire à l'oueſt de ces parties, s'expoſent à une longue traverſée, & aux calmes qui regnent ſouvent dans le ſud-oueſt de l'Iſle de Cuba, en prenant cette derniere route pour éviter le paſſage du vieux canal, qui n'a rien de dangereux lorſque l'on fait attention à ſa navigation.

Nous fîmes enſuite route ſur Matance, montagne qui eſt dans les terres à l'oueſt de la baie du même nom; ſa cime s'éleve par-

dessus les autres montagnes en forme de chapeau; aussi l'appelle-t-on le *Chapeau de Matance*, & elle sert de reconnoissance aux Navigateurs. Nous reconnûmes bientôt après la Havane dans la même Isle de Cuba. Gouvernant ensuite dans la partie du nord-oueſt, & éloignant la côte, nous allions ainsi chercher la sonde des islots des Tortues, qui sont dans le sud-oueſt du Cap de la Floride, & dans le sud à eux. Nous trouvâmes cinquante-deux brasses, fond de son & de gravier gris; mais dans leur sud-sud-oueſt, à la distance de cinq lieues, qui les mettoit hors de vue, étant très-bas, nous trouvâmes cinquante brasses, fond de son & de gravier noirâtre. Ce second fond est la véritable reconnoissance de cette sonde. Nous prîmes un peu de l'oueſt, pour couper la sinuosité formée par le golfe de la Floride, & nous perdîmes bientôt la sonde. Nous eûmes quelques calmes; nous vîmes beaucoup de dorades, qui étoient très-grosses, & d'environ cinq pieds de longueur; elles sont curieuses par la variété de leurs belles couleurs, qui changent d'un instant à l'autre. Nous nous défiâmes des courans du canal de Bahama.

Canal de Bahama.

Il me parut singulier que la force des courans du canal de Bahama, du sud au nord, (qui

( qui n'eſt apparemment que l'effet des vents aliſés & du giſſement des terres ), fut plus conſidérable, lorſque les vents du Nord étoient plus forts. Je ne pus expliquer ce phénomene qu'en ſuppoſant que les vents du Nord, lorſqu'ils deviennent plus violens, chaſſent les vagues avec force ſur la traînée de roches & de bancs qui s'étend dans l'eſt-ſud-eſt, & les font briſer en les élevant très-haut. Ces vagues dépaſſent ainſi les roches, & tombent dans une mer calme, dont elles hauſſent le niveau au deſſus de celui du large, & les eaux, en reprenant leur niveau, produiſent un courant plus rapide qu'en temps calme ou de belle mer.

Fleuve du Miſſiſſipi.

Les vents fraîchirent, & nous allâmes chercher la ſonde entre la riviere de la Mobile & la bouche du ſud-eſt du fleuve du Miſſiſſipi; elle fut de quarante braſſes, fond de vaſe noire. Nous fîmes route en la conſervant. On va la chercher dans cette partie, parce qu'étant alors dans le nord-eſt des deux embouchures du ſud-eſt & du ſud, on ſe trouve élevé au courant de celle du ſud-eſt, & alors on dérive toujours, ſuivant la ſonde de vingt-cinq à trente braſſes juſques à la vue de la baliſe. On la découvre de cinq lieues, & on mouille à deux lieues de diſtance dans ſon nord-eſt, pour éviter la force du courant du fleuve &

les arbres de dérive. La ſonde de la Mobile eſt de vaſe noire ; celle de la bouche du ſud-eſt du Miſſiſſipi, de vaſe blanchâtre mêlée de quelques grains de ſable fin que je trouvai en la mâchant, & celle de la baliſe eſt de vaſe également blanchâtre, mais ſans ſable. Si à l'atterrage on ne prend point les précautions que j'indique ci-deſſus, on riſque d'être dérivé au large par la bouche du ſud-eſt, & par les paſſes de l'eſt & du ſud de la grande embouchure, qui eſt celle du ſud ; on eſt enſuite dérivé dans le ſud-oueſt par les paſſes de l'oueſt de la même embouchure du ſud, & par la troiſieme bouche du Miſſiſſipi, qui ſe jette à la mer dans le ſud-oueſt : alors les courans portent dans la baie de St. Bernard, qui eſt peu connue, & dangereuſe par ſes bancs de ſable & par la côte qui eſt noyée.

La grande embouchure du fleuve, qui, comme je l'ai dit, eſt celle du ſud, forme pluſieurs paſſes, ſéparées par des iſlots ſouvent noyés lors des grandes eaux. Un d'entre eux, ſitué dans la partie de l'oueſt de la paſſe du ſud, avoit été occupé par les François, qui y entretenoient une baliſe, pour la ſûreté de l'atterrage à la côte qui eſt noyée. Les Eſpagnols venoient d'en occuper une autre à l'eſt d'une paſſe dans le ſud-eſt ; ils y avoient

dreſſé une batterie, élevé une baliſe, & y entretenoient des Pilotes pour cette nouvelle paſſe, qui me parut plus commode que l'ancienne : en effet, les vaiſſeaux venant pour la plupart de la partie de l'eſt, & les vents dépendant preſque toujours de cette partie, la route du nord-oueſt eſt plus commode que celle du nord. On ſe trouve auſſi moins dans le cas d'être dérivé dans l'oueſt, vers la baie de St. Bernard : les deux paſſes ſont difficiles, & il n'y a au plus dans celle-ci que dix-huit pieds d'eau, encore faut-il chenaler bien juſte dans un courant très-rapide. Nous entrâmes avec un Pilote.

Je fus ſurpris de la beauté de ce fleuve, dont les eaux, ſe mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre & leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large ; elles font encore reſſentir à cette diſtance la force de leur courant, qui charie fréquemment de gros arbres déracinés, dont l'abord eſt redoutable aux Navigateurs.

Ces arbres, reſtant ſouvent traverſés & embarraſſés dans le lit du fleuve, s'accumulent par la ſuite, & forment des digues au courant ; mais leur mugiſſement ſe fait entendre à une aſſez grande diſtance, & avertit de s'en méfier. Le cours libre & aſſez régulier de ce

fleuve eſt au moins de deux lieues & demie par heure. Cette rapidité faiſant regonfler les eaux vers les bords, fait que dans certaines parties elles prennent une direction contraire à celle du milieu. Nous profitions de ces eſpeces de remous; mais, malgré cela, nous remontions très-lentement, le vent étant foible, & le courant très-rapide en d'autres endroits.

Notre impatience étoit augmentée par une quantité prodigieuſe de couſins & de mouches, dont la piqûre eſt inſupportable; les bords de ce fleuve ne ſont formés que de terres noyées, marécageuſes, couvertes de roſeaux, & qui ſont très-propres à engendrer ces inſectes. Il ſemble que la Nature ſe plaiſe à les multiplier, & à rendre leur piqûre cuiſante, & de différentes eſpeces de douleurs, ſuivant leur variété, qui eſt très-conſidérable pour la forme, la groſſeur & la couleur dans l'une & l'autre eſpece de ces animaux. La vue de l'immenſe étendue de ces roſeaux toujours verts, très-hauts, & que les vents font ondoyer, pourroit fournir un coup-d'œil agréable, ſi on ne ſavoit pas qu'ils renferment des hôtes ſi mal-faiſans. Pendant la chaleur du jour, les plus incommodes ſont une eſpece de mouches, nommées *frappe d'abord*, qui ne manquent jamais de piquer dans le même inſ-

tant qu'elles ſe poſent, mais ſi vivement que le ſang coule tout de ſuite; c'eſt ce qui leur a fait donner ce nom. La fraîcheur des approches de la nuit fait retirer ces mouches, auxquelles ſuccèdent des nuées de couſins, mouſtiqs & autres. Il n'y a qu'une très-épaiſſe fumée qui puiſſe les faire fuir; c'eſt le ſeul remede à leur importunité, & c'eſt celui dont uſent les Habitans de la Louiſiane.

Marais aux huîtres.

A environ dix lieues de l'embouchure du Miſſiſſipi, eſt la ſéparation de la branche du fleuve qui forme la bouche du ſud-eſt. Un peu plus haut, ſur la même rive, nous vîmes le bayon ou marais aux huîtres, qui y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & dont l'écaille ſert à faire la chaux, n'y ayant pas de pierre dans ce pays. Ces bords marécageux, de même que tous ceux de la côte, ſervent de retraite à une grande quantité d'oiſeaux de marais de toute ſorte. Ils ſont ſi gras, qu'ils ont excité l'induſtrie des Habitans laborieux de la Nouvelle-Orléans, pour en extraire la graiſſe ou l'huile, qui fait une petite branche de commerce.

Fruit des Maquemines.

A quinze lieues de l'embouchure, nous trouvâmes le détour des Plaquemines, ainſi nommé d'un fruit ſauvage qui eſt aſſez bon. Le terrein commence à s'élever au deſſus des

eaux. Le fleuve eſt bordé de gros arbres, hauts & majeſtueux, qui, étant entremêlés de beaucoup d'arbriſſeaux, forment un bois touffu. En s'enfonçant dans le bois, le ſol couvert de feuillages pourris, préſente d'aſſez jolies promenades, lorſqu'elles ne ſont pas barrées par des arbres tombés par vétuſté, ou par des mares dont l'eau ne peut s'écouler; les cimes touffues des arbres, impénétrables au ſoleil, y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes & les cardinaux flattent la vue par leurs couleurs, & le ramage de ces derniers ne le cede point à celui des oiſeaux d'Europe. Le fleuve fournit abondamment, dans ſes coudes ou ſes recoins, des canards ou autres oiſeaux bons à manger; l'on y pêche à la ligne diverſes eſpeces de gros poiſſons, entr'autres des barbues & des poiſſons armés. Les défenſes pointues que les premiers ont à la tête & à la queue, & dont les ſeconds ont tout le corps couvert, peuvent faire repentir le Pêcheur imprudent de ſa trop grande vivacité; leur piqûre eſt ſuivie du gonflement de la partie piquée.

Orage violent. Il nous ſurvint, dans ce détour, un orage ſi violent, qu'étant mouillés & amarrés à un arbre, notre amarre rompit, & nous fûmes enlevés vers l'autre bord du fleuve avec notre

ancre qui avoit perdu fond. L'orage caſſa notre mât de hune, qui n'avoit qu'environ deux pouces & demi de diametre, & étoit très-court, mais, à la vérité, ſans auban ni étai, notre bateau n'étant que d'environ ſoixante tonneaux : il n'avoit qu'un guidon d'environ trois pieds de longueur. Ce mât n'oppoſoit par conſéquent d'autre réſiſtance au vent, que ce guidon & ſa ſolidité. On amarre les bâtimens aux arbres des bords, parce que ſi l'on mouilloit, on riſqueroit de perdre ſes ancres, priſes au fond dans quelque arbre envaſé.

Habitations & culture.

Nous commençâmes bientôt à trouver des habitations & des plantations de riz & de maïs. L'on ne ſeme guere du riz que dans les endroits où les terres, qui n'ayant qu'un ou deux pieds d'élévation ſur le niveau de l'eau, peuvent laiſſer paſſage à des canaux qui arroſent les champs. Quant au maïs, on en ſeme dans toute la Louiſiane ; mais la récolte n'en eſt nulle part ſi belle & ſi abondante qu'ici. Les maiſons de ces habitations ſont aſſez agréables : on les conſtruit à quelques pieds d'élévation de terre, pour ſe garantir de l'humidité & des ſerpens, ou autres animaux venimeux, qui n'y ſont cependant pas dangereux. Le plancher eſt formé par de gros arbres équarris, joints les uns aux autres, & ſoutenus

par des poutres & des piliers ; d'autres piliers, plantés en terre, soutiennent le corps du bâtiment, qui a quatre faces, & une galerie à chacune : les chambres sont dans le milieu. Ces maisons n'ont qu'un étage, couvert d'essentes ou de petites planches de bois de cyprès très-minces, coupées, attachées & rangées comme nos ardoises d'Europe. Chaque maison est au milieu de sa petite plantation, qui peut avoir deux cents pas en carré, & qui est placée sur le bord de l'eau. Les meilleurs arbres qui occupoient cet espace avant le défrichement, ont servi à construire l'habitation, ou à faire des barrieres aux champs. On met le feu au reste, pour éviter la peine de les couper & de les enlever ; mais dans les plantations récentes, les troncs restent encore en terre, vu le grand travail nécessaire pour les déraciner & les emporter. Ils ne se détruisent qu'à la longue, par la sécheresse & la pourriture qui en font périr les restes.

Détour aux Anglois, & Ville de la Nouvelle-Orléans.

A huit lieues plus haut, nous trouvâmes le détour aux Anglois, & à cinq lieues de là, nous mouillâmes le 28 de Juillet vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans. Cette Ville est distante d'une lieue par terre, d'un lac qui communique aux possessions de la Mobile, cédées à l'Angleterre. Elle est à environ trente lieues

de l'embouchure du fleuve, dont les bords ſont cultivés & très-habités depuis trois ou quatre lieues au deſſus du détour des Plaquemines. Elle eſt aſſez bien bâtie en brique; le quai eſt large & vaſte, les rues propres & grandes, & les maiſons du Roi ſont belles; elle eſt médiocrement peuplée. Les Habitans ſont d'un beau ſang, d'une taille robuſte, & d'un caractere mâle & gai. Cette Ville n'eſt la réſidence fixe que de Marchands & d'Ouvriers de toute eſpece, de la garniſon & des Officiers du Gouvernement. Les Colons, qui ſont adonnés à la culture de leurs habitations, & ceux qui ſont établis au loin, à cauſe de leur commerce avec les Sauvages, n'y reſident que dans les intervalles de leur travail & de leur traite.

Caractere & induſtrie des Habitans.

On ne peut trop admirer le courage des Habitans de la Louiſiane, qui, embraſſant la vie des Sauvages par le déſir de faire fortune, prennent même leurs vêtemens, & ſe livrent aux travaux les plus pénibles, pour un profit ſouvent peu conſidérable. Les uns vont errer vers le bord de la mer, pour faire de l'huile avec les oiſeaux de marais; les autres s'avancent à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, pour chaſſer l'ours, le chevreuil ou le bœuf Illinois, dont ils rapportent des

peaux, de la graiſſe & des viandes boucanées; d'autres s'enfoncent dans les forêts, pour travailler le bois de cedre, de cyprès & d'érable, dont cette Colonie fait un grand commerce aux Iſles de l'Amérique; quelques-uns tranſportent par mer ces productions aux mêmes Iſles, & en rapportent des marchandiſes de traite ou d'autre commerce; d'autres enfin, pour tranſporter ces mêmes marchandiſes à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, entreprennent de vaincre à la rame un courant très-rapide pendant cette diſtance. Dans leurs courſes par terre, ils ne mangent jamais que la viande de leur chaſſe, & n'ont pour vêtement qu'une chemiſe flotante, & une bande de drap à la ceinture. Ils font tous leurs voyages par eau, & ſe ſervent de pirogues ou arbres creuſés, pour tranſporter leur famille aux lieux de leur chaſſe ou de leur traite. Lorſqu'ils y ſont rendus, une cabane de branches, enduite de limon, fait tout leur logement: quelques-uns d'entre eux mettent leur induſtrie à chercher des arbres, nommés ciriers, dont les petites branches donnent de la cire, qu'on extrait de la façon ſuivante par une eſpece de leſſive. Ils coupent ces petites branches aſſez menu, & les mettent dans un cuvier ſur une eſpece d'échafaudage qui laiſſe quelque diſ-

Arbre nommé cirier.

lance entre elles & le fond ; ils verſent deſſus une leſſive qu'ils laiſſent couler environ deux jours ; les parties graſſes de ces branches ſe ſéparent inſenſiblement & tombent au fond du cuvier, où elles forment un ſédiment, qui, lorſqu'il eſt refroidi, donne un pain de cire verdâtre, aſſez conſiſtant, ſervant enſuite à faire des bougies. Tous ces exercices les rendent robuſtes & bien faits, & entretiennent leurs corps & leur eſprit au courage & au travail dont ils viennent ſe délaſſer à la Ville, après avoir rempli leur objet.

Avis ſur la route de la Nouvelle-Eſpagne, & motifs de mon voyage par terre.

Je m'y délaſſai auſſi des fatigues que notre petite traverſée, depuis le Cap François, m'avoit occaſionnées par le nouveau genre de vie que j'avois embraſſé. J'avois tâché, malgré mon peu d'uſage, de prendre ma part des travaux du bord, pour commencer à m'habituer aux peines de corps. Je pris toutes les informations que je pus me procurer, ſur la poſſibilité de me rendre par terre à la Nouvelle-Eſpagne. Ayant appris que le dernier établiſſement de chaſſe François, chez les Sauvages du nord-oueſt, nommés *Nachitoches*, n'étoit éloigné que de ſept lieues du premier poſte Eſpagnol, chez les Sauvages nommés les *Adacs*, je haſardai d'entreprendre ce voyage.

Courage, vêtemens, & industrie des Sauvages.

Je passai mon temps à admirer la beauté de ce pays, & je vis, pour la premiere fois, de ces hommes que nous nommons Sauvages. Leurs manieres me firent croire qu'ils n'en avoient que le nom, & que nous ne le leur avions donné qu'à cause de leurs mœurs simples, & de leur maniere de vivre plus dure que la nôtre : j'admirois sur-tout ce flegme & cette sérénité qu'ils conservent toujours, ne prenant pas cet intérêt vif ou inquiet que nous prenons au bon ou au mauvais succès. L'attrait que les belles formes ont pour nous, me faisoit examiner avec attention celles des deux sexes, dont les muscles nerveux, sans graisse, & de couleur de maron rougeâtre, fixoient mes regards. Quoique la figure fasse la partie la plus intéressante de l'homme, je prenois moins de plaisir à examiner celle des Indiens sauvages, que la beauté & la tournure robuste de leur corps, de leurs cuisses & de leurs jambes; je me plaisois sur-tout à considérer dans les hommes ces deux filets de chair ferme qui sont des deux côtés de l'épine du dos, & qui, dans leur état naturel, ont une forme remarquable. Les femmes ont la gorge peu considérable, mais ferme & rebondie, & elles dessinent ordinairement une rose autour du

mamelon avec de la poudre à tirer. Les uns & les autres ont la figure matérielle, mais point inepte : leurs cheveux ſont rudes & coupés à quatre doigts de longueur; leur front eſt ceint d'un bandeau de raſſades, ou grenats de verre : ils portent une large écharpe de la même matiere, & les femmes ont les bras & les jambes ornés d'une égale bande de raſſades. Les hommes ont la ceinture couverte de peaux de chevreuil ou de bandes de drap qu'ils paſſent entre leurs cuiſſes, & les femmes ſont également couvertes de peaux ou de pieces de drap plus longues, & flottantes juſques à mi-cuiſſe; ils ont de plus, pour ſe garantir du froid, de grandes peaux, & des couvertures qui les enveloppent exactement, lorſqu'ils ſont accroupis.

Ces Sauvages viennent à la Nouvelle-Orléans, pour ſe pourvoir d'un ſuperflu dont nous leur avons appris l'uſage, & ils l'achetent avec leurs volailles, leur chaſſe & leur pêche. J'achetai de leur poiſſon, qui étoit aſſez groſſiérement apprêté, mais de maniere à ſe conſerver. Ils en font calciner la ſuperficie ſous la braiſe, en ſorte qu'elle devient comme un charbon, & l'intérieur, privé d'une abondance de ſuc qui pourroit ſe cor-

rompre, défendu de l'air extérieur, impénétrable à la calcination, se conserve assez long-temps.

## CHAPITRE III.

*ROUTE par le Fleuve du Mississipi & la Riviere rouge, depuis la Nouvelle-Orléans jusques à Nachitoches, & mon séjour dans ce lieu.*

Départ de la Nouvelle-Orléans pour Nachitoches.

PENDANT mon séjour à la Nouvelle-Orléans, qui ne fut que de six jours, un Négociant de cette Ville fit équiper une pirogue de cinq avirons en marchandises de traite, pour les Indiens Sauvages des parties des Nachitoches; je saisis cette occasion, & m'y étant embarqué, je partis le 4 d'Août. Cette pirogue avoit environ trente-cinq pieds de longueur sur quatre de largeur; elle étoit faite pour aller légérement & bien gouverner; elle étoit formée d'un seul gros arbre creusé; il y avoit à l'avant un excédent de bois, relevé de deux pieds au moins, en forme de coquille entr'ouverte; cet excédent étoit taillé très-fin, pour qu'il pût écarter l'eau au pied des chutes, & fendre le courant en les remontant, sans risque

Le 4 d'Août 1767.

d'être ſubmergé. Nous étions huit hommes en tout, ſavoir cinq rameurs, dont deux Negres, un Canadien qui venoit d'arriver de ſon pays par les terres, & deux Matelots qui furent enſuite remplacés par deux Sauvages, le Patron de la pirogue, le Propriétaire, & moi.

La rapidité du courant, augmentée par la quantité d'embarras qu'on rencontre, ne nous permettoit de faire que quatre lieues par jour. L'on appelle embarras un ou pluſieurs arbres de dérive, dont les branches s'embarraſſent dans la vaſe du fond ou des bords du fleuve; ils ſont ordinairement en travers du courant, & ils y forment une eſpece de digue, qui, changeant ſa direction, lui donne plus de rapidité, ce qui rend la navigation dangereuſe, à cauſe des branches ou tronçons ſur leſquels on riſque d'échouer & de reſter.

Les deux bords du fleuve ſont très-bien cultivés en maïs & en indigo; ils abondent en arbres fruitiers, ſur-tout en pêchers. Les défrichemens me parurent plus réguliers; ils s'étendent plus avant dans le bois que ceux que nous avions vus avant d'arriver à la Ville. Je vis ſur le bord du fleuve d'aſſez belles maiſons de campagne, & des beaux jardins, le tout appartenant à des Colons François. A quelques lieues de la Ville, on trouve une

colonie d'Allemands, qui, pour le moins, ne cedent en rien à l'induſtrie des François. Il y a enſuite deux quartiers d'Acadiens réfugiés, qui, étant les derniers établis, n'ont ni la même aiſance, ni la même culture que les premiers. Ces Peuplades ſont enfin terminées ſur la rive gauche, par un canal qui communique au lac Ponchartrain; c'eſt là que ſe termine l'Iſle de la Louiſiane, qui eſt formée par la mer, le fleuve, le canal, le lac Ponchartrain, & les rivieres de la Mobile. L'on compte trente lieues de diſtance de cet endroit juſques à la Nouvelle-Orléans, & cet eſpace eſt entiérement bordé d'habitations, à peu d'éloignement les unes des autres (1).

Bornes de la Louiſiane.

Nous trouvâmes enſuite, ſur la rive gauche, quelques villages d'Indiens Sauvages,

(1) Les François poſſédoient ſur le bord de ce canal le Fort de Manchac, & les Anglois venoient auſſi d'en conſtruire un ſur la rive oppoſée, au commencement du terrein de la rive gauche du Miſſiſſipi, qui leur appartient depuis la nouvelle ceſſion. Ce canal communique par le Miſſiſſipi avec le lac Ponchartrain, & celui-ci baigne la Floride qui leur appartient auſſi. La liberté de la navigation du fleuve, qui, depuis le Canada juſqu'ici, borde l'oueſt des poſſeſſions de la Nouvelle-Angleterre, leur ayant été cédée, ils en profitoient pour établir leur commerce chez les Sauvages de l'oueſt de toutes ces parties, & pour ſe ménager peut-être des voies & des vûes plus étendues vers le Mexique.

nommés

nommés *Chatta* & *Tounica*, d'où étoient ceux que j'avois vus à la Nouvelle-Orléans. A quelque distance, sur la rive droite, est la séparation d'une branche du fleuve qui se jette à la mer dans le sud-ouest; on voit aussi quelques habitations sur cette rive.

Quelques jours après, nous arrivâmes à un établissement François considérable, nommé la Pointe coupée; il est situé sur la même rive droite. Le tabac est la seule production qui s'y trouve de plus qu'à la Louisiane, &, à cela près, la qualité du sol & la forme des maisons sont les mêmes. Les Habitans ont les mêmes mœurs qu'à la Nouvelle-Orléans, excepté qu'ils ont un peu plus de rusticité; car, quoiqu'ils soient bien vêtus dans les jours de cérémonie, ils sont habillés ordinairement comme les chasseurs avec une simple chemise, sans culotte, & couverts seulement à la ceinture d'un morceau de drap. Les femmes sont, dans l'intérieur de leur ménage, sans chemise, les épaules & le sein nus, n'ayant qu'une simple jupe pour vêtement. Ce lieu, bien & agréablement peuplé, est voisin de plusieurs lacs qui conduisent aux Aperoussa, autre établissement François dans l'ouest de celui-ci. Un peu plus haut, & à l'autre bord du fleuve, est un village de Sauvages, qui, comme tous

Etablissement François, nommé la Pointe coupée.

Relâche à un village de Sauvages.

ceux de ces contrées, n'en ont que le nom. Ils se servent de fusils & de casse-têtes, de même que ceux que nous avions déjà vus.

Leur travail, leur caractere.

Ils cultivent pendant l'été du fruit & du maïs, & l'hiver ils vont à la chasse, dont ils se nourrissent & dont ils vendent le superflu aux Européens. Ils se louent pour travailler; & deux de nos rameurs étans tombés malades, nous les remplaçâmes par deux Sauvages.

Pour marquer leur deuil, ils se laissent croître la barbe, qu'ils ont (excepté ce cas) grand soin d'arracher, en ayant d'ailleurs très-peu, au menton seulement, & d'environ deux lignes de longueur. J'ai remarqué aux Philippines à peu près la même espece & rareté de barbe, & je crois qu'il en est de même chez les Peuples des Pays chauds, qui n'ont point mélangé leur sang avec les Habitans des Pays froids. Ces Sauvages vont pleurer sur les tombeaux de leurs proches; un d'eux venoit de perdre sa femme, & laissoit croître sa nouvelle barbe pour marque de sa sensibilité. Il s'étoit engagé avec nous pour quitter des lieux qui lui retraçoient la perte qu'il venoit de faire: un jour, s'étant éloigné de nous pour laisser un libre cours à sa douleur, qui paroissoit profonde, il nous donna lieu de remarquer qu'ayant vu inopinément sa fille, âgée d'en-

viron douze ans, qui nageoit avec ſes compagnes dans le fleuve, il en détourna ſa vue en verſant des larmes ; la petite Sauvageſſe s'en étant apperçue, ceſſa ſon amuſement, tomba dans la triſteſſe, & alla ſe renfermer dans ſa cabane. J'obſervai que les deux ſexes nageoient très-bien, & non comme nous, mais à braſſée ſeulement, en s'élançant avec force, & battant l'eau des pieds & des mains. L'autre Sauvage que nous avions loué étoit jeune, & avoit une jeune femme qui ſe ſéparoit de lui avec regret. Nous craignîmes qu'elle ne le diſſuadât de ſon voyage, & ce ne fut pas ſans peine que nous le détournâmes de ſes repréſentations ; l'appât d'une couverture pour lui, & d'un peu de drap rouge pour ſa femme, l'emporta enfin ſur leur tendreſſe, tant il eſt vrai que l'avidité eſt le germe de la diminution des qualités ſociales : cependant, avant de ſe déterminer tout-à-fait, il avoit toujours quelque nouvelle affaire dans ſa cabane ; c'étoient des changemens d'avis continuels de part & d'autre, & des nouveaux repas avec du maïs pilé dans des morceaux d'arbres creux, & bouilli avec des pêches ; ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſe ſéparer. Nous le décidâmes enfin, & pour le divertir de la tentation de nous quitter, nous éloignâmes

la pirogue de ſa cabane, en la conduiſant à l'autre bout du village.

Ce village peut avoir ſoixante cabanes ; elles ſont faites, comme toutes celles des Sauvages, avec de gros arbres, qui, plantés en rond dans la terre, viennent ſe joindre par le haut en forme de cône ; le peu de diſtance que la rondeur ou la forme de l'arbre laiſſe entre deux, eſt rempli par des branches ; & le tout, ſolidement lié & enduit de limon, ne permet point de paſſage à la pluie. Excepté dans l'eſpace qui forme une petite porte d'entrée, la cabane eſt garnie dans ſa rondeur d'un large banc, fait avec de petits arbres rangés près à près, & couverts d'une natte de roſeaux ; ce banc leur ſert de lit. Le feu ſe fait dans le milieu, & la fumée ſort par la porte ou par un trou pratiqué dans le haut, à la jonction des arbres. Les cabanes des Principaux ont, à trois ou quatre pas de diſtance, vis-à-vis de la porte, une autre cabane ouverte ou galerie qui ſert à prendre l'air & à ſe mettre à l'abri du ſoleil. Celle-ci eſt ſimplement couverte de feuillages ou de roſeaux, ſoutenus par quatre ou ſix piliers, & c'eſt le lieu d'aſſemblée de la Nation ; ils y reçoivent les étrangers, & ils y paſſent leur temps de délaſſement à dormir ou à fumer avec leur caſſe-tête. Cette arme eſt une

eſpece de hache d'armes, dont le manche, ordinairement creux, ſert de tuyau qui communique au dos de la hache, & ſur lequel eſt formé en fer un noyau de pipe.

A notre approche des villages, nous étions annoncés par un cri que faiſoient les premiers Sauvages qui nous appercevoient. Le Chef & les Principaux s'aſſembloient chacun devant ſa cabane, & nous envoyoient un d'entre eux: nous leur préſentions ordinairement une bouteille de tafia, ce qui étoit cependant à notre volonté. Ils nous rendoient amplement des volailles, du poiſſon ou des fruits; ils nous offroient à fumer du tabac, mêlé & adouci avec une feuille rouge, de la forme de celle du pêcher. Ils nous recevoient mieux enfin que je ne l'ai été, comme inconnu, dans aucun village Européen.

Ils ſont grands & bien faits, ayant les traits du viſage grands & gros, cependant ſans rudeſſe. Ils paroiſſent avoir beaucoup de reſpect pour les vieillards; ils ſe marient très-jeunes, & paroiſſent aimer leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement: les femmes ſe communiquent peu avec les hommes; ils ne paroiſſent point jaloux. Ils ne s'occupent que de la guerre, de la chaſſe & de la pêche. La culture des terres (où l'on

trouve beaucoup de pêchers, & où on ſeme du maïs, des citrouilles & des melons), le ſoin du ménage, le tranſport des effets dans leurs longs voyages, & l'apprêt du produit de la chaſſe ou de la pêche, ſont les occupations des femmes. Ils ſe couvrent la ceinture avec des peaux de chevreuil; & en temps d'hiver, ils ont ou des couvertures d'Europe, ou des peaux de ciboule ou bœuf Illinois. Ce bœuf eſt un animal aſſez reſſemblant au bœuf d'Europe, à l'exception d'une élévation ou boſſe qu'il a ſur les épaules, comme celui de l'Inde; les Sauvages en tannent très-bien les peaux avec le poil, qui eſt plus bourru que la laine, & fin comme la ſoie, ce qui les rend très-bonnes contre le froid.

Je fus ſurpris de voir les meres attacher leurs enfans ſur des tretaux qui leur ſervent de lit: ces tretaux ne dépaſſent pas les épaules, en ſorte que la tête reſte pendante; elles les laiſſent ainſi, ne prenant d'eux d'autre ſoin que de leur donner à teter.

Ils ſe ſervent de plantes pour la Chirurgie, & ſur-tout de la feuille de ſquine, qui eſt excellente pour les bleſſures; mais pour la Médecine, leur unique remede eſt la diete & l'eau.

Enfin, ces Peuples m'ont paru affables,

humains, laborieux, & braves. L'union qui regne tant dans leurs familles que dans leurs villages; leur exactitude à remplir les devoirs réciproques du jeune homme envers le vieillard, du pere envers le fils, du mari envers la femme; leur bonne réception & le peu de crainte qu'ils ont de leurs ennemis, m'ont donné la meilleure opinion de leur douceur, de leur affabilité, & de leur bravoure. Nous avons éprouvé leur courage en différentes guerres, de même que les Eſpagnols; ils venoient alors de faire une incurſion ſur les Anglois, dont le voiſinage ne leur plaiſoit pas. Ils ont beaucoup de peine dans les voyages qu'ils entreprennent pour aller à la chaſſe; mais ils ne ſont effrayés ni par la rapidité du fleuve, ni par l'aſpérité du ſol, qui n'a encore reçu aucun adouciſſement de la part des hommes.

Pourſuivant notre route, nous paſſâmes aux deux Iſles, qui formant trois paſſes, doivent rendre la navigation du fleuve plus difficile. La majeſté de ce fleuve, qui ſe ſoutient à cette diſtance, me fit croire que c'étoit un des plus beaux & des plus étendus du Monde; car on le remonte à l'eſpace de huit cents lieues, ſans qu'à cet éloignement ſa largeur ni ſa profondeur donnent encore

Paſſage aux deux Iſles, & idées du Miſſiſipi.

le moindre eſpoir de s'approcher de ſa ſource. Ses eaux ſont les meilleures que j'aye encore bues, & il eſt par-tout bordé d'arbres d'une hauteur prodigieuſe, ſur-tout de cyprès; les principales rivieres qu'il reçoit, ſont les rivieres rouge & noire; le Miſſoury & la belle Riviere. Il communique à quantité de lacs, & à ceux qui avoiſinent le Canada, où l'on peut traverſer en pirogue, à quelque petit portage près.

Nous avions cependant beaucoup de peine à vaincre le courant, & lorſque nous étions dans la direction de quelque fil d'eau extrêmement rapide, nous luttions ſouvent une demi-heure pour gagner une toiſe en avant. Je fus ſouvent obligé de prendre la rame, pour ne pas dériver, & pour ſuppléer à la foibleſſe de notre jeune Sauvage, que le changement d'alimens avoit rendu malade. Malgré cette peine, le plaiſir de voir des lieux auſſi nouveaux pour moi, me dédommageoit de mes fatigues: tantôt nous voyions des plages de ſable & de gravier, où le courant plus foible avoit laiſſé épars des arbres énormes, qui, étendus avec leurs branches & leurs racines à demi-pourries, & ſéchées par le ſoleil, ſembloient déſigner, par leur couleur lavée, qu'ils étoient morts depuis pluſieurs ſiecles. Auprès des endroits bas & marécageux, je voyois errer

Deſcription des bords du fleuve, & rencontre des caymans.

lourdement des caymans ou crocodiles, abominables par leur puanteur & leur figure. Dans d'autres endroits où le fleuve couloit uniformement, il nous préſentoit des bords unis & couverts de gros arbres butés ou ſerrés par de groſſes lianes, qui, après s'y être entortillées, retomboient juſques à terre. Les bois fourrés y laiſſoient entrevoir de temps en temps ou de petites prairies, ou des marécages, ou un ſol uni, couvert d'ombrages inacceſſibles aux rayons du ſoleil, & quelquefois embarraſſé de gros arbres tombés de vieilleſſe; quelques-uns, qu'on auroit cru encore ſains à la couleur & à la ſolidité de l'écorce, ſe réduiſoient en pouſſiere ſous la main qui les touchoit. Sur des rives élevées à pic, où la rapidité de l'eau indiquoit l'inégalité du ſol, tantôt des terres éboulées laiſſoient voir de groſſes racines ſans appui, & annonçoient la chute des coloſſes déjà inclinés qu'elles ne ſoutenoient plus qu'à demi; tantôt le terrein tout à fait miné en deſſous, cédant à ſon propre poids, entraînoit avec lui les bois qu'il portoit, & faiſoit, en tombant, retentir au loin un bruit confus, par l'éboulement des terres & le ſifflement des branches qui ſe rompoient après leur vibration. Deux de ces éboulemens que nous entendîmes au moins d'une lieue de diſtance,

& dont le fracas, augmenté & reproduit par les échos que formoit la hauteur immenſe des bois qui regnent le long du fleuve, produiſirent un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Cependant nous avancions, quoique lentement; nous rencontrions de temps en temps des vacheries & des habitations Angloiſes ou Françoiſes, dont les poſſeſſeurs avoient préféré une vie preſque ſauvage à celle pour laquelle ils avoient été élevés. J'ai remarqué par expérience le penchant naturel que nous avons pour ce genre de vie : j'ai vu beaucoup de perſonnes qui l'avoient embraſſé ; mais je n'ai vu aucun Sauvage qui ait éprouvé le même ſentiment pour nos uſages & nos mœurs : ce n'eſt qu'à la longue que ces uſages, leur procurant plus aiſément leur néceſſaire, & leur créant des beſoins nouveaux, leur donnent l'idée de la vie commode, & les engagent peu à peu à ſuivre notre façon de vivre.

Embouchure de la riviere rouge.

Nous avions couru dans le Nord l'eſpace de quatre-vingts lieues, lorſque nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere rouge, qui vient de l'oueſt. Nachitoches étant dans cette partie, nous prîmes notre route par cette riviere. Ses eaux rougeâtres & bourbeuſes ne valoient pas celles que nous venions de quitter ; il eſt vrai

que le courant n'étoit pas bien fort. Ce n'étoit plus cette majesté du Mississipi qui m'avoit étonné ; un cours assez paisible succédoit à sa rapidité ; les bords étoient assez bas & vaseux. Les bois, moins antiques & plus fourrés, étoient entrecoupés de prairies marécageuses ; tout annonçoit une nature moins mâle, refroidie par la quantité des eaux qui couvrent cette partie durant l'hiver : beaucoup de coqs d'Inde, au moins aussi gros que les nôtres, passoient d'un vol rapide sur cette riviere, & les chevreuils paissoient tranquillement dans ces prairies. Nous dépassâmes bientôt l'acor du mur & l'embouchure de la riviere noire qui vient du nord-ouest (1) ; nous continuâmes notre route par la riviere rouge. Vers les bords de la riviere noire, le terrein n'étoit pas si bas, & le payſage étoit plus agréable. Les bois du Mississipi se retraçoient de nouveau à notre vue ; nous commençâmes à voir des

Embouchure de la riviere noire.

(1) Cet acor du mur est une éminence, ainsi nommée à cause de son élévation à pic sur le reste du sol, qui, fort au loin, est noyé pendant l'hiver ; il est par conséquent le seul susceptible d'être habité, &, s'il l'étoit, il pourroit être regardé comme la clef de la riviere rouge, & par conséquent des parties du nord-est de la Nouvelle-Espagne, dont on connoît les riches productions ; car pour ce qui est de la route par terre, par la voie des Aperoussa, elle est trop marécageuse pour être praticable.

ours, & l'on me dit qu'il y avoit auſſi des eſpeces de tigres. Nous nous rafraîchîmes à la maiſon d'un ancien Officier François, qui s'étoit relégué dans ces bois avec une femme & quelques Negres eſclaves, pour cultiver la terre & ſoigner ſes troupeaux.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes au pied d'une petite chute d'environ huit pieds : il y avoit dans cet endroit deux habitations Françoiſes, dont les Colons avoient épouſé des Sauvageſſes, & avoient auſſi donné leurs filles à des Sauvages. Nous prîmes un de ces François pour piloter notre pirogue, qu'il fallut décharger, & les Sauvages d'un village voiſin vinrent nous aider à la remonter par une eſpece de glacis que forment le lit de la riviere & la chute de l'eau. Le Pilote reſta dedans ; tout le monde, ſans diſtinction, ſe rangea ſur deux cordes dans le lit le plus haut, & halant la pirogue avec force, nous la remontâmes ſuivant la direction que donnoit celui qui étoit reſté : on rechargea, & l'on continua la route. Deux lieues après, nous recommençâmes le même ouvrage à une ſeconde chute ; nous n'étions plus alors qu'à vingt lieues de Nachitoches, mais le plus difficile nous reſtoit à faire. Nous travaillions le jour tous ſans diſtinction ; car nous avions

deux hommes malades, & le métier de rameur eſt le plus dur que je connoiſſe. Nous dormions peu la nuit ſur le bord de la riviere, qui eſt d'une vaſe mal deſſéchée; nous y étions dévorés d'inſectes, & entourés de caymans ou crocodiles, qui, de jour même, venoient familiérement ſur le bord chercher les reſtes de notre dîner : d'ailleurs la ſociété des deux Negres & des deux Sauvages, nos compagnons de travail, étoit un peu nouvelle pour moi, à cauſe de leur ruſticité.

Nous nous trouvâmes le troiſieme jour au pied d'une troiſieme chûte, au haut de laquelle eſt un lac, juſtement nommé *lac à la vaſe*. Le Pilote que nous avions pris au pied de la premiere chute, nous guida à travers ce lac. Autrefois la riviere avoit vraiſemblablement un autre cours, car dans cet endroit elle s'étend & ſe perd avec très-peu de courant, dans un eſpace d'environ trois lieues de tour. Il n'y avoit ici qu'environ un demi-pied d'eau ſur une vaſe extrêmement délayée, & dans un ſol plein de racines & de chicots, à cauſe des arbres, qui avec le temps ſe déracinent ou pourriſſent à fleur d'eau. Pour alléger, il fallut ſe mettre dans l'eau, & pouſſant notre embarquation nous n'eûmes pas peu de peine à la paſſer. Malgré notre attention, la pirogue

donnoit à chaque instant sur des tronçons d'arbres, où elle restoit comme sur un pivot ; elle n'en sortoit qu'avec beaucoup de force, & nous nous mettions dans la vase jusques à la ceinture, d'où nous ne nous retirions guere sans quelques entailles aux jambes ou aux cuisses, causées par les chicots ou les coquilles qui étoient cachées sous l'eau.

Nous eûmes peu de relâche après avoir passé ce lac, & nous arrivâmes au rapide : c'est un courant extrêmement fort, il est formé par la pente du terrein & quantité d'embarras. Les autres passages n'étoient que pénibles, mais celui-ci étoit réellement dangereux. Pour peu que notre pirogue ne fût pas présentée au droit fil de la direction du courant qu'il falloit garder, nous eussions péri sans ressource. Nous le passâmes heureusement, & deux jours après, dixieme de Septembre, nous arrivâmes au grand embarras. Dans celui-ci, la riviere coule à travers des tas de gros arbres, qui s'y étant traversés & accumulés, ont barré le passage ou formé des îlots, qui, avec le temps, ont cru par le charroi de la riviere. Nous travaillâmes à nous faire un passage à coups de hache ; mais comme cette opération étoit fort longue, & que nous n'étions qu'à une petite lieue de

distance de Nachitoches, j'en fis le chemin par terre. 2 de Septembre 1767.

Il y avoit encore dans ce voisinage une cabane d'une Créole qui s'étoit mariée avec un Sauvage, chez qui nous dînâmes, & qui nous reçut très-bien.

Le voisinage du poste François rendoit les bois fréquentés par les chasseurs & par les gardiens des troupeaux, & la coupe que l'on en faisoit tous les jours pour les différens besoins, les rendoit assez ressemblans aux nôtres. Après les avoir traversés, je vis une vaste prairie, parsemée de divers champs, plantés de maïs & de tabac. Au loin, sur une hauteur au bord de la riviere, étoit un carré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & très-près l'un de l'autre; il servoit de fort à cet établissement. A quelque distance en arriere paroissoient des petites maisons de bois qui étoient en ligne, quoiqu'à de grandes distances. Quelques autres étoient cependant éparses çà & là; elles pouvoient être en tout au nombre d'environ soixante ou soixante-dix, & elles formoient tout l'établissement des François fixés dans ce lieu, ou qui y faisoient leur entrepôt de traite pour les Sauvages du haut de la riviere, nommé le Cadoi. Ce village & le fort dominoient sur l'autre rive, qui offroit Arrivée à Nachitoches; caractere, culture & industrie des Habitans.

PILOT

une grande prairie couverte de chevaux & de vaches; la vue étoit de tous côtés bornée au loin par les bois.

Je logeai chez le propriétaire de la pirogue; mais j'y étois très-mal, tant pour le logement que pour la nourriture. La maison étoit sale & petite, & nous n'avions que de très-mauvais pain, mêlé de maïs & de riz. Je regrettois les bords de la riviere, & le biscuit dont nous avions vécu depuis la Nouvelle-Orléans, quoiqu'il se fût gâté depuis que nous avions quitté le Mississipi. On ne peut imaginer à quel point l'odeur puante de l'urine ou des excrémens des caymans infecte l'air sur la riviere rouge; le biscuit en avoit été empoisonné au point qu'en le mangeant nous croyions mâcher du musc pourri & infect; mais je me promettois de faire un court séjour dans ce pays, & quelques repas de dindes & de chevreuils me dédommageoient de la mauvaise chere que me faisoit mon hôte.

On compte que Nachitoches est éloigné de la Nouvelle-Orléans de cent quarante lieues dans le nord-oueſt; il est assez bien peuplé, vu sa petitesse. Les Habitans, ainsi que tous ceux de la Louisiane, y sont spirituels, bien faits, & durs à la fatigue. Ils remontent les rivieres à quatre ou cinq cents lieues de distance avec toute

toute leur famille, pour aller en chaſſe ou en traite, & ils emploient quelquefois dix-huit mois à cette occupation.

Chaſſe de l'ours.

Certains d'entre eux s'adonnent ſur-tout à la chaſſe de l'ours, qui ne ſe fait que dans l'hiver, temps où il eſt gras & rend beaucoup d'huile; cet animal a ordinairement ſa retraite dans des cyprès creux, dont l'ouverture eſt dans le haut: le Chaſſeur le guettant lorſqu'il y eſt entré, monte, à l'aide de crocs, ſur l'arbre voiſin; il eſt muni d'un fuſil & d'une lance à feu, & lorſqu'il apperçoit l'ouverture du creux, il y jette la lance enflammée; l'animal effarouché ſort, & dans le temps qu'il met à deſcendre, le Chaſſeur tâche de le tirer à la tête ou aux épaules; il tombe, & le Chaſſeur redouble juſques à la mort de l'animal. Je pris dans ce poſte des informations touchant les poſſeſſions des Eſpagnols; j'appris avec plaiſir qu'elles n'étoient éloignées que de ſept lieues; que là étoit le poſte des Adaès ou Adaiſſes, avec un Gouverneur de cette Province nommée Tégas.

## CHAPITRE IV.

*ROUTE par les Adaiſſes & Naquadoch, de Nachitoches à San-Antonio. Mon ſéjour aux Adaiſſes & à Naquadoch, & deux voyages à ce dernier lieu.*

JE ne ſéjournai que trois jours à Nachitoches, & je me préparai à paſſer chez les Eſpagnols; j'en pris un pour m'y conduire, qui étoit plus noir & plus groſſier qu'un Sauvage. Il étoit tout déguenillé, & ne me donnoit pas bonne idée des Créoles de ſa Nation. Il m'avoit loué ſon cheval pour porter mes effets que j'avois emballés, pour la commodité du tranſport, dans trois peaux d'ours : j'en deſtinois une pour me ſervir de lit, l'autre de toit, & l'autre pour garantir mes effets de la pluie dans les Pays inhabités où je me propoſois de paſſer dans la ſuite.

Paſſage de l'établiſſement François au poſte Eſpagnol.

Nous partîmes de Nachitoches pour les Adaès le ſoir, & nous fîmes notre route de nuit.

A moitié chemin, nous trouvant un peu fatigués, nous nous repoſâmes quelques inſtans, & mon guide crut me faire un grand régal, en partageant avec moi un morceau

de pain de maïs de quatre onces au plus. Après ce court repas, nous nous remîmes en route ; nous avions quelque peine à marcher dans un ſentier peu frayé, ſur un ſol inégal, obſcurci par les bois que nous traverſions, & ſouvent barré par les vieux arbres que le temps & la pourriture avoient abattus. Souvent, lorſque je conduiſois par la bride mon cheval chargé de mes effets l'obſcurité ou les détours qu'il falloit prendre nous faiſoient perdre le ſentier ; auſſi nous n'arrivâmes que vers les trois heures du matin chez un bon Sauvage baptiſé, où je logeai.

Il me reçut très-bien, & cacha avec ſoin mes effets : il craignoit qu'ils ne fuſſent regardés comme contrebande, & il me les rendit enſuite très-fidélement. Je m'endormis ſur mes peaux d'ours à un coin de ſa maiſon qui n'en méritoit pas le nom, n'y ayant pour ſoutenir le toit & pour ſervir de mur que quelques pieux, dont les deux tiers étoient tombés de vétuſté. Dès que le jour fut venu, ſa famille, qui dormoit ſur un lit placé à côté de moi, me fit amitié, & l'on me prépara à manger : je voyois cependant que mes hôtes n'étoient pas opulens ; je leur donnai à choiſir du linge ou de l'argent, pour me procurer ma nourriture. Ils penſerent que le linge ſeroit

de meilleure défaite, mais ils ne purent trouver du maïs que le lendemain, & en petite quantité; j'avois cependant grand faim, & je les preſſois d'en chercher davantage; ils m'aſſurerent que le poſte en étoit abſolument dépourvu. Ce fut la premiere fois de ma vie que je ſentis vivement la dureté des beſoins réels; cette diſette me fit faire des réflexions déſagréables. Je me déterminai cependant à aller chercher dans le village des hôtes plus induſtrieux & plus aiſés : je m'y logeai en effet chez un Chef de ſoldats, qui, quoique peu ſomptueux, avoit de quoi manger; je fus cependant preſſé plus d'une fois par la faim chez ce nouvel hôte.

Ce poſte eſt compoſé d'environ quarante mauvaiſes maiſons, conſtruites de pieux fichés en terre; elles ſont ſituées ſur le penchant d'une petite colline : la hauteur eſt occupée par un grand carré, entouré de gros arbres fichés en terre, qui ſert de fort comme à Nachitoches : ils nomment ces forts ou redoutes *Præſidio*. Les maiſons du village ſont éparſes à l'entour, du côté du couchant : de ce même côté, un petit vallon ſépare du village une autre hauteur un peu plus conſidérable, où l'on trouve un couvent de Franciſcains & l'égliſe. Quelques arbres épars, & un défriche-

ment rempli de ronces & de brouſſailles, d'un quart de lieue de largeur, & borné par le bois, en formoient tout le payſage.

Le terrein eſt preſque ſans eau & très-ſec, ce qui, joint à la pareſſe des Habitans, les fait ſouvent manquer du pur néceſſaire, qui ſe réduit à du maïs; ils le font bouillir avec de la chaux, pour en pulvériſer la peau & ramollir tant ſoit peu le grain : après l'avoir bien lavé, ils l'écraſent ſur une pierre à chocolat, & l'ayant mouillé à proportion, ils en font une pâte qu'ils pétriſſent entre leurs mains; ils en forment enſuite des gâteaux très-minces & aſſez larges, qu'ils mettent cuire ſur une lame de fer extrêmement mince. C'eſt la nourriture primitive des Habitans de la Nouvelle-Eſpagne, & ces crêpes ou gâteaux, qu'ils nomment tortillas, ſont aſſez bons lorſqu'ils ſont bien faits. Les Habitans de ce poſte ſont preſque tous Soldats à cheval, & vivent de la paye du Roi, qui eſt d'une piaſtre par jour; mais, ſoit par les dépenſes que cauſe l'éloignement des choſes néceſſaires à leur habillement qu'ils tirent de Mexico, ſoit par leur pareſſe qui les réduit à aller chercher au loin leurs vivres, cette ſolde ſuffit à peine à leur entretien. Mœurs & caractères des Habitans.

Ils paſſent leur temps de ſéjour ou à racon-

ter leurs exploits, ſoit dans les combats, ſoit dans les obſtacles qu'ils ont à vaincre dans ces contrées ruſtiques, ou bien ils montent à cheval pour viſiter & exercer leurs troupeaux à la domeſticité, & s'amuſent enſuite à jouer. Ils poſſedent, la plupart, les reſtes d'un corps robuſte, mais ruiné par leurs courſes à cheval pour le ſervice contre les Sauvages (qu'ils nomment Mecos), ou par quelque reſſentiment de leurs galanteries. Ils ſont toujours portés à rendre ſervice, humains, compatiſſans, & braves : ils ſont très-hoſpitaliers, & quoiqu'ils ſoient preſſés par la faim, ils partagent leur dernier morceau de pain avec le premier venu ; mais ils ſont en même temps altiers, menteurs, & voleurs par beſoin ou par curioſité. J'ai remarqué que ce penchant au vol leur étoit commun avec la plupart des Sauvages. Je n'en trouve la ſource que dans le premier mouvement imprimé par la Nature, de ſatisfaire ſes déſirs & ſes beſoins. Ils doivent y être ſoutenus par la pratique de cette eſpece de communauté de biens que la Nature leur inſpire, tant à leur avantage qu'à leur déſavantage ; mais les Sauvages ſe corrigent aiſément de leurs défauts

Vêtemens des Eſpagnols.

Ces Eſpagnols demi-Sauvages ſont habillés très-bizarrement ; ils portent une eſpece de

ſoubre-veſte & des culottes ſans couture, aſſez communément galonnées, mais dont les pieces tiennent les unes aux autres avec des boutons d'or ou d'argent. Lorſqu'ils ſont à cheval, ils portent une grande cape ou une eſpece de chaſuble arrondie par le bas, & ornée à l'entour du col de cinq ou ſix larges galons : avec cet habillement ils n'ont quelquefois point de chapeau ni de chemiſe, ou ce même vêtement, quoique ſans être uſé, eſt déchiré & en lambeaux par les ronces qu'ils rencontrent dans les bois. Ils portent des bas de peau, & des ſouliers dont la peau de deſſus eſt coupée en bandes, pour laiſſer paſſage à l'air & à la boue, ou à la pouſſiere ; leurs talons ſont chargés de deux éperons traînans de ſix pouces de longueur pour le moins, le rouet en ayant plus de deux à lui ſeul. Lorſqu'ils étoient ſur leurs chevaux, qu'ils ſavent très-bien manier, ils me rappeloient l'ancienne Chevalerie. Leurs armes ſont compoſées d'une cuiraſſe de peau de chevreuil, d'un bouclier, d'une large épée tranchante, d'une carabine, & d'un tromblon ; deux petits coffres de cuir placés en avant de la ſelle, renferment leurs vivres ; les cuirs & le fût de la ſelle leur ſervent de matelas & d'oreiller ; ce fût ſert auſſi de piédeſtal à la carabine, qui tient lieu de pilier à une eſpece

de tente qu'ils forment avec leur large capa. Leurs ſelles ſont couvertes de cuirs très-bien travaillés, ornés de divers deſſins qui y ſont empreints, & elles ſont garnies tout autour de petits clinquans d'acier flottans, qui, s'entreheurtant par le mouvement du cheval, paroiſſent autant de petites ſonnettes. Je fus étonné d'y voir deux immenſes étriers, du poids d'environ cinquante livres, formés par quatre épaiſſes bandes de fer en croix, placées de telle façon que le vuide néceſſaire à mettre le pied du Cavalier eſt formé à la jonction des bras de la croix; elles ſont de quatre à cinq doigts de largeur, & d'environ quatre lignes d'épaiſſeur. La longueur du montant de cette même croix eſt preſque triple de celle des bras, & je ne puis mieux repréſenter ce montant que par deux cartes à jouer que les enfans buttent les unes contre les autres pour faire leurs châteaux. Ces étriers ſinguliers ſont très-bons pour rappeler, par leurs poids, le Cavalier qui vacille, & à tenir ſes pieds dans la poſition que demande l'attitude d'un bon Cavalier; mais il faut y être accoutumé, car les premiers jours j'en eus les chevilles diſloquées & gonflées; ils peuvent également contribuer à ſoulager un cheval aſſez vigoureux pour n'être pas incommodé de leur poids, leur

balancement égalisant dans la partie inférieure celui du Cavalier dans la partie supérieure. Les mors de leurs brides sont aussi très-bons ; ils forment un carré long qui s'enfonce dans la bouche du cheval, & j'ai vu depuis, qu'ils étoient semblables à ceux dont usent les Arabes qui sont très-entendus dans cette partie.

Je m'instruisis, autant qu'il me fut possible, de la route de Mexico, qu'on me dit être de cinq cent cinquante lieues. Départ pour Mexico.

Le second établissement est à deux cent cinquante lieues de celui-ci, par un chemin qu'on ne peut quelquefois pas découvrir, & à travers beaucoup de rivieres dont le passage est très-dangereux. L'on m'assura que quoique les Sauvages & les Soldats pussent faire cette route au nombre de deux ou trois pour le moins, il étoit cependant impossible de la faire à moins d'être dix à douze personnes, lorsqu'on emportoit des effets avec soi. Je vis avec peine que je ne pouvois faire ce voyage qu'en grande compagnie, ce qui me mettoit dans la nécessité d'attendre des voyageurs pour me joindre à eux. Je séjournai donc.

J'appris, quelque temps après, que l'ancien Gouverneur de cette Province, rappelé à Mexico pour quelque démêlé avec le nouveau, étoit tombé malade à cinquante lieues

de là, dans une miſſion nommée Naquadoch : je me décidai à aller le joindre, & à attendre ſon rétabliſſement & ſon départ. J'achetai un cheval, & je fis porter mes effets par les mulets des ſoldats de ſon eſcorte, qui étant venus faire de nouveaux vivres, retournoient pour le joindre.

Celui avec qui j'avois fait prix pour me guider, étoit un honnête fripon de Mexico ; il me traitoit bien en apparence, mais l'intérêt étoit ſon but : il fit écarter, ſans doute exprès, dans le bois, la mule qui portoit mes effets, & ſe ſervit du prétexte de la chercher, afin d'avoir, en mon abſence, un intervalle aſſez long, pour me filouter quelque linge, qu'il cacha apparemment dans les brouſſailles.

Deſcription du Pays.

Le ſol que nous parcourions eſt varié, & compoſé de petites hauteurs aſſez étendues, & de larges vallons. Dans ces vallons on voit des prairies d'une herbe extrêmement haute, & apparemment marécageuſes en hiver. Les hauteurs ſont occupées par des bois de diverſes eſpeces aux endroits humides, & par des pins très-hauts & très-gros aux endroits ſecs. Je fus ſurpris de voir une grande quantité de ces pins couchés par terre, noirs, & comme en poudre de charbon par le pied : on auroit dit qu'on y avoit mis le feu. Je remarquois la même

choſe à ceux, qui, étant très-vieux, étoient encore ſur pied. Au raz de terre, le pied de l'arbre devient noir, ſe réduit en poudre, & peu à peu le corps manquant de baſe, tombe. Je ne pus en découvrir la raiſon, car ce n'eſt point par pourriture, le temps, le ſol & le corps de l'arbre étant très-ſecs; peut-être eſt-ce par l'écoulement de la ſéve. Nous vîmes ſouvent, en continuant notre route, des chevreuils & des eſpeces de petits loups ou de chiens ſauvages, de moyenne grandeur, & effilés, ayant un heurlement différent des chiens & des loups d'Europe, mais extrêmement poltrons, & en grand nombre.

Quoique je payaſſe aſſez bien pour ces contrées, une mauvaiſe honte me faiſoit toujours partager les travaux de mes compagnons de voyage, autant que mes forces le permettoient. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je couchois dehors; les nuits étoient devenues fraîches, les journées étoient en comparaiſon très-chaudes, ce qui, joint à la fatigue, me donna la fievre, à trente lieues des Adaès; elle me conduiſit juſques à Naquadoch. J'ignore par quelle providence je ne me rompis pas vingt fois le cou, ſoit en tombant de cheval, ſoit en m'accrochant aux branches des arbres qui étoient ſur notre ſen-

Fatigue que j'éprouvai.

tier ; lorſque l'accès me prenoit, le tournement de tête m'ôtoit l'uſage de mes ſens, il ne me reſtoit que la penſée, & nous ne pouvions pas nous arrêter, étant obligés d'arriver le ſoir aux ruiſſeaux où nous pouvions trouver de l'eau & de l'herbe pour nos chevaux. Lorſque nous fûmes arrivés à la miſſion de Naquadoch, un peu de repos remit mes forces, & je retrouvai ma ſanté. Nous avions paſſé une autre miſſion, nommée les Aiſſes, & ce ſont les deux ſeules habitations que l'on rencontre. Elles ſont voiſines de quelques villages ſauvages du même nom, tantôt amis, tantôt ennemis des Eſpagnols.

Arrivée à Naquadoch, après les Aiſſes.

A mon arrivée à Naquadoch, cet ancien Gouverneur, dont j'ai parlé, me fit un aſſez bon accueil ; mais il me fut néceſſaire de retourner aux Adaiſſes, pour faire les vivres néceſſaires pour la route, n'en ayant point abſolument trouvé à Naquadoch, ni chez les Sauvages voiſins ; car, comme je l'ai dit, il falloit faire plus de deux cents lieues dans des Pays incultes, pour ſe rendre au poſte voiſin.

Je partis donc, mais ſeul, n'ayant trouvé ni compagnon de voyage, ni domeſtique. Je ne pouvois quelquefois aſſez admirer, pendant cette petite route de cinquante lieues, les décrets de la Providence, lorſque me repoſant

Retour aux Adaiſſes.

ſur des peaux d'ours qui me ſervoient de matelas, & mon cheval, attaché à des brouiſſailles, paiſſant à mes côtés, je me conſidérois ſeul dans ces vaſtes forêts. J'y menois une vie à peu près ſemblable à celle d'un Sauvage; car les meilleurs vivres du voyage & les plus commodes à porter, étoient un peu de viande ſéchée au ſoleil, & de la farine de maïs rôti, que les Eſpagnols nomment pynolé. Cette farine, détrempée dans de l'eau, ſe gonfle beaucoup, & une poignée ſuffit pour un repas. Je me trouvai fort embarraſſé le lendemain de mon départ; je m'étois mis en route avant le jour; je m'égarai par un ſentier battu, qui me conduiſit à un village Sauvage; je le reconnus à travers les arbres, à la rondeur des cabanes en pain de ſucre, & je rebrouſſai chemin ſans être découvert. L'obſcurité & la nuit me ſervirent; car, au premier mouvement, ſi les Sauvages ſe fuſſent éveillés, ils euſſent très-bien pu tirer ſur moi, croyant que je venois pour les eſpionner ou les voler.

Rencontre des Sauvages dans le bois.

Le même jour, ayant vu une troupe de Sauvages, je m'étois écarté du ſentier, pour dîner & m'éloigner d'eux, par une crainte involontaire qu'en ont encore les Européens; mais à peine avois-je mis pied à terre, que

je fus joint par deux Sauvageſſes, qui me demanderent du maïs ; je partageai avec elles ce que j'avois : mais je fus bien agréablement ſurpris, lorſque, quelque temps après, je les vis revenir pour me faire part de leurs gâteaux de fruits ſauvages ; je fus comblé d'amitiés par les hommes de leur troupe que je rencontrai enſuite. Ils m'indiquerent le chemin, & les bons endroits pour dormir & faire paître mon cheval.

Le ſoir, je m'étois couché pour prendre du repos, & j'avois attaché mon mulet à des brouſſailles dans un lieu où il y avoit de l'herbe fraîche. Je m'éveillai au milieu de la nuit, ſuivant ma coutume, pour le placer à un nouvel endroit où l'herbe ne fût ni foulée ni broutée ; mais je fus bien ſurpris de ne plus le trouver, il s'étoit détaché & s'étoit écarté : quelles réflexions il me ſurvint dans ce moment ! je reſtois ſeul ſans monture dans ces vaſtes forêts, ſans vivres ni armes pour m'en procurer ou me défendre. Je conſidérois triſtement deux peaux d'ours & ma ſelle qui me ſervoient de lit & d'oreiller, &, crainte de me perdre, je n'oſois de nuit m'enfoncer dans le bois pour chercher mon mulet. La néceſſité me fit cependant bientôt reprendre courage ; ayant obſervé, par la poſition de la lune, la direc-

tion du ſentier, je courus chercher dans le bois. Heureuſement, une demi-heure après, je le trouvai paiſſant ſur la pente d'un ruiſſeau, qui donnoit de l'herbe fraîche; mais ce fut une nouvelle peine pour le ſaiſir ; enfin j'en vins à bout ; la patience ne me manqua jamais : j'étois réſolu, plutôt que de retourner ſur mes pas, de m'adreſſer aux Sauvages ennemis des Eſpagnols, qui voyagent quelquefois dans ces contrées, ou de partir ſeul. L'expérience des difficultés qui ſe trouvent à ces voyages, m'a démontré par la ſuite que ce parti eût été impraticable, puiſqu'il l'eſt même pour un Sauvage nouveau dans le Pays.

Retour à Naquadoch.

Ayant fait des vivres de l'eſpece dont j'ai parlé, je repartis pour la miſſion de Naquadoch.

A midi du jour de mon départ, le haſard, ou mon mulet qui, connoiſſant le chemin, étoit ſouvent mon guide, me conduiſit mieux que je n'aurois fait moi-même, j'arrivai au bord d'une petite riviere que j'avois paſſée à gué à mon premier voyage : l'on m'avoit prévenu qu'elle pourroit être gonflée ; elle l'étoit en effet; mais comme on m'avoit dit d'obſerver ſi certaines pierres qui ſe trouvent ſur le bord, n'étoient pas couvertes d'eau, ce qui eût indiqué que le paſſage étoit encore

praticable, je crus les reconnoître, & j'entrai hardiment dans le lit de la riviere. Je n'étois pas encore au milieu, & quoique je preſſaſſe mon mulet, il ne voulut plus aller en avant, il reculoit par bonds, & paroiſſoit effarouché. Je fus obligé de céder à ſa volonté, & je ne ſavois trop quel parti prendre : je craignis de m'être trompé, le gué pouvant être à une autre direction que celle que j'avois priſe. Je me confiai à mon mulet ; je le remis dans le ſentier, & lui mettant la bride ſur le cou, je le piquai, lui laiſſant prendre la direction qu'il voulut ; il en prit une autre que la mienne, & je paſſai très-heureuſement.

Ayant voulu m'arrêter pour manger, je l'attachai à un arbre, & m'étant écarté pour examiner quelque choſe, je le trouvai, à mon retour, qui ſe débattoit en bondiſſant ; je m'approchai, & le vis couvert d'un million d'abeilles, l'air en étoit obſcurci aux environs. Je me couvris le viſage & les mains, & coupant à la hâte ſon licol, je le traînai à toute courſe derriere moi ; ces mouches s'éleverent, & ne pouvant ſuivre notre marche elles reſterent en arriere. Je le baignai dans la riviere, pour diminuer l'enflure & la cuiſſon des piqûres qui le tourmentoient ; ce remede fut ſans ſuccès, & je crus qu'en le fatiguant, la chaleur & la

ſueur

ſueur le ſoulageroient : je continuai mon chemin, que j'alongeai par cette raiſon, & le lendemain il n'y parut plus.

J'arrivai le troiſieme jour à Naquadoch, & par les ſoins du bon Pere Miſſionnaire, j'achetai deux mules. Mon compagnon de voyage reprit un peu de ſanté, & j'eſpérai d'arriver à mon but.

Trait généreux des Sauvages.

Je rapporterai ici un trait de la généroſité des Sauvages. Il ſe préſenta à nous un pauvre homme, qui, ſans vivres ni cheval, imploroit le ſecours de notre petite caravane, pour le nourrir & le monter pendant le voyage de San-Antonio, où il vouloit ſe rendre. Il fut unanimement rejeté, & je ne pouvois moi ſeul lui rendre ce ſervice ; mais quelle ne dût pas être notre honte, lorſque nous apprîmes que les Sauvages voiſins lui avoient fourni un cheval & des vivres, & qu'ils l'emmenoient avec eux juſque dans le voiſinage de ce poſte, où ils vont en cherchant des fruits, dont ils font de très-bons gâteaux !

J'avois auſſi remarqué, en bien des occaſions, la bonté de ces gens lorſqu'ils ne ſont point excités par quelque paſſion ; mais auſſi, dans ce dernier cas, leurs premiers mouvemens ſont très-violens, juſqu'à ce que leur tranquillité naturelle ſe ſoit peu à peu rétablie.

Il n'eſt point ici queſtion de cette raiſon ſoutenue de l'éducation & de la religion, que poſſedent les Peuples policés, ni de cette politique, qui, ſous la même apparence, enfante, exécute, differe ou prolonge les plus noirs complots. La ſimple raiſon naturelle les rend amis, compatiſſans, & reconnoiſſans; mais la vivacité de leur ſang échauffant quelquefois leur imagination, les rend cruels, & les porte au libertinage & au vol.

Je rapporterai à cet effet, à la honte des François de la Louiſiane, qu'ils ont porté leurs vices juſque dans quelques familles de ces Peuples ſimples. J'ai vu à Nachitoches une fille très-bien faite, qui, venant du fond des bois, s'abandonnoit, non pas indifféremment à tout le monde, mais à ceux qui lui offroient des préſens, quoique de peu de valeur. C'eſt ainſi, comme je l'ai ſouvent remarqué, que le commerce & la fréquentation des Etrangers, en donnant à ces Peuples innocens l'idée du luxe, & en leur faiſant des beſoins que ne connoît pas la ſimple Nature, font éclore le germe d'une corruption qui ne ſe feroit jamais manifeſtée parmi eux. Je me convainquis que les Peuples étoient moins corrompus en raiſon de leur ruſticité, parce qu'ils ſe fréquentent moins, qu'ils ſont en plus petit

nombre, & qu'ils ont moins de beſoins. Je me ſuis depuis affermi dans cette derniere idée, par bien des comparaiſons & des expériences, priſes même chez les animaux, qui different très-peu de notre eſpece, relativement aux premiers mouvemens de la Nature.

J'admirois ſouvent la bonne foi des Sauvages, lorſqu'ils venoient s'acquitter de leurs dettes avec autant d'exactitude que leur chaſſe le leur permettoit; d'autres fois mon ame étoit doucement ſaiſie, lorſque le haſard me faiſoit ſurprendre un jeune couple couché ſous quelques peaux. Je voyois ſur leurs viſages, & la vraie pudeur d'une jeune épouſe, & la noble aſſurance d'un mari tranquille, dépouillé de toute eſpece de honte & de méfiance envers ſa femme & l'étranger.

Mais je reviens à notre départ de Naquadoch; car il ſeroit trop long de rapporter tous les obſtacles qui ſe trouverent dans la pourſuite de mon voyage, à travers des pays ſi différens des nôtres par leur ruſticité; il me ſeroit difficile de rendre les ſenſations douces, l'eſpece de volupté que je n'avois jamais éprouvée, & que je reſſentis à la vue de la ſimple & premiere Nature, tant par rapport au ſol qu'aux habitans.

Quoique je fuſſe à la veille d'entreprendre

une route assez dure, l'espérance & la joie de continuer mon voyage commencerent à me faire oublier les fatigues de corps & d'esprit que j'avois essuyées depuis la Nouvelle-Orléans. Nous fûmes bientôt prêts à partir, & nous nous mîmes en route le deuxieme de Novembre ; nous étions environ quinze personnes, car nous étions escortés par des Soldats ou des demi-Sauvages. Nous avions vingt mules chargées, & environ deux cents mules ou chevaux de rechange ; ce cortége formoit un coup-d'œil assez agréable, par l'ordre qu'observent ces animaux, sur-tout dans les mauvais pas & dans les rivieres rapides, où leur manége & leur instinct sont admirables.

Départ de Naquadoch.

Deux jours après notre départ, nous fûmes retenus par les pluies dans des prairies, au bord d'une petite riviere, où le terrein peu solide cédoit sous nos chevaux, qui enfonçoient jusques aux sangles. Le sol s'étant un peu séché, nous nous remîmes en route, & nous passâmes deux ou trois villages de Sauvages assez considérables, nommés Tégas de San-Pédro, & dont les cabanes étoient éparses & en grand nombre.

Cette Nation me parut plus nombreuse que toutes celles que j'avois déjà vues ; elle étoit

auſſi plus induſtrieuſe. Ces Sauvages different de ceux qui ſont le long du Miſſiſſipi & de la riviere rouge ; ceux-ci font tous leurs voyages dans des pirogues. Les Tégas, cabanés bien loin des rivieres conſidérables, élevent des chevaux pour leur tranſport, ainſi que ceux des Aiſſes, Adaiſſes & Naquadoch. Ils cultivent auſſi beaucoup plus de maïs. Ils s'adonnent moins à la chaſſe, ſe nourriſſant en partie pendant l'hiver avec des fruits des bois, dont ils font des gâteaux. Le climat plus chaud, & le ſol plus fertile en fruits ſauvages, fourniſſent à ceux-ci une partie de leur néceſſaire, & les portent moins à manger de la viande que ceux du Nord.

Les Eſpagnols vivant froidement avec eux depuis qu'ils avoient demandé des explications & menacé les poſtes, à cauſe des défenſes de commerce que le nouveau Gouverneur de cette Province avoit faites aux François de Nachitoches, nous ne nous y arrêtâmes pas. Certains d'entre eux ſe rendirent cependant à notre halte, pour voir l'ancien Gouverneur qui étoit de leurs amis ; mais on les reçut avec une grande circonſpection, & on les congédia le plus tôt qu'il fut poſſible. D'autres vinrent nous joindre à cheval dans notre route du lendemain, & nous accompagnerent

quelques heures, en faiſant parade de la viteſſe de leurs chevaux & de leur adreſſe à les conduire. Je ſuis forcé d'avouer que je n'ai rien vu de plus noble & de plus mâle que ces gens-là. Leur coſſage eſt grand & nerveux; ils courent ventre à terre, ayant leur fuſil le long de l'avant-bras, & une couverture ou une piece de drap en écharpe flottante au gré du vent que cauſe la rapidité de leur courſe; tout le reſte du corps eſt preſque nu; les belles ſtatues équeſtres de nos Rois donnent une idée de ces Sauvages. Quelques-uns, d'un caractere plus tranquille, portoient en croupe leurs femmes & leurs filles, que la pudeur engageoit à éviter nos regards & à ſe ſerrer contre leur conducteur. Ils nous marquoient, par la briéveté de leurs viſites, combien ils étoient peu ſatisfaits de leur curioſité.

Façon d'aborder & de paſſer à gué les rivieres difficiles & rapides.

Huit jours après, nous arrivâmes à la riviere de la Trinité, guéable, quoiqu'avec beaucoup de courant, & ayant environ deux portées de fuſil de largeur. L'on prend la précaution de former trois files, en mettant les bêtes de charge au milieu, & les Cavaliers des deux côtés; par ce moyen ils rompent le courant ſupérieur, & retiennent dans la partie inférieure ceux qui, ſans cette précaution, céderoient à ſa rapidité. Lorſqu'il s'agit de deſ-

cendre dans le lit des rivieres, les mulets sont accoutumés à se laisser glisser sur leurs jambes de derriere, en observant un parfait équilibre, pour ne pas renverser leur charge. Nous continuâmes ainsi notre route, qui étoit à peu près dans l'oueſt, prenant un peu du sud; nous allions à travers champs, sans suivre aucun chemin, mais les Soldats Sauvages, qui connoissoient le pays, arrivoient très-juste au terme qu'ils se proposoient.

Façon de passer sur des radeaux les rivieres profondes, & nos travaux à cet effet.

Nous passâmes ensuite à gué un des bras d'une riviere appelée les *Bras*; mais le second ne se trouvant pas guéable, l'on choisit pour s'arrêter un de ces endroits tortueux, où le courant est jeté d'une pointe à l'autre. Nous nous armâmes de haches, & choisissant dans le bois de gros arbres secs & sains, nous les jetâmes dans la riviere, & nous en fîmes des radeaux, attachés avec les licols de nos chevaux, par ce moyen nous passâmes peu à peu nos effets. Les Espagnols appellent ces radeaux *Balsas*; le courant les jette à l'autre bord. Ils sont très-petits; un bon nageur est au devant, tenant entre ses dents une corde qu'on laisse assez longue, & par le moyen de laquelle il leur donne la direction nécessaire, tandis que deux autres nageurs, des deux côtés, ont attention de la leur faire suivre,

& d'empêcher que le courant ne les renverſe.

Lorſque tout le bagage eſt paſſé, l'on mene tous les chevaux & mulets ſur le bord; un bon nageur ſe jette à l'eau, un autre le ſuit à cheval, & la troupe de chevaux chaſſée ſuit le Cavalier, qui les appelle de la voix, tandis que d'autres gens, ſur l'autre bord de la riviere, font de grands cris à l'endroit où ces animaux doivent prendre leur direction pour aborder. Tout le monde paſſa très-heureuſement ſur ces radeaux. L'on ne ſauroit cependant croire la peine que nous donnoit le paſſage des rivieres ou des gros ruiſſeaux : leur lit, ordinairement profond, & quelquefois des bords vaſeux, nous forçoient, pour pouvoir y aborder, à ouvrir & à pratiquer la deſcente à coups de bêches, ou à tranſporter ſur la vaſe des faſcines & de la terre, crainte d'y périr. Il falloit, outre cela, y tranſporter quelquefois d'aſſez loin nos effets, que nous laiſſions ſur des endroits ſecs : le même travail recommençoit ſur l'autre bord, & ſouvent des ruiſſeaux étroits & vaſeux nous arrêtoient deux ou trois jours. En un mot, je ne ſais quel eſt le plus difficile, ou de vaincre la rapidité du Miſſiſſipi & les chutes de la riviere rouge, ou de chercher un chemin difficile à travers des rivieres conſidérables, tantôt pro-

fondes, tantôt guéables, mais parſemées de rochers, ou ſur des terreins remplis de marécages & entrecoupés de ruiſſeaux vaſeux & de fondrieres.

Des traits légers de notre premiere liberté embelliſſent ſeulement ces campagnes ſauvages, & l'agrément de la vue de ces payſages champêtres étoit pour moi le ſeul, mais agréable dédommagement de tant de peines. Je ne ſaurois exprimer l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur moi, & la ſeule expérience peut faire connoître les diverſes émotions que produit la Nature ſur notre ame.

Les bords des rivieres ou des ruiſſeaux étoient couverts de forêts. Certains arbres, tout à fait ou en partie deſſéchés, y préſentoient, dans les lacunes, les reſtes vigoureux d'un ſol mâle & fécond; d'autres, également antiques, étoient ſoutenus par des liannes entortillées, qui, avec le temps, avoient preſque égalé la groſſeur de leur premier appui; la diverſité des feuilles y formoit le plus agréable mélange: d'autres, recélant dans leur tronc creux un fumier qui, formé des débris de leurs feuilles & de leurs branches à demi-mortes, avoit échauffé les graines qu'ils y avoient laiſſé tomber, ſembloient, par les arbriſſeaux qu'ils renfermoient, promettre un dédommagement de

la perte de leurs peres. Sur les bords des prairies, il ſemble que la Nature ait voulu mettre à couvert des injures du temps certains de ces vieux arbres, affaiſſés ſous le poids de leurs années, en leur formant un manteau d'une mouſſe griſâtre, qui pend en feſtons depuis la cime des branches juſques à terre. Les François appellent cette eſpece de mouſſe barbe d'Eſpagnol.

La vue, bornée dans les forêts, s'étend à volonté dans les prairies, dont l'étendue annonce la liberté de leurs habitans. Des chevreuils, peu farouches y paiſſent en ſi grand nombre, que dans le lointain je les pris ſouvent pour des troupes de nos chevaux qui s'étoient égarés. La confiance naturelle, & que l'éloignement des hommes donne à tous les animaux, les rend ſi familiers, que les garces & d'autres oiſeaux venoient ſe percher ſur le dos de nos mulets.

Méfiance des Eſpagnols envers les Sauvages; productions de ces pays en fruits & animaux ſauvages.

Nous continuions ainſi notre route, & nous faiſions bonne garde, ayant découvert, par la fumée, que des Sauvages étoient dans le voiſinage. Ils vivent en grande méfiance envers les Eſpagnols, qui les ont forcés de ſe retirer vers le Nord, par une conduite bien oppoſée à celle des François, remplie de douceur & de ménagemens. Nous chaſſions depuis la

riviere rouge des coqs dinde & des chevreuils, lorſqu'il étoit poſſible de s'éloigner de la route & du travail, ce qui étoit fort rare. Nous trouvâmes des ours dont la chair eſt excellente; la terre eſt couverte d'oignons, dont nous fîmes bonne proviſion, & nous y trouvâmes auſſi des petites châtaignes & des noix d'une coque différente, mais dont la chair eſt égale à celles d'Europe; cette coque eſt ſemblable, à l'extérieur, à celle des noix muſcades. Ces châtaignes & une eſpece de nefles ſont très-abondantes; j'y vis auſſi des plants de vigne ſauvage. Nous commençâmes bientôt à trouver des traces de bœufs, qui, de domeſtiques qu'ils étoient dans leur origine, ſont devenus ſauvages & ſe ſont multipliés en s'étendant dans ces déſerts. Je trouvois la farine de maïs délayée dans de l'eau, ou le maïs entier rôti ou bouilli, une nourriture très-ſeche; mais un morceau de viande fraîche, coupée aſſez mince & jetée ſur des charbons, me parut un ragoût ſucculent. Notre voyage commença enfin à être plus doux.

La priſe des bœufs étoit une fête qui précédoit les repas qu'ils nous donnoient; lorſque nous en appercevions, les Cavaliers les plus leſtes s'éparpilloient en fer à cheval dans la plaine; ils les tenoient ainſi enfermés & les

chaſſoient à coups de fouet devant eux en divers ſens, juſques à ce qu'ils fuſſent fatigués; alors ils les amenoient quelquefois pêle-mêle avec nos chevaux, en tâchant par leurs cris de ranimer le reſte des forces de ces malheureux animaux. On les tuoit lorſqu'ils ne pouvoient plus ſuivre; on en prenoit une portion plus que ſuffiſante, & on laiſſoit le reſte. Quoique j'aimaſſe mieux manger de la viande que de la farine de maïs, mon corps n'en recevoit pas plus de nourriture; mon eſtomac fatigué ne s'accommodoit ni de l'un ni de l'autre. Je les mangeois ſéparément, ménageant la farine qui me reſtoit, pour les repas où nous n'avions pas de viande. J'aurois peut-être eu beſoin de mêler ces deux nourritures; mais la prudence ne le permettoit pas, & m'empêchoit même ſouvent de ſatisfaire mon appétit. J'éprouvai alors ce que je n'avois pas voulu croire des chaſſeurs, accoutumés à ne vivre que de viande. Ils m'avoient aſſuré qu'il étoit difficile de ſe nourrir long-temps avec la partie maigre, dont on ſe dégoûtoit dans peu de temps; mais que la chair graſſe des animaux étoit la ſeule que pouvoient ſupporter ceux qui uſoient de cette nourriture.

Continuant notre route, nous paſsâmes à gué la riviere rouge ou Colorado, qui me

parut plus conſidérable que les deux autres, par ſa largeur & ſa rapidité. Nous eûmes alors abondamment des bœufs & des chevreuils, & nous ne vivions preſque que de viande. Ce pays n'eſt formé que de vaſtes prairies, coupées par des petites rivieres ou ruiſſeaux de diſtance en diſtance, leſquels ſont bordés de quelques bouquets de bois, où croiſſent quantité d'aromates inconnus en Europe : je crois que c'eſt une des plus belles contrées du Monde. Nous arrivâmes au bord d'un ruiſſeau, gonflé & profond, nommé à juſte titre, *Quitto calçones*, ou *Quitte tes culottes*; il fallut travailler à le paſſer ſur des radeaux. Tandis que nous étions à cette occupation, quelques Sauvages parurent pendant la nuit qui avoit interrompu notre travail. Ils avoient ſaiſi le temps où nous étions ſéparés, moitié ſur un bord du ruiſſeau, & moitié ſur l'autre, & ne pouvant pas nous raſſembler à cauſe de l'obſcurité. Ils viſiterent d'abord la troupe de nos chevaux qui paiſſoient dans la prairie, eſpérant de les enlever : la partie de nos gens qui pouvoit les ſecourir y vola, & leur bonne garde dégoûta apparemment les Sauvages de nous attaquer, à cauſe de leur petit nombre.

Les Sauvages tentent de nous attaquer.

Enfin, nous arrivâmes à la derniere riviere conſidérable, qu'il fallut paſſer pour ſe rendre

à San-Antonio, le ſecond poſte Eſpagnol que l'on rencontre. Elle ſe nomme Guadeloupe, & il y fallut renouveller la cérémonie des radeaux. Quatre jours après, nous arrivâmes aux plantations de maïs du poſte, dont les Habitans ne ſont pas tout à fait ſi pareſſeux que ceux des Adaès. Elles ſont vaſtes & belles, entrecoupées de prairies, où l'on éleve grand nombre de beſtiaux de toute eſpece. Nous commençâmes à y trouver des figuiers de Barbarie & des pimens ſauvages; l'on me montra auſſi une racine ſemblable à un navet, dont une tranche aſſez mince ſuffit pour purger avec force; mais elle perd ſon effet, dès qu'on avale un peu de farine de maïs délayée dans de l'eau. Nous nous y repoſâmes; j'achetai une troiſieme mule, & nous y donnâmes à garder tous nos animaux On ſera peut-être ſurpris de la quantité de chevaux dont nous étions pourvus; mais on verra que c'étoit encore peu, attendu les difficultés du voyage, la rudeſſe du ſol, & le ſoin qu'il faut avoir de changer de monture au moins chaque jour. Enfin, le dernier Novembre nous arrivâmes à San-Antonio.

Arrivée à San-Antonio, le 30 Novembre.

J'y trouvai le nouveau Gouverneur de la Province, que j'avois vu aux Adaiſſes; il s'y étoit rendu par un chemin du Nord, où toutes

les rivieres ſont preſque toujours guéables, mais impraticables pour des mules chargées; ces rivieres ſont bordées, dans ces parties, de Sauvages Tégas & Apaches. Les derniers ſont ennemis mortels des Eſpagnols, & les avoient même forcés autrefois d'abandonner un poſte dans leur pays, nommé San-Xavier, mais ils ſe retirerent à leur tour dans le Nord, où ils ont bâti des villages. Quoique la population ſauvage ne ſoit pas bien conſidérable, nous avions aſſez réguliérement trouvé depuis la Louiſiane juſques à San-Pédro, des villages ſauvages, à vingt-cinq ou trente lieues les uns des autres, & quelquefois plus près; mais cette vaſte étendue que nous avions paſſée depuis ces mêmes villages de San-Pédro, & celle qui s'étend juſques au *Rio grande*, eſt abſolument dépeuplée de Sauvages. Ils fréquentent néanmoins ces parties, ſoit pour faire la guerre aux Eſpagnols & piller leurs troupeaux, ſoit pour chaſſer des bœufs ſauvages, & pour y chercher des fruits, comme des plaquemines, des châtaignes & des noix; mais ils n'y conſtruiſent pas des cabanes, les leurs étant au nord de cette partie, comme je l'ai déjà dit. Ces incurſions leur ont fait donner fauſſement le nom de Sauvages errans.

Population ſauvage, & pourquoi les Apaches ſont nommés errans.

Guerre avec les Sauvages, & leur fagacité,

Pendant mon ſéjour dans ce poſte, les Sauvages chez qui nous avions paſſé à San-Pédro, s'étant tout à fait brouillés avec le nouveau Gouverneur, qui vouloit empêcher leur commerce avec les François de Nachitoches, vinrent enlever un troupeau d'environ quatre cents chevaux. La garniſon prit les armes, monta à cheval, & les ayant ſuivis l'eſpace de cent lieues à la trace ſans les atteindre, elle retournoit tranquillement à San-Antonio, lorſqu'au paſſage de la riviere de Guadeloupe, un autre parti des mêmes Sauvages, cachés dans des halliers, fit une bonne décharge ſur les troupes Eſpagnoles. Ceux-ci ſe défendirent bravement pendant trois heures; mais il fallut céder au nombre, & ils perdirent environ cent cinquante chevaux, & beaucoup d'effets. Le poſte étant inſulté quelques jours après, on travailla à le mieux fortifier : j'offris mes ſervices, & je me préparois à une bonne défenſe; mais le tout ſe borna à quelque légere eſcarmouche. La façon de combattre des Sauvages ne me donna pas d'eux une idée déſavantageuſe. Je remarquai d'abord, que lorſqu'ils avoient tenté de nous attaquer à *Quitto calçones*, ils avoient eſpéré que nous trouvant embarraſſés & ſéparés au paſſage de ce

ce ruiſſeau, qui n'étoit pas guéable, notre diviſion entraîneroit notre défaite, & certainement ils auroient réuſſi, s'ils euſſent été un peu plus nombreux ou plus hardis. Je remarquai enſuite que lorſqu'ils attaquerent les Eſpagnols au paſſage de Guadeloupe, ils attendirent également qu'ils ſe fuſſent partagés; l'uſage des Eſpagnols étant de paſſer les rivieres moitié avec le Gouverneur, & moitié avec la troupe de chevaux de rechange. Lorſque le Gouverneur ſe préſenta avec ſa troupe pour paſſer la riviere, les Sauvages étoient embuſqués près du ſentier; ils firent leur premiere décharge à bout portant, & prenant leur courſe dans la plaine, ils allerent recharger derriere leurs Cavaliers, qui, au ſignal, étoient ſortis d'une autre embuſcade, & couroient ſur les Eſpagnols pour faire auſſi leur décharge. Le combat continua de même; les piétons s'avançant quelques pas en avant pour tirer, & les Cavaliers, qui tiroient à leur tour, les couvrant juſqu'à ce qu'ils euſſent rechargé. L'infériorité du nombre & le déſir de ſecourir leurs camarades, engagerent les Eſpagnols à dégarnir le détachement qui eſcortoit les chevaux de rechange; les Sauvages en profiterent, & ſe jetant entre ces chevaux & les Eſpagnols, ils reſterent maîtres du re-

change. J'admirai sur-tout leur précaution pour éviter d'être pris. Ils se mettent exactement nus, même à la ceinture, afin de ne pouvoir être accrochés en fuyant, & ils se frottent d'huile, afin que les mains des ennemis glissent sur leurs corps, usage conforme à celui des anciens Athletes; mais je ne les crois pas des guerriers bien opiniâtres, & à la longue ils cedent à la tenacité des Européens. Je fus cependant bien aise qu'ils ne s'entêtassent pas à vouloir nous assiéger; nous n'eussions pas pu tenir au moindre coup de main.

Description de San-Antonio.

Le poste de San-Antonio est en plaine; une de ses faces occupe l'ouverture du coude que forme une petite riviere: il représente un carré long, qui est partagé par une petite branche des eaux de cette même riviere. Il est ceint par les murs de pierre des maisons dont il est bordé, & les chemins sont barrés par des pieux en forme de palissades. Comme il est fort grand, & que certaines maisons sont ruinées, il n'est pas exactement fermé, & il faut beaucoup de monde pour le garder; ses dehors sont d'ailleurs embarrassés par des cabanes qui couvrent & favorisent l'abord de l'ennemi. Le coude de la riviere est également plein de cabanes, habitées par des Colons naturels des Isles Canaries. Il est au reste très-agréablement

ſitué, formant une preſqu'Iſle en pente douce, qui domine l'autre bord de la riviere. Tous les environs, plantés de maïs, ſont fertiles, & bien arroſés par l'eau de la riviere, dont on forme différens canaux. Ces lieux étoient pleins d'une quantité prodigieuſe de grues. Le nombre des maiſons peut être de deux cents, dont les deux tiers ſont bâties en pierres. Celles-ci ſont toutes couvertes en terraſſes de terre bien battue, qui ſuffiſent à cauſe du peu de pluie & du beau ciel de ce pays. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je n'avois pas eſſuyé vingt jours de pluie. L'on m'a dit cependant que le climat de la riviere rouge, de Nachitoches & des Adaiſſes, étoit aſſez pluvieux, froid & mal ſain. Les marais & les bois qui les avoiſinent peuvent en être la cauſe; cette pluie n'exiſte point à San-Antonio, qui eſt ſitué dans des prairies, & n'eſt entouré que de petits bois de caſſis, ou de meſquitte qui eſt auſſi une eſpece de caſſis. Les grands bois de futaie finiſſent aux environs de la riviere rouge ou Colorado : il y a cependant encore quelques bouquets de gros arbres ſur les bords de celle de Guadeloupe.

Son climat, & celui de la riviere rouge.

Ce poſte eſt le plus conſidérable des quatre qui compoſent cette Province; ſavoir, les Adaès à ſept lieues de Nachitoches, les Aco-

Poſtes Eſpagnols au nord de la Nouvelle-Eſpagne.

quiſſa à cent lieues, dans le ſud-oueſt de celui-ci, Labadie du *Spiritu Sanâo* à deux cents lieues dans l'oueſt ſud-oueſt, & enfin le poſte de San-Antonio à deux cent cinquante lieues dans l'oueſt & oueſt $\frac{1}{4}$ ſud-oueſt des mêmes Adaès. L'on trouve encore le poſte de San-Saba dans l'oueſt $\frac{1}{4}$ nord-oueſt de San-Antonio; à cent lieues de diſtance, & à l'oueſt du même San-Antonio, celui du Rio-Grande, ſitué ſur le bord de ce fleuve. A peu près au même air de vent, on trouve ceux du *Paſſe-de-nord* & de *Santa-Fe*, au nouveau Mexique, qui ſont à environ deux cent cinquante lieues de diſtance de San-Antonio. L'on voit par ce détail, qu'il y a une erreur conſidérable dans les Cartes qui marquent le nouveau Mexique beaucoup plus dans le Nord qu'il n'eſt réellement; & quoique les détours puiſſent tromper ſur la préciſion des diſtances, je crois cependant que la latitude de ces lieux, qui ſont les plus au nord des poſſeſſions Eſpagnoles, eſt de 33 à 34 degrés. Le Gouvernement de Cuvilla qui eſt dans l'oueſt, eſt au moins cinquante lieues plus au ſud, & celui de la Sonora qui joint à la Californie, eſt dans le ſud-oueſt de ce dernier. Les Eſpagnols ont eu autrefois des poſtes beaucoup plus au nord; mais étant vexés par les Sauvages, ils ont été

obligés de les abandonner. Ils ne s'entretiennent qu'avec beaucoup de peine à *San-Saba*, à *Santa-Fe* & à *Paſſe-de-nord*; il y avoit même eu des ordres d'abandonner San-Saba. Les routes de la Nueva-Sonora, qui conduiſent aux nouvelles mines du Serro-Prietto, ſont preſque impraticables, & j'ai vu faire des armemens conſidérables pour les dégager des Sauvages ennemis. Comment peut-on allier de pareils faits avec la quantité de poſtes que les Cartes nous déſignent au nord de ces parties? Les relations des Naturels Indiens, voyageurs dans les parties les plus au nord de ce Royaume, ne me permettent pas d'ajouter foi à l'exiſtence de ces établiſſemens; ce ne ſont point des conjectures légeres que je haſarde, je ne parle qu'après les informations que j'ai priſes avec les porteurs des marchandiſes deſtinées à l'habillement des Eſpagnols établis au Nord, & avec les Géographes de la ſuite du Général, que je vis aux Adaès, leſquels avoient été commis pour lever le plan des poſtes ſitués chez les Sauvages, & qui venoient de la Nouvelle-Sonora.

Excepté le poſte de San-Antonio, qui a une colonie d'Eſpagnols des Iſles Canaries, les autres poſtes ne ſont compoſés que de Soldats & de quelques Indiens, autrefois Sauva-

ges. Leur occupation eſt d'élever des chevaux, des mules, des vaches & des brebis. Ils laiſſent errer ces animaux par troupes dans les champs, & les amenent tous les deux mois dans des parcs qu'ils ont près de leurs maiſons; alors ils les lacent, les attachent; enfin, ils les manient le plus qu'il leur eſt poſſible pour diminuer leur férocité. Deux ou trois jours après, lorſqu'ils apperçoivent que la faim commence à tourmenter ces animaux, ils les lâchent & en amenent d'autres; auſſi, moyennant le ſoin qu'ils prennent de ne pas laiſſer devenir leurs troupeaux tout-à-fait ſauvages, ils ſont quelquefois riches de cinq à ſix mille animaux.

Voici comme ils s'y prennent pour les lacer : comme ils ſont très-bons cavaliers, ils vont dans les champs & à travers bois, en ſuivant à la courſe l'animal qu'ils veulent prendre. Lorſqu'ils l'approchent, ils tiennent un long lacet roulé ſur le haut du bras, ils le lui lancent, ſoit au cou, ſoit aux pieds, & rompant la direction de leur cheval, ils arrêtent l'animal lacé. Ils ont auſſi des animaux privés qui leur donnent du lait, & qui ſervent à leurs voyages. Les vaches demi-ſauvages ſervent à faire de la graiſſe & de la viande ſéchée. Les chevaux ou les mulets ſont ordi-

nairement vendus, lorſqu'ils ſont à demi-domptés; ces deux eſpeces d'animaux ne ſont pas bien cheres; j'en ai vu vendre pour une paire de ſouliers. Ils lâchent également jour & nuit, dans les bois, les animaux privés, & ils n'ont qu'un ou deux gardiens pour toute la troupe du poſte. Lorſque quelqu'un de ces animaux s'écarte, ils connoiſſent à la trace ſur l'herbe, s'il s'eſt écarté en paiſſant ou en fuyant, & ſi c'eſt une mule ou un cheval, alors ils le ſuivent l'eſpace de quinze à vingt lieues. Cette fineſſe de coup-d'œil que l'uſage leur donne aiſément, leur ſert auſſi à pourſuivre les Sauvages dans les bois. Les uns & les autres voulant cacher leur marche, mettent le feu à l'herbe dans les endroits qu'ils laiſſent derriere eux; auſſi trouve-t-on ſouvent deux ou trois lieues de pays brûlé.

Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnoiſſance d'après la poſition des bois voiſins, & ils connoiſſent dans les bois la partie du nord par le côté du corps des arbres, qui, n'étant point expoſé au ſoleil, eſt devenu verdâtre par l'humidité & par une eſpece de mouſſe qui s'y forme; l'autre côté de l'arbre qui fait face au ſud devient blanchâtre & net.

Missions pour convertir les Sauvages.

Il y a, aux environs de ce poste, quatre Missions de deux Franciscains chacune, situées le long de la riviere, à deux ou trois lieues de distance les unes des autres. Ces Missionnaires y élevent des familles de Sauvages pris à la guerre, qu'ils ont baptisés & mariés. Chaque Mission en a sept à huit, qu'elle entretient avec leurs femmes & leurs enfans, & les fait travailler à son profit. L'Ordre de ces Missions est à peu près le même, quant au temporel, que celui qu'observoient les Jésuites aux établissemens du Paraguay, où les Indiens étoient cependant moins gênés qu'ici.

Les Sauvages Tégas sont les derniers qui se servent de fusils & traitent avec les François; les autres, qui se tiennent à environ cinquante lieues au nord de San-Antonio, & qui se nomment Apaches, se servent de fleches, de même que ceux qui sont vers les bords de la mer, entre les postes des Acoquissa & Labadie *du Spiritu Santo*. Quelques Européens ont cru ces derniers, qui se nomment Coumaches, anthropophages; les Espagnols les peignent seulement comme poltrons & cruels, & ils n'échappent à l'esclavage qu'en fuyant dans des islots & des marais, sur le bord de la mer.

Les Eſpagnols font très-ſûrement la guerre à ces Sauvages à fleches, en ſe couvrant la tête d'un bouclier, & le corps d'une caſaque faite de trois ou quatre peaux de chevreuils, piquées avec du coton & à l'épreuve de la fleche. Lorſque le nombre des Sauvages eſt petit, & que les Cavaliers Eſpagnols ſont ſûrs de la victoire, ils ne tirent ſur eux qu'à l'extrémité; mais ils les lacent comme des chevaux, en les pourſuivant à la courſe, & en leur lançant le lacet au cou & aux pieds, de telle façon qu'ils l'étendent, alors le Sauvage ne peut faire aucune défenſe. Enſuite ils les lient, & les conduiſent dans les Miſſions, où, par la douceur, la faim, les femmes qu'on leur donne à épouſer, & la raiſon, on tâche de les adoucir; alors on les catéchiſe, & on les baptiſe. Le préjugé qui empêche les Eſpagnols de fréquenter les Sauvages indépendans, & leur opiniâtreté à les chagriner par leur voiſinage, ou par de légeres hoſtilités, leur a acquis, à la longue, le terrein immenſe & dépeuplé qui eſt au nord de la Nouvelle-Eſpagne; il eſt douteux que toute autre politique, ou que la voie des armes à force ouverte, eût fait le même effet, au moins eût-elle couté bien du ſang & des dépenſes.

Façon de les prendre.

Mœurs ſimples & pures des Eſpagnols de ce poſte.

Je m'étois logé chez un bon homme Indien, auquel m'avoient attaché la douceur & la patience déſintéreſſée avec leſquelles il m'avoit rendu ſervice pendant tout le voyage que j'avois fait depuis les Adaès. J'avois d'ailleurs fait beaucoup de connoiſſances, & mes façons unies plaiſoient aſſez généralement. Je crois que ces gens penſoient que je pourrois me fixer parmi eux ; ils me preſſoient ſouvent ſur cet article ; pluſieurs ſoupçonnoient que je pouvois avoir de l'argent, voyant la quantité de mes hardes, qui, quoique peu conſidérables dans nos pays, pouvoient ici faire la fortune d'un homme de leur état. Ils voyoient d'ailleurs ma conduite réguliere, & il me ſembla que par ces deux raiſons, ils n'euſſent pas été fâchés que je me fuſſe épris des charmes de quelqu'une de leurs filles. Il y en avoit, à la vérité, qui le méritoient par leur figure & leur caractere, & il m'étoit aiſé de m'en aſſurer, mangeant & logeant enſemble dans la même chambre. Je ſentois le prix des mœurs douces & pures que la liberté, une honnête pauvreté, & une éducation pieuſe donnoient à ces honnêtes gens. Je trouvois tous ces avantages dans la famille de mon hôte ; mais, quelque frappé que je fuſſe de leurs mœurs, de la beauté du climat & de

la fertilité du ſol, j'étois bien éloigné de leur idée.

J'avois déjà acheté un cheval & trois mules, & je m'occupai des proviſions néceſſaires à ma ſubſiſtance, ne voulant plus me trouver dans le cas de ſouffrir la faim. J'avois trouvé ce beſoin ſi preſſant, & ſi incommode, que je n'ai pas honte d'avouer qu'il avoit abſorbé toutes mes autres penſées, & même m'avoit fait oublier juſqu'aux principes de mon éducation. Je payai toutes mes dépenſes comme j'avois déjà fait aux Adaès, avec mon linge, qui étoit de très-bonne & plus commode valeur dans ce pays, que l'argent qui y a très-peu de cours; je n'étois d'ailleurs pas fâché de l'épargner, & de m'alléger d'autant. Un Créole, natif du Sartille, venoit cependant de me ſoulager d'une partie de ce poids, en me filoutant une douzaine de chemiſes, & d'autres effets, dont je recouvrai cependant la valeur en grande partie; un Habitant, de ſes amis, m'ayant cédé un billet de vingt piaſtres ſur Mexico, en échange de ce vol. Je fais obſerver le lieu de la naiſſance de ce Créole, parce que dans les petits déſagrémens que j'ai eſſuyés, j'ai remarqué que la malice augmentoit en proportion des grades & de l'extraction: la pureté des mœurs diminuoit au con-

traire progreſſivement depuis l'habitant des bois juſqu'à celui des villages & des villes ; en ſorte qu'entre le Sauvage, l'Indien, le Créole & l'Eſpagnol, ce dernier ſe trouvoit le moins ſociable. Je n'ai jamais éprouvé de tort bien conſidérable de la part des Sauvages ou des Indiens ſemi-Sauvages ; auſſi, dans les Peuplades, préférois-je le logement d'un Indien à celui d'un Eſpagnol : cela répondoit d'ailleurs au plan que je m'étois fait, & à la ſatisfaction que j'avois d'approfondir les uſages des Peuples ſimples que je trouvois ſur ma route.

## CHAPITRE V.

*ROUTE par la Rheda, & à travers le Rio-Bravo, de San-Antonio à la Ville du Sartille, & mon ſéjour en cette Ville.*

ETANT prêts à partir pour le Sartille, nous nous mîmes en route la troiſieme fête de Noël. Le 27 Décembre 1767. Nous n'avions pas encore fait cinq lieues, lorſque nous eûmes avis de nous méfier des Sauvages ennemis, qui venoient de pourſuivre un Moine. Nous ſéjournâmes dans ſa Miſſion, crainte d'être attaqués en route; car n'étant plus eſcortés, nous n'euſſions pu faire une longue réſiſtance. Le lendemain, ayant envoyé à la découverte, & les paſſages paroiſſant libres, nous nous remîmes en route, ne ſuivant pas de chemin frayé, crainte de mauvaiſe rencontre. Nous traverſâmes des bois de meſquittes, eſpece de caſſis plein d'épines, & très-bas; c'eſt la ſeule eſpece de bois qui ſoit commune, après qu'on a dépaſſé San-Antonio. Nous paſsâmes enſuite des collines de terre, dont l'eau, diſtillant en abondance, rendoit le ſol peu praticable. Ces ſources nous conduiſirent au bord d'une petite riviere

guéable, mais difficile par ſes rochers, ſes trous & la rapidité de ſon courant. Quelques prairies & des ruiſſeaux bordés de meſquittes ſe terminerent au *Rio-Frio*, que nous paſsâmes à gué.

Paſſage pénible à travers des marais, & le Rio de Las-Nuicès.

Nous trouvâmes enſuite des lacs & des marais, abondans en oiſeaux & en poiſſons, & bientôt après le Rio de Las-Nuicès, qui étoit preſque à ſec, & très-vaſeux. Nous tranſportâmes des faſcines pour le paſſer, & cela ne nous donna pas peu de peine. Nous traverſâmes enſuite de belles prairies, qui nous conduiſirent dans un fond vaſte & étendu. Nous arrivâmes enfin, après dix jours de route, à un village de dix à douze maiſons, nommé la Rheda; il eſt éloigné de quatre-vingts lieues de San-Antonio, & il eſt ſur le bord d'une grande riviere, nommée Rio-Grande, & ſur les Cartes Rio-Bravo : en effet, après le Miſſiſſipi, elle eſt la plus conſidérable de ces parties, & aſſez ſemblable à ce fleuve par ſa grandeur & ſa rapidité.

Il y a un bateau pour le paſſage, après lequel le pays commence à être plus peuplé. Nous commençâmes auſſi à découvrir des montagnes; car je n'avois trouvé ni colline, ni hauteur un peu conſidérable, depuis le commencement de mon voyage. La campa-

gne étoit cultivée & habitée en quelques endroits, & les champs étoient ſemés de maïs ; l'air y étoit peuplé d'une immenſe quantité de grues : notre voyage étoit aſſez agréable, par les beaux pays que nous traverſions, & dans leſquels nous trouvions abondamment de quoi manger.

Paſſage en bateau de la riviere Sabinas : eaux minérales.

Nous paſsâmes, peu de temps après, la riviere ſalée, qui, un peu au deſſus, porte le nom de Sabinas ; elle eſt rapide & pleine de roches. Nous fûmes enſuite tourmentés par des cours de ventre que nous donnerent les eaux minérales ; les chevaux en furent même très-incommodés. Nous trouvâmes auſſi différentes ſources d'eaux très-chaudes, d'un goût ſalé & fort amer ; il en falloit cependant boire, puiſqu'il n'y en avoit pas d'autres. Le pays eſt très-ſec & déſagréable. Dans les fonds, ce ſont des bois épineux de meſquittes, qui laiſſent cependant appercevoir un ſol aſſez net & preſque ſans herbe ; mais les plaines & les hauteurs ſont ſemées de plantes épineuſes. Elles ſe diverſifient en mille eſpeces, par leurs formes & par leurs épines ; les unes ſont en façon de dard, les autres en ſcie unie ou rebrouſſée, & d'autres en harpon ; mais elles ſont toutes très-aiguës ; elles entrent très-facilement dans la chair, & n'en ſortent qu'en

déchirant & cauſant par conſéquent une aſſez grande douleur. Il ſemble que la Nature ſe plaiſe à faire acheter par des ſouffrances le paſſage de ces contrées.

Animal puant.

Nous y fûmes empeſtés par l'odeur d'un animal à peu près de la groſſeur d'un lapin, mais beaucoup plus lourd ; cet animal emporte avec lui une ſinguliere défenſe. Lorſqu'il eſt chaſſé & qu'il eſt près d'être joint, il exhale une odeur ſi infecte, que celui qui en ſeroit trop près riſqueroit d'en être étouffé, & la fuite eſt le ſeul remede. J'avois auſſi vu dans la plaine de Tégas un petit animal à poil court & rouſſâtre, les pattes & le corps courts & renforcés ; il eſt de la groſſeur d'un gros chat, reſſemblant à cet animal quant au muſeau & aux oreilles, mais ſon front eſt comme celui du lapin. Nous en tuâmes un, & après l'avoir fait rôtir ſous la cendre, nous le mangeâmes ; ſa chair étoit très-bonne, fine, blanche, & entre-lardée comme celle du cochon. Les Indiens le nomment Tacouagge ; il y a auſſi dans ce pays des ſerpens à ſonnette, mais je n'en vis pas.

Mines de la Sierra & de Laiguana.

Nous laiſsâmes ſur la gauche les mines de la Sierra & de Laiguana, & pluſieurs hameaux. Nous paſsâmes aux Peuplades d'Indiens de la Punta, Sant-Yago & de la Caldera, & nous laiſsâmes

laiſsâmes à droite une montagne iſolée, nommée par ſa forme la table de la Caldera. Elle eſt taillée à pic de tous ſes côtés, n'y ayant qu'un ſentier très-difficile & preſque impraticable pour y monter; l'on n'y peut aborder que par cet endroit, & il ſeroit même impoſſible à des chevres de gravir par un autre. Le haut eſt une plaine fertile qui donne de bons pâturages; l'on trouve des ſources dans ſes inégalités: l'on y a enfermé des beſtiaux qui donnent un bon profit; une maiſon bâtie ſur le ſentier empêche qu'ils ne ſortent de cette eſpece de parc ou de terraſſe.

Les Etats d'Indiens policés, que les Eſpagnols conquirent après la mort de Montézuma, commencent à la riviere ſalée: on rencontre peu après le village de la Caldera dont je viens de parler. Nous étions entrés dans les montagnes, & ces belles plaines de la Province de Tégas n'étoient remplacées que par des rochers & par quelques vallons, qui ne produiſent que des aloës, des figuiers de Barbarie, & une autre plante épineuſe d'une ſeule tige, ſans feuilles, nommée en Europe cierge Paſcal; ici elle eſt d'un aſpect réellement majeſtueux. Cette ſeule tige s'éleve de terre à la hauteur d'environ quinze pieds; elle ſe ſépare en quatre ou cinq autres, qui, après

Cierge Paſcal.

s'être éloignées de trois ou quatre pieds de celle du milieu, s'élevent enſemble à une hauteur perpendiculaire d'environ vingt pieds; auſſi eſt-ce preſque le ſeul arbre ou plante que fourniſſe cette contrée.

Quatre jours après avoir paſſé par les villages Indiens que j'ai déjà nommés, nous trouvâmes des bois d'une eſpece de dattiers, quant à la forme des feuilles & à l'emplacement des branches au bout deſquelles le fruit eſt placé. Il eſt à pepin, doux & très-bon; il vient en régime, de l'arrangement, de la forme & de la groſſeur d'une eſpece de petites figues bananes qui croiſſent dans l'Inde, & qui ſont connues aux Philippines ſous le nom de *dedos de Dama*, ou doigts de Dame; le ſol de cette partie eſt d'ailleurs extrêmement ſec.

Poſte de Cuwilla.

Nous laiſſions alors le poſte de Cuwilla à l'oueſt, éloigné d'environ vingt lieues. Le pays abonde en chevres & en brebis, que l'on tue pour en vendre la peau. Nous côtoyâmes une petite riviere qui paſſe plus bas à Monterey; elle eſt très-ſalée, comme toutes les eaux que nous avions trouvées depuis le Rio-Salado ou Sabinas. Les bords de cette riviere ſont cultivés & peuplés d'Indiens. Nous paſsâmes enſuite environ vingt lieues de terrein déſert, à travers de hautes montagnes très-rudes, après

quoi nous découvrîmes une belle plaine bien cultivée, dans laquelle eſt ſitué le Sartille, où nous arrivâmes le 20 Janvier 1768. Nous croyions alors avoir fait cent ſoixante lieues au ſud-oueſt. Aux approches du Sartille, deux jours avant notre arrivée, nous avions remarqué une éclipſe de ſoleil; elle me ſembla plus conſidérable & plus exactement centrale que celle du 1^er^. Avril 1764 ne m'avoit paru en Provence où j'étois alors.

Arrivée au Sartille, le 20 Janvier 1768.

Eclipſe de ſoleil.

La ville du Sartille eſt aſſez grande, & elle eſt moyennement peuplée d'Eſpagnols & d'Indiens; les égliſes y ſont belles, de même que les places publiques; les principales rues ſont larges, propres, & bordées de maiſons médiocrement bien conſtruites en pierre; mais le reſte de la Ville eſt mal bâti & de mauvais goût, ſur-tout les maiſons des Indiens, qui ne ſavent pas diſtribuer leurs logemens. L'on trouve dans certaines rues des ſources qui diminuent la ſéchereſſe du ſol. Il y a au Sartille un aſſez grand nombre de Marchands honnêtement riches. Cette Ville eſt l'entrepôt des productions ſauvages des pays que nous venions de quitter, productions qui ſe répandent enſuite dans les pays plus peuplés; elle l'eſt auſſi des vêtemens & des ſuperfluités de la vie, que les Sauvages viennent acheter en échange

Deſcription de cette Ville.

de leurs peaux, de leurs viandes, & de leurs chevaux. Les Habitans, excepté les Indiens, suivent la coutume de la populace, qui se livre aisément aux mœurs vicieuses dont on lui donne l'exemple, sans en adopter également les préservatifs. Je leur trouvai en général un caractere orgueilleux, fourbe & frauduleux; ils agissent avec une feinte générosité qui cache des sentimens plus qu'intéressés; en un mot, ils ont l'orgueil, mais non le caractere bon & généreux du véritable Espagnol. Cette Ville est composée d'un quartier d'Espagnols, ou soidisant tels, la plupart d'entre eux n'ayant peut-être pas la huitieme partie de sang Européen; leur couleur est un composé de celles de l'Européen, du Negre & de l'Indien: ce dernier est regardé dans ce pays comme l'extraction la plus basse; aussi s'allie-t-il peu avec l'Européen. Le second quartier est composé d'Indiens, nommés *Trascaltequas*. Autant les premiers sont orgueilleux & paresseux, autant ceux-ci sont laborieux & affables. Ils sont les seuls qui cultivent les jardins & les champs qui donnent du maïs & du blé en abondance. Ce fut ici le premier endroit où je mangeai du pain de froment, depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans. Les jardins y donnent des figues, des pommes, des raisins, toutes sortes

Mœurs des Habitans.

Productions du Pays.

de plantes d'Europe, & une large plante épineuſe, dont la ſéve fait une boiſſon aſſez bonne ; elle ſe nomme Maguey, & le ſuc, Pouchre ; elle croît dans preſque toute la Nouvelle-Eſpagne.

Nous étions dans le mois de Janvier ; le climat étoit très-doux, ſans pluie, & le ciel, toujours ſerein, étoit encore plus pur que celui que j'avois trouvé à San-Antonio. J'y vis la fête de la Chandeleur, qui eſt celle de la Ville ; elle fut célébrée aſſez ſinguliérement. Après la Meſſe, on fit en pompe une proceſſion avec l'image de la Vierge, qu'on alla repoſer ſur un théatre, placé à côté d'un cirque qui ſervoit au combat des taureaux, & tout le monde ſe retira. Après la ſieſte, l'on ouvrit le ſpectacle du combat des taureaux par des fanfares qui étoient jouées par des inſtrumens placés aux côtés de l'image de la Vierge : ce divertiſſement dura juſqu'à la nuit, & l'on acheva la proceſſion, en reportant l'image dans l'égliſe. Après cela commença une Foire, bien pourvue de ſucreries, vins, pâtiſſeries, & autres gourmandiſes. Là ſe déploie toute la galanterie des Eſpagnols, qui ſont ſi pauvres que pluſieurs engagent leur derniere chemiſe pour y bien régaler leurs connoiſſances. Je trouvai ſingulier de voir les maris porter cette galanterie à

Célébration de la fête du lieu.

l'excès envers leurs femmes. Je vis une femme, qui m'avoit paru avoir beaucoup de bon sens, se formaliser de ce que son mari n'étoit pas assez galant pour vendre un couteau de chasse qui lui restoit, & en employer l'argent à la régaler de sucreries à la Foire. Pendant cette cérémonie, les deux époux sont très-graves & sérieux, & les maris ont pour leurs femmes des petits soins à l'Espagnole, comme s'ils étoient au temps de leurs premieres amours. Cette fête dura trois jours. J'en avois vu une pareille à San-Antonio, pour la Conception. La veille de la fête on alla chercher l'image de la Vierge dans l'église; elle étoit accompagnée d'un grand nombre de gens déguisés, les uns en Diables, les autres en Anges, d'autres avoient des habillemens d'homme ou de femme à la Mauresque. On apporta l'image dans une salle de bal chez le Chef de la fête, & l'on commença à danser & à distribuer des rafraîchissemens. On représenta ensuite une espece de Comédie; le lendemain, les mêmes amusemens recommencerent avec le combat des taureaux, & durerent jusques au soir. La fête étant finie, on reporta en procession l'image de la Vierge dans l'église. Tant il est vrai que certains usages, pieux dans leur origine, dégénerent bientôt en abus!

Dans l'eſt & dans le ſud de ces contrées, ſont les Provinces de Panuco & du Reyno; elles donnent de très-bon vin, beaucoup de fruit & de ſucre, du maïs, du blé, & des beſtiaux. Les côtes du Reyno qui bordent une partie du golfe du Mexique, ſont très-poiſſonneuſes; c'eſt dans cette partie qu'eſt ſitué le port de Tampic. Cette Province donne auſſi un peu de cochenille, eſpece d'inſecte qui ſe nourrit ſur une plante épineuſe, de la forme du figuier de Barbarie, mais dont les feuilles ſont beaucoup plus petites & plus fines. Cet inſecte fait une petite coque qu'il attache aux feuilles de cette plante, s'y renferme, & y meurt; ſe tout ſe colore, ſe conſolide, & prend la forme que nous connoiſſons à la cochenille, à la derniere préparation près. On étend un linge ſous l'arbuſte, qu'on ſecoue pour en ſéparer la petite coque. Cette production vient dans les champs ſans culture, de même que l'indigo; elle eſt ramaſſée par les ſeuls Indiens, dont peu même en connoiſſent tout le prix.

Deſcription de la cochenille.

Les affaires de mon compagnon de voyage n'ayant fini qu'au commencement de Février, nous nous préparâmes alors à partir; les chemins étant aſſez praticables, il voulut voyager plus vîte que nous n'avions pu faire juſque-là, à cauſe de nos effets. Nous les don-

nâmes en conſéquence à fret pour Mexico, à un Franciſcain qui y retournoit, après avoir accompagné l'habillement néceſſaire pour les différentes Miſſions des parties ſauvages que nous venions de laiſſer. Les gens que nous avions emmenés retournerent dans leur Patrie, & je me ſéparai de mon fidele Indien de San-Antonio. Je ne ſaurois aſſez admirer le zele patient avec lequel il me rendit toujours ſervice, & corrigeoit ma mal-adreſſe dans des pays ſi différens des nôtres par leur rusticité & par leur peu de reſſources. La prudence, le bon ſens, la religion & l'humanité qui éclatoient dans toutes ſes actions, m'obligent de dire que cet Indien eſt le ſeul homme en qui j'aye trouvé réunies autant de qualités, ſans s'être démenties une ſeule fois depuis plus de quatre mois que je le connoiſſois. Je payai un nouvel homme, pour me ſervir dans le voyage que j'allois continuer.

## CHAPITRE VI.

*ROUTE par les Villes de Charcas, San-Louis Potoſy, San-Miguel el Grande, & San-J'uan del-Rio, depuis la Ville de Sartille juſqu'à celle de Mexico, & mon ſéjour dans cette derniere Ville.*

Départ du Sartille pour Mexico, le 10 Février 1768.

NOUS partîmes du Sartille pour Mexico, le 10 de Février 1768; nous n'avions plus beſoin de faire des vivres, & nous mangions de bon pain. Pendant trois journées, nous trouvâmes un pays très-peuplé; mais nous en paſsâmes enſuite trois autres ſans trouver autre choſe qu'un ſol très-ſec, & de la pouſſiere corroſive comme de la chaux. Il n'y a d'autre eau dans cette traverſée, que celle des puits qui ſont très-profonds. On paye pour leur entretien l'eau qu'on y prend, qui eſt ſaumâtre & d'un mauvais goût; l'on n'en trouve que toutes les ſept à huit lieues. Il y a une cabane pour leur gardien, & ce ſont les ſeules habitations que l'on rencontre. Après avoir dépaſſé ce petit déſert & deux journées de prairies, nous arrivâmes à une mine nommée Charcas, où eſt une petite Ville aſſez

Arrivée à Charcas.

jolie, moins grande que le Sartille, mais mieux bâtie & plus peuplée.

Je me sépare de mes compagnons de voyage.

Mon compagnon de voyage, l'ancien Gouverneur de Tégas, y tomba malade ; je ne voulus pas retarder ma marche, & la route étant fréquentée, je pensai à me séparer de lui : il parut affligé de ce que je l'abandonnois ; mais j'étois forcé de partir, ayant appris l'arrivée du galion de Manila à Acapulco, dont j'étois encore éloigné de deux cent cinquante lieues ; le mois de Février étoit déjà à moitié écoulé, & ce vaisseau devoit partir sur la fin de Mars.

Ma fermé s'étoit assez bien soutenue depuis mon départ de San-Antonio & du Sartille, à une attaque près de rhumatisme au genou, que je guéris par un grand exercice & des cataplasmes de mente broyée & frite avec du suif de bouc ; j'éprouvois encore une foiblesse d'estomac, que la farine de maïs rôti, & quantité de maïs rôti ou bouilli que j'avois mangé jusques au Sartille, avoient dépravé.

Mon arrivée au village nommé le Venau.

Je passai à un village nommé le Venau, tout composé d'Indiens, gouvernés par leurs Chefs. On venoit d'exécuter douze des plus séditieux d'entre ceux qui s'étoient révoltés ; leurs têtes étoient sur des pieux, à la place de leurs maisons qu'on avoit rasées, après avoir

envoyé toute leur parenté en exil. Cette punition d'exil est très en usage chez les Espagnols, & la politique m'en parut très-sage; car il arrive souvent que des sujets qui deviendroient rebelles, s'ils trouvoient des moyens d'appuyer leurs révoltes, restent fideles & utiles à l'Etat, lorsque ces moyens leur sont ôtés; leur mélange avec des sujets fideles & heureux par leurs bonnes-mœurs, les engagent bientôt à suivre leur exemple. L'occasion ou le désespoir est la cause presque inévitable des plus grands crimes; mais la société des hommes honnêtes, laborieux & charitables, en prévient les funestes effets. La connoissance des hommes apprend que la plupart des criminels ne l'eussent pas été, s'ils étoient nés dans des climats & sur un sol heureux, dont la culture abondante les eût payés de leurs peines. Un travail modéré, & l'attrait de la nature au bien, les auroient éloignés du vice. L'origine de nos Colonies en est une preuve, quoique l'ancienneté de la population y ait apporté quelque différence; car j'ai trouvé des mœurs bien plus pures à la Louisiane & aux Philippines, qu'à Saint-Domingue & au Mexique. Sans attaquer l'origine de certains Créoles de la Louisiane & des Philippines, tout le monde sait cependant que la

néceſſité d'établir la premiere Colonie y avoit fait admettre des gens de toute eſpece, & que les Philippines ſont le lieu d'exil de pluſieurs mauvais ſujets du Mexique, qui lui-même en reçoit beaucoup de ceux d'Eſpagne. J'ai vu néanmoins à Manilla des Officiers, de riches Négocians, & des perſonnes de tout état, qui, y ayant paſſé les fers aux pieds, y ont mené dans la ſuite & menoient encore une vie très-réguliere & exemplaire, quoiqu'il ſe trouve dans ce Pays bien des moyens de provoquer le vice. Les Eſpagnols avoient ſuivi au Venau une voie de juſtice très-ſévere, en décapitant les plus ſéditieux; l'exemple & la politique, cruelle par néceſſité, l'exigeoient peut-être; mais la bonté de leur cœur ne leur permit pas d'étendre plus loin la ſévérité des loix, & le reſte des ſéditieux fut exilé. J'oſe remarquer ici qu'il faut que la population Indienne ſoit bien abondante, ou que les relations aient bien groſſi le carnage & les vexations qu'eſſuyerent les Mexiquains; j'ai vu par moi-même l'immenſe quantité d'Indiens dont ce Royaume eſt peuplé, & l'aiſance dans laquelle ils vivent, quoique ſubordonnés à leurs Conquérans. La levée du tribut & la police ſont exercées en beaucoup d'endroits par leurs Chefs, & les loix du Roi d'Eſpagne tendent

plutôt à les rendre ſujets patriotes, qu'eſclaves malheureux : pluſieurs d'entre eux, dépendans ſubalternes, ſont admis aux charges de l'Egliſe, de la Juſtice, & du Militaire. Ils s'allient avec les Eſpagnols, ſur-tout dans les grandes Villes & à Manilla : c'eſt ſeulement loin des Villes que la hauteur qu'inſpire le titre de Conquérans à des vagabonds que la fortune a favoriſés, donne quelques déſagrémens aux Indiens. Le peu de fréquentation des deux Nations les engage alors à ſuivre le préjugé de ſupériorité & d'éloignement que toute Nation a pour une autre, & ſur-tout l'Eſpagnol. Les Indiens ſe regardant comme les plus foibles, leur ſoumiſſion & leur caractere ſuppléent au petit nombre d'Européens, & la politique rend utile à l'Etat ce que le caractere des deux Nations opere par haſard.

Précautions contre mon guide.

L'Eſpagnol que j'avois pris à mon ſervice m'avoit d'abord paru un coquin. Lorſque j'étois en compagnie du Gouverneur que je venois de quitter, je croyois n'avoir rien à craindre de ſa part avec un auſſi grand nombre de compagnons de voyage ; mais lorſque nous nous trouvâmes tête à tête, j'eus quelque méfiance de ſa probité ; heureuſement il n'avoit point d'armes, & je portois toujours un couteau à ma ceinture. Mes chevaux &

mes mules ne m'avoient jusques alors rien couté de nourriture, étant gardés dans les pacages, pendant la nuit, par mes compagnons de voyage; je ne jugeai pas à propos de donner à celui-ci la même commission, crainte qu'il ne me les enlevât, & qu'à mon réveil je ne me trouvasse à pied.

Je trouvois chaque soir des maisons pour coucher; je pris le parti d'y acheter de quoi manger pour mes mules : je faisois coucher mon domestique dans la maison, & je dormois seul au pied des piquets où je les attachois, car dans ce pays-là il n'y a point d'écuries; j'étois d'ailleurs plus assuré de ce qu'elles mangeoient, & j'avois plus d'attention à elles qu'à moi. Il est singulier combien elles sembloient contrariées de ne pas paître en liberté; elles restèrent deux ou trois jours à ne manger que très-peu d'herbes coupées, & je ne pus les accoutumer au grain qu'en le leur faisant mâcher par force, après l'avoir trempé dans de l'eau de sel. La premiere nuit qu'elles restèrent attachées, leurs jambes & leurs corps s'engourdirent à tel point, que le matin elles paroissoient tout d'une piece; ce ne fut qu'à grands coups de fouet & en les traînant, qu'elles commencerent, non à former des pas, mais à sauter, comme si elles eussent

eu des entraves, & en traînant les deux pieds de derriere; mais leur ſang s'échauffant peu à peu par les coups & par l'exercice, elles reprirent l'uſage de leurs jambes comme auparavant.

Le lendemain de mon départ, j'arrivai à San-Louis Potoſy, où ſont de fameuſes mines d'or & d'argent, principalement celle du Serro San-Pédro. San-Louis eſt une jolie Ville, d'une grandeur médiocre, & bien bâtie, ayant de belles rues tirées au cordeau; elle eſt bien peuplée, environnée de beaux jardins. On y voit de ſuperbes égliſes, & les Habitans y ſont riches & jouiſſent de toutes les commodités de la vie. Deſcription de San-Louis Potoſy.

Dans toute cette Province, les Indiens étoient fort triſtes; leur humeur avoit été aigrie par de nouveaux impôts, par l'excluſion des Jéſuites, & par le joug Eſpagnol qu'ils portent avec peine. Ils avoient été animés par des Chefs vindicatifs que le Gouvernement avoit autrefois punis, & toutes ces raiſons avoient porté ceux de cette Province juſques au Venau, à une eſpece de ſédition, qui, ſans la promptitude & la ſévérité dont on uſa pour l'étouffer, auroit pu avoir des ſuites, n'y ayant ſur vingt Indiens qu'un Eſpagnol ou ſoi-diſant tel. Origine de la ſédition des Indiens de cette Province.

On éleve dans ce pays de très-beaux chevaux, & j'en achetai un ; on y nourrit auſſi beaucoup de vaches, le tout pour la conſommation de Mexico. La maniere de prendre les vaches eſt adroite & ſinguliere ; elles errent dans les champs, & lorſqu'on en a beſoin on les chaſſe à la courſe. Quand on les a jointes, on prend le temps du galop où elles tombent ſur les pieds de devant ; alors le Chaſſeur les élevant indirectement & avec force par la queue, leur fait perdre l'équilibre, & elles s'abattent ſur le nez ; en même temps il paſſe en avant ſous les cuiſſes la queue qu'il tenoit à la main. Cette attitude eſt ſi gênante pour ces animaux, qu'ils reſtent dans la même ſituation des journées entieres, & juſques à ce que le nombre dont le Chaſſeur a beſoin étant complet, il vienne les dégager. J'avois laiſſé dans l'oueſt les Provinces de Guadalaxara, Zacatécas, & leurs Villes. Là ſont des mines conſidérables ; il y en a beaucoup d'autres dans le ſud-oueſt de San-Louis : ce pays eſt plein de richeſſes & de pauvreté cachée, les Créoles dépenſant avec la même facilité qu'ils amaſſent.

Maniere adroite de prendre les vaches.

Je ſéjournai deux jours à San-Louis, & m'étant remis en route, je paſſai des pays variés par des collines, ſemées de beaucoup de villages

villages Indiens, & bien cultivés en blés, & sur-tout en maïs. Le sac de maïs y valoit un écu au plus; l'espace depuis Charcas à San-Louis Potosy, est à peu près le même que celui-ci pour la population & pour la culture. Les Indiens chez qui je logeois toujours étoient assez simples, & hospitaliers. Leur bonne santé, les douceurs d'une vie innocente & tranquille, sont les fruits de leur sobriété & de leur amour pour le travail. Ils sont sans luxe ni hauteur, & simplement vêtus; les uns le sont à l'Espagnole, les autres conservent leur vêtement primitif. Les hommes portent une culotte & une chemise courte & sans plis, qui descend jusques à la ceinture; le tout est de peau de chevre: d'autres ont, au lieu de chemise & de culotte, une espece de chasuble, dont les côtés sont cousus par le bas. Les femmes ont de plus, autour de la ceinture, une pièce d'étoffe qui tombe jusques à mi-jambe, & une semblable chasuble sur les épaules; leurs cheveux tressés se nouent de différentes manieres sur le derriere de la tête, qu'elles ont toujours découverte. Les hommes couvrent la leur d'un chapeau à l'Espagnole.

Fertilité du Pays.

Caractere & vêtement des Indiens.

Outre les Alcades, qui sont des especes de Consuls, en qui réside certaine partie de la Justice Civile & Militaire, les Commandans de

Province, les différentes Cours de Justice, les Evêques, les Chapitres & les Moines forment des Corps très-puissans. Ils ont tous de très-belles possessions, & tout le pays est divisé en Seigneuries, la plupart titrées; elles ont de très-beaux châteaux, & de grands revenus, leur terrein étant fertile & étendu. Tout y annonce leur luxe & leur grandeur, qui égale celle de nos plus grands Seigneurs.

Passage à San-Miguel el-Grande, & autres lieux; population & industrie de ces Pays.

Quatre jours après mon départ de San-Louis, j'arrivai à San-Miguel el-Grande; cette Ville est en effet grande & belle, plus considérable que celles où j'avois déjà passé; elle est située sur le penchant d'une colline. Les maisons, les rues, les jardins y ont un air plus noble, plus recherché, & y annoncent en tout la richesse de leurs Habitans. Le surlendemain, je couchai aux environs de Querétano, lieu célebre par ses manufactures de chapeaux, de draps & autres étoffes; je me rendis ensuite à San-Juan del-Rio, très-jolie Ville, d'une moyenne grandeur; elle est bien habitée, & arrosée par une jolie riviere, qui est bordée d'arbres & de promenades. Ce Pays est très-cultivé, extrêmement habité, & plein de grandes Villes. Les bois, qui y sont rares, y sont cependant désagréables, excepté quelques arbres épars le long des ruisseaux &

des rivieres; les bois ne ſont compoſés que de figuiers de Barbarie, qui ont vingt-cinq à trente pieds de hauteur; après San-Juan del-Rio ſont des montagnes aſſez hautes, & pendant trois journées je n'y trouvai que de gros Bourgs bien bâtis, qui annonçoient cependant l'approche d'une grande Ville. Enfin, le 28 de Février, après avoir fait depuis le Sartille cent cinquante lieues de route dans le ſud, je découvris des hauteurs, un très-grand lac, au milieu duquel, à environ une lieue de diſtance, paroît la ville de Mexico, comme une maſſe immenſe qui ne tient à la terre que par les chauſſées qui y conduiſent : au pied de la montagne, ſur le bord du lac, eſt un Bourg, nommé Noſtra-Senora de Guadaloupe, qui pourroit paſſer pour une petite Ville d'Europe. Il y a un bel aqueduc & une belle égliſe, dédiée à cette même Noſtra-Senora, de même que tout le Royaume. On ſe rend à la Ville par une ſuperbe chauſſée, très-bien entretenue, elle a au moins cent pieds de largeur, & une lieue de longueur; on y remarque des arcades de diſtance en diſtance, pour donner un libre cours aux eaux du lac, qui ſont ſaumâtres. Cinq pareilles chauſſées conduiſent de différens côtés à cette grande Ville, qui peut avoir ſix lieues de tour, & qui

28 Février 1768.

Arrivée à Mexico, & deſcription des beautés de cette Capitale.

n'eſt fermée que par des barrieres. Le lac lui tient lieu de fortification, car il eſt impoſſible de le paſſer à gué, à cauſe de la vaſe, & il n'y a pas aſſez de bois dans le pays pour conſtruire un grand nombre de bateaux. Les rues ſont preſque toutes tirées au cordeau & larges; leur nom y eſt inſcrit, ainſi que le numéro des maiſons, ce qui ſert beaucoup aux étrangers, qui riſqueroient de s'égarer. Il y a des jardins publics, de belles promenades, & l'on y trouve de grandes & belles auberges, comme dans toutes les Villes des environs; mais elles ſont peu commodes, n'y ayant que des chambres ſans meubles ni vivres. Les maiſons ſont belles, & à trois & quatre étages; la Cathédrale, le Palais du Vice-Roi, & les ſimples reſtes du Palais & des Bains des Empereurs du Mexique, prennent les trois côtés de la place principale. Ils excitent la curioſité des arrivans, de même que l'Hôtel des Monnoies, dont les cours ſont ſans ceſſe pleines de lingots entaſſés, qui s'y ſuccedent pour être peſés & touchés. On en ſouſtrait enſuite le quint, qui eſt le droit du Roi, ſur l'exploitation des mines, qui, la plupart, appartiennent à des particuliers. Le Barantillo, eſpece de Bourſe, dont la régularité & la richeſſe flattent la vue, mérite l'attention du Voyageur. Le même goût

ſe fait remarquer ſous les voûtes qui ſervent aux marchés des fleurs, des marchandiſes de mode, des ſucreries, & de tout ce qui dépend de la bijouterie & du vêtement.

Les Indiens y exercent avec ſuccès la Peinture & la Sculpture, qui brillent ſur-tout dans les égliſes : l'Orfévrerie tient un des premiers rangs parmi les Arts de cette Ville, & les ouvrages, quoique maſſifs, y ont du goût & ſont achevés. L'argent y eſt employé à une infinité d'uſages, ſur-tout dans les égliſes, qui ſont d'une richeſſe prodigieuſe : on peut s'en former une idée le jour de la célébration de la conquête du Mexique ; chaque particulier fait dans ce jour parade au dehors de ſa maiſon, de ſes meubles les plus précieux ; il ſeroit difficile de déterminer la valeur totale des richeſſes étalées ; ils pouſſent la ſomptuoſité juſques à ſe ſervir d'argent au lieu de fer pour les roues de leurs carroſſes & pour leurs chevaux. Les hauts Habitans, Créoles ou Européens, qui, comme les autres Nations, n'ont pas tous la fureur d'habiter l'Europe où ils ſeroient moins bien, vîvent ici avec beaucoup de faſte. Les ſeuls habillemens propres ou de mode y ſont chers ; mais les vêtemens honnêtes & les vivres ſont à très-bon marché, & deux cents lieues ne ſont rien pour l'infatigable Indien, qui,

à bas prix, apporte de toutes parts des productions à cette grande Ville. Il évite, par son travail, l'indigence, qui ronge le bas étage des Espagnols de ce Pays; autant le haut Habitant est riche & aisé, autant le reste est pauvre. On peut juger de la richesse de cette Ville, par le luxe, le jeu, la construction des maisons, les meubles, le nombre de domestiques & de voitures à quatre ou six mules; mais la pauvreté y est en même temps extrême pour le bas étage; sous une cape de cent morceaux, on ne trouve souvent ni culotte ni chemise; la même chose arrive aux femmes: au surplus, la débauche, l'ivrognerie de vin ou de poulchre, & les jeux des cartes, ou les paris aux combats des coqs, font l'occupation des deux sexes de tout étage.

Les Mexiquains nomment généralement les Sauvages du nord *Mecos*; ils n'en parlent qu'avec des démonstrations d'une crainte sans égale, & c'est chez eux le comble de l'injure de nommer quelqu'un Chychymeco. Quelle induction tirer de ces deux circonstances? Les Chychymecos seroient-ils une Nation à part, plus féroce que les Mecos, ou le terme de Chychy renchériroit-il sur l'injure de Meco? Les Sauvages du Nord de ce Royaume n'étant point aussi dociles que le furent jadis les Indiens,

on choisit & l'on paye largement les meilleurs Créoles pour leur faire la guerre : l'on venoit d'envoyer de ces troupes à la Province de Sonora, pour en rendre la communication libre avec Matanchel, d'autres ports où on s'embarque pour la Californie, & avec quelques mines nouvellement découvertes au Serro-Prietto ; cela augmente l'étendue de ce Royaume, qui est très-considérable. Sa grandeur, qui n'est pas bornée, la quantité de grandes Villes, le nombre de ses Habitans, sa fertilité, ses mines, & ses riches productions particulieres, m'en ont donné une grande idée ; mais passager, & n'en ayant vu qu'une partie, je n'en ai pu prendre qu'une connoissance imparfaite.

Pendant que j'étois à Mexico, l'Inquisition, qui y est très-sévere, fit fouetter publiquement différentes personnes, entre lesquelles étoient deux femmes, victimes d'une superstition ridicule ; elles étoient accusées de faire des plaies à leurs ennemis par certaines invocations, & en cicatrisant les parties correspondantes d'une espece de poupée qu'elles avoient à cet effet. Inquisition.

Ces femmes portoient en conséquence ces poupées suspendues à leur cou. Les autres criminels portoient en écrit, sur une espece de mitre, la qualité de leur crime. Le fouet

n'eſt que le prélude du châtiment, & il eſt toujours infligé dès que les accuſés ſont reconnus criminels, & avant le jugement déciſif. Les châtimens de l'Inquiſition ſont regardés avec vénération, comme très-agréables à Dieu. J'ai remarqué dans le Catéchiſme Eſpagnol, au nombre des œuvres de charité, celle, non de remettre dans la bonne voie, mais de châtier ceux qui ſont dans l'erreur.

Climat du Mexico.

J'avois trouvé, pendant les premiers jours de mon ſéjour, l'air humide & frais; mais dans la ſuite il ne me parut pas mal ſain, & quoiqu'il fût humide, il étoit aſſez vif, le lac étant ſitué ſur des montagnes. Je me délaſſai amplement pendant mon ſéjour dans cette Ville, y jouiſſant de tous les agrémens de la vie que fournit ce bel endroit. Je me nourriſſois avec de très-bons alimens. Les légumes, le jardinage, & certains fruits d'Europe y ſont auſſi communs que ceux de l'Amérique; je prenois très-ſouvent une boiſſon rafraîchiſſante, faite avec de l'eau de farine de maïs, qui, bouillie juſques à un certain point, prend la conſiſtance du chocolat; on la nomme Atollé. Je viſitois les curioſités, les égliſes, les palais, les promenades publiques, & ſur-tout le jardin public de l'Almeyda, les jardins & les aqueducs de Tacuba. Cependant le temps du départ du galion

d'Acapulco preſſoit, étant ordinairement du 25 au 30 de Mars; mais j'attendois mes effets, donnés au Sartille à fret, à un P. Franciſcain. Ce ne fut que vingt jours après mon arrivée, que l'on m'écrivit de Quérétano, que le Religieux porteur qui s'en étoit chargé, étant tombé malade, je ne pouvois les avoir qu'à ſa convaleſcence, temps où on me les apporteroit. Je ne pouvois différer mon départ à moins de manquer le galion; je pris le parti de les abandonner. J'ai depuis prié un Négociant de les faire vendre, & d'en donner le montant à mon ami l'Indien de San-Antonio. Je fus un peu fâché de la négligence du bon Franciſcain, mais il fallut prendre mon parti.

## CHAPITRE VII.

*ROUTE à travers le Rio-de-las-Balsas & le Bourg de Chilpansingo, depuis la Ville de Mexico jusques au Port d'Acapulco, & mon séjour dans ce Port.*

Le 18 Mars 1768. Départ de Mexico.

JE partis de Mexico pour Acapulco, le 18 du mois de Mars; je n'avois gardé que deux mules; l'Espagnol que j'avois pris avec moi depuis le Sartille n'avoit pas voulu laisser sans fondement mes idées sur son compte. Je l'avois perdu de vue dans Mexico avec le cheval qu'il montoit, & que j'avois acheté à San-Louis Potosy. A son défaut, j'engageai un François qui étoit dans la misere & que j'avois nourri les derniers jours de mon séjour, à me suivre à Acapulco; mais il disparut le jour que je devois partir. Je me trouvai donc sans compagnie, & ne pouvant plus remettre mon départ, je me mis en route seul. Les chemins étoient larges, beaux & fréquentés, & je ne risquois pas de m'égarer.

Climat & description des environs de Tchusco.

Après avoir passé une chaussée aussi belle que celle de Guadeloupe, je montai une haute colline sablonneuse, & je couchai à un en-

droit, nommé Tchuſco, environné de maiſons d'Indiens, qui faiſoient du charbon, des bois de pin d'alentour. Je traverſai le lendemain pluſieurs bois petits & mal-venans, & je couchai à la Bourgade de Cuernavaca, qui eſt ſituée au pied d'une colline vers le ſud. Elle eſt très-agréable par la douceur du climat, qui eſt humide, mais ſain à Mexiço, & froid à Tchuſco; l'œil y eſt charmé par la quantité d'eau & de jardins qui produiſent toutes ſortes de fruits d'Europe & d'Amérique. Je traverſai, les jours ſuivans, des montagnes eſcarpées & ſeches, où très-rarement croiſſent quelques pins. Certains recoins des vallons ſont cependant plantés de cannes à ſucre, & arroſées, ce qui fait une agréable diverſité. J'allai deux jours en compagnie de gens qui ſe rendoient aux villages voiſins; mais je fus obligé enſuite de prendre des guides de diſtance en diſtance.

Climat & fertilité de Cuernavaca.

Laiſſant à droite les mines de Taſcou ou Real-Delmonte, je couchai au Cannobial ou village des roſeaux, & je paſſai, le cinquieme jour de mon départ, une riviere large, profonde & rapide, nommée Rio-de-las-Balſas, ou riviere des radeaux, qui ſont ici conſtruits avec des roſeaux, ſoutenus par un grand nombre de calebaſſes. La quantité de couſins que produiſent les eaux de cette riviere, fait

qu'on ne voyage que bien avant dans la nuit. J'y pris un guide Negre, le chemin étant dans des vallons à pic qui ſe ſuccedent, où j'aurois pu m'égarer de nuit, & dans des lits de ruiſſeaux très-difficiles pour un étranger. Je crois que ce Negre n'étoit pas trop honnête homme; car dans un chemin obſcur, il piqua précipitamment ſon cheval en prenant une route détournée; il vouloit apparemment s'enfuir avec une de mes mules qu'il avoit attachée derriere lui: je le dépaſſai au galop, & il s'excuſa ſur le caprice de ſa monture; je le ſerrai de près le reſte de la route, & je tenois mon couteau prêt à l'en frapper au moindre ſignal de ſes mauvaiſes intentions; mais il n'oſa plus bouger après cette entrepriſe. Etant arrivé au premier village, je le congédiai, & nous nous quittâmes aſſez mécontens l'un de l'autre, & moi très-dégoûté des guides. Après ce village, qui eſt à dix lieues de la riviere, le ſol n'eſt plus montueux; mais il eſt fertile & bien cultivé. J'arrivai enſuite à un grand Bourg nommé Chilpanſingo, compoſé d'Indiens, dont tout le pays eſt peuplé, n'y ayant que très-peu d'Eſpagnols. Juſque là le ſol ne m'avoit offert que peu de goudron, d'huile, de maïs, de ſucre, de coton, de cacao, & de fruits. Ici il donnoit abondamment toutes ces

Productions & fertilité des environs de Chilpanſingo.

productions. Les chemins rudes, à travers beaucoup de montagnes, étoient devenus plus praticables; le climat étoit très-chaud, & je voyois quelquefois des écureuils sur les arbres.

Toute la Province apporte ses denrées à Mexico, & Acapulco y supplée lors du séjour du galion. L'Indien, qui n'a d'ordinaire que des ânes pour le transport de ses denrées, est assez laborieux pour porter lui-même la charge sur ses épaules lorsqu'ils sont fatigués, & alors il les laisse marcher à vuide devant lui. Les Indiens sont vêtus comme au nord de Mexico, & la chaleur du climat fait que leurs maisons ont des grilles de roseau au lieu de murs.

Passage de la riviere des Papagallos, & marche forcée jusques à Acapulco.

Continuant ma route, j'arrivai enfin à la riviere des Papagallos ou Perroquets; j'y couchai chez un bon Indien, qui me reçut avec une cordialité sans égale. Il ne me restoit plus que vingt-deux lieues de route; je me résolus à les faire d'une traite. Après en avoir fait dix, je me reposai à un village pendant deux heures: j'y pris un guide pour la nuit, le chemin étant à travers des montagnes qui bordent Acapulco; mais à mi-chemin, mon guide, qui étoit le domestique de celui qui s'étoit accordé avec moi pour me guider, se trouvant très-fatigué, me pria de lui donner

quelque relâche. Je le laiſſai, & je continuai ſeul ; quoique j'euſſe largement payé le Maître de cet homme pour me faire guider pendant la nuit. Je voulois hâter ma marche ; une journée de retard pouvoit être de grande conſéquence, car j'avois appris que le dernier Courrier du Vice-Roi du Mexique, qui apportoit au galion les dernieres inſtructions pour ſon départ, étoit paſſé depuis deux jours. Je montai à travers un ſentier étroit, obſcur & plein de groſſes roches, où je ne pouvois aller que très-doucement à cauſe de la fatigue de mes mulets. Je craignois d'ailleurs de m'égarer, & je leur laiſſois chercher le chemin, ſachant par expérience que ces animaux ſentoient la voie la plus battue. Vers une heure du matin, étant ſur le ſommet de la montagne, j'entendis briſer les vagues de la mer ; mon cœur treſſaillit d'une douce joie, remerciant Dieu de la fin d'un voyage auſſi pénible. A la deſcente, je vis la mer, & je rendis à Dieu de nouvelles actions de graces à la vue d'un élément & d'un vaiſſeau, après leſquels je ſoupirois depuis ſi long-temps. Enfin, vers les ſix heures, après cent lieues de route dans le ſud-ſud-oueſt depuis Mexico, & environ huit cents lieues depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, j'arrivai au Port d'Acapulco ; que les

Action de graces à la vue du galion & de la mer du Sud.

Naturels du pays appellent ſouvent Portou, ou ſimplement le Port. C'eſt une mauvaiſe Bourgade qualifiée de Ville, très-mal bâtie, & ſur un ſol ſtérile; elle eſt entourée de hautes montagnes ſemées de volcans, qui rendent l'air très-mal-ſain & peſant. Elle eſt très-peu peuplée, & preſque entiérement par des Negres; mais la rade eſt vaſte, ſûre & belle: outre qu'elle eſt le relâche ordinaire du galion de Manilla, elle étoit autrefois fréquentée par des vaiſſeaux du Pérou, qui venoient y acheter du goudron & des marchandiſes de la Chine & de l'Europe; mais la Compagnie de Lima a fait défendre ce commerce. Le cabotage ne s'y fait ſeulement pas, & les belles perles qui ſe trouvent ſur ces côtes & ſur celles de la Californie, ne peuvent exciter l'émulation. Elle eſt ſituée ſur une eſpece d'anſe dans la partie oueſt-nord-oueſt de la rade. Cette anſe eſt formée par la ſinuoſité de la côte, & par une langue de terre aſſez avancée, ſur laquelle eſt un vieux Fort mal entretenu, & peu conſidérable; elle eſt le mouillage ordinaire du galion; la tenue y eſt bonne; l'on peut mouiller à moins de deux encablures de terre, & la pointe du Fort pare des vents & de la mer de la rade. Il y a une autre anſe dans la partie du ſud-eſt; elle eſt ſur une langue de terre

Deſcription du Port d'Acapulco.

montagneuſe, qui ſépare & ferme la rade du côté de la mer. Elle eſt plus ſûre que celle qui eſt devant la Ville, & les vaiſſeaux vont s'y mettre à l'abri lorſqu'ils hivernent à Acapulco. L'on trouve auſſi ſur la côte, en dehors de la rade, & à environ une demi-lieue de la Ville par terre, une anſe aſſez vaſte, où je crois qu'il y a un bon mouillage, qui ne ſeroit cependant praticable que dans la belle ſaiſon. La rade d'Acapulco a environ trois lieues de largeur; elle a cependant un banc de roches, qui eſt dans le nord-oueſt, ou en dehors de l'anſe fermée par le Fort; ces roches ſont eſt & oueſt avec lui. L'entrée de cette rade eſt trop large pour être défendue; elle eſt ſud-eſt & nord-oueſt, & l'on range ordinairement la côte de ſtribord, en ſortant à la diſtance d'une portée de pierrier.

Sonſonate, Acapulco, Matanchel, & San-Joſeph, ſont les ſeuls Ports de la Nouvelle-Eſpagne que les Eſpagnols fréquentent ſur cette mer du ſud. Sonſonate l'eſt par les vaiſſeaux du Pérou, qui viennent y chercher du goudron & des bois; Acapulco l'eſt par le galion de Manilla, qui y apporte des marchandiſes de l'Inde & de la Chine, & en rapporte le prix en piaſtres. Matanchel eſt l'entrepôt de la Californie avec la terre ferme, & San-Joſeph

Joſeph eſt l'aiguade du galion de Manilla, à ſon arrivée ſur les côtes de la Nouvelle-Eſpagne ou de la Californie.

Je reſſentis, pendant mon ſéjour dans ce lieu, trois ſecouſſes de tremblement de terre, dont la premiere fut la plus conſidérable. Comme j'étois couché par terre, à la façon des Indiens chez qui je logeois toujours, & dans un de ces inſtans où un profond aſſoupiſſement, avant-coureur du ſommeil, laiſſe reſſentir encore les mouvemens extérieurs, je ſentois que le ſol trembloit ſous moi, & j'entendois un bruit pareil à celui d'une lourde voiture dans des rues étroites & bordées de hautes maiſons; je m'imaginois être encore à Mexico, où roulent quantité de carroſſes; mais j'étois ſurpris de la forte impreſſion qu'ils faiſoient ſur les murs de la maiſon, & de leur peſanteur. Je formois ce raiſonnement dans mon aſſoupiſſement, lorſque je fus éveillé par les cris perçans des femmes, qui, dans les rues, prioient Dieu ou pleuroient, & crioient toutes: *Ave Maria*, *Ave Maria*, *Santiſſima*. Je compris quelle étoit la nature du tremblement que je reſſentois, & j'eus le temps de remarquer que le bruit ſe faiſoit d'abord entendre du côté des montagnes, & que les ſecouſſes n'étoient qu'une eſpece de propagation des

Tremblement de terre.

vibrations qui lui ſuccédoient. Elles ne devoient donc être que la ſuite de l'ébranlement du ſein des montagnes, cauſé par l'éruption de quelques-uns des volcans qu'elles renferment. Je crus voir la même choſe dans les deux autres ſecouſſes, qui furent peu conſidérables.

Foire d'Acapulco, cargaiſon du retour du galion, & mon embarquement pour Manilla.

Les marchandiſes qu'on enleve toutes à Mexico, étoient parties, & cette Foire étoit réduite à quelques petits Marchands, qui venoient vendre les denrées néceſſaires aux Commis & Officiers du commerce de Chine. On ayoit embarqué trois millions de piaſtres, prix de la cargaiſon du galion & de l'entretien des Iſles Philippines; enfin, ayant vu embarquer environ cent paſſagers, dont quarante étoient des Moines, je me rendis à bord.

## CHAPITRE VIII.

*TRAVERSÉE d'Acapulco à Manilla, aux Iſles Philippines, avec mon ſéjour à l'Iſle de Guam, une des Iſles Marianes, à l'Iſle de Samar, qui eſt le plus à l'eſt des Philippines; un petit voyage dans cette derniere Iſle, & mon ſéjour à Manilla.*

Départ de la Nouvelle-Eſpagne, le 2 Avril 1768.

NOUS mîmes à la voile d'Acapulco pour Manilla, le 2 Avril 1768, par la briſe du nord-oueſt, & nous gouvernâmes dans le ſud & ſud-ſud-oueſt. Il eſt difficile d'exprimer l'embarras qui regne dans ce vaiſſeau. L'on me dit cependant qu'il étoit très-dégagé pendant cette traverſée, en comparaiſon de celle de Manilla pour Acapulco. Ce vaiſſeau-ci n'étoit que de cinq cents tonneaux; il portoit, outre ſon équipage, des Bannis, des Femmes, des Moines, des Marchands, des Officiers de tout grade, tant Militaires que de Juſtice, beaucoup de Commis, & un grand nombre d'Officiers du vaiſſeau. Ces Officiers ne ſont point matins, leurs places s'achetant à chaque tra-

verſée pour en retirer les appointemens, qui ſont très-forts, & pour faire un grand commerce. Les ſeuls Pilotes, qui ont grade d'Officiers-Majors, entendent la navigation; ils commandent la manœuvre & dirigent la route. Je m'arrangeai pour manger avec un d'eux, quelques jours après notre départ, n'ayant pas eu le temps de faire mes proviſions à Acapulco, comme les autres; car dans ce vaiſſeau chacun embarque ſes vivres, ſon eau, & mange à part; l'équipage même n'a pas de chaudiere commune, & quelquefois un ſeul homme en a une particuliere. Cela cauſe une confuſion étonnante par le nombre de ſerviteurs, qui eſt plus grand que celui des maîtres, y ayant des matelots qui en ont juſques à deux.

Lorſque nous fûmes par les treize degrés de latitude, nous mîmes le Cap à l'oueſt ſud-oueſt; nous avions les vents à l'eſt & eſt-nord-eſt très-petits, ils faiſoient à peine gonfler les voiles; mais ils étoient peſans, & nous faiſions bonne route. L'horizon eſt toujours épais dans ces parties, de même qu'à Acapulco, & la chaleur eſt peſante. Nous avions ſouvent, pendant la nuit, des éclairs & quelquefois du tonnerre. Ayant atteint les dix degrés de latitude, nous nous y maintînmes en variant des

des neuf aux onze degrés, & nous fûmes plus de quinze jours sans toucher une manœuvre. Ensuite les vents fraîchirent dans la même partie de l'est, l'horizon étoit plus clair, & le chemin considérable par le plus beau temps & les plus belles mers du monde.

Reconnoissance des bancs à l'est des Isles Mariannes.

Vers le 15 de Mai, nous commençâmes à voir des poissons volans, qui avoient les ailes rougeâtres, au lieu que ceux que j'avois déjà vus les avoient blanchâtres. Après le 20, nous vîmes des oiseaux. Du 20 au 30, les éclairs, le tonnerre, & quantité d'oiseaux nous donnerent connoissance des bancs & islots qui sont à quatre cents lieues à l'est des Isles Mariannes ou des Larrons.

Les premiers jours de Juin, nous nous mîmes par la latitude de douze à treize dégrés; enfin, le 9 du même mois, les vents toujours est & est nord-est depuis notre départ, nous découvrîmes les montagnes qui sont dans l'est nord-est de l'Isle de Guam; c'est la seule des Isles Mariannes qui soit fréquentée par les Espagnols. Nous y conduisions un nouveau Gouverneur, & nous mouillâmes le lendemain dans la partie du sud de cette Isle par les trente brasses.

Relâche à l'Isle de Guam.

Nous étions à la portée du canon de terre, & vis-à-vis d'un petit fort & d'un village

Indien. Cet endroit est éloigné de trois lieues par terre du chef-lieu, qui est situé à l'ouest de l'Isle ; & est la résidence ordinaire du Gouverneur & de la plupart des Espagnols ; le chef-lieu est assez considérable, & sur le bord d'une petite riviere, à l'embouchure de laquelle il y a une rade qui est assez bonne pendant la belle saison. Le mouillage que nous occupions étoit plus sûr, & à l'abri des vents du nord-ouest qui régnoient alors ; car le temps des pluies étoit arrivé. Nous avions dans l'est-nord-est une petite Isle, couverte de cocotiers ; elle étoit séparée de la grande terre par des bas-fonds blanchâtres, qui s'étendent aussi un peu au large d'elle. Il y avoit huit ans que ce pays n'avoit eu communication avec personne, malgré l'usage ordinaire d'y envoyer de Manilla un bâtiment tous les deux ou trois ans.

Portrait des Habitans.

Les Habitans sont grands & bien faits, ils ont la physionomie ouverte, & sont extrêmement généreux ; ce sont les premiers à qui j'ai vu mâcher du bétel, qui consiste en une feuille d'un arbuste ou liane nommée Betle, qu'on enduit de chaux éteinte. On plie dans cette feuille une parcelle d'une espece de châtaigne ou de noix, que produit un arbre nommé Areca ; l'on mâche sans avaler ce tout,

qui produit un picotement au palais, & excite une salivation qui se colore de rougeâtre; c'est une grande sensualité chez les Indiens, & certains s'en sont fait une nécessité, comme nous du tabac à raper. D'autres sont plus sensuels, & y mêlent du tabac, de l'ophium, des comines, & autres drogues fortes. Le bétel, après avoir été mâché, exhale un doux parfum pour celui qui l'a dans la bouche & qui se fait un grand plaisir de le répandre à ses voisins. C'est une grande marque d'intimité ou de faveur, lorsqu'un homme reçoit d'une femme ou d'un ami, un peu de sa mastication de bétel. Pour moi, outre la cuisson & la brûlure qu'on ressent les premiers jours qu'on mâche cette drogue, & le désagrément de paroître cracher un sang visqueux & verdâtre, je ne trouvois aucune sensation agréable à cet usage, & je ne pus jamais m'y accoutumer.

Eau-de-vie de cocotier.

Je bus dans cette Isle de la très-bonne eau-de-vie, faite avec la séve fermentée du cocotier; j'en avois bu de pareille à la Nouvelle-Espagne, mais qui étoit faite avec la séve du maguey ou celle d'une espece d'aloès. Les fibres de ces deux dernieres plantes servent aussi au lieu de fil, & sont très-forts.

Les Habitans des Philippines assurent que ceux des Mariannes sont une de leurs Colo-

nies ; ils peuvent être au nombre de dix mille, distribués en sept à huit villages. Le sol est fertile, produisant du riz, du maïs, & beaucoup de légumes. Il s'y trouve quantité de volailles, quelques vaches, & différens fruits, entr'autres un que je n'ai vu dans nul autre pays, & qu'on nomme Rima ou fruit du pain. Il est de la forme & grosseur du Jacre, c'est-à-dire d'environ cinq pouces de diametre ; il a une peau très-rude, comme du chagrin grossier ; il est formé d'une chair jaunâtre & spongieuse, comme le massepain, mais plus solide. Le goût en est très-bon, & on le fait rôtir sous la cendre, après l'avoir fait bouillir ; les bois en sont pleins, de même que de cocos & de figues bananes. Le sol est formé par de hautes collines couvertes de bois, & par des vallons cultivés ; le chef-lieu est dans la partie du nord-oueſt, à quatre lieues dans les terres, & sur le bord d'une riviere assez considérable. On peut mouiller à son embouchure, mais la rade n'est pas excellente.

Production du pays, & fruit du pain.

Après avoir fait de l'eau, pris des rafraîchissemens, laissé à terre le nouveau Gouverneur, & embarqué son prédécesseur, nous mîmes à la voile le 15 du mois de Juin, & nous quittâmes avec plaisir les pluies qui régnoient à terre. Nous gouvernâmes oueſt &

oueſt ¼ nord-oueſt, les vents étant très-petits à l'eſt. Le 20, ils varierent dans la partie du nord, & nous eûmes quelques calmes. Vers le 25, nous eûmes des calmes plus fréquens, & les vents varioient davantage du côté du nord-oueſt; le Ciel étoit nébuleux, & nous avions de temps en temps des orages. Nous n'étions cependant pas à cent lieues des Philippines, & nous avions eu une belle traverſée; mais le 30, les vents ſe déclarerent au nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt frais; le temps ſe chargea tout à fait, les nuages étoient très-bas, & les orages fréquens. Nous gardions l'amure à ſtribord avec peu de voile, & notre vaiſſeau, mauvais boulinier, gagnoit très-peu. Le 8 de Juillet, le vent venant gros-frais, & orage ſur orage, on amena les mâts de hune & les baſſes vergues, en laiſſant la ſeule miſaine, à la cape de laquelle nous avions mis dans la nuit. Elle étoit doublée & fortifiée par des bandes en carré, de diſtance en diſtance. Elle pouvoit s'emmener à mi-mât, ayant à mi-chute deux fauſſes relingues, qui permettoient de ſouſtraire la moitié de la chute de la voile, à la façon des cache-marées.

Les vents avoient ſauté au ſud-oueſt, & nous avions l'amure à bâbord; ils ſouffllerent violemment dans cette partie pendant ſept

jours, & nous calsâmes une baine de gouvernail; j'avois vu autant de vent, mais non pas si continu dans une égale force, ni un ciel & une mer si courroucés; enfin, le 17 de Juillet, le temps s'étant un peu calmé, nous guindâmes nos mâts de hune & nos vergues; le vent varia à l'oueſt & oueſt-nord-oueſt, le ſud-oueſt nous avoit jetés dans le nord. Nous mîmes l'amure à ſtribord, & le 24 nous découvrîmes la terre; nous crûmes que c'étoit celle de l'Iſle de Samar, mais dans la partie du détroit de San-Juanico. Nous nous trouvions donc au ſud du Cap du *Spiritu-Santo*, ſur lequel nous comptions faire route; il y avoit d'ailleurs un mois que nous n'avions pu prendre hauteur. Lorſque nous fûmes près de terre, le vent varioit de l'oueſt ſud-oueſt à l'oueſt-nord-oueſt; il faiſoit quelquefois calme plat, & d'autres fois des orages, & le courant nous portoit rapidement dans le ſud-ſud-oueſt. Nous voulûmes, pour ces raiſons, conſerver l'amure à bâbord, & perdant la terre de vue, le vent fraîchit encore conſidérablement dans le ſud-oueſt. Nous amenâmes nos mâts de hune une ſeconde fois; mais cette bouraſque ne fut pas ſi violente que la premiere, & ne dura que cinq jours. Le ſud-oueſt nous avoit relevés, le nord-oueſt

manable lui succéda ; nous découvrîmes le Cap du *Spiritu-Santo*, & nous gagnâmes la terre bord sur bord. Cette saison étoit celle des vents d'oueſt ou d'aval, & il nous restoit encore cent lieues dans cet air de vent pour arriver à Manille ; la route étoit à travers d'un archipel, qui, dans cette saison de vents forcés, rendoit la navigation dangereuse. Il fut résolu de relâcher à l'Isle de Samar, & d'y hiverner. En conséquence, le 1^er^. d'Août nous mouillâmes par sept brasses fond de vase dans une vaste rade, formée par trois Isles à l'embouchure d'une riviere nommée Palapa, qui prend son nom d'un village voisin.

Hivernage à l'Isle de Samar.

L'atterrage du Cap du *Spiritu-Santo* est connoissable par une montagne plate & élevée, qui est située dans l'oueſt à lui. On la nomme *Mensa de Palapa*, ou *la Table de Palapa* ; les terres fuient ensuite dans l'oueſt. Le mouillage où nous étions est bientôt après ; il est à environ six lieues dans l'oueſt du Cap du *Spiritu-Santo*, & la reconnoissance de l'embouchure de la riviere de Palapa est d'abord, en venant du large, la chute de la partie de l'est de la *Mensa* ou *Table*. Lorsqu'on approche de la terre, on voit plusieurs petits mornes ronds qui s'élevent en pain de sucre, & sont placés sur la grande terre dans le voisinage de l'Isle de Quiprau,

qui eſt la plus à l'eſt des trois qui forment la rade de Palapa. L'Iſle de Cagayagan eſt la plus à l'oueſt, & celle de Lawan eſt au ſud de ces deux, par conſéquent à terre d'elles. Entre Quiprau & la terre eſt l'embouchure du nord-eſt de la riviere de Palapa; elle paroît être la plus large, mais il n'y a pas d'eau, & elle eſt parſemée de roches; il faut donc élonger la terre au moins à une lieue de diſtance, & après avoir dépaſſé l'Iſle de Quiprau, l'on découvre la paſſe du nord de la rade de Palapa. Cette paſſe eſt entre l'Iſle de Quiprau & celle de Cagayagan; il faut s'élever encore un peu dans le nord-oueſt; car des deux pointes de ces Iſles il s'élonge dans cet air de vent, à bâbord & à ſtribord de la paſſe, des bancs & des rochers qui portent près d'une lieue au large, mais on les découvre blanchir ou noircir ſous l'eau du haut des mâts. L'on gouverne enſuite au ſud-ſud-eſt, & étant entre les deux Iſles, on met le Cap ſur un iſlot placé au milieu de la rade, & qui ſert de cimetiere. Cette rade eſt très-vaſte, ayant près de quatre lieues de longueur ſur deux de largeur; elle a auſſi une autre paſſe dans ſa partie de l'oueſt, entre les Iſles de Lawan & de Cagayagan, mais il n'y a pas plus de dix pieds d'eau. Si l'on veut y hiverner, on s'approche de l'embouchure de la ri-

viere de Palapa qui s'y jette dans le ſud-eſt, & les vaiſſeaux ſont auſſi en sûreté que dans le meilleur Port. L'aiguade eſt dans le ſud de l'entrée ſur l'Iſle de Lawan, qui eſt la ſeule des trois qui ſoit habitée.

Nous dévorâmes les premiers rafraîchiſſemens; car nous n'avions tous eu, depuis le premier coup de vent, que huit onces de biſcuit par jour, & de l'eau de pluie gâtée par l'eau de mer qui s'y mêloit lorſque la lame rompoit contre le bord; nous avions fait un auſſi grand retranchement dans les vivres, vu l'incertitude de la longueur de la traverſée, ſi nous n'avions pu attraper le mouillage de Palapa; mais ce Pays abondoit en bonnes choſes, & nous oubliâmes bientôt ce petit contre-temps. Le vaiſſeau étoit entouré de quantité de bateaux du Pays qui apportoient des rafraîchiſſemens, & de pluſieurs petits vaiſſeaux nommés Champans, qui nous firent abonder de vivres.

Les champans ſont les bâtimens de charge, en uſage chez les Peuples, ſoit des Iſles ou de la grand-terre qui bordent le golfe de la Chine; ſavoir, depuis la Chine juſqu'au Royaume de Malaca, & depuis l'Iſle de Sumatra juſqu'à celles du Japon. Ils ont peu de façons, mais beaucoup de quête & d'élancement; ils ſont

larges, courts, & hauts de bois, ayant un mât de l'avant, & un autre mât très-bas de l'arriere. Les plus gros, qui sont de quatre cents tonneaux, ont trois mâts, mais sans mât de hune; les voiles sont de nattes, & de la forme de celles des cache-marées; ils ont un gouvernail extrêmement large & creux, pour lui donner plus de légéreté, car il a plus de surface en grosseur que nous n'en donnerions à celui d'un vaisseau de cent vingt canons. Ils sont très-enbuchés, par la quantité de cabanes de bambou les unes sur les autres, qui, divisées en trois parties, ne laissent sur le pont que deux petits espaces vis-à-vis des deux mâts; ces bâtimens ne marchent cependant pas si mal qu'on le croiroit au premier coup-d'œil. Les Naturels de ces Pays ne se servent pas de pavillons, & n'ont que des banderoles & des especes de petites flammes.

Voyage à Manilla.

Je tentai, dès notre mouillage, de me rendre à Manilla par terre, la pointe ouest de cette Isle de Samar, n'étant éloignée de celle de l'est de l'Isle de Luçon que par un détroit ou passage de cinq à six lieues. Parmi les premieres pirogues ou bonangues qui étoient venues à bord, il y en avoit une qui appartenoit à des Indiens d'une Isle aux environs du détroit. Je leur proposai de me prendre

avec eux lorſqu'ils s'en retourneroient. Je voulois être plus à portée, par le voiſinage de leurs Pays, de paſſer à l'Iſle de Luçon; je m'embarquai en conſéquence dans leur pirogue.

Son œuvre morte, trop baſſe pour la pleine mer, étoit entée avec des feuilles de nipes, ſoutenues par des bambous, & bien couſues. Le mât étoit un bambou fendu, dont les deux morceaux, attachés aux deux bords & ſe joignant dans le haut, ſervoient de mât & de hauban; la voile étoit faite avec des feuilles de nipes, groſſiérement couſues, & ſes manœuvres étoient des routans; l'ancre étoit une branche d'arbre à deux pattes de bois, conformées comme les nôtres. Le jas avoit dans ſes extrémités deux groſſes pierres, & cette mécanique tendoit au même but que la nôtre; ſes cables enfin étoient auſſi de gros routans ajuſtés les uns aux autres, & liés en faiſceau & non battus, & tordus comme ceux dont les Chinois font les leurs. Des barres, ayant un morceau de planche au bout, formoient les avirons; quatre gros bambous, attachés en forme de cadre, & poſés en travers ſur notre pirogue, arrêtoient ſes trop grands balancemens; enfin, trois Indiens & moi formions l'équipage de cette eſpece d'embarquation.

J'étois ſurpris de me trouver dans un pareil

lieu, & je ne ſavois ſi je devois admirer la ſimple induſtrie de ces gens, ou la craindre; j'éloignois ces idées, crainte d'en trouver de déſagréables, & je reſtois extaſié. Nous voguâmes en pleine mer, faiſant route à l'oueſt, pour joindre la pointe d'une Iſle que nous voyions devant nous, à deux lieues de diſtance. Un orage s'éleva, qui finit en pluie ſi abondante qu'elle rempliſſoit notre pirogue; nous fûmes obligés d'en vuider l'eau, & nous en fûmes quittes pour être bien mouillés. Nous marchions très-bien, & nous relâchâmes bientôt à notre pointe.

Mœurs & caracteres des Indiens demi-Sauvages.

Nous y trouvâmes quantité d'autres pirogues, & des Indiens en grand nombre qui y avoient relâché comme nous. Les uns avoient ôté leur chemiſe, crainte de la mouiller, & avoient leurs larges culottes roulées juſques à la ceinture, où elles étoient repliées; les autres étoient vêtus d'une eſpece de corſet qui ne commençoit que ſous les bras, & tomboit juſques à mi-cuiſſe; ce corſet étoit ſurmonté d'un grand rochet, qui couvroit les épaules & les bras, le tout étoit formé de pluſieurs couches de cette toile de fibres de cocotiers, qui eſt ourdie par la nature, & ſe trouve attachée au corps de l'arbre entre les branches. La couleur brune, le rude tiſſu & l'arrangement

ſucceſſif

ſucceſſif des pieces les unes un peu en deſſus des autres, donnoient un air aſſez *ſylveſtre* à ceux qui portoient ce vêtement. Ils avoient la tête couverte d'une eſpece de plateau un peu convexe ; il étoit fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diametre ; ces feuilles venoient ſe joindre au centre par leur pointe. Une bande en rond, faite de peau de routan, & attachée en deſſous de ce plateau, faiſoit la forme ou l'enfoncement de cette eſpece de chapeau. Tous ces Indiens étoient armés d'une eſpece de couteau de chaſſe à lame ſerpentée, nommé *cris* ou *campilan*, & d'un bouclier de bois, en long, de forme à parer tout le corps. Ils faiſoient derriere ce bouclier cent contorſions différentes, pour éviter les bleſſures des combats dont ils donnoient le ſimulacre ; ils faiſoient leurs attaques & leurs retraites avec des cris & des ſauts ſinguliers ; ils paroiſſoient tranſportés de joie au bruit des orages, & les éclats qu'ils faiſoient en fixant la nuée d'où partoit quelque éclair ou quelque coup de tonnerre, inſpiroient l'effroi en exprimant l'alégreſſe. J'ouvrois de grands yeux pour voir tout cela de deſſous une roche où je m'étois mis à l'abri de la pluie ; mes eſprits étoient comme ſuſpendus au milieu d'une Nation qui

n'étoit ſi nouvelle, & dont j'ignorois le langage. Je ne ſavois à quoi attribuer leurs tranſports de joie ; étoient-ils l'effet de leur férocité? étoit-ce rodomontade, bravoure, gaieté ou légéreté? Je crus reconnoître les deux dernieres, & je n'en fus pas fâché pour ma ſûreté particuliere. La méfiance dont je m'étois apperçu à bord, où l'on ne laiſſoit pas approcher les Indiens en grand nombre ; ce que j'avois entendu dire de leurs liaiſons avec les Mahométans, & avec ceux du fond des terres qui n'étoient pas policés, tout cela me revenoit dans la tête. Je craignois que ces Indiens ne fuſſent de ceux qui ne ſont pas encore ramaſſés en villages, & qui ne ſont point ſoumis aux Eſpagnols, d'autant plus qu'ils ne paroiſſoient pas trop s'inquiéter de moi ; il en vint cependant bientôt après d'autres mieux mis, qui me regarderent attentivement ; ceux-ci m'offrirent enſuite du riz à manger : je ne le refuſai pas, j'avois trop beſoin de me faire des amis dans mon nouvel état ; mon imagination étoit dans un trouble que je ne pouvois débrouiller. Ils avoient fait cuire ce riz dans un bambou, percé comme un paſſoir ; après l'avoir bouché, ils l'avoient enfermé dans un autre bambou plus gros & plein d'eau ; ils avoient auſſi bien bouché celui-ci, & l'avoient

Façon de faire cuire le riz, & de tirer du feu.

jeté ſous les cendres ou des braiſes légeres; l'eau du premier bambou, en bouillant, s'imbiboit dans le riz du ſecond, & le feu ne pouvoit brûler le premier, à cauſe de l'humidité entretenue par l'eau qu'il contenoit; ils avoient fait du feu en frottant avec viteſſe deux morceaux de bambou. La pluie ceſſa, & nous nous rembarquâmes dans notre pirogue, quittant cette Iſle déſerte, dont le court ſéjour me paroiſſoit un conte de Fées & m'avoit ſi fort étonné.

Nous paſsâmes, faiſant toujours route vers l'oueſt, dans un canal formé par cette Iſle & par un autre à terre d'elle; je voyois beaucoup de pirogues allant & venant à cauſe de l'abord du galion; mais je ne voyois aucune trace d'habitation ni de culture. Nous ſortîmes au large par un détroit que formoient les deux pointes de ces Iſles, & nous longeâmes la terre à droite. Nous nous tenions au large à cauſe des roches, où rompoient de gros briſans qui nous empêchoient de ſerrer la terre. Nous n'oſions non plus prendre trop du large, à cauſe de la petiteſſe & de la foibleſſe de notre pirogue; cette alternative nous faiſoit ſouvent ranger de trop près les pointes des briſans, & nous mettoit en grand danger par la mer qui s'y élevoit.

Description du village de Lawan.

Enfin nous détournâmes une pointe, & j'entrevis, à travers les arbres, un village nommé Lawan ; il avoit une eſpece de Fort ſur une hauteur au bord de la mer, où étoient l'égliſe & le couvent. Les maiſons des Indiens étoient en dehors, éparſes dans le bois, que la Nature, trop fertile, rendoit difficile & touffu. J'étois tenté de comparer ces maiſons à des cages ; leur forme carrée & compoſée de bambous en grille, ou ſimplement en long & à jour, la façon dont elles ſont perchées ſur leurs piliers, & leurs vacillations au moindre mouvement de ceux qui ſont dedans, vu la nature des bambous qui les ſoutiennent, leur donnoient aſſez l'air de véritables cages.

Nous y relâchâmes, & je deſcendis chez le Curé, qui étoit Jéſuite, de même que tous ceux de cette Iſle, & qui me fit une aſſez bonne réception ; j'y mangeai des œufs d'un oiſeau nommé Tabon, qui ſont gros comme ceux d'une oie, & qui ſont cependant pondus par un animal qui n'eſt pas plus gros qu'une tourterelle. Lorſque la femelle du tabon veut pondre, elle creuſe une petite caverne profonde & tortueuſe dans le ſable, & y fait ſa ponte, & lorſqu'elle l'a finie, elle couvre ſes œufs avec du ſable, en rebouchant ſon trou comme il étoit auparavant.

La chaleur du ſol fait éclore les œufs, dont les petits pouſſins grattent le ſable juſques à ce qu'ils ſoient parvenus à ſe faire jour & à découvrir la lumiere; mais il en périt beaucoup, car, dans cette obſcurité, il arrive ſouvent qu'ils grattent ou horizontalement ou en bas, & ne peuvent par conſéquent parvenir à la ſurface du ſol; ils meurent alors de faim & de fatigue.

Nous repartîmes de Lawan au coucher du ſoleil, pour profiter du calme de la nuit, & longeant la côte à l'oueſt, nous fîmes route pour Catarman; nous fîmes douze lieues cette nuit-là, mes Indiens étant bons rameurs, & la pirogue marchant bien : j'avois cependant d'eux quelque méfiance, car, quoique je n'entendiſſe pas leur langue, je comprenois qu'ils parloient ſouvent de moi. Sous prétexte de geſticulation & de ſignes, un d'eux, preſſant avec liberté mes habits, approchoit fort de mes poches. Une pareille familiarité, que ma ſeule méfiance me rendoit peut-être ſuſpecte, ne me plaiſoit pas; je ne ſavois trop que penſer; mais un violent déſir de me rendre à Manila me poſſédoit : je voulois profiter du ſeul vaiſſeau qui dût bientôt partir pour le port de Canton, & je paſſois ſur toute eſpece de danger. Lorſque j'arrivai à Catarman, combien

Risque d'être fait esclave, & relâche à Catarman.

n'eus-je pas à remercier Dieu, en apprenant que dans la nuit, à la même heure, & aux mêmes écueils où nous avions passé, les Corsaires Mahométans avoient pillé trois pirogues, & fait esclaves ceux qui s'y étoient trouvés! Cette nouvelle avoit été apportée par ceux à qui l'obscurité de la nuit avoit permis de se sauver à la nage. L'on me dit aussi que les Indiens qui m'avoient conduit étoient de l'Isle de Capul, qui, depuis long-temps, n'avoit plus de communication avec les Européens, n'ayant ni Curé ni Gouverneur; l'on ajouta que cette Isle servoit d'asile aux Mahométans, qu'ils aidoient quelquefois dans leurs courses; peut-être est-ce par cette raison que notre pirogue ne fut pas attaquée comme les autres, les ennemis ayant reconnu leurs camarades.

Police civile & spirituelle de ce village, exercée par un Jésuite.

J'allai loger chez le Curé, qui étoit Jésuite; il me reçut assez bien, mais avec un peu de hauteur. Je le voyois fort occupé à tenir ses especes d'audiences; il y terminoit les démêlés des Indiens, ou les affaires concernant la police & la sûreté de la Paroisse. A la nuit, un petit garçon qui le servoit vint me prier de passer dans une chambre voisine, & de me reposer sur un canapé; je le suivis, & m'ayant laissé seul, il ferma à clef la porte sur lui. J'en-

tendis un instant après, dans la chambre que je venois de quitter, beaucoup de monde, & la voix du Pere Jésuite. Il haranguoit, & faisoit rendre compte de leur conduite à certains de la compagnie, qui, par le son de leurs voix, me paroissoient âgés. Sa voix s'échauffoit, & l'interrogation finissoit ordinairement par ce mot, *Mangateau*, qui signifie chose; il étoit suivi d'une fustigation serrée, dont j'entendois les coups. L'Inquisition me revint dans l'idée, & je fus un peu surpris. J'eus grande attention, à souper, de lui demander, lorsqu'il eut lui-même commencé à me parler de ses fonctions de justice, si elles étoient pour quelque objet de religion, ou de simple police du lieu. Il m'assura, & je fus convaincu par la droiture de ses démarches, que ces punitions tenoient à la police.

Catarman, qui, en langage Indien de Samar ou Biffaye, signifie *pointe* ou *cap*, n'étoit qu'à quatorze lieues de Palapa, & il m'en restoit huit ou dix à faire jusques à l'Isle de Luçon; je voulois m'y rendre; mais à cause des Indiens Mahométans de Mindanao, Holo, Borneo, Paragoa, & autres Isles entre les Philippines & les Moluques, personne n'osa me passer au détroit de San-Bernardino, qui étoit leur principale croisiere. Je m'étois sé-

Corsaires Mahométans.

paré des Indiens de Capul qui m'avoient amené ; car ce que j'avois appris touchant leur Isle, ne m'avoit pas donné de la confiance. Les Indiens Chrétiens craignent beaucoup ces Mahométans, qui infestent sans cesse les côtes des Isles Bissayes, & même celles de Luçon ; ils viennent, sans opposition du Gouvernement Espagnol, enlever les Habitans jusque sous les murs de Manila. Outre cela, l'on m'exagéroit la difficulté de la route par terre de San-Bernardino à Manila, qui étoit de cent cinquante lieues, par des chemins à peine praticables dans cette saison, même pour les Indiens, qui étoient accoutumés à se mettre dans la vase jusques à la ceinture. Le Pays ne donnoit presque d'autres montures que quelques buffles, dont même en beaucoup d'endroits on ne pouvoit se pourvoir : d'un autre côté, en attendant la fin de l'hivernage du galion, je manquois le seul bâtiment qui partît de Manila pour Canton, où j'avois dessein de me rendre.

Cloches Indiennes, ou tambours.

Tandis que je faisois ces réflexions, les gardes, placés sur les caps & sur les hauteurs, donnerent, par leurs cloches-tambours, le signal de l'approche des pirogues Maures. Ces cloches-tambours, connus par les Européens sous le nom de Tamtam, sont faits de métal, &

ils ont ſix points au plus d'épaiſſeur ; ils ont la forme d'une eſpece de tambour de baſque, dont le plan ſeroit interrompu dans le centre par une eſpece de plan elliptique, par conſéquent cave d'un côté, & convexe de l'autre. On tient l'inſtrument ſuſpendu, & on bat avec une baguette fourrée la partie convexe de cette ellipſe, qui eſt l'extérieure. Le ſon que rend cet inſtrument eſt un peu rauque & ſourd, mais fort ; il eſt d'une nature à ne pas ſe faire entendre à plus de quatre cents pas ; mais dans cet eſpace il s'entend plus généralement que le ſon de nos cloches, à cauſe de la plus grande quantité de ſes vibrations. Je fus donc obligé d'abandonner le deſſein de me rendre à Manilla avant le galion, par l'impoſſibilité d'aller en avant ſans danger, les Maures ayant paru pluſieurs fois devant le village. Après quelques ſéjours, je rétrogradai, & je me rendis à Palapa

Il n'étoit reſté à bord que l'équipage, & je trouvai ce village, qui peut conſiſter en cent maiſons, rempli par les paſſagers du vaiſſeau ; les reſtes de cette Paroiſſe étoient épars dans les bois ; je m'y arrangeai cependant aſſez bien, & mon ſéjour y fut agréable. Ce lieu, qui eſt ſitué ſur une riviere de ſon nom, à deux lieues de la mer, étoit aſſez vivant à cauſe de la re-

trouvai le jour de la fête du lieu; elle ſe célébra décemment & avec dévotion, mais ſuivant le génie Eſpagnol. On arbora aux baſtions du Fort les pavillons de la Vierge, de ſaint Ignace, de ſaint François, & autres, & ils furent ſalués de l'artillerie au lever & au coucher du Soleil. On a détruit depuis peu, dans cette Iſle, l'uſage de danſer dans l'égliſe le jour de la fête. On a cru avec raiſon ces actes d'alégreſſe dangereux; mais je reviens aux Curés. Le Jéſuite connoiſſoit par la confeſſion, l'intérieur des ames de ces Indiens, qui vont bonnement conſulter leur Curé ſur leur moindre différend & dans leurs moindres beſoins. Il les aide toujours de ſes conſeils & de quelque petite gratification, ſoit en remedes, ſoit en vins, liqueurs ou viandes; il mêle ainſi tour à tour la ſévérité & la douceur, de façon que ces Peuples ſe corrigent de leurs défauts, & le regardent comme un Pere uniquement appliqué à les rendre heureux. Il tient en effet à leur égard la place de Pere de famille, de Directeur ſévere pour établir le bon ordre, & de Capitaine de terre & de mer pour les défendre de leurs ennemis. C'eſt le Curé qui dirige la conſtruction du Fort de chaque Paroiſſe, qui le pourvoit de canons, qui fait conſtruire les

bateaux de guerre, & quelquefois qui les commande lui-même ; il nomme les Capitaines, les corps de garde, les poſtes des Sentinelles ; il eſt, en un mot, Directeur ſpirituel & temporel. Quoique je ſois naturellement peu porté pour la ſévérité & le pouvoir monaſtique, je ne pus m'empêcher d'admirer de pareilles diſpoſitions, &, quelle qu'en fût la ſource, bonne chez certains, & d'une autre nature chez d'autres, elles tendoient généralement au bien. Cet ordre me paroiſſoit, quant à la police & au ſpirituel, le même qu'obſervoient les Jéſuites aux miſſions du Paraguai ; ici cependant les Indiens y trouvoient leur bien réel, & ils travailloient à leur profit. Pendant mon ſéjour dans ces Iſles, le Roi d'Eſpagne ayant détruit l'Ordre des Jéſuites dans ſon Royaume, on vint les raſſembler pour les envoyer en exil. Ils ſupporterent, ſous mes yeux, cet événement avec ſoumiſſion & fermeté, quoiqu'ils ſe trouvaſſent dans un Pays où ils auroient pu cauſer des révolutions, par l'amitié que les Indiens avoient pour eux. Il ne reſtoit alors ſous la domination Eſpagnole, dans cette partie du Monde, que ceux des Mariannes que nous n'avions pas eu ordre de prendre à notre paſſage, & peut-être dans l'Amérique, ceux de la Californie, que les In-

Empriſonnement des Jéſuites.

diens avoient différé de renvoyer ſous différens prétextes; ceux du reſte de la Nouvelle-Eſpagne étoient partis pour l'Europe depuis long-temps.

Le ſol de l'Iſle de Samar eſt très-fertile, & d'une culture aiſée; il rend au moins quarante pour un; l'on n'y ſeme d'autres grains que du riz, qui ſert pour les Curés, pour le Gouvernement de Manila, & pour le Gouverneur de la Province, qui eſt le plus ſouvent le ſeul Eſpagnol ſéculier réſidant dans un Pays très-étendu. L'Indien ne ſe nourrit ordinairement qu'avec des patates, des yams, & une autre racine qu'il nomme Gaby. Je me nourris auſſi de racines pendant mon ſéjour; leur goût ſucré me paroiſſoit plus agréable que la fadeur du riz cuit à l'eau. Dans le commencement, elles me parurent venteuſes & peſantes, mais je m'y accoutumai bientôt, & elles me nourriſſoient mieux que le riz. J'y mangeai auſſi beaucoup de viande de cochon, qui eſt plus petit que le nôtre, & plus effilé; ſa chair n'eſt point peſante, elle eſt noire & par filamens comme celle du bœuf. Les œufs de tabon y ſont auſſi fort communs; il s'en trouve quelquefois dans un trou juſques à quarante; l'expérience a appris aux Indiens à les rencontrer & à les déterrer; ces œufs ſont peſans & indigeſtes: on y fait

de la bonne eau-de-vie avec la fève de l'arbuſte nipe, avec celle du cocotier, & celle d'un arbre nommé *Cabonegro*, à cauſe des fibres noirs qu'il produit, & dont on fait des cables & des cordages très-bons. Les Indiens ſe nourriſſent auſſi avec la chair du coco, lorſqu'elle commence à ſe conſolider: elle reſſemble alors à une eſpece de glu blanchâtre; mais elle eſt indigeſte lorſqu'elle eſt formée, & alors elle a un peu le goût de l'amande fraîche.

L'Indien de Samar n'a d'autre arme & d'autre inſtrument de travail qu'une eſpece de couteau de chaſſe, qu'il nomme crys ou campilan: il s'en ſert pour couper les plus gros arbres, dont il fait des pirogues, ou qu'il fend pour en faire des planches. Lorſque cet inſtrument eſt uſé, il ſert aux femmes pour gratter la terre qui eſt ſablonneuſe, & pour y planter des patates ou autres racines. Dans deux mois elles deviennent extrêmement groſſes, & un eſpace de quarante toiſes fournit plus que le néceſſaire d'une famille aſſez nombreuſe.

Ils cultivent auſſi des cannes à ſucre, des choux, de l'ail, des oignons, des melons, des jacres, des oranges de la Chine, des citrons, des légumes, & beaucoup d'autres fruits inconnus en Europe, mais en petite quantité.

Ils ont des figues bananes en très-grande abondance ; il y en a de douze à quatorze eſpeces, & de divers parfums. Ils ſont obligés par le Gouvernement d'entretenir des cacaotiers, qui ſont ici des arbres à haute tige.

Les bois ſont pleins de cocos, de figues, de citrons, de pomplemous, eſpece d'orange de cinq pouces de diametre au moins, de poivre, de miel, & de cire. L'on fait rarement peu de chemin ſans rencontrer des ruches ; elles ſont ſuſpendues aux branches des arbres, en forme de citrouille alongée.

Oiſeaux & quadrupedes.

La chaſſe n'eſt pas moins abondante, & les bois foiſonnent d'oiſeaux de toutes eſpeces, ſur-tout de poules ; elles different des nôtres par leurs corps ramaſſés & leurs pattes courtes ; elles ſont de couleur griſe, piquetée comme la perdrix ; les tourterelles y abondent auſſi ; il y en a de trois ſortes ; les premieres ſont griſes & groſſes comme des poulardes ; les ſecondes ſont plus petites, & la troiſieme eſpece eſt verte & excellente. Il y a une autre eſpece d'oiſeau nommé Calao ; il eſt gros comme une oie, très-bon à manger, mais difficile à joindre. Il ſe perche aux environs des endroits humides, ſur les plus hauts arbres ; ſon vol eſt très-rapide, & il eſt remarquable par ſa tête, ſur laquelle croît une grande couronne

ronne oblongue & rouge, plane, & de même matiere que le bec dont elle fait partie : cet ornement, joint à sa grosseur, lui donne un air majestueux; ses plumes sont noires & roussâtres. J'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie la tête d'un de ces oiseaux. Les Cacatuas, espece de perroquets blancs, & les Louris y sont aussi en très-grand nombre, & l'on y trouve beaucoup de jolies petites perruches de diverses couleurs, & de la grosseur d'un linot. Il y a encore une espece de petit oiseau, de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses couleurs, qui approchent du fauve, du rouge & du bleu; les quadrupedes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont pleins de singes très-gros, de buffles sauvages, & de chevreuils; l'on me fit dans ce Pays beaucoup de relations sur la différente qualité des serpens, en grosseur & en petitesse; mais je n'y en vis pas de bien extraordinaires.

Il n'est pas plus difficile dans ces Isles de s'habiller que de se nourrir. Il y a une espece de figuier bananier, dont les écorses roulées qui forment le pied, sont composées de fibres qui s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. On les ajoute les unes aux autres, & on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est

apprêtée avec de la chaux. On appelle ce *fil* ou cette fibre Abaca ; outre la toilerie, elle ſert pour les cordages. Il eſt auſſi aiſé de ſe loger que de ſe vêtir dans cette partie du Monde ; car les rivieres ſont bordées de bambous, & les bois ſont pleins de nipe & de routan. Ce dernier leur ſert, au lieu de clous, à attacher leurs bambous avec une adreſſe extraordinaire ; car ils n'emploient pas une once de fer dans leurs maiſons. Enfin, deux mois de travail au plus répartis dans l'année, ſont l'exercice de ces Peuples, dont les mœurs douces annoncent la félicité. Les hommes ſont d'un caractere aiſé & ouvert, & les femmes gaies & galantes ſans débauche ; quoique peu portés à la fatigue, ils ne la craignent pas à la moindre néceſſité ; ils ſont un peu vains, menteurs, & intéreſſés à l'égard des Européens, mais ſans méfiance ni larcin. Leur penchant à l'amitié m'y a fait remarquer des épanchemens de cœur que je n'avois diſcernés nulle part, & je les crois extrêmement délicats ſur les différens degrés des ſenſations.

Caractere des Indiens.

Je fus bien ſurpris lorſque je les vis faire précéder le baiſer, témoignage ordinaire de l'amour entre les deux ſexes, ou entre les peres & leurs enfans, par une douce aſpiration de l'odeur de la partie où ils vouloient

appliquer leurs levres. Ces Indiens Biſſayes ont beaucoup de goût pour la Muſique, & ils ſont extrêmement adroits d'eſprit & de corps pour toutes ſortes d'Arts & de Métiers; quoiqu'ils n'y ſoient cependant pas maîtres bien achevés par le peu de pratique. Leurs fibres ſont généralement plus ſouples que les nôtres, & ils ſe ſervent de leurs pieds, à peu de différence près, comme nous pourrions faire de nos mains, pour ramaſſer diverſes choſes, ou pour s'y accrocher. Ils pincent avec les doigts du pied auſſi fortement que nous ſaurions faire avec les doigts de la main. Le même homme fera une guittare & un violon avec le même campilan qui lui aura ſervi à fendre un gros arbre ou à creuſer une pirogue; ce même inſtrument lui ſervira également à faire des deſſins ſur des bambous, ou de la ſculpture d'une fineſſe étonnante; & à ſe défendre contre ſes ennemis; c'eſt enfin leur unique meuble tranchant. Ils font des nattes d'une telle fineſſe qu'elles peuvent entrer dans nos poches, quoiqu'elles aient ſix pieds de longueur. Elles ſont très-bien travaillées en divers deſſins, & peintes avec des couleurs très-vives, qu'ils font avec l'écorce ou le bois de certains arbres.

Ils travaillent de jolies étoffes, mélangées

en abaca ou fibre de figuiers bananiers, avec de la ſoie ou du coton ; ils font des broderies ſur des étoffes de ſoie extrêmement fines, & de la dentelle. Il n'y a point de maiſon qui, pour ſon uſage, n'ait un métier de Tiſſerand. Lorſqu'ils ſont à bord, ils deviennent Charpentiers, Voiliers & Calfats ; à terre, ils ſont Cordiers & Conſtructeurs. Je ne ſaurois enfin vanter aſſez leur goût & leur ſagacité ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que pas un d'eux n'eſt ouvrier journalier d'aucun de ces métiers, mais ils les exercent tous, un peu groſſiérement à la vérité, ſuivant leur fantaiſie ou leurs beſoins. On écrivoit autrefois dans ces Pays avec un ſtile ſur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils ont la coutume de ſe faire *maſſarer*, ce qui conſiſte à donner de la circulation au ſang & aux humeurs, en faiſant craquer les jointures, & en pétriſſant la chair des différentes parties du corps ; ils frottent auſſi les jointures aux enfans avec de l'huile. Tout cela me paroît très-ſain, & eſt en uſage dans toute l'Aſie. Ils ſuppléent aux ventouſes par des pincemens très-forts ſur le haut de l'épaule, & qui étant redoublés forment des ampoules : ils ſuppléent à la ſaignée par des entailles dans la chair ; ils connoiſſent d'ailleurs beaucoup de baumes & de plantes médicinales.

Ils n'ont pour vêtement qu'une large culotte longue qui descend à mi-jambe, une chemise qui descend à mi-cuisse par-dessus la culotte, & un mouchoir roulé en anguille autour de la tête, en façon de turban. Lorsqu'ils veulent être plus superbement habillés, ils mettent une espece de robe de chambre de soie ou de coton, & ils portent un chapeau rabattu; c'est ici une grande beauté que d'avoir les ongles fort longs, mais du gros & du petit doigt seulement, & j'en ai vu de deux pouces au moins de longueur. Les femmes portent à la ceinture une espece de toile ou de pagne, qui, faisant plusieurs tours autour du corps, les enveloppe jusques aux pieds; certaines d'entr'elles portent une jupe d'abaca, dont la toile fine & claire les oblige par modestie à en replier un côté en avant dans la ceinture, & alors elles ont une jambe nue; elles portent aussi une chemise qui ne descend que jusques à la ceinture; leur tête est également ceinte d'un mouchoir comme les hommes; mais leurs cheveux sont roulés en couronne sur le haut de la tête : elles portent une robe en cérémonie. L'un & l'autre sexe a de très-beaux cheveux; les femmes sur-tout en prennent un soin tout particulier, en les oignant d'huile de coco, qui les consolide & les rend

très-noirs. Il eſt rare d'en trouver de laides, quoiqu'elles aient le nez court & écraſé dans le haut, ſans que les narines ſoient ouvertes comme chez les Negres; & quoique leurs traits ſoient aſſez petits & peu réguliers, elles ont preſque toutes de fort beaux yeux & de la phyſionomie. Elles ſe ſervent, au lieu de cruches, de longs bambous, de ſix à ſept pouces de diametre; elles portent quelquefois des chapeaux de feuilles de nipe pareils à ceux que je vis aux premiers Indiens de ce Pays, & lorſqu'elles vont chercher de l'eau, l'arrangement de leur jupe, leur large chapeau, & le gros bambou dont elles ſont légérement chargées, leur donnent enſemble de la grace, de la nobleſſe, & une apparente fierté. D'ailleurs, au loin des villages, les deux ſexes vont preſque nus, ſurtout lorſqu'ils ſont éloignés des Miſſionnaires.

Productions de la mer & de ſes Iſles.

Les rivieres ſont poiſſonneuſes, de même que le bord de la mer où l'on pêche de belles perles. L'on prend le poiſſon en l'enivrant avec la pâte d'une eſpece de pois broyés, qu'ils nomment *Coco*. Ils la répandent ſur le ſable, à baſſe mer & au flot; le poiſſon enivré venant ſur l'eau eſt aiſé à prendre : les bois de fer d'ébene & de teinture y ſont communs. L'on tire de l'intérieur des terres, de la poudre d'or; mais les Moines ſeuls connoiſſent cette bran-

che de commerce. Ils défendent aux Eſpagnols de reſter dans les villages Indiens, ſous le prétexte louable (s'il a un bon principe) de ne pas expoſer les mœurs de ces Peuples ſimples à la corruption des Européens; il n'y a que peu de temps que le Gouvernement de Manilla a eſſayé de reſtreindre le pouvoir monaſtique.

Je ne ſaurois finir de parler avantageuſement de ce Pays, qui eſt le plus agréable que j'aye vu, & pluſieurs fois j'enviai le bonheur des Biſſayes (car on nomme ainſi tous les Indiens des Philippines qui n'habitent pas l'Iſle de Luçon). Cette Iſle-ci eſt d'environ ſoixante-dix lieues de tour, & de dix mille Habitans, & ſi la Province de Tégas m'avoit plu, Samar l'emporta. La premiere avoit offert à mes yeux des plaines à perte de vue, des bois immenſes par leur étendue & leur qualité, des rivieres ou des lacs dont le bruit des eaux & l'étendue annoncent la majeſté du Créateur. Samar me préſentoit des fontaines, des ruiſſeaux, ou des petites rivieres; tout le Pays eſt couvert de bois, qui, à la vérité, ne ſont pas ſi majeſtueux qu'à Tégas, mais dont les arbres ſont, les uns chargés de fruits ou de fleurs, & les autres donnent ou des baumes excellens pour la médecine, entre autres le pa-

lomatia, ou des parfums pour les maisons. Les ruches qui y sont suspendues, l'air agréablement parfumé par une fleur blanche, analogue au jasmin, & par beaucoup de rosiers de Chine; tout enfin annonce la Nature dans son adolescence, telle qu'elle étoit avant que le travail des hommes eût changé sa forme agréable.

Des lieux aussi satisfaisans & des mœurs aussi douces que celles des Bissayes m'enchantoient. Je me retraçois la moitié du tour du Monde que je venois de parcourir, & combien peu les préjugés qui l'enveloppent étoient capables de satisfaire une ame droite & pure. J'enviois le bonheur des Bissayes; leurs mœurs simples, la sincérité qui paroissoit dans la plupart de leurs actions, & la satisfaction tranquille de leur cœur me sembloient la plus grande perfection des sociétés humaines; j'étois également touché de leur forme d'adoration, soutenue par une musique simple & attendrissante; je n'étois pas moins frappé des beautés que j'avois découvertes jusque dans les moindres ouvrages du Créateur, dans des Pays où l'avidité des hommes ne les avoit pas dégradées; je ne pouvois m'empêcher d'y reconnoître cette Providence qui m'avoit jusqu'alors conduit comme par la main; je lui devois de la reconnoissance, &

mes réflexions ſe tournerent vers la Religion; je fis plus d'attention que je n'avois fait juſques alors à la mienne; Dieu y étoit préſenté avec plus de grandeur que dans toutes les autres, s'y étant élevé, ſi je puis m'exprimer ainſi, par ſes bienfaits & ſes avis d'exemple, aux extrêmes des deux puiſſances poſitive & négative de magnificence & d'abaiſſement; au lieu que dans les autres Religions, il n'étoit élevé que dans ſa puiſſance poſitive de magnificence. Elle étoit, par ſon eſprit, la ſeule digne de s'étendre univerſellement; elle me paroiſſoit enfin la plus propre à rendre les hommes heureux, s'ils en ſuivoient la morale avec ſimplicité & bonne foi, & je ſuppoſois ces qualités aux heureux Biſſayes.

Deſcription d'un tritême à cadre de balancement.

Je donnerai ici l'idée d'un bâtiment, nommé Bouanga, qui n'eſt peut-être qu'une amplification de celui que M. Anſon décrit aux Iſles Mariannes; ce ſont des pirogues très-longues, & pontées. Le bois du corps du bâtiment eſt élevé au plus d'un pied au deſſus de l'eau, mais à ce même corps eſt entée l'œuvre morte, qui eſt extrêmement légere, à peu près dans le goût de celle de nos anciens chébecs; elle a de chaque côté deux galeries de bambou, de deux pieds de large en amphithéatre, qui regnent dans preſque

toute la longueur du bâtiment, laiſſant peu de diſtance à remplir de l'avant & de l'arriere. Le premier degré de cet amphithéatre, placé à côté & en dehors du plat-bord, eſt élevé d'environ un pied & demi ſur le pont; & le ſecond, également à côté & en dehors du premier degré, a ſur lui un pied ſeulement d'élévation. La premiere galerie ou degré eſt ſoutenue par des courbes attachées à l'œuvre morte, & la ſeconde par des courbes attachées à des alonges très-ſaillantes, laiſſées de diſtance en diſtance, plus alongées que l'œuvre morte : ces deux galeries & le pont ſervent à aſſeoir trois rangs de rameurs, dont les échaumes & les avirons ſont placés les uns au deſſus des autres, dans le goût des ſabords des vaiſſeaux; ils ſont tellement diſpoſés, que le ſecond rang de rames vient frapper l'eau dans le vide intermédiaire que laiſſe le premier rang, & qui eſt néceſſaire à l'alongement du bras du rameur. Enfin, le troiſieme rang vient frapper l'eau également dans le vide intermédiaire du ſecond rang perpendiculairement, mais en dehors ou au large du premier rang (On nomme échaume, en terme de marine, une cheville de bois ou de fer, qui, étant placée ſur le plat-bord, ſert de point d'appui ou de centre de rotation à la rame).

Ils suppléent aux échaumes du premier rang par des trous au bord où à l'œuvre morte, où passe la rame; & les échaumes du second & du troisieme rang sont formés par quatre arcboutans, dont deux venant l'un de l'avant, l'autre de l'arriere, à l'inclinaison de quarante-cinq degrés, contribuent à la solidité d'un troisieme placé à leur point de rencontre & perpendiculairement; celui-ci qui forme l'échaume, & les deux premiers qui le buttent, sont dérangés de la ligne perpendiculaire par un quatrieme, qui les éloigne du bord, & les incline vers l'horizon, pour donner un plus long bras de levier au rameur; ce dernier arcboutant est attaché sur le bord d'une espece de lisse ou de garde-corps, qui est à la galerie de bambous. En sorte (pour mieux entendre cet arrangement) que les deux premiers arcboutans & l'échaume ou troisieme arcboutant sont d'un bout attachés sur le bord de la galerie, & le quatrieme sur son balcon, & de l'autre bout ils contretiennent tout l'échaume ou troisieme arcboutant auquel ils sont liés. En sorte aussi que les deux premiers & longs arcboutans forment un triangle isocelle, partagé par une perpendiculaire qui est l'échaume, & incliné en dehors par le quatrieme arcboutant sur un plan

formé par le bord ou par le balcon, & le bord de la galerie de bambous.

D'ailleurs, la conſtruction de leurs rames n'eſt pas comme la nôtre. Le bras du rameur doit être robuſte, tout le poids étant dans le bout de la rame, qui n'eſt formée que par une longue barre, au bout de laquelle eſt une planche oblongue.

L'on juge bien que ces galeries & le nombre de rameurs doivent donner au bâtiment un balancement conſidérable ; voici comme ils y remédient. A environ un ſixieme de la longueur du bâtiment, en diſtance de l'avant & de l'arriere, ſont placés en travers deux gros bambous, qui s'éloignent de chaque côté du bord d'environ vingt à vingt-cinq pieds plus ou moins, ſuivant la grandeur du vaiſſeau. Ils ont dans leur bout deux ou trois autres bambous liés horizontalement, & qui les joignent en travers, ce qui de chaque côté du vaiſſeau forme deux grands cadres, ou ſeulement un grand cadre poſé de plan ſur un bâtiment. Les deux côtés de ce cadre, qui ſont placés en travers ſur le bâtiment, ont une tonture qui les fait s'étendre de chaque côté juſques à fleur d'eau, où ils ſont joints par les deux autres côtés de ce même cadre. Ces côtés-ci préſentant, par les trois bambous

dont ils ſont compoſés, une grande ſurface à l'eau, empêchent les trop grands balancemens du vaiſſeau; l'on a grand ſoin que ce cadre ſoit ſolidement attaché au corps du bâtiment, car de lui dépend ſon ſalut. Il ſert en outre, en temps calme, à placer des rameurs dans toute ſa longueur, qui ſe ſervent de la pagaye, & qui rament à différentes mains, les uns en dedans, les autres en dehors du cadre du balancement.

Il eſt difficile de croire la vîteſſe avec laquelle vont ces bâtimens à la rame, & que ſur une pirogue ſurhauſſée de quelques mauvais bambous, il ſoit poſſible de placer environ cent cinquante rames & quarante pagayes; ce qui paroît cependant moins étonnant, lorſque l'on fait attention que, de chaque côté, il y a trois rangs de rameurs, & deux rangs de pagayes ſur les cadres de balancement.

Combats des Corſaires Mahométans.

Les Indiens Mahométans ſe ſervent de cette eſpece de bâtiment, pour faire la courſe & enlever des Indiens Eſpagnols. Ils vont vendre leurs captifs à Borneo, & quelquefois à Batavia, où j'ai vu, avec ſurpriſe, des eſclaves qui avoient été ſujets libres du Roi d'Eſpagne. Ces Mahométans ſont braves, & comme ils ſont ordinairement très-nombreux ſur leurs bâtimens, ils font leurs attaques à l'abordage;

ils commencent à nettoyer le vaiſſeau ennemi, en y faiſant pleuvoir une quantité prodigieuſe de zigayes ou de petits dards ; ils ſautent enſuite à bord, le cric ou le campilan à la main. Ils ſont peu d'uſage des armes à feu, & ils n'ont que quelques canons qu'ils ont pris ſur les Européens. Ils different en cela des Indiens plus voiſins des Hollandois, qui commencent à fabriquer groſſiérement des fuſils. J'ai pris plaiſir à examiner en général, lorſqu'il m'a été poſſible, l'induſtrie premiere des Habitans de cet Archipel, qui tâchent de ſortir de leur ancien état, preſque ſauvage, par les leçons qu'ils prennent chez les Chinois & chez les Européens. Les Chinois les fréquentent pour le commerce, & leurs Champans parcourent pendant le beau temps les principaux lieux de cet Archipel ; mais comme les Européens leur font la guerre, la néceſſité de ſe défendre les oblige plutôt à ſaiſir l'induſtrie guerriere que celle du commerce. Ils ſont, pour la plupart, ſous le pouvoir de Seigneurs tributaires de Holo ou de Borneo, & autres Iſles. Pluſieurs d'entre eux ont leurs poſſeſſions dans un Archipel très-ſerré, placé à l'eſpace marqué ſur nos Cartes (comme inconnu), entre Borneo, Holo, les Moluques & les Nouvelles-Philippines. Par ce que j'ai vu aux Philippines &

Relations ſur ces Indiens Mahométans, & ſur leur Pays.

à Batavia, & par ce que j'ai ouï dire, j'ai trouvé ces Insulaires assez ressemblans à ceux que décrit M. de Bougainville de l'Isle d'Ofaity, & en général à ceux du sud-est de ces parties. Cette analogie, en fait de mœurs, de langage & de traits, étant, à ce que je crois, plus considérable que celle qu'ils ont avec les Habitans de la terre ferme d'Asie, me fait hasarder de dire qu'il se peut que leur émigration soit bien ancienne, & leur fréquentation avec la terre ferme bien récente. Leur espece & leurs mœurs leur sont devenues par cette raison comme particulieres. Les idiomes de ces parties ont en général de la ressemblance; celui des Bissayes a un son très-doux, & j'ai ouï dire qu'il étoit très-poli. J'ai remarqué dans l'idiome de ces Indiens, comme je l'avois fait chez les Sauvages du nord de la Nouvelle-Espagne, des mots très-fréquens dans le discours, qui n'étoient point articulés, mais énoncés par des aspirations du gosier, ou par divers serremens de langue contre le palais, & qui ne sont pas susceptibles d'être rendus par nos signes littéraux. Les Peuples les plus sauvages ont, je crois, généralement moins de mots articulés que nous, & plus d'inarticulés. J'ai d'ailleurs très-peu de connoissance de ces Indiens & de leur

Réflexions sur leur origine, leur langage, & celui des Peuples sauvages.

idiome, je n'en parle qu'en paſſant, & comme les ayant vus aſſez peu de temps.

Quoique le temps fût par intervalles aſſez beau à terre, les vents d'aval ou d'oueſt régnerent toujours au large, juſqu'à la fin de Septembre; ils commencerent alors à varier du côté du nord & du nord-eſt. On ſe prépara au départ pour Manilla, & le 7 d'Octobre, tout étant rembarqué ſur le galion, nous appareillâmes par un vent d'eſt, & fîmes route à l'oueſt nord-oueſt pour entrer dans l'Archipel. Nous fîmes ſur le ſoir très-petite voile, ne voulant pas paſſer de nuit le détroit de San-Bernardino qui en forme l'entrée, & où il regne des courans très-forts. Le lendemain nous donnâmes dans ce détroit, en laiſſant cette petite Iſle à ſtribord; elle eſt au milieu d'une paſſe d'environ trois lieues de largeur, formée par l'Iſle de Luçon, & des iſlots voiſins de celle de Samar. Les courans très-forts & par tourbillons nous manioient, & nous empêchoient de gouverner; mais généralement, excepté les remous, ils portoient en dedans, étoient par conſéquent favorables, & les vents étoient aſſez frais, toujours dans la partie de l'eſt. Nous dépaſsâmes enſuite l'Iſle de Capul, celles appelées Narangeas, & nous côtoyâmes à ſtribord la grande terre. Nous vîmes enſuite l'Iſle de

de San-Hyacyntho ou Ticao, où le galion va ordinairement faire de l'eau & prendre des rafraîchiſſemens avant ſon départ pour Acapulco. Après San-Hyacyntho, que nous laiſsâmes à bâbord, nous dépaſsâmes Maſbate & Burias, & côtoyant toujours la grande terre, nous entrâmes dans une eſpece de baſſin d'environ vingt lieues d'étendue. Nous dépaſsâmes peu après Marindouque, & nous entrâmes dans un nouveau baſſin.

Nous découvrîmes dans ce parage une voile Européenne, de la qualité de laquelle nous ne pouvions décider, voyant beaucoup de bois ſur l'eau, & peu de voilure. Ces parages étant très-peu fréquentés par les Européens, nous étions inquiets; nous lui donnâmes chaſſe. C'étoit le galion de Manilla, le San-Carlos, qui, en faiſant route pour Acapulco, avoit trouvé des mers & des vents très-rudes aux parages du nord des Iſles Mariannes. Il avoit été obligé de couper ſon grand mât & ſon mât d'artimon, & de relâcher.

Continuant toujours notre route, nous découvrîmes la hauteur de Calapan dans l'Iſle de Mindoro, dont la pointe eſt baſſe. Nous la laiſsâmes auſſi à bâbord; cette Iſle & la grande-terre formoient un canal, où le vent d'eſt s'enfournant, nous faiſions très-bonne

route. Enfin, nous doublâmes l'ouban, & nous découvrîmes les montagnes de Maribelles, qui ſont au ſud-oueſt de la baie de Manilla. Nous nous rangeâmes le cap au nord & nord-nord-oueſt, pour faire route deſſus; nous élongions l'entrée de la baie pour aller chercher la petite paſſe; la grande paſſe, quoique plus large, étant moins aiſée, à cauſe du banc de Saint-Nicolas, qui oblige de revenir à l'ouvert de la petite, lorſqu'on eſt une fois en dedans. Ces deux paſſes ſont formées par l'Iſle du Corrégidor, au large de laquelle ſont quelques iſlots & écueils, nommés Cavallo, Puercas; les terres de Maribelles forment la côte de ſtribord en ſortant de cette baie, & celles de Maridondon celle de bâbord. Les vents étant frais & debout à l'eſt & à l'eſt-nord-eſt, nous mouillâmes en dehors du Corrégidor juſques au lendemain, par quinze braſſes fond de ſable, & alors ayant adonné à l'eſt & à l'eſt-ſud-eſt, nous donnâmes dedans, & mouillâmes le 15 Octobre vis-à-vis de la pointe de Cavite, par les cinq braſſes fond de vaſe: ce port de Cavite eſt ſitué dans le nord-eſt de la baie, & eſt celui des vaiſſeaux du Roi aux Iſles Philippines. Il eſt à deux lieues de Manilla, où il n'y a pas aſſez d'eau pour les gros vaiſſeaux dans la riviere, qui, à mer haute, n'a que douze à

Le 15 Octobre 1768.

quinze pieds de fond. La marée y monte environ ſix pieds.

Le port de Cavite eſt formé par une langue de terre qui le défend des vents du ſud-oueſt & du nord-oueſt, qui ſont les ſeuls à craindre; les vaiſſeaux y ſont très en ſûreté & amarrés à terre, le bord étant aſſez à pic. L'arſenal eſt ſur la pointe de la langue de terre, qui eſt défendue par de bonnes batteries; il eſt vaſte, bien pourvu, & il y a de beaux chantiers de conſtruction. Il eſt en outre défendu par d'autres batteries & par un aſſez bon château, ſitué entre l'arſenal & la ville, qui eſt ſur la continuation de la langue de terre; le tout eſt entouré par de bons murs du côté de dehors. Cavite a un gros fauxbourg, nommé Saint-Roch, qui eſt peuplé d'Indiens, qui ſont très-bons ouvriers pour les atteliers de l'arſenal, & très-bons matelots. Je ſéjournai dix jours dans ce lieu, après leſquels je me rendis à Manilla.

Je fus très-aiſe d'être arrivé dans cette Ville, qui étoit voiſine des établiſſemens Européens dans l'Inde, & qui me parut en recevoir quelque influence par l'adouciſſement des préjugés Eſpagnols; ils m'avoient quelquefois cauſé des embarras pendant ma route de la Nouvelle-Eſpagne, & dans la traverſée de la mer du ſud; j'eſpérai, mais en vain, trouver chez les

Miſſionnaires Dominicains, qui fourniſſoient les Miſſions de la Chine, des informations & des facilités pour m'introduire avec eux dans cet Empire, & le traverſer juſques à la Tartarie; cette voie étoit la ſeule poſſible, vu les obſtacles que les Chinois oppoſent à l'introduction des Etrangers dans l'intérieur; mais elle me fut impoſſible par le peu de bonne volonté de ces Miſſionnaires; je me propoſai de continuer mon voyage autour du globe, en paſſant par la voie de l'Inde.

Agrément des bords de la riviere de Manilla.

J'étois logé conformément à mon deſſein de connoître les plus ſimples naturels des Pays par où je paſſerois, & mon goût étoit en même temps doublement ſatisfait par la poſition de la maiſon. Elle étoit ſituée ſur le bord de la riviere, à un quart de lieue de la Ville; cette diſtance étoit bordée par une chaîne de hameaux, de jardins, & de maiſons de campagne, ce qui, joint au peu de rapidité du courant, rendoit ſes bords charmans; ils étoient embellis par des arbres fruitiers, tels que les manguiers, les mangouſtans, les orangers de Chine, & autres. Le chemin par terre n'étoit pas moins beau; il traverſoit cinq villages, qu'on auroit juſtement pu nommer fauxbourgs; leurs diſtances, occupées par des champs de riz, faiſoient une agréable variété;

cent pas plus loin que mon logement étoit une petite hauteur qui se terminoit en plaine ; elle servoit de pâturage pour l'immense quantité d'animaux des environs de la Ville. Comme l'usage de ces Peuples est de faire tous leurs transports & leurs voyages par eau, il passoit à chaque instant, sous mes fenêtres, des pirogues & des bateaux qui portent à la Ville le produit des champs & des jardins, & jamais rue ne fut plus animée & plus agréable que l'est cette riviere ; le peu de courant qu'elle a, permet de construire le devant des maisons dans l'eau ; les Indiens en ont, dont les foibles piliers de bambou sont portés à une ou deux toises en avant dans la riviere, ce qui les rend propres & saines ; la moitié de la maison est par conséquent sur l'eau ; la moitié de notre cuisine étoit de cette sorte. Ces maisons sont construites comme celles des Bissayes, à quelque petit agrément près. Celles des Espagnols sont en pierre & dans un goût différent, belles & spacieuses ; au lieu de vîtres, on se sert d'une espece de coquillage transparent comme la nacre, & qui donne assez de clarté.

Caractere & mœurs des Indiens de Manilla.

Je passai mon temps à mon ordinaire, en fréquentant les Indiens le plus qu'il me fut possible ; j'habitois, je mangeois & je dormois avec eux ; c'étoit la meilleure façon de les

connoître. Ils me parurent avoir les mêmes qualités du cœur que les Biſſayes ; mais elles étoient plus bizarres : ils ſont extrêmement vifs & gais, ſpirituels, & adroits. Ceux qui viennent du nord de l'Iſle ſont cependant un peu plus groſſiers ; l'aiſance dans laquelle ils vivent leur donne de la vanité, & leur charité mutuelle les éloigne du travail. Ils comptent la nourriture pour rien, & ils gardent chez eux les gens de leur Nation des villages éloignés pendant trois ou quatre mois, ſans paroître importunés de la longueur de leur ſéjour. Ils ſont très-charitables pour leurs parens, retirant chez eux toute la famille d'un parent peu aiſé, qui y reſte autant que bon lui ſemble ; d'ailleurs les familles ſe ſéparent très-peu, & l'on voit dans la même maiſon quatre ou cinq branches de la même famille, qui en forment par conſéquent autant d'autres. Elles vivent en très-bonne intelligence, & mangent au même plat. On croiroit que des familles auſſi nombreuſes exigent des maiſons très-vaſtes ; c'eſt le contraire, car tout le monde, même les étrangers, dorment dans une même chambre, ſur des nattes étendues à terre, & rarement arrive-t-il quelque indécence. Je me ſuis ſouvent trouvé, à mon réveil, avoir à moitié troqué de natte avec quelque femme qui dor-

moit à mes côtés, ſans que l'on y ait trouvé rien à redire. J'ai ſu depuis, que cette même familiarité exiſtoit dans d'autres parties éloignées de celle-ci, ſans qu'il en arrivât le moindre inconvénient; ces uſages dangereux ſont une preuve des mœurs pures qui regnent dans ces ſociétés. Je n'ai point vu dans ce Pays de diſpute entre les maris & les femmes, ce qui eſt ſi commun en Europe. Enfin, le bon caractere des Habitans des Philippines s'étend juſque chez les riches Eſpagnols, & il n'y a point de maiſons de ce rang qui n'éleve deux ou trois Créanſas; ce ſont des enfans pauvres qu'ils nourriſſent & vêtiſſent ſans diſtinction comme les leurs. Lorſqu'ils ſont grands, ils placent les garçons dans différens emplois, & ils marient les filles; il y a de ces Créanſas que leurs bienfaiteurs ont dotés de cinq à ſix mille piaſtres; il y a d'ailleurs des eſpeces de Couvens où les filles ſont très-bien élevées & dotées.

Il me parut ſingulier que les Indiens commençaſſent à laiſſer leurs enfans ſimplement vêtus de leurs chemiſes, ſans leur donner des jupes ni des culottes juſques à l'âge de dix à douze ans; je fus ſurpris que dans un Pays chaud on eût cette négligence pour les filles, dont les courtes chemiſes ne deſcendent qu'au nombril. Peut-être la nudité ne fait-elle éprou-

ver de la honte aux jeunes gens, que lorſque le ſentiment, commençant à ſe développer, eſt excité par un objet particulier; je conçus cette idée après deux remarques que je fis à ce ſujet. Un jour que je me promenois dans un bois, à une lieue de Manilla, le haſard me fit approcher d'une maiſon devant laquelle je trouvai une Indienne d'environ dix à onze ans, aſſiſe au grand ſoleil; elle étoit nue & accroupie, ayant ſa chemiſe pliée auprès d'elle. Dès qu'elle me vit elle ſe leva promptement, & mit ſa chemiſe; quoiqu'elle ne fût pas vêtue décemment, elle croyoit être bien miſe, parce qu'elle avoit les épaules couvertes; elle n'étoit plus embarraſſée de paroître devant moi. Je remarquai auſſi, pendant pluſieurs jours, le fils de mon Hôte, âgé d'onze ans, & la fille d'un Indien voiſin, âgée de dix, qui, dans les jeux de leur enfance, commençoient à éprouver quelque trouble; ils ſe cherchoient mutuellement, ils n'aimoient que leurs jeux particuliers; &, ſans le vouloir, ils ſembloient y mettre du myſtere. Je remarquai que ces deux enfans étoient le plus ſouvent nus; mais quand leurs cœurs éprouvoient quelques émotions, ils ſe couvroient par inſtinct avec leur chemiſe, ce à quoi ils ne penſoient pas dans d'autres momens, ou vis-à-vis de perſonnes indifférentes. Mon Hô-

teſſe étoit reſtée ſimplement couverte de ſa chemiſe juſques à l'année qui avoit précédé ſon mariage, elle l'avoit cependant contracté à l'âge de treize ans. Les Sauvages, les Indiens des Philippines, ceux de l'Inde, les Arabes, vont ſouvent preſque nus, & ſimplement couverts à la ceinture, ſans qu'ils y trouvent la moindre indécence. La couleur baſanée de leur peau eſt une eſpece de vêtement, & ils s'accoutument à regarder avec indifférence, & ſelon les bornes & les loix de la Nature, ce à quoi les hommes vicieux attachent une ſenſualité effrénée, & bien ſouvent une modeſtie recherchée annonce des mœurs plus corrompues que la négligence des Nations les plus ſauvages ſur leur extérieur.

Deſcription de Manilla & de ſes environs.

La ville de Manilla eſt bien bâtie, elle eſt de moyenne grandeur, & les maiſons ne paroiſſent pas d'abord ce qu'elles ſont; les rues ſont belles, le commun des Habitans y paroît aiſé, & le haut étage y eſt riche; mais la ſomptuoſité, le luxe & la débauche n'y ſont pas pouſſés à un ſi haut point qu'au Mexique: tout y reſpire l'eſprit gai, galant & ſimple des Indiens, & le fier préjugé Eſpagnol a un peu cédé aux charmes de leur caractere.

La riviere qui coule ſous les murs de la Ville, & dans laquelle mouillent les vaiſſeaux

marchands, ſépare de Manilla le gros Bourg de Sainte-Croix; ce Bourg eſt en partie auſſi bien bâti que la Ville. Il eſt habité par beaucoup d'Indiens & d'Eſpagnols, & il eſt entouré de trois villages Indiens, qui peuvent paſſer pour ſes fauxbourgs. Sur l'autre rive, du même côté de la Ville, ſont, à très-petite diſtance, pluſieurs fauxbourgs Indiens très-conſidérables. Le Parian, lieu aſſez régulier, habité par beaucoup de Chinois, eſt le Bourg de vente & de travail pour toutes choſes; car il y a très-peu d'ouvriers & de marchands dans la Ville.

Population de Chinois, leur caractere, leur figure, & celle des Indiens.

Les Chinois ou Sangleyes, qui, chaque année, viennent de Canton ou de Quemoy, ont laiſſé peu à peu quelques-uns de leurs compatriotes pour commercer, ſous le prétexte d'embraſſer la Religion Chrétienne. Leur nombre s'eſt tellement accru, qu'à préſent ils ſont plus de vingt mille. Ils font la plus grande partie du commerce, & il n'y a guere d'autres ouvriers qu'eux; certains d'entre eux s'adonnent auſſi à l'Agriculture. Ils ſont d'une ſoupleſſe & d'une fineſſe extrêmes dans le commerce; politiques, conſervant toujours un viſage riant, polis & ſerviables, ayant cependant toujours l'intérêt en vue; laborieux & ſobres, ſans avarice; ils ſont d'ailleurs gais, affables, ſpirituels, & ordinairement bien faits: leur figure devient aſſez

intéreſſante, & on s'y accoutume après les premiers jours, qui ne ſont pas en leur faveur. Celle des Indiens des Philippines y a quelque rapport, quant à la beauté; mais les os & les traits, la phyſionomie & les yeux ſont différens & plus agréables chez les Indiens que chez les Chinois; ils ont ſeulement du rapport dans l'enſemble de la figure & dans la forme du nez.

Il y a auſſi dans cette Ville des Négocians Arméniens, & quelques Habitans Siamois, Malayes & Malabares. J'y vis auſſi des Japonois : les vents les jettent quelquefois ſur ces côtes, & ils s'y fixent alors, n'oſant pas retourner dans leur Pays, de la vue duquel il leur eſt défendu de s'éloigner, ſous peine de la vie. Ils paroiſſent très-ſoumis à leurs Supérieurs; ils ont le maintien grave & ferme, ſont robuſtes & durs au travail, ſans être exceſſivement laborieux; ils ſont ſobres, & paroiſſent avoir l'eſprit ſolide & du courage. Ces conjectures ſont d'ailleurs très-foibles, n'en ayant vu qu'un petit nombre. Ils me dirent n'avoir de commerce ouvert qu'avec les Chinois, envers qui ce commerce eſt fort reſtreint. Pour celui des Hollandois, chacun ſait les précautions qu'on prend à leur égard, comme celle de retenir un de leurs vaiſſeaux en otage, & de renfermer dans

Japonois; idée de leur caractere & de leur commerce.

une enceinte les Européens prépoſés à ce commerce. Les Manillois leur ont envoyé autrefois des Députés avec des préſens, des offres d'amitié, & des propoſitions de commerce. On leur rendit des préſens de beaucoup plus de valeur, & des offres d'amitié; mais on n'accepta point le commerce. Les Manillois envoyerent auſſi des Députés à Pékin, & le commerce ſur toute la côte de la Chine leur eſt libre, étant regardés comme Indiens. Il leur ſeroit très-aiſé de l'étendre, n'y ayant que cent & quelques lieues de traverſée de la côte de Luçon à celle de Chine.

On y fait différens beaux ouvrages en or, & en une eſpece de tombac, d'un tiers plus précieux que l'or; les chaînons d'or que les femmes y travaillent, peuvent aller de pair avec les plus beaux du monde. L'on trouve auſſi dans les dépendances des Philippines quantité de nids d'oiſeaux, qui ſont un manger délicat & très-ſain; il y a des mangues excellentes, & du ſagou, qui eſt une eſpece de gomme; elle découle des branches tronquées d'un arbre, & elle eſt bonne pour l'eſtomac.

Sauvages de l'Iſle de Luçon.

On trouve, dans certaines parties de l'Iſle, une eſpece d'hommes preſque Negres, quant à la couleur & aux traits; ils ſont errans dans les bois, de petite ſtature, & d'un caractere

doux. On ignore leur ancienneté, ou quel événement les a placés dans ce Pays. Il y a auſſi des Indiens qui ne ſont pas encore Chrétiens, & qui errent ſans être réunis en villages.

Les Habitans des bords de la mer étoient autrefois Mahométans, & gouvernés par des Seigneurs, nommés Datous, qui étoient Souverains dans leurs petits diſtricts, & payoient un tribut à divers Rois : il ne reſte de ces Datous qu'aux Iſles Biſſayes, où ils n'ont pour ſouvenir de leur ancien pouvoir que la peine de faire payer le tribut au Roi d'Eſpagne ; il eſt cependant modique, & commode à payer, comme dans la Nouvelle-Eſpagne. Les Datous de l'Iſle de Luçon ſont très-rares, & ſans aucune eſpece d'autorité. Je connoiſſois une Métiſſe Indienne & Chinoiſe, dont le frere, deſcendant de ces Souverains, voulut faire valoir un nouvel ordre de la Cour d'Eſpagne en faveur de ſon origine ; cet ordre lui fut enlevé par le Gouvernement de Manilla, ſous divers prétextes, & le pauvre Indien mourut miſérable. Il y a auſſi à Manilla un Officier qui a à peine de quoi vivre, quoiqu'il ſoit du nom & de la race des Montezuma, anciens Empereurs du Mexique, aux deſcendans deſquels on n'a conſervé que cinq mille piaſtres de penſion, & le droit d'avoir des gardes autour

de leur carroſſe. Leur pauvreté ne leur permet pas de les entretenir, & ils ne les ont que ſur leur cachet, avec les armes de l'Empire, qu'on leur a permis de porter. La méfiante ſévérité, non des Eſpagnols en général, mais de quelques particuliers, les rend odieux aux Indiens; elle ſeroit quelquefois très-juſte, ſi elle n'étoit pas portée à un trop haut point par quelques-uns de ces particuliers. A l'arrivée des Anglois à Manilla, les Indiens leur tendoient les bras; mais ils en furent bien punis : les Eſpagnols firent main-baſſe ſur preſque toute une Province. Les Chinois ou Sangleyes tomberent ſans raiſon dans la même faute, & eſſuyerent un châtiment plus ſévere; on les chaſſoit dans tout le Pays comme des bêtes ſauvages, tirant ſur ceux que l'on craignoit de ne pouvoir joindre, & faiſant voler à la bouche d'un canon ceux que l'on prenoit; leur race eût été éteinte dans l'Iſle, s'il eût été poſſible de s'emparer de ceux qui étoient dans l'armée Angloiſe.

Productions des Iſles Philippines.

Les informations que je pris pendant le ſéjour de ſix mois que je fis aux Iſles des Byſſayes ou à celle de Luçon, & ce que je vis relativement au ſol & aux Habitans, me donnerent une très-haute idée du parti que l'on pourroit tirer de toutes ces Iſles Philippines.

Elles produiſent abondamment du riz, du blé & des légumes, dont l'exportation dans les diverſes parties de l'Inde donneroit une bonne rétribution; car les Hollandois manquent de riz & de blé à Batavia, & la preſqu'Iſle de l'Inde tire, à grands frais, ſes blés & ſes légumes de Surat. Le ſucre que les Provinces des environs de Manilla donnent abondamment, & dont l'on pourroit étendre la production, auroit, s'il étoit exporté dans toute l'Inde, ſa part du commerce lucratif que les Anglois & les Hollandois en font. Il faut que le gain de ce commerce ſoit très-conſidérable, puiſque les Anglois viennent le chercher en contrebande dans les Ports de Batavia & de Malaca, où on en fabrique. J'ai vu que c'étoit une partie recherchée de leur commerce à Bombay, Surat, Maſcate, Bender, Aboucheir & Baſſora.

L'indigo & le cacao ne ſont pas, à la vérité, portés aux Philippines à une culture bien conſidérable; mais le ſeul défaut de débouché & d'induſtrie en eſt la cauſe. La premiere de ces productions y eſt preſque ſauvage, & on ſe donne peu la peine de la cultiver. Elle auroit un très-grand débit dans toutes les parties de l'Inde; tout le monde connoît, en outre, le prix qu'elle a en Europe, de même

que celui du cacao. Il réuſſit ſupérieurement dans ces Iſles, & eſt d'une qualité ſupérieure à celui de Caraque.

Le bois & les écorces propres à diverſes teintures, l'ébene, & généralement tous les bois précieux des Pays chauds que l'on emploie aux meubles & à la menuiſerie, ſont dans ce Pays en très-grande abondance, & il me parut ſurprenant que la petite partie de ces bois, que les Indiens exploitent, fût d'abord achetée par les Chinois, qui les revendent enſuite aux Indiens ou aux Européens, qui les tranſportent en Europe ou dans l'Inde. Cette partie de commerce peut devenir aſſez conſidérable, lorſque les Eſpagnols voudront ſe donner la peine de faire parcourir leurs forêts.

Le coton qui abonde aux Philippines, & l'extrême induſtrie des Indiens, donneroient lieu aux plus belles Manufactures poſſibles de toiles de coton, qui feroient néceſſairement tomber celles de l'Inde & de la Chine. Je n'ai vu nulle part autant d'adreſſe & de facilité dans le travail, que chez les Indiens de ce Pays. Ils ſavent apprêter & employer avec goût les plus belles couleurs qu'ils tirent des plantes, des bois & de l'écorce des arbres de leurs forêts; il n'y a pas de maiſon aux Iſles Biſſayes,

Byſſayes, qui n'ait un métier de Tiſſerand pour ſon uſage ; il ne ſeroit néceſſaire que d'exciter & de guider leur induſtrie, pour tirer d'eux les toileries les plus fines & du meilleur goût.

La facilité de cette branche de commerce, qui renferme preſque la moitié de celui des Indes avec l'Europe, m'auroit paru mériter, par ſa nature, une extrême attention & les derniers ſoins pour la faire éclore.

Les mines de fer, qu'on avoit commencé d'exploiter dans les parties de la Laguna & de Cagayan, mais qu'on a abandonnées par le peu d'habitude, peuvent fournir un bon commerce avec toute l'Inde, qui tire de l'Europe une partie de ſon fer. La poudre d'or enfin que l'on achete des Indiens preſque ſauvages, & les perles qui ſe pêchent ſur les côtes des Iſles Byſſayes, ſont un objet aſſez précieux, pour qu'on eſſayât d'arracher des Miſſionnaires Eſpagnols de ces parties, toutes ſortes d'inſtructions à cet égard, afin de retirer tout le profit que de pareilles richeſſes peuvent apporter.

Les bois des Byſſayes donnent abondamment du poivre, je l'ai vu par moi-même. J'y ai vu auſſi une branche tendre de giroflier, que l'on alla chercher dans le bois pour un remede. Je n'affirmerai cependant rien au ſujet de cette der-

niere production, dont la qualité peut être différente, & de laquelle je ne pus m'assurer; celle de la branche que je vis, me parut appartenir à un arbuste; mais cette induction me paroît mériter qu'on fasse des recherches sur son existence. J'ai vu aussi à Manila des noix muscades qui venoient aux environs de la Laguna; je ne crois pas à la vérité qu'elles soient aussi bonnes que celles des Moluques; mais on sait généralement que des arbres dont on ne prend aucun soin, donnent des fruits médiocres & sans saveur. Je ne puis douter, d'après les relations certaines que j'en ai eues, qu'il n'y ait dans les possessions Espagnoles de l'Isle de Mindanao beaucoup d'arbres de cannelle. Elle est à la vérité, comme les noix muscades de Luçon, d'une saveur un peu sauvage & médiocre; mais je puis également attribuer ce goût, qui differe cependant peu de celui de notre cannelle, au défaut du soin & de la culture qui manque à ces arbres. L'exemple des richesses que produit aux Hollandois le commerce du poivre, de la cannelle, de la muscade & du girofle, auroit dû exciter l'attention des Espagnols sur les trois premieres de ces productions, qui se trouvent dans les bois des Philippines, & peut-être sur la quatrieme.

L'on trouve auſſi dans les bois des Byſſayes quantité de ruches à miel qui donnent beaucoup de cire ; des nids d'oiſeaux, des cocos dont on fait de l'huile & de l'étoupe, de l'huile de bois, & beaucoup d'autres choſes dont on peut former une petite branche de commerce dans les diverſes parties de l'Inde, & que je n'ai pas vues négligées chez des Peuples plus induſtrieux.

Après le détail des riches productions ſuſceptibles de culture & d'augmentation dont l'on voit que ces Iſles abondent, ſi l'on conſidere la qualité des Indiens qui les habitent, & leur nombre, on verra qu'ils ſont ſuſceptibles de tout entreprendre, pourvu qu'ils ſoient guidés. Leur adreſſe, leur activité & leur courage me l'ont prouvé en diverſes occaſions. Il n'y a point entre eux de meilleurs Guerriers que ceux de Bohol & de Cavite ; ceux même des autres Iſles ou Provinces que le haſard a mis à portée d'être formés, ne leur cedent point. Il eſt ſurprenant qu'un Pays auſſi dénué des ſecours de l'Europe ait produit des Conſtructeurs, des Pilotes, des Maîtres, tout ce qui eſt enfin néceſſaire à la navigation. L'on conſtruit ſouvent à Cavite, à Pangaſſinan, & dans pluſieurs autres lieux, des vaiſſeaux même de ligne, qui, à la vé-

rité, n'ont pas la fineſſe des nôtres, mais qui ſont dans leurs proportions, & ſont ſur-tout très-ſolides. L'abaca ou les fibres d'une eſpece de figuier bananier leur ſervent pour faire les cordages & les cables; ils ſe ſervent auſſi de cabo negro, qui eſt une eſpece d'excroiſſance à fibres noires qui vient à un arbre de ce nom. Les arbres des bois donnent différentes eſpeces de brai, qui ſert comme celui d'Europe; l'étoupe que l'on tire de l'enveloppe des noix de coco, ſert pour le calfatage, & ils carenent leurs vaiſſeaux avec un maſtic compoſé de plâtre & d'huile. Les mines fourniſſent du fer pour le cloutage, les ancres & toutes les ferrures néceſſaires à un vaiſſeau: les Indiens ſont des Matelots-nés, par leur agilité, leur ſoupleſſe, & leur réſidence ſur le bord de la mer ou des rivieres; ces mêmes hommes ſont, par leur adreſſe, à la fois Charpentiers, Calfats, Tiſſerands, Voiliers & Cordiers, pendant le temps qu'ils ſont à terre: ce que j'avance ſont des faits dont je me ſuis aſſuré. Si aux détails où je ſuis entré ſur les productions de ces Contrées, ſur l'induſtrie & les qualités des Habitans, qui peuvent fournir preſque tout ce qu'on retire de l'Inde pour ſon commerce intérieur & extérieur, on ajoute que ce Pays offre quantité

de bois de conſtruction & toutes les choſes néceſſaires à la marine ; que le nombre des Indiens permet d'y conſtruire & d'y équiper des flottes, ſans faire un tort conſidérable à la culture des terres ni à la main d'œuvre ; on verra que cette nouvelle marine pourroit ſuppléer à celle que l'on fait paſſer de l'Europe dans l'Inde, ſoit pour la guerre, ſoit pour le commerce. Si l'on jette un coup-d'œil ſur la ſituation des Philippines, on verra qu'elles ſe trouvent à portée de faire en droiture, avec l'Eſpagne, le commerce des marchandiſes de l'Inde qui leur ſeroient devenues propres, & de faire à moindres frais ce même commerce, par la mer du ſud, avec le Pérou & la Nouvelle Eſpagne. Ces Iſles ont de très-bons ports ; le commerce de l'Europe, ou de l'intérieur de l'Inde, eſt très-commodément placé à Manilla, à moins qu'une nouvelle route par le nouveau détroit de Cook ne fût plus avantageuſe. Pour ce qui eſt de celui de la mer du ſud, il ſeroit plus commode à un port très-ſûr, qui eſt ſitué dans la partie de l'eſt de l'Iſle de Luçon, à un lieu nommé Naga ; ſa ſituation abrégeroit la route, qui eſt difficile au travers de l'Archipel, pendant la ſaiſon des vents d'oueſt.

Bois de conſtruction pour la Marine.

Le voiſinage de la Chine met les Eſpagnols

à portée de retirer des vaiſſeaux Chinois qui viennent chez eux, les productions qui ne ſont pas dans leurs Iſles, comme le thé, la porcelaine & la ſoie. Ils pourroient même prendre chez cette Nation, & dans le Bengale, des Ouvriers en toilerie fine, pour perfectionner leurs Indiens; cela ſeroit d'autant plus aiſé, que les émigrations Chinoiſes ſont très-conſidérables; le ſeul défaut d'une ſaine politique les a rendues juſqu'ici peu utiles, & en dernier lieu abſolument inutiles aux Eſpagnols. Ces émigrations, & celles des autres Peuples de l'Inde, étant bien dirigées, augmenteroient la population des Philippines, qui alors n'auroient beſoin de tirer de l'Europe que des Chefs pour les conduire.

La conduite de la Cour d'Eſpagne dans ſes Colonies, me fit naître quelques réflexions dont elle fut l'objet. Je penſai d'abord que l'extenſion du nombre des poſſeſſions & des Citoyens d'un Etat, devoit être la baſe la plus ſûre de l'extenſion de ſa grandeur; les colonies doivent avoir ce but, & partir de ce principe, où elles ne ſont que des points paſſagers de commerce.

Les Citoyens d'un Etat peuvent augmenter en nombre dans ſes nouvelles poſſeſſions, par l'incorporation des naturels du Pays, qui,

preſque ſauvages, d'un caractere ſouple ou rendu tel, & dépourvus de Chefs puiſſans, ſont amorcés par la douceur d'un nouveau gouvernement, & par le bien-être qu'ils reſſentent à chérir & à prendre l'eſprit de leurs nouveaux Maîtres.

Ces mêmes Citoyens peuvent encore être augmentés en nombre, par l'incorporation des émigrations de certains Peuples qui, rebutés chez eux par une culture infructueuſe, ou par un gouvernement dur, viennent chercher le bien-être chez des Maîtres nouveaux. Mais comme il eſt aſſez difficile d'imprimer à ces transfuges un nouvel eſprit de patriotiſme, une ſaine & adroite politique doit, en les ſéparant & les diviſant ſous divers prétextes & dans divers emplois, en les appliquant ſur-tout à la culture des terres, & en les traitant avec bonté & juſtice, leur faire aimer l'eſprit du nouveau Maître, & par conſéquent des nouveaux Peuples chez qui ils ſont venus habiter ? L'égalité de Religion avec le Souverain, & les Loix de cette même Religion, préſentées ſuivant leur qualité & ſous leur véritable point de vue utile & aimable, par des Miniſtres prudens & zélés, ſont le plus fort lien qui puiſſe unir tous les individus réunis de ces deux Nations. L'eſ-

time, la probité, le déſintéreſſement & la confiance, qui uniſſent les cœurs de ceux qui profeſſent avec ſincérité une même Religion, ſont de bien puiſſans motifs pour unir leurs intérêts temporels. Les Miſſionnaires bien choiſis, & animés d'un vrai zele, doivent donc être un des grands moyens pour attirer la confiance de ces nouveaux Citoyens; le Gouvernement civil doit les protéger & les ſeconder, en leur preſcrivant cependant des bornes qui les éloignent du fanatiſme & de l'ambition.

Il eſt également utile d'établir une entiere égalité entre les individus des Nations acquiſes, & ceux de la Nation du Souverain, chacun ſuivant ſes talens & ſes facultés; les mêmes récompenſes & les mêmes emplois doivent leur être diſtribués dans toute ſorte d'états, d'un grade cependant ſubalterne; on doit favoriſer ſur-tout l'alliance des individus des deux Nations, par le moyen des mariages; un extrême ménagement pour les uſages de ces Etrangers, & généralement tous les moyens qui peuvent incorporer les Nations acquiſes avec celle du Souverain, me paroiſſent être les véritables moyens de changer des ſujets étrangers en ſujets nationaux & citoyens.

Je ne crois cependant pas que cette voie

pût être profitable ailleurs que dans les Colonies ; car une Nation mêlée forme ordinairement un tout d'un eſprit mêlé & abâtardi en tous points. Quel que ſoit le caractere propre d'une Nation, elle doit ſeulement en changer la direction, ſi elle eſt mauvaiſe : il lui eſt déſavantageux de l'altérer, & il eſt toujours meilleur tel qu'il eſt, qu'avec ce mélange.

La population de cette Colonie, telle que je viens de la ſuppoſer, a donc un caractere d'un genre différent, & par conſéquent inférieur à celui de la Nation du Souverain ; le mélange des individus de diverſes Nations, & l'éloignement de la réſidence du Souverain en ſont les cauſes ; cette derniere influe même ſur les Colonies compoſées en entier de Nationaux. L'éloignement du Souverain les mettant moins à portée de l'aider dans le Gouvernement, & de parvenir aux diſtinctions, les rend moins Patriotes ; cet eſprit eſt aigri par la jalouſie qui naît naturellement de l'infériorité dans les emplois, infériorité inévitable à cauſe du peu de connoiſſance que le Gouvernement a des ſujets qui peuvent être inſtruits, & à cauſe de leur petit nombre ou de leur peu de reſſources à cet effet. Le patriotiſme général eſt auſſi néceſſairement aliéné par une eſpece d'eſprit particulier au Colon, qui prend ſa ſource dans

la différence du climat, des uſages, de l'éducation, de la conſtitution phyſique, & de la façon d'être ; cette différence eſt d'autant plus naturelle, que l'expérience la fait appercevoir de Province à Province, de Ville à Ville, & ſouvent de famille à famille. D'après cette eſpèce d'eſprit particulier, & d'après l'éloignement des Colonies, les criſes, qui n'arrivent que trop ſouvent chez une Nation, des événemens malheureux, bien des choſes enfin peuvent produire du changement ou un extrême mécontentement dans les Colonies, & y faire éclore l'idée d'un nouveau Gouvernement. Ce déſir ne viendra cependant qu'à la ſuite du faſte, du ſuperflu de toutes les choſes utiles à la vie, & du nombre des Colons poſſédant un même eſprit. Il m'a paru que ces particularités ne pouvoient exiſter en un certain point dans des Iſles, & qu'elles étoient par conſéquent la meilleure eſpece de Colonie ; leur médiocre étendue n'y permet pas une richeſſe très-conſidérable, qui ne naît que de la grande différence des états ; cette grande différence exiſte néceſſairement plus dans un Empire étendu, que dans celui d'une médiocre grandeur. La fréquentation entre deux Iſles, moindre que celle entre deux Provinces d'un même Continent, leur

donne par conséquent à chacune un esprit particulier qui doit affoiblir leur union ; enfin leur situation maritime les rend souvent rivales. Ces réflexions sur les qualités & sur la population des Colonies, m'engagerent à examiner leur culture, & par conséquent leur commerce ; je jetai les yeux sur nos Isles Antilles. Je pensai que les Citoyens doivent être répartis dans des états utiles & variés par gradations, suivant celles de l'origine & de l'ancienneté des Sociétés, où d'abord les premiers hommes ont cultivé par eux-mêmes. Cet ordre n'a pas été suivi dans nos Colonies ; l'usage des Esclaves y a suppléé : les Européens qui y ont passé, ont cru se dégrader en conservant l'usage de leur travail manuel ; ils sont devenus Bourgeois, & ont substitué les Negres, non seulement à leur travail, mais même à celui des animaux. Ils ont inventé un esclavage tel qu'il n'en existe pas d'aussi dur sur toute la surface de la terre pour le genre des punitions. La population bourgeoise a cependant augmenté, & la population travaillante a diminué ; on a besoin de la remplacer chaque année par les cargaisons des bâtimens de la Guinée. Ces deux choses sont contre l'ordre ; elles doivent être par conséquent peu utiles ; outre le double emploi des

Eſclaves qui, mourant dans nos Colonies, ou y étant ſans propagation, doivent être remplacés, il pourroit être à préſumer qu'une pareille conſommation de Negres dépeuplera l'Afrique; leur rareté, qui n'eſt déjà que trop évidente, augmentera, leur prix ſuivra la même augmentation, & elle ſera en ſus favoriſée par une plus grande expérience des Peuples d'Afrique, ſur leur commerce avec les Européens.

La population bourgeoiſe ou inactive augmentant, ſurcharge l'Etat après l'avoir affoibli par ſa privation des individus actifs qui ont ceſſé de l'être, ou bien elle périt dans la crapule, & l'eſpece ſe détériore; elle eût pu au contraire s'améliorer & s'accroître par la génération. Elle y étoit d'autant plus engagée, que la beauté du climat correſpondoit à la facilité & à la rétribution de la culture. L'on n'a qu'à jeter un coup-d'œil ſur la population du Canada & de la Louiſiane, qui étoient cultivés par les Colons comme nos champs de l'Europe, & en même temps ſur la facilité du travail & la rétribution du ſol, plus conſidérable dans les climats de nos Iſles que dans les climats froids; la conſtitution des naturels des climats chauds, moins robuſte que celle des Européens, prouve que leur travail doit être moins dur. La chaleur & le peu de ſa-

lubrité du climat, dont les Européens couvrent leur inaction dans les Colonies, n'eſt que le prétexte de la foibleſſe où ſont parvenus des hommes intempérans, débauchés, & trop vains ou ſenſuels pour continuer le travail des mains, & pour prendre des uſages analogues au nouveau climat qu'ils habitent. Pluſieurs remarques me prouverent auſſi qu'un établiſſement qui n'eſt pas guidé par toute la ſageſſe du Gouvernement, donne lieu à l'avidité des particuliers de le rendre peu durable; cela arrive ſouvent dans le commerce & dans les Colonies : mais je finis mes trop longues réflexions, & je reviens aux Philippines.

Les Anglois avoient connu l'importance d'un établiſſement dans leur voiſinage, & lorſque par la derniere paix ils rendirent Manilla à l'Eſpagne, ils profiterent des offres du Roi de Holo, & firent un établiſſement dans ſon Royaume; ils ont depuis long-temps cherché à connoître parfaitement cet Archipel, au travers duquel ils tiennent leur route pour ſe rendre à la Chine dans l'arriere ſaiſon : cette route aſſure auſſi en temps de guerre le débouquement dans la mer de l'Inde. Cette navigation de l'Archipel ouvre en outre le commerce que les Chinois font à préſent avec toutes ces Iſles; elle favoriſe la contre-

bande aux Iſles Moluques, Philippines, & dans les divers comptoirs Hollandois ; elle peut enfin favoriſer beaucoup, dans des circonſtances favorables, l'invaſion de quelqu'une de ces Contrées, ſoit Indiennes, Eſpagnoles ou Hollandoiſes : on trouvera peut-être mes réflexions vaines ; elles le paroîtront cependant moins, ſi l'on fait attention que le moindre particulier Anglois eſt véritablement Patriote ; que ſes idées ſur l'extenſion du bien de la Patrie ont droit d'être reçues par le Gouvernement ; que ce n'eſt que par cette voie que l'on peut connoître les Pays éloignés, qui ne ſont guere parcourus que par des gens d'un bas état qui y cherchent leur fortune ; que les moindres débouchés, la poſition des canaux, des ports, des montagnes, choſes qui ne paroiſſent pas d'abord importantes, ſont cependant de la plus grande utilité à une Nation qui cherche à s'y établir avec ſolidité ; que ce ſont enfin les moyens dont l'Angleterre s'eſt ſervie pour faire ſes conquêtes dans l'Amérique, établir ſon immenſe pouvoir dans l'Inde, & pour s'ouvrir diverſes voies au Mexique.

Le commerce actuel de Manilla ne conſiſte, outre le cabotage des Philippines, qu'en un ou deux petits vaiſſeaux que l'on envoie à

Macao pour acheter des marchandiſes de la Chine, en cinq ou ſix bâtimens Chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour apporter la même eſpece de marchandiſes : l'on envoie quelquefois, mais rarement, un vaiſſeau à Siam, au Bengale ou à la côte de Coromandel ; un autre va à Batavia pour chercher des denrées d'Europe, & le galion de la Nouvelle Eſpagne eſt chargé des marchandiſes apportées de la Chine ou du Bengale. Il ne devoit partir de l'Iſle aucun bâtiment avant celui qui étoit deſtiné pour Batavia, vers le mois de Mars ; je me décidai à en profiter.

## CHAPITRE IX.

*TRAVERSÉE de Manilla à Batavia, dans l'Iſle de Java, & mon ſéjour dans cette Ville.*

Le 7 de Mars 1769. JE partis de Manilla pour Batavia ſur une goëlette Eſpagnole, le 7 de Mars 1769; les vents étoient à l'eſt, joli frais. Nous laiſſâmes Marybelles & la pointe de Caponnes à ſtribord derriere nous, & en fîmes bientôt de même des Iſles de Luban & Mindoro, que nous laiſſâmes à bâbord derriere & fort au large. Nous ne vîmes point Paragoa, & nous nous défiâmes des bancs qui ſont au nord de la ſonde de *Pulo ſapato*. Nous joignîmes la ſonde de cet Iſlot, qui eſt de trente à quarante braſſes, fond de ſable & de coquillage pourri. Bientôt après nous reconnûmes Pulo ſapato; ce rocher reſſemble en effet à un ſoulier. Les vents de la partie de l'eſt petit frais nous avoient bien ſervis; mais ici ils commencerent à calmer, & nous tournâmes Pulo ſapato. Il a d'autres Iſlots ou rochers découverts, qui ſont aſſez dangereux, à trois lieues de diſtance au nord à lui: le vent ayant un peu

peu fraîchi, & nous défiant des vents de sud-est dans cette saison, car nous étions au 20 de Mars, nous éloignâmes l'ouvert du golfe de Siam, & nous en étant élevés, nous reconnûmes les Isles d'Anambas & Natuna. Nous avions toujours la sonde. Nous vîmes ensuite Pulo aor, & bientôt après les Isles du Saint-Esprit. Les vents, petits depuis Pulo sapato, fraîchirent entre les Isles du Saint-Esprit & celles qui forment l'entrée du détroit de Malaca. Nous avions très-peu de fond, la sonde n'étant que de sept à huit brasses, & sa qualité depuis les Anambas étoit de vase. Les orages nous annoncerent bientôt l'Isle de Sumatra, & dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin, qui sont au nord-oueſt dans l'Isle de Banca. Nous faisions route sur Sumatra, que nous rangeâmes à une lieue & demie de distance, pour alarguer la pointe de l'Isle de Banca, & en même temps ne pas ranger de trop près la terre de celle de Sumatra. Là est la riviere de Palimban, où nous vîmes un vaisseau Hollandois qui chargeoit du poivre; le temps étoit orageux, & il y avoit peu de vent. Lorsque nous fûmes en dedans du détroit, nous rangions l'Isle de Sumatra, & nous étions par les six brasses d'eau fond de vase, étant par le tra-

vers de la ſeconde pointe : le peu de vent & les orages nous engagerent à mouiller, mais voulant en même temps faire de l'eau, nous traverſâmes le détroit, & nous mouillâmes, par les quatre braſſes, à une portée de pierrier de celle des petites Iſles de Nanca, qui eſt la plus au ſud; elles ſont ſur la côte de l'Iſle de Banca; l'aiguade eſt ſur la ſeconde plage de ſable en partant de l'oueſt. Nous appareillâmes bientôt après, ces passages étant critiques pour les petits bâtimens tels que le nôtre, à cauſe des Pirates Malayes; nous débouquâmes de ce détroit. Le lendemain, les vents étoient petits à l'eſt; nous découvrîmes Nortwater, que nous doublâmes dans peu, & nous vîmes à clair l'Iſle de Java. Lorſque nous fûmes par le travers des mille Iſles, le renvoi des briſes & le courant qui nous affalloit deſſus ces Iſles, nous obligerent de mouiller; nous appareillâmes au changement de briſe, & ayant doublé Sudwater & l'Iſle d'Edam, nous mouillâmes, le 15 d'Avril 1769, en rade de Batavia par ſix braſſes fond de vaſe.

L'Iſle d'Edam a des Travailleurs & un Fort Hollandois, dont le ſeul bâton de pavillon paroît au deſſus des arbres qui le couvrent. Il faut ſe garder d'accoſter cette Iſle dans le ſud-eſt, où elle a un banc de roches.

La rade de Batavia eſt belle, vaſte & ſûre, n'ayant que deux dangers. Un de ces dangers eſt dans l'eſt, & en allant chercher le mouillage ordinaire de la rade, nous l'avions laiſſé très-au loin à bâbord ; l'autre danger eſt également fort au large de ce même mouillage ordinaire, qui eſt à environ un gros quart de lieue de terre vis-à-vis de l'embouchure du canal de Batavia. Le premier danger eſt marqué par des croix, & eſt peu à craindre ; les vaiſſeaux qui ont affaire aux Moluques ou dans l'Archipel, ne rangeant pas ordinairement la terre ; mais le ſecond peut ſe trouver ſur le louvoyage des vaiſſeaux qui ont affaire à l'Iſle de Hondrus ou du côté du détroit de la ſonde ; il eſt marqué par une perche, au bout de laquelle eſt un triangle. Cette rade eſt formée du côté de terre par une vaſte ſinuoſité que laiſſent deux pointes avancées, & du côté du large, par pluſieurs Iſles, dont les Hollandois occupent une partie pour leurs arſenaux, leurs magaſins & autres ateliers ; leur induſtrie brille ſur-tout à Hondrus, & dans leurs moulins à vent, pour ſcier des planches. Je me rendis à la ville de Batavia, qui eſt ſituée à une demi-lieue du bord de la mer au haut d'un beau canal, bien entretenu, où des vaiſſeaux de quatre cents

Danger de la rade de Batavia.

tonneaux peuvent entrer. Cette Ville a un château très-régulier ; la garniſon Européenne, & les Habitans également Européens, y ſont en très-grand nombre ; & quoique réguliérement, mais moyennement fortifiée, elle eſt très-ſuſceptible de défenſe, à cauſe de la grande quantité de canaux & des allées de gros arbres qui en rempliſſent & entrecoupent tous les dehors à une lieue de diſtance, & qui par conſéquent formeroient une quantité prodigieuſe de retranchemens.

Pendant un ſéjour de quatre mois que je fis dans cette Ville ou aux environs, & par tout ce que j'y appris, je ne pus m'empêcher de faire attention au peu de ſolidité des établiſſemens Hollandois, en comparaiſon de celle des Iſles Philippines. Depuis le temps que les Hollandois ſont établis dans ces parties, ils n'ont pu s'incorporer les Indiens ; ils n'ont fait, au contraire, qu'en aliéner l'eſprit ; ils ont beſoin d'une extrême politique en employant la feinte, la force ou la douceur pour conſerver leur commerce avec ſûreté ; ils ſont ſouvent en guerre avec eux, & ils peuvent l'être d'un inſtant à l'autre, même avec ceux des environs de Batavia. Si un événement malheureux ôtoit aux Hollandois la faculté de porter toute leur attention à leurs

établiſſemens, un léger laps de temps pourroit, dans certaines circonſtances, les réduire au néant. Je n'attribue ce défaut de ſolidité qu'aux Chefs Indiens qu'ils ont laiſſé ſubſiſter, à la différence de Religion de ces mêmes Indiens avec la leur, & à l'avidité ordinaire du commerce, qui, par les moyens bas ou cruels dont il ſe ſert chez les Etrangers, ne peut produire que le mépris ou la haine.

Quoique cet établiſſement Hollandois offre un vaſte ſujet à traiter, je parlerai peu de ce que j'y ai vu ou appris. La fréquentation de la rade par les Etrangers tant Européens qu'Aſiatiques; le commerce des Hollandois, auquel cette Ville ſert d'entrepôt; leurs vaſtes poſſeſſions; la beauté ſimple de leur Ville, des canaux, des allées & des jardins; la régularité & la propreté des maiſons; le nombre immenſe des Indiens, des Maures, des Chinois & des Portugais; la quantité, la ſomptuoſité & la richeſſe des Hollandois; le nombre de leurs eſclaves; les grands reſſorts qui entretiennent un commerce auſſi étendu, & le pouvoir des armes Hollandoiſes ſur tant de différens Princes puiſſans par eux-mêmes; enfin tout ce qui regarde ce Pays, eſt aſſez connu.

Description de la Ville.

Je me plaisois à parcourir une Ville dont les rues peuvent passer pour autant de petites promenades ; elles sont bordées de maisons presque régulieres, dont le bas des murs est plaqué en briques différemment faïencées ou peintes. Il regne le long du mur une espece de terrasse élevée de deux ou trois marches sur le niveau de la rue ; elle est séparée de celles des maisons voisines par des bancs, & elle est couverte de tentes pour la commodité de la promenade de chaque propriétaire. Au bas est un espace égal de six à sept pieds, pavé en larges carreaux, & qui sert pour les piétons : on trouve ensuite un large sol de gravier, uni, fin & sablé, pour le passage des voitures, & enfin une allée d'arbres touffus & toujours verts, taillés en éventail, qui regne le long d'un canal d'eau courante, d'environ quinze toises de largeur ; le dessous de ces arbres est occupé par une petite terrasse, élevée d'un ou deux pieds sur le sol de la rue ; elle est proprement pavée en larges carreaux : le canal est revêtu de murs, avec des escaliers de distance en distance, & la même uniformité regne à l'autre bord du canal.

Le château est aussi agréable, & c'est le seul ouvrage de main d'homme que j'aye vu s'annoncer aussi bien, par sa réguliere simplicité,

& par ſes environs champêtres & militaires.

Les dehors de la Ville ne ſont pas moins beaux; ils ſont partagés en trois gros fauxbourgs, qui ſont ſéparés par des grandes diſtances occupées, de même que leur campagne, par les jardins des Hollandois. Le premier fauxbourg eſt compoſé de Portugais, qui ſont Chrétiens-Hérétiques, Indiens originairement Malabares ou Bengalis; leurs rues & leurs maiſons ſont des diminutifs du goût de celles des Hollandois.

Deſcription des Faux-bourgs Portugais, Chinois & Indiens.

Le ſecond fauxbourg eſt extrêmement vaſte & peuplé; il eſt compoſé de Chinois, qui, par leur ondulation dans les rues, & leur application dans les boutiques, font voir leur génie actif & induſtrieux. Leurs maiſons, excepté celles des perſonnes riches, qui ſont d'une élégance ſimple, ſont aſſez mal bâties; elles ſont très-ſerrées, & à étages très-bas & mal diſtribués, à cauſe de la grande population; les rues ſont petites par la même raiſon, malpropres, & embarraſſées du produit du travail des Chinois; tout y annonce le caractere de la Nation.

Le troiſieme fauxbourg eſt peuplé d'Indiens de ce vaſte Archipel, ou des diverſes parties de la terre ferme de l'Inde. Il eſt plus vaſte, plus champêtre, & moins peuplé que les deux

autres. Quoique les maiſons & les jardins des riches Maures de la preſqu'Iſle de l'Inde ſoient dans le goût Aſiatique, ils ne cedent point à la beauté de ceux des plus riches Hollandois. Le reſte eſt bâti aſſez ſimplement entre des arbres près des jardins, & ſur le bord des canaux, dont les Indiens ont grand beſoin, à cauſe de l'eau dont ils font un uſage fréquent. Tout y caractériſe également les Habitans, qui, quoiqu'originaires de Pays ſi étendus, ont, à peu de différence près, les mêmes mœurs. Ils ſont droits dans leur façon d'agir, mais un peu ſauvages; ils ſont ſobres, & ne mangent guere que du riz & des fruits; ils vont ſimplement vêtus. Ceux de l'Inde le ſont à l'Indienne, & ceux de l'Archipel ſont entourés à la ceinture d'une piece de toile qui deſcend à mi-jambe; leurs épaules ſont couvertes d'une eſpece de camiſole, large par le bas, qui deſcend juſques à la ceinture; & pardeſſus tout cela, ils portent en écharpe une large piece de toile, couſue par les deux bouts de ſa longueur : elle leur ſert de redingote, lorſqu'ils ont froid, étant aſſez longue pour les couvrir entiérement; elle a la forme d'un ſac ſans fond, aſſez large pour les entourer & ſe doubler. Ils portent cette écharpe roulée & en bandouliere, lorſqu'il fait beau,

& elle n'eſt pas indifférente à leur parure : les deux ſexes ſont également vêtus ; les femmes ont cependant leur camiſole & les pieces de toile de leur ceinture plus longues que celles des hommes, & ordinairement de couleur noire ; elles portent la même eſpece de redingote que les hommes. Leur tête eſt nue, & leurs cheveux ſont différemment noués ou roulés ſur le haut de la tête, à la façon des Chinoiſes. Les hommes portent des eſpeces de chapeaux : les uns ſont très-larges & preſque plats, faits avec des feuilles, à peu près comme les premiers que je vis aux Philippines ; les autres ſont en forme de chaudron, faits avec de la peau de routan très-fine, & treſſée très-ſerrée.

Jardins des Hollandois, & dehors de Batavia.

Les intervalles & la campagne autour de ces trois Bourgs, ſont occupés par les jardins délicieux des Hollandois ; ils ſont également embellis par les canaux qui les diviſent & en font des Iſles & des Iſlots, & par la ſimple régularité des maiſons. Quoiqu'elles ſoient belles & commodes, on n'habite guere dans le jour que deux galeries qu'elles ont ſur les deux faces oppoſées. La premiere, bien meublée & commode, ſert à mettre la compagnie à l'abri de la chaleur, par le frais que le vent y amene ; un des bouts de la ſeconde ſert de cabinet au maître de la maiſon. Il y établit ſon

bureau de commerce au milieu de ſes papiers, de ſes Commis, & de ſes Cenſaux ; l'autre bout ſert à ſon épouſe, qui, au milieu de ſes eſclaves, femmes ou filles, préſide à leur travail de couture & de ménage : ces jardins s'étendent à environ une lieue & demie de la Ville, le long des plus ſuperbes canaux, qui ſont bordés d'arbres & de promenades où regne une ombre continuelle. A cette diſtance commence la diſtribution de pluſieurs rivieres, qui, par des digues bien ménagées, fourniſſent l'eau néceſſaire à tous les canaux de la campagne, & en gardent la plus ample portion pour ceux de la Ville.

Je paſſai mon temps très-agréablement dans ce Pays, tantôt à la Ville, tantôt dans un jardin, tel que ceux dont j'ai parlé. Les Comédies Européennes & Chinoiſes, des eſpeces d'Opéra Javans, mêlés de danſes, la muſique de ces différens Peuples, toutes ces nouveautés me charmoient. J'y vis des enterremens de Javans; les plaintes ameres des aſſiſtans, les pleurs conſécutifs des parens du défunt, les fleurs & les parfums dont ils entourent ſon corps, ſont le ſymbole de la tendre & douce amitié qui les unit.

L'affluence des différentes Nations de l'ancien continent qui abondent ici, me fit remarquer la différence de leur phyſionomie & de

leur caractere, qui eſt plus ou moins ſpirituel & ſérieux, ſuivant qu'on s'éloigne des Pays voiſins de la ligne, & qui eſt modifié en même temps ſuivant le climat, la qualité du ſol & de la nourriture de ces différens Peuples; j'ai depuis ſuivi cette remarque, & je l'ai trouvée plus frappante; mais il m'a paru bien ſingulier qu'il y eût plus d'analogie entre deux parties éloignées de l'Aſie, qu'entre deux autres parties, l'une de l'Europe, & l'autre de l'Aſie, quoiqu'elles fuſſent plus voiſines que les premieres; je ne puis l'attribuer qu'à l'origine de leur population.

Je vis auſſi au dehors de cette Ville les Temples des Chinois, où regne leur bon goût, comme dans l'élégance de leurs maiſons. Ces Temples ſont ornés des ſtatues des anciens Chinois, dignes d'être vénérés; devant ces ſtatues ſont des autels où brûlent ſans ceſſe des eſpeces de meches. Leurs Prêtres font des ſacrifices que j'ignore, & ils préſentent chaque ſoir des offrandes à l'objet de leur culte, en brûlant certains papiers diverſement peints & inſcrits, & en battant la caiſſe après la priere. Ils allument, ſur-tout en certains temps de la lune, beaucoup de flambeaux & de lanternes; la lumiere & le ſon font une grande partie de leur culte, & le feu eſt le ſymbole de l'amour

Temple Chinois, leur Culte.

qui enflamme leur cœur, comme le ſon exprime le déſir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prieres. Je trouvai du moins cette idée vraiſemblable, par le rapport qui ſe trouve entre ce bruit & celui du grand tambour, qui étoit autrefois à la porte du palais des Empereurs de la Chine. Tout ſujet avoit droit de le battre lorſqu'il vouloit obtenir une audience extraordinaire, & le Souverain ne la refuſoit jamais dès qu'il entendoit le ſon du grand tambour.

Les femmes des Aſiatiques riches ne ſortent preſque jamais, & les Chinois ſe marient pour la plupart ſans connoître leurs futures femmes. Le logement d'une fille Chinoiſe à marier eſt ſeulement indiqué par des vaſes ſur les fenêtres. Les Javans ſont grands & bien faits; ils ont l'abord plus noble que les Indiens des Philippines, & une phyſionomie douce. Les Malayes au contraire ſont petits & gros, ayant les yeux & la phyſionomie bourrus; je ne puis d'ailleurs parler avec certitude des mœurs des uns ni des autres, les ayant peu fréquentés, puiſque j'étois logé chez une famille Européenne; je n'ai d'eux que des idées vagues & incertaines.

Idée des Javans & des Malayes.

On ſe plaint à Batavia du peu de ſalubrité des eaux & de l'air. Je m'y portai cependant

fort bien, ne buvant que de l'eau, & ne mangeant que du fruit & des légumes. Cette façon de vivre eſt oppoſée à celle qui eſt en uſage chez les Européens ; mais elle eſt pareille à celle des Indiens : j'y fis très-bonne chere ; toute ſorte de jardinage & de productions des quatre ſaiſons d'Europe y abondent. Les fruits du Pays y ſont auſſi très-communs & en quantité ; comme il part tous les ans, au mois de Mai, un vaiſſeau de Regiſtre, j'écrivis en Europe par cette occaſion.

Je ne pus m'empêcher de comparer la ſûreté de ces poſſeſſions avec celles des Philippines. Il eſt ſurprenant que depuis le temps que les Hollandois poſſedent ce Pays, ils ne puiſſent ſe maintenir tranquilles dans leurs comptoirs éloignés. Ils ſont ſans ceſſe en guerre, & ſans ceſſe vainqueurs. C'eſt cependant une hydre d'où renaiſſent ſans ceſſe de nouvelles guerres. Ils venoient d'en terminer deux, une aux Moluques & l'autre à Malaca ; ils en faiſoient une conſidérable à l'eſt de Java, & ils alloient en entreprendre une autre à Sumatra, contre le Roi de Palimban. Ils entretiennent deux Compagnies de Cavalerie Européenne auprès de l'Empereur de Java, ſous prétexte de lui faire honneur, & toutes les avenues de Batavia ſont bordées de forts,

On ferme toujours les portes de la Ville lorſqu'on y célebre le Service divin, ou que l'on y fait une exécution publique, quoiqu'il y ait cependant une forte garniſon & une immenſe quantité d'Européens.

Le Conſeil de Batavia couronne les Rois Indiens, alliés des Hollandois, après avoir porté, par force ou par adreſſe, leur Nation à les approuver, & à embraſſer plutôt le parti de l'un que de l'autre, ſuivant que les Hollandois les croient attachés à l'intérêt de leur Compagnie.

Ils leur laiſſent d'ailleurs tout l'extérieur de la grandeur & de la royauté, & ils reçoivent leurs Ambaſſadeurs avec beaucoup d'honneurs. J'en vis arriver un qui étoit chargé des affaires du Roi de Palimban, dont la Compagnie étoit mécontente; l'Introducteur des Etrangers, qu'on nomme Chabandar, & qui eſt le dernier des Conſeillers des Indes ou Edlers, alla le recevoir en grand cortége à ſon débarquement. L'Ambaſſadeur lui remit la lettre de ſon Souverain, qui fut miſe ſur un carreau ſoutenu d'un grand baſſin d'argent, & portée par un Officier prépoſé; elle étoit eſcortée, de même que l'Ambaſſadeur, par un nombreux détachement. Le canon de l'Amiral, & une décharge de mouſ-

queterie, accompagnerent la préſentation de cette lettre, & le cortége ſe mit en marche pour le château. Le Conſeil y étoit aſſemblé, & les avenues étoient bordées de troupes : l'Ambaſſadeur étant arrivé au château, & ſa lettre préſentée au Conſeil, le canon de l'Amiral, & une ſeconde décharge de mouſqueterie, précéderent ſa lecture, & un égal honneur la ſuivit. L'Ambaſſadeur ſe retira, & le Conſeil ſe ſépara.

Les Conſeillers jouiſſent d'une grande diſtinction, & lorſque le Général, qui eſt leur Chef, eſt en marche, ſa voiture eſt eſcortée d'un détachement de Cavalerie, & précédée de pluſieurs trompettes qui annoncent ſon arrivée. L'on eſt obligé de faire arrêter ſa voiture, & de mettre pied à terre & de s'incliner.

Lorſque les Conſeillers marchent, leurs voitures ſont précédées de deux Coureurs ; eux ſeuls peuvent en avoir ce nombre, & un cortége de voitures avec de la muſique. Lorſqu'ils paſſent, toutes les voitures ſont obligées de s'arrêter, comme pour le Général, & ceux qui ſont dedans, de ſe lever ſeulement. La permiſſion d'avoir des carroſſes dorés, eſt auſſi réſervée à l'état immédiat après celui des Conſeillers. L'on a établi une

impoſition très-ſage ſur les voitures ; elle eſt conſidérable, & en proportion inverſe du rang de ceux qui les poſſedent ; en ſorte que le Conſeiller des Indes paye très-peu, & que le plus bas état paye beaucoup

Les Eſpagnols au contraire ſont tranquilles poſſeſſeurs de leurs Iſles, & n'ayant des ennemis qu'au dehors, ils n'ont rien à craindre de leurs ſujets. Ils ſont cependant, proportion gardée, plus nombreux que ceux des Rois alliés, ou plutôt ſujets des Hollandois.

La grandeur attachée à l'état de l'Officier en place, & qui regarde ſeulement la Nation, eſt accompagnée de très-peu d'honneurs & de force ; c'eſt ſa perſonne ſeule & ſes démarches qui en impoſent. Un ſeul Alcalde, ſans ſoldats, gouverne dix mille Indiens ; ils le déteſtent, à la vérité, au moins autant que ceux-ci déteſtent les Hollandois, mais ils ne ſe révoltent pas. J'attribue cette différence à l'égalité de Religion de l'Indien des Philippines avec celle de ſon Souverain, à l'attention des Moines, Curés des Paroiſſes, qui, pour le bon ordre, valent mieux qu'une Compagnie de Grenadiers, & au défaut de Chefs qui puiſſent faire fomenter & éclore le parti Indien.

La ſévérité des Hollandois eſt au moins auſſi

auſſi grande que celle des Eſpagnols : tout le monde ſait l'abaiſſement dans lequel ils tiennent les Indiens, qui leur ſont directement ſoumis, & le carnage qu'ils firent des Chinois qui s'étoient révoltés. On empala, pendant mon ſéjour à Batavia, un criminel plus cruellement qu'en Turquie, & on le laiſſa ſix jours au pal, juſqu'à ce que la pluie le fît mourir de ſes plaies; on en décolla un autre; & un Prince de cet Archipel étoit détenu dans une priſon perpétuelle, ſur une porte du château, tandis qu'un autre Prince, qui étoit de l'Iſle de Ceylon, l'étoit également, mais pas ſi à l'étroit.

La ſévérité des Eſpagnols ne cede point à celle-là. Leur rigidité au Mexique, & la pauvreté des deſcendans de Montezuma, intéreſſent en faveur des Mexiquains; & le carnage qu'ils firent lors de la révolte des Indiens & des Chinois, ainſi que la pauvreté des deſcendans des Datous des Philippines, n'excite pas moins la pitié; enfin l'on eſt également touché du traitement qu'eſſuya à Manilla un malheureux Prince Indien, qui étoit venu s'y réfugier.

Ce Prince, nommé Iſraël, étoit Souverain de Holo & de pluſieurs autres Iſles adjacentes, d'une partie de Mindanao, & d'une

autre partie de Borneo. Etant en guerre avec un de ſes oncles, il étoit venu chercher aſile & ſecours chez les Eſpagnols ; il avoit apporté beaucoup de richeſſes, & il envoya en préſent au Roi d'Eſpagne, deux perles poires d'une groſſeur conſidérable ; il ſe fit même baptiſer avec toute ſa famille, & ſe défit de ſes femmes, car il étoit Mahométan. On eut cependant la dureté dans la ſuite de lui enlever par fineſſe tout ſon bien, de faire quaſi eſclaves ſes proches parentes, de les maltraiter de coups, & après l'avoir réduit à une extrême miſere, on finit par l'empriſonner lui-même ; il n'a recouvré ſa liberté & ſes Etats qu'à l'arrivée des Anglois à Manilla, qui le prirent ſous leur protection.

Les ordres de la Cour d'Eſpagne tendent cependant à protéger l'Indien, & à n'en faire, s'il eſt poſſible, qu'une même Nation avec l'Eſpagnol. C'eſt pour cela qu'ils favoriſent les mariages entre les Indiens & les Eſpagnols ; c'eſt le véritable moyen de réuſſir dans le projet de former une Colonie nationale avec des ſujets étrangers ; au lieu que les poſſeſſions Hollandoiſes ne ſeront jamais que des comptoirs établis chez des Etrangers. L'on ne doit donc l'incorporation de tant de ſujets Indiens qui ſe regardent comme Eſpagnols,

qu'à cette politique à laquelle commence à céder le génie altier du particulier Européen.

Je n'ai point parlé des productions ni des animaux des environs de Batavia : ils ſont généralement connus par ſa grande fréquentation. Je dirai cependant que j'y trouvai une nuit un animal qui eſt peut-être une *Armadilla*. Il avoit environ un pied de longueur, des pattes très-courtes avec des doigts & des griffes ; le muſeau étoit pointu & la queue longue ; il avoit l'œil vif & benin, de même que la phyſionomie ; il étoit tout couvert d'écailles d'un pouce au moins de largeur. J'étois avec un Officier Suiſſe, qui le prit d'abord pour un Caïman, car il venoit du bord de l'eau, & il traverſoit la rue : il lui donna un coup de couteau de chaſſe qui ne le bleſſa point, par la dureté de ſes écailles ; croyant que c'étoit un animal malfaiſant, je lui donnai un coup d'épée qui le perça au défaut des écailles. Cet animal ſe ſentant bleſſé, ſe replia comme une boule, & ſentant la pente du ſol, il rouloit du côté de l'eau avec une très-grande vîteſſe, genre de fuite que ſon inſtinct lui indiquoit : en cette forme ronde, il ne ſe ſervoit point de ſes pattes, qui, de même que ſa tête, étoient cachées ſous ſon dos & ſous ſa queue ; nous le repouſsâmes

Quadrupede couvert d'écailles.

vers le haut du bord avec le pied, & l'ayant ſaiſi, nous l'apportâmes ſuſpendu par la queue; il vécut pendant ſept à huit jours aſſez familiérement; il cherchoit à ſe tapir dans la terre, & il étoit couvert de fourmis. Je ne ſais ſi ſa qualité ou ſes bleſſures les attiroient, je crus qu'il en mangeoit; lorſqu'il voyoit qu'on prenoit garde à lui, il ſe replioit en deſſous, & il ne paroiſſoit alors ni patte ni tête ni queue, mais il formoit une boule couverte de dures écailles. Il n'étoit pas méchant, & l'on me dit que l'on croyoit que les Portugais l'appeloient *Bichou - Bergougnoſou*, ou le petit animal honteux. Il mourut ſept à huit jours après, des ſuites de ſa bleſſure.

Bombay étant le ſeul port ſûr, commode & fortifié de la Terre-Ferme de l'Inde, & par ces raiſons le plus conſidérable, je me propoſai d'y paſſer, & je m'embarquai ſur un vaiſſeau Anglois, qui, allant à Surate, devoit y relâcher pour ſon commerce.

*Fin de la premiere Partie.*

# VOYAGES
## *AUTOUR*
# DU MONDE,
## *ET*
## VERS LES DEUX POLES,
## *PAR TERRE ET PAR MER.*

### SECONDE PARTIE,

*CONTENANT le Voyage depuis Batavia, par la voie de l'oueſt, juſques en France, en paſſant par l'Océan des Indes, le Pays des Marates, les Provinces de Guzarat & de Baſſein, le Golfe Perſique, l'Aſie, & la Mer Méditerranée.*

# VOYAGE
## *AUTOUR*
# DU MONDE,
## PAR TERRE ET PAR MER.

## CHAPITRE PREMIER.

*TRAVERSÉE de Batavia à Bombay & à Surate, avec mon ſéjour dans ces deux Villes.*

Départ de Batavia par Bombay, le 2 Août 1769.

NOUS mîmes à la voile de Batavia pour Bombay & pour Surate, le 2 Août 1769 ; nous laiſsâmes les Mille-Iſles à ſtribord, Hondrus & ſes Iſles voiſines à bâbord ; & à l'entrée de la nuit nous eûmes dépaſſé tous leurs écueils. Pendant la nuit nous doublâmes Bantam, & nous donnâmes dans le dé-

troit de la ſonde, de ſorte qu'au jour nous laiſſions derriere nous Towards-Peper. Nous prîmes du ſud pour paſſer entre l'Iſle du Prince & la terre de Java, où nous fîmes de l'eau; nous gouvernâmes enſuite à l'oueſt-ſud-oueſt, juſques à ce que nous euſſions atteint la latitude de douze degrés; lorſque nous fûmes par cette latitude, nous fîmes l'oueſt; les vents avoient été permanens au ſud & ſud-ſud-oueſt, ils ne varierent à l'eſt & eſt-ſud-eſt, que vers le méridien des Iſles Maldives.

Route juſques au nord des Iſles de l'Amirante & autres.

Nous paſſâmes entre les Iſles de l'Amirante, que nous ne vîmes point, & nous faiſions l'oueſt-nord-oueſt; nous prîmes enſuite la route par le nord-oueſt, & lorſque nous fûmes par la latitude ſud de ſix degrés, & par le méridien de l'Iſle-Bourbon, nous fîmes le nord; les vents étoient toujours à l'eſt & eſt-ſud-eſt: ils commencerent bientôt à mollir, & ils furent petits juſques aux ſept degrés de latitude nord, où nous eûmes quelques jours de calme, & des orages; enſuite les vents changerent à l'oueſt.

C'étoit la ſeconde fois que je me trouvois au large & au changement des climats, où les vents ſont différemment reglés ſuivant les ſaiſons. Je m'étois trouvé dans cette circonſ-

tance avant d'aborder aux Iſles Philippines, & je m'y retrouvois ici ; je ne pus donc m'empêcher de faire quelques réflexions à ce ſujet.

Réflexions ſur la cauſe des vents alizés & ceux d'oueſt, & ſur les pluies.

J'avois d'abord vu aux environs des Tropiques, dans l'Océan, dans la mer du ſud & dans la mer des Indes où j'étois, les mêmes vents conſtans dans la partie de l'eſt ; mais ils prenoient du nord ou du ſud, ſuivant la qualité de la latitude où l'on ſe trouvoit. J'avois vu que dans tous les Pays, lorſque le ciel eſt ſerein, le vent d'eſt, ou de cette partie, eſt beaucoup plus fréquent que celui de l'oueſt. Je ſavois que le vent au nord-oueſt par la latitude nord, & au ſud-oueſt par la latitude ſud, amenoit le beau temps, & qu'au contraire il amenoit la pluie, lorſqu'il étoit au nord-oueſt par la latitude ſud, & au ſud-oueſt par la latitude nord. Je ſavois auſſi que le vent au ſud-eſt par la latitude nord, & au nord-eſt par la latitude ſud, amenoit la pluie, & qu'au contraire il amenoit le beau temps lorſqu'il étoit au nord-eſt par la latitude nord, & au ſud-eſt par la latitude ſud ; mais je croyois que cela ne pouvoit être regardé que comme provenant d'une cauſe ſeconde ou troiſieme.

J'avois remarqué qu'en Amérique, aux Iſles Philippines, & je ſavois qu'également

à la côte de l'Inde où nous allions aborder, les vents étoient à la partie de l'oueſt dans le temps des pluies. Ce temps arrivoit entre un tropique & la ligne, lorſque le ſoleil étoit le plus proche de la ligne perpendiculaire de ce climat ; en ſorte que le ſoleil ſe trouvant entre le tropique nord & la ligne, les pluies y tomboient, & que le temps étoit beau entre la ligne & le tropique ſud ; il en étoit de même de la partie du ſud vis-à-vis de celle du nord pour le ſoleil & pour la pluie, chacun dans ſa ſaiſon & ſon climat : mais ces pluies & ce vent d'oueſt ne ſe faiſoient reſſentir qu'à terre, ſur les côtes ou dans des mers qui, par leur voiſinage ; pouvoient recevoir influence des côtes ſujettes à cette révolution.

Je vis que les vents d'eſt ou aliſés ſouffloient tout autour du globe entre les tropiques, ſans autre interruption que celle cauſée par l'attraction des humeurs pompées par le ſoleil, lorſqu'il approche de la perpendiculaire d'un lieu ; alors ces vents aliſés changent de cours, & prennent celui de l'oueſt : ils ſont connus ſous les diverſes dénominations, de mouçon d'oueſt aux Indes, d'hivernage aux Iſles de France & Antilles, & de temps de pluie aux deux côtes de l'Amérique, à celles d'Afrique, de la Chine, & de l'intérieur des mers de

Perſe & d'Arabie. J'avois auſſi remarqué que dans les Pays élevés en latitude, les vents d'oueſt ſouffloient dans le temps des pluies.

Les vents s'étant cependant décidés à l'oueſt, nous fîmes le nord-nord-eſt, & peu après le nord-eſt, juſques à la latitude de quatorze degrés. Nous mîmes alors le cap à l'eſt-nord-eſt, les vents étant au nord-oueſt. Nous croyions être près de la ſonde; on jeta le plomb, & on trouva 70 braſſes fond de ſable. Nous fîmes route à l'eſt, & nous découvrîmes la terre, que nous reconnûmes être celle des montagnes de Baſſein; peu après on découvrit Carangear & l'Iſle de Bombay. Nous étions par trente braſſes, & nous gouvernions ſur la pointe de Malabar; la nuit vint, & nous tînmes cette route juſques vers onze heures, qu'étant par douze braſſes de fond, & les vents étant au nord-oueſt, on tint le plus près à l'oueſt-ſud-oueſt: nous conſervâmes cette mauvaiſe bordée juſque vers les cinq heures du matin, & c'étoit trop long-temps. La dérive & les courans nous ayant portés rapidement dans le ſud, nous nous trouvâmes au jour ſous Chaoul; c'eſt un morne qui eſt ſitué ſur la Terre-Ferme au ſud de l'entrée de Bombay. Nous étions donc beaucoup tombés ſous le vent; nous lou-

voyâmes : mais les vents ayant fraîchi considérablement toujours au nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt, ils nous dériverent pendant deux jours. Il ne nous reſtoit des vivres que pour trois jours, & il fut queſtion de relâcher à Rajepour; c'eſt une eſpece de port dans une baie ſituée ſur la Terre-Ferme; mais on connoiſſoit peu ce mouillage, qui d'ailleurs étoit peut-être encore critique dans cette ſaiſon, qui étoit la fin de celle des vents d'oueſt. On agita auſſi d'aller faire des vivres à Goa : ſi on eût pris ce parti, cette même ſaiſon des vents d'oueſt nous eût mis dans le cas de repaſſer de nouveau la ligne, pour nous remettre au vent de Bombay; ce qui eût alongé de beaucoup notre traverſée. Les vents ſauterent cependant au ſud-oueſt avec force; nous nous relevâmes un peu dans le nord; ils calmerent après cinq jours, & les briſes ſe renvoyant du ſud-eſt à l'oueſt-nord-oueſt, nous regagnâmes la vue de Chaoul & de Carangear. Bientôt après nous vîmes les White-Rounds de Wold-Womans-Iſland & ſon fanal. Ces White-Rounds ſont des reconnoiſſances que l'on a bâties en rond & en arcades; ils reſſemblent à de grands pigeonniers fraîchement blanchis. Ils ſont ſur une langue de terre très-baſſe, qui tient au ſud

de l'Isle de Bombay, & que l'on nomme Olo-Womans-Island, ou l'Isle des vieilles Femmes. L'on entretient aussi de pareilles reconnoissances sur l'Isle de Bombay; l'église de la Ville en sert aussi, de même que celle d'un bourg nommé Mahim : il est situé au nord-oueſt de l'Isle, & il est varié par des arbres très-hauts qui servent à le faire reconnoître.

Lorsque nous fûmes à trois lieues dans le sud-oueſt de l'Isle de Bombay, nous étions par quinze brasses de fond, & ayant appelé un Pilote, il nous fit d'abord faire l'est pour doubler un grand banc de roches qui est à la pointe de l'Isle des vieilles Femmes; il s'étend en deux pointes dans le sud-est & dans le sud-oueſt, jusques à une lieue au large; nous nous tenions à une lieue & demie de terre. Lorsque nous eûmes doublé ce banc, nous l'arrondîmes en mettant le cap au nord-est & ensuite au nord nord-est; mais nous ne rangions pas la côte de Bombay plus près que par le fond de sept brasses. Nous laissâmes à bâbord les roches Sunquen & Droven, qui sont toutes les deux en dedans de la pointe du fanal des vieilles Femmes. Celle de Sunquen étant la plus en dehors & la plus au large, est par conséquent la plus dangereuse. Elle est dans la même direction

que celle du baſtion nord-eſt du fort & la maiſon de Maſâgon. Cette maiſon, qui eſt entretenue & blanchie pour cette reconnoiſſance, eſt remarquable par ſa forme carrée, par ſa blancheur & par ſa ſituation ſous une hauteur au nord-eſt de la ville de Bombay. La roche nommée Droven eſt plus en dedans & plus à terre que celle de Sunquen ; elle eſt dans la même direction que celle d'un bois de cocotiers planté ſur l'Iſle des vieilles Femmes & un haut tronçon de cocotier que l'on entretient à cet effet dans la partie nord-oueſt du fort. Il faut cependant que ce bois de cocotiers des vieilles Femmes ſoit un peu ouvert dans l'oueſt, c'eſt-à-dire qu'il ſoit un peu à l'oueſt du tronçon du fort. Il faudroit ranger la côte de trop près, pour aller chercher cette roche. Enfin nous gouvernions au nord & nord $\frac{1}{4}$ nord-eſt, en ſorte qu'une petite Iſle nommée Croſſ, nous reſtoit par les écoutes de foc de bâbord. Lorſque nous fûmes dans la rade, nous rangions l'Iſle à une portée de pierrier. Il faut ſe méfier d'une autre roche nommée Midle-Ground, qui reſte dans l'eſt $\frac{1}{4}$ ſud-eſt de l'égliſe de Bombay, à la diſtance d'une petite lieue ; les vaiſſeaux ſont mouillés à terre d'elle & près de la Ville, qu'on peut accoſter ſans riſque à la portée de la voix.

L'Iſle des vieilles Femmes n'eſt iſolée de celle de Bombay que par une plage de roches qui ne ſont tout-à-fait couvertes que dans les grandes marées. Quoiqu'à fleur d'eau à la haute mer, elle n'eſt abordable que difficilement, même dans ce temps, car elle eſt bordée de roches. Sa communication avec Bombay eſt occupée par une batterie dominante; l'on voit enſuite les glacis de la Ville, dont les murs bordent la mer, & en même temps deux batteries en avant & ſur ſes glacis; la tête des foſſés a auſſi, ſous le baſtion de cette partie, un ouvrage défendu. Ce baſtion, ſa courtine & le baſtion oppoſé qui les flanquent, ont également du canon pour protéger la baie; mais ce dernier en a une double batterie. Une petite anſe laiſſe enſuite l'eſpace d'un petit port qui eſt bordé par l'arſenal, par des baſſins de conſtruction & par diverſes maiſons de la Compagnie & des particuliers. Le mur de la Ville reprend ſur la pointe oppoſée de ce port, & s'étend juſques à un petit fort carré que les Portugais avoient conſtruit: cette Ville eſt aſſez bien fortifiée pour protéger la mer. Elle l'eſt moyennement du côté de la terre, étant entourée d'un ſimple mur garni de très-petits baſtions, mais bordés par un foſſé profond

& par un glacis bien entretenu ; quelques-unes des portes ont des demi-lunes. Une hauteur très-voiſine nommée Hongary, m'a paru être très-importante.

Cette Ville, quoiqu'aſſez bien peuplée, & ayant quelques belles maiſons, eſt généralement mal bâtie & ſans ordre : elle a les faux-bourgs de Hongary & de la Palmeyra ; ce dernier eſt agréable & très-peuplé d'Indiens.

L'Iſle eſt très-étroite en certains endroits, où elle n'a qu'environ demi-lieue de largeur ; mais elle a plus d'étendue vers la partie du bourg de Mahim ; elle eſt généralement peu abordable, même du côté de la baie, ſur-tout à baſſe mer : le ſol y eſt ſouvent inégal ; il eſt cependant aſſez peu élevé, mais à pic, ou bordé de roches ; il n'eſt qu'un compoſé de gravier de roches, mêlé d'un peu de terre : la bonté du mouillage & du port, qui eſt le ſeul commode & de cette qualité dans toute la Terre-Ferme de l'Inde, a rendu cette Iſle habitable ; elle eſt cependant devenue, par cette raiſon, d'une très-grande conſéquence, & je la regarde comme la baſe du pouvoir des Anglois dans cette partie du Monde.

La ſtérilité de ſon ſol y rend la vie difficile ; mais les Anglois trouvoient chez les Marates de Salcet, de Baſſein & de la Terre-Ferme,

Ferme, les vivres qui leur ſont néceſſaires. Le nouvel accroiſſement de leurs poſſeſſions dan ces parties, a beaucoup favoriſé la bonté & la ſûreté de la poſſeſſion de Bombay.

Le vaiſſeau ſur lequel j'avois paſſé ayant rempli l'objet de ſon commerce pour Bombay, & étant deſtiné pour Surate où j'avois deſſein de me rendre, nous appareillâmes le 25 de Septembre; mais le vent étant contraire, pour ſortir, nous fûmes obligés de louvoyer. Les longues bordées de deux roches qui ſont au loin, nous tenoient alors en méfiance; elles ſe nomment pieds de Carangear & roc de Chaoul, du nom des mornes qui les avoiſinent, & qui, comme on l'a vu, ſervent de reconnoiſſance aux vaiſſeaux qui viennent du large, & lorſque l'Iſle de Bombay eſt couverte par les terres plus élevées de l'intérieur. Chaoul eſt un gros morne qui préſente une forme preſque ronde; il eſt très-haut & ſur la Terre-Ferme au ſud de Bombai. Carangear eſt auſſi un morne aſſez haut, qui eſt ſitué ſur une Iſle qui eſt à terre de celle de Bombay; il s'éleve en forme de deux pymarides tronquées en courbe d'ellipſe; cette inégalité le fait diſtinguer en grand & petit Carangear.

Lorſque nous eûmes doublé les pointes des rochers des vieilles Femmes, nous gouver-

nâmes au nord-nord-oueſt, & nous conſervions la ſonde de douze braſſes; les briſes de terre qui ici venoient du ſud-eſt étoient très-foibles; celles du large, qui y venoient du nord-oueſt, & par conſéquent contraires, étoient très-fraîches. Les courans & le juſan portoient au ſud; auſſi nous gagnions très-peu lorſque nous ne mouillions pas à propos, ou que le juſan & la briſe de terre étoient dans le même temps.

Nous ne vîmes qu'au bout de huit jours le Cap de Saint-Jean; il forme l'entrée du golfe de Cambaye, & il eſt connoiſſable par le pic de Saint-Jean, qui eſt dans le ſud à lui; ce pic, placé dans un défaut de montagnes, s'éleve ſeul & très-haut, en forme d'aiguille. Le lendemain nous arrondîmes le Cap à la diſtance de quatre lieues, à cauſe des roches qui l'avoiſinent; nous nous tenions par la ſonde de quinze à dix-huit braſſes, & nous évitions, du côté du large, celle de douze qui avoiſine un banc étendu, dangereux, & aſſez à pic, qui regne dans le milieu de ce golfe. Notre route nous faiſoit couper la ſinuoſité que la côte des Marates & de Damum forment ici, & le 6 de Septembre nous découvrîmes les vaiſſeaux qui étoient mouillés dans la rade de Surate. Nous y mouillâmes auſſi le lende-

Le 6 Septembre 1769.

main par dix braſſes fond de vaſe; la côte eſt ſaine aux approches de la rive droite de la riviere; mais elle ne l'eſt pas autant vers la rive gauche. Cette rade eſt belle, mais elle eſt expoſée à tout vent, & éloignée de terre; le courant n'y étoit pas ſi fort que dans le golfe & dans Bombay; mais dans le temps des pluies, ce mouillage eſt impraticable, à cauſe de la force du courant, de la crue de la riviere, des gros vents & de la groſſe mer; le bord de la mer eſt alors preſque tout noyé. On ne diſtinguoit du mouillage qu'un village qui eſt ſur la rive droite, à la diſtance d'environ une lieue de la pointe de ce bord de la riviere. La ville de Surate eſt ſur la rive gauche, à environ cinq lieues de l'embouchure; les bâtimens d'environ trois cents tonneaux ſeulement peuvent y remonter dans la ſaiſon des temps ſecs; mais dans celle des pluies, les vaiſſeaux de la rade peuvent y venir hiverner. Je m'y rendis dès notre mouillage; j'y vis le Château qui eſt enclavé dans la Ville, & ſitué ſur le bord de la riviere. Cette fortification, quoique irréguliere & d'un goût différent de celui d'Europe, eſt cependant aſſez bonne. C'eſt un compoſé de très-groſſes tours ou ouvrages en ligne courbe qui ſe flanquent mutuellement; ils ſont en amphithéatre, &

forment par conſéquent des batteries doubles; ils dominent la Ville & la riviere; l'alentour eſt clair, à une aſſez grande diſtance; mais le corps du bâtiment, quoique ſolidement conſtruit dès ſon origine, mérite par ſon antiquité bien des réparations, ſur-tout du côté de la riviere. Quoique les pavillons Anglois & Maures y ſoient également arborés, il eſt entiérement au pouvoir des premiers; ils ont preſque le même pouvoir dans la Ville, quoique leurs troupes n'en occupent que certaines portes & un baſtion. Le reſte eſt gardé par les troupes du Nabab, qui, dans les affaires importantes, n'a que l'apparence de l'autorité, comme tous les autres Princes de l'Inde, avec leſquels les Anglois ſe ſont alliés.

Les Marates de Guzurat ont auſſi ſous leur garde deux portes de cette Ville au mur de la premiere enceinte; car Surate eſt formée d'une Ville enclavée dans une autre. Elle leur paye quelquefois tribut, lorſqu'ils ſont aſſez forts pour l'exiger.

Tout annonce combien cette Ville eſt conſidérable, la richeſſe ou l'aiſance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, une populace nombreuſe, le bon marché & l'abondance de toutes les néceſſités de la vie, les belles maiſons, quoique dans le

goût Maure, la vaſte étendue de la Ville; tout, dis-je, en annonce l'immenſité.

Je vis ſortir le Nabab, dont l'eſcorte étoit de trois mille ſoldats, outre un même nombre de gens à pied & à cheval, & en palanquin; cette marche donnoit l'idée de la pompe Aſiatique. Il avoit à ſa ſuite une muſique très-bruyante, pluſieurs chameaux, & quatre éléphans richement ornés. Pompe du Nabab.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'humeur laborieuſe des Gentils & de leurs femmes. Outre quelques Banians qui s'adonnent au commerce par état, les Gentils des baſſes Caſtes font dans ce Pays tous les travaux pénibles; certaines de ces Caſtes croient à la Métempſycoſe. Gentils.

Il y a une autre eſpece de gens, qu'on nomme Parſes ou Perſans, qui ont conſervé quelques reſtes de la loi de Zoroaſtre, & qui adorent la Divinité ſous l'emblême du feu: ils pouſſent la charité aſſez loin, pour entretenir une maiſon où l'on prend ſoin des animaux malades, & où l'on donne à manger à ceux qui ont faim. Guebres.

L'on m'aſſura des choſes preſque incroyables des pénitences des Yoguis ou Pénitens Gentils. Les uns reſtent toute leur vie un bras en l'air; d'autres ne marchent jamais, & font le Yoguis.

tour d'un Royaume, étendus à terre, en rampant ſur le ventre; d'autres ne bougent pas de la place où on les a mis, quand même un chariot ſeroit prêt à leur paſſer ſur le corps, & ils ſe feroient écraſer, ſi une ame charitable ne les prenoit par la main pour les éloigner du danger. Un jour je vis un de ces Yoguis faiſant une très-rude pénitence, que la décence ne permet pas de rapporter, & prêchant ſur le bord d'un lac, voiſin d'une pagode; il lui prit fantaiſie de me ſuivre en prêchant, & il ne me quitta que lorſque je repaſſai devant le lac où je l'avois rencontré. Ces Yoguis ſont en vénération, & il eſt d'uſage de leur laiſſer prendre, ou de ne pas leur refuſer ce qu'ils demandent. Celui-ci prit diverſes choſes chez le Banian où j'allois, & on le ſouffrit patiemment.

Religions de Surate.

Les Habitans de cette grande Ville qui compoſent le haut état, & la moitié au moins du reſte, ſont Mahométans; les Gentils ſont enſuite les plus nombreux; les Parſes le ſont moins; les Juifs & les Chrétiens ſont en petit nombre, & ces derniers ne paſſent pas le nombre de cinq cent.

## CHAPITRE II.

*ROUTES de Surate à l'Iſle de Salcet, & retour à Surate par les terres des Marates des Provinces de Guzurat & de Baſſein, avec divers ſéjours.*

AYANT deſſein de connoître les Marates, je fis faire des habits à la façon du Pays, & ayant pris un guide de leur nation, je partis ſix jours après mon arrivée.

Culture du Pays.

Je trouvai des villages de quatre en quatre lieues, & quelquefois plus près; leur voiſinage étoit ſemé de maïs, de quelque peu de riz, de légumes, & d'autres grains dont on fait de l'huile, ou d'autres, de la tige deſquels ont fait des cordages. Le Pays eſt très-coupé de rivieres, qui ne ſont conſidérables qu'au temps des pluies.

Le lendemain, à dix petites lieues ou *coſſ* de diſtance, j'arrivai à Nauſary, Ville de moyenne grandeur, où l'on fabrique des toiles de coton; il y a un Fort Marate & des Pagodes, des jardins & des parterres charmans. J'étois ſurpris de voir la familiarité de toutes ſortes d'animaux qui ſe jouoient librement

devant nous. Les arbres étoient couverts d'oiſeaux, qui ne fuyoient pas à notre approche, de ſinges & d'eſpeces d'écureuils qui ſautoient légérement ſur nos têtes, de branche en branche, ou ſur les toits des maiſons; les autres quadrupedes étoient auſſi doux, ce qui nous mettoit également hors de crainte de leur part. Heureux effet de la coutume de ces Peuples, qui ne tuent aucun animal! Ils ſont diviſés en Caſtes, & la plus baſſe mange certaines fois de la viande. Le Gentil ordinaire ne mange que du poiſſon, des légumes ou des fruits; mais le Banian & le Brame, qui eſt la plus haute Caſte, ne vit que des productions de la terre; il mange cependant du beurre & du lait. A mon arrivée à Nauſary, j'étois très-fatigué de ma route à pied; je louai un bœuf, monture ordinaire de ce Pays, & je continuai ma route pour Gondivy. Je fus bien ſurpris, lorſqu'à mon dîner, on m'y donna pour plat des feuillages que je fus obligé de jeter moi-même, après avoir mangé ce qu'on m'avoit ſervi deſſus. L'on me donna auſſi une feuille pour gobelet, que je jetai de même. Aucun Gentil ne vouloit y toucher, & c'eſt chez eux une ſouillure que de toucher au même endroit qui l'a été par la bouche d'un homme d'une autre Caſte; les Maures,

Mœurs & uſages des Gentils.

les Gentils, les Parſes & les Chrétiens ont tous les uns envers les autres la même façon d'agir. Ces Parſes, qui ſont très-nombreux au village de Gondivy, ſont les mêmes qu'à Surate. Ils deſcendent des anciens Habitans de la Perſe, qui, pour cauſe de Religion, furent chaſſés par le vainqueur, & ſe ſont répandus dans ce Pays.

Chef lieu des Guebres.

Après avoir traverſé huit lieues de Pays de pacage, preſque déſert, j'arrivai de Gondivy à Pardy, petite Ville formant l'apanage de ſon petit Souverain. Le lendemain j'arrivai à Deman ou Damum; je ne m'y arrêtai pas, n'ayant pas voulu me faire connoître au Gouverneur, qu'il étoit néceſſaire de voir, & j'allai loger à un quart de lieue de là, dans un Bourg, compoſé de quelques Chrétiens & de beaucoup de Gentils. Ceux-ci ſont ici ſujets des Portugais, qui ont environ quatre lieues de côtes, où ſont cinq ou ſix villages, ſur un ſol extrêmement ſec; leur pauvreté eſt extrême, & j'y vis des Chrétiens obligés, pour vivre, d'aller chercher du travail chez les Marates: ils ſont cependant généralement pareſſeux & orgueilleux. C'étoit le premier endroit depuis mon départ, où je logeois chez des Chrétiens, n'y en ayant point d'établis ſur la route de là à Surate. Je dépaſſai le lendemain les jolis

Poſſeſſion Portugaiſe.

villages Marates de Narguoil & de Barauly, & le ſurlendemain, après ſept jours de route, j'arrivai à un autre village, nommé Danou. Il y avoit un Curé, Naturel ou Indien Portugais, à qui j'étois adreſſé, & chez qui j'avois deſſein de ſéjourner.

Séjour à Danou.

Libre exercice de la Religion Chrétienne.

Depuis Damum, on trouve par-tout des Chrétiens, le Pays conquis autrefois par les Portugais, n'étant paſſé que depuis environ trente ans ſous le pouvoir des Marates, qui ne gênent point les Religions. Il y avoit dans ce village beaucoup de Chrétiens, un Curé, & une égliſe; j'y vis une petite fête à l'occaſion de quelques mariages; les Marates, & même les Brames de la plus haute Caſte, que la curioſité attiroit, ſoit à la porte de l'égliſe, ſoit aux divertiſſemens, s'y tenoient avec une décence & une retenue qu'à peine auroient eues des Chrétiens, légitimes Seigneurs du Pays: les proceſſions, les enterremens, l'uſage des Croix ſur les chemins, enfin tout culte extérieur y eſt auſſi libre qu'en France.

Les Marates, & les femmes ſur-tout, ne démentoient point l'humeur laborieuſe que je leur avois remarquée à Surate; il eſt cependant ſurprenant que les ſoi-diſans Portugais, qu'on nomme auſſi Naturels, & qui ne ſont que des Gentils devenus Chrétiens, n'aient embraſſé

Comparaiſon entre les Indiens Chrétiens & les Gentils.

cette Religion & fréquenté les Portugais, que pour devenir pareſſeux & vains; la fréquentation des mauvais ſujets que l'on exile du Portugal, & qui leur ont donné les premiers exemples de leur vie chrétienne, bien différente de ce qu'elle eût dû être, n'en pourroit-elle pas être la cauſe? Je n'ai point vu de diſpute chez les Gentils, qui vivent très-ſocialement & ſont très-humains & hoſpitaliers. J'étois très-bien reçu chez eux, & je l'étois à peine chez les Portugais.

Quoiqu'il y ait chez les Gentils beaucoup de troupeaux de bœufs, c'eſt un crime puni de mort de tuer ou de bleſſer ces animaux, qu'ils ont en vénération à cauſe de leurs ſervices.

Relation ſur la Religion des Gentils.

J'ai vu à leurs Pagodes différentes ſtatues & eſpeces d'animaux, des arbres & des pierres. Les ſtatues groteſques ſont des emblêmes de la Divinité, & le reſte de leurs Idoles eſt en vénération pour le ſouvenir & la repréſentation de quelque bienfait reçu de Dieu; ils ſe ſervent, comme les Parſes & les Muſulmans, de l'eau pour ſe purifier, mais ſeulement de certains lacs. Il y en avoit un de cette qualité entre Baſſein & Agaſſein, où étoient de très-belles Pagodes. Dans une converſation que j'eus avec un Brame, il m'aſſura qu'il n'ado-

roit qu'un Dieu, qui étoit remonté aux Cieux après avoir purgé la terre des Géans & des Malfaiteurs. Je crois qu'ils ne ſont pas Idolâtres, & qu'il n'y en a point dans le Monde. Je ne ſache pas qu'il y ait aucun Peuple qui adore les Idoles ; mais la Divinité, qu'elles repréſentent ſous diverſes figures. J'expliquai dans une égliſe, à un autre Brame, les cérémonies & les engagemens du Baptême pendant qu'on baptiſoit un enfant en notre préſence ; il en fut très-ſatisfait, & me dit n'avoir d'autre but dans ſa Religion que celui que nous avions dans la nôtre, telle que je la lui expliquai de mon mieux.

Marine des Marates.

Pendant mon ſéjour dans ce village, il relâcha dans la riviere une petite flotte de leurs bâtimens de guerre, qui ſont de la grandeur de nos tartanes : ils les nomment Galvettes ; elles n'ont que quatre ou ſix canons. Ces bâtimens leur ſervent à purger la côte des Pirates nommés Chamchas, qui viennent du fond du golfe de Guzurat.

Route de Daman à Agaſſein.

Après quelques jours de ſéjour, & vers le 12 de Novembre, je me remis en route. Je paſſai à Trapor, Ville défendue par un Fort, aſſez conſidérable, & bien peuplée. Je fus enſuite à Mahim ; c'eſt un grand Bourg plein de Brames, & le lendemain j'arrivai à Agaſ-

ſein : j'y ſéjournai en compagnie d'un François qui commandoit trente Européens au ſervice des Marates ; il dépendoit d'un Ragéa ou Souverain, dont les poſſeſſions ſont dans la Province de Guzurat, où il ſe tient à un lieu nommé Barauda. Celui du Pays où j'étois, eſt un Ragea puiſſant ; il réſide à Puna ou Poney, grande Ville ſituée en dedans des terres.

Souveraineté de ces Pays.

Agaſſein eſt diſtant de cinq lieues d'une Ville aſſez conſidérable, nommée Baſſein, où l'on trouve une aſſez bonne rade & une grande riviere, ſur laquelle l'on conſtruit des bâtimens pour le commerce de la côte ou de l'Arabie. Tout le Pays depuis Trapor eſt très-peuplé, & la côte eſt bien fortifiée ; elle eſt entiérement bordée de jardins. Outre les herbages, on y cultive beaucoup de cocotiers, de bananiers & de cannes à ſucre, & il n'y a pas de Baſſein à Agaſſein un pouce de terre en friche, ou qui ſoit deſtiné à un autre uſage. Les jardins ſont fertiles, & arroſés par une quantité prodigieuſe de puits à roue, tournés par des buffles ; mais dans les terres intérieures & ſur la côte, depuis Trapor juſques à Pardy, le ſol eſt, pour la plus grande partie, extrêmement ſec pendant les ſix mois de beau temps. Ce même ſol étant inondé pendant les ſix mois de pluie, il y pouſſe une quantité prodi-

Fortification & culture de ce pays.

gieuſe d'herbe, qui feroit prendre ce Pays pour une vaſte prairie ; car il reſte ſans brouſſailles, le ſol étant d'abord trop humide, & enſuite trop ſec pour les produire. On ne trouve que des dattiers ſauvages du côté de Surate, & des palmiers également ſauvages dans la partie qui eſt plus au ſud. Ces arbres ne donnent d'autres revenus que leur féve, qui eſt une boiſſon aſſez bonne, & dont on fait de l'eau de vie. Leur bois & leurs feuilles ſont employés pour la conſtruction des maiſons, & pour les couvrir. Tout le ſol n'eſt cependant pas en prairie ou planté de ces arbres ; les champs de maïs & autres menus grains du côté de Surate, & de riz dans le ſud de cette partie, occupent beaucoup de terrein ; les Naturels du Pays ſont laborieux, & bons cultivateurs. Cette quantité d'herbes qui vient pendant la ſaiſon des pluies, étant amoncelée & brûlée dans les champs de riz, ſert à fertiliſer la terre par ſes cendres. L'on ne ſeme point le riz comme nous ſemons le blé ; mais après l'avoir ſemé dans un endroit bien fumé, & après qu'il eſt parvenu à une certaine grandeur, on le tranſplante dans les champs.

Puits & étangs.

La ſéchereſſe du ſol pendant le beau temps, a donné lieu à des ames pieuſes de faire creuſer des puits vaſtes & très-bien bâtis, où l'on

deſcend par de larges eſcaliers ; la charité les a pouſſées à établir des fonds pour les réparations de ces puits, & pour en entretenir les gardiens, ainſi que les uſtenſiles néceſſaires à puiſer l'eau & à abreuver les animaux.

La néceſſité a forcé ces Peuples à creuſer dans d'autres lieux de grands étangs, très-vaſtes & profonds, où les eaux des pluies ſe ramaſſent & ſuffiſent à abreuver les Habitans pendant le temps ſec. Il n'y a guere d'autre eau que celle-là, lorſqu'on eſt éloigné des rivieres & dans la campagne ; mais elle n'eſt pas mauvaiſe, par l'étendue des réſervoirs qui la contiennent.

Animaux.

On ne trouve guere d'autres animaux dans ce Pays, que des tigres, des chiens ſauvages, plus petits que ceux de l'Amérique, & des ſinges. Je n'y ai vu d'autres oiſeaux que des tourterelles, quelques paons, des perroquets en grand nombre, une ou deux eſpeces de petits oiſeaux & beaucoup de corneilles qui y ſont ſi familieres qu'elles viennent ſouvent enlever le dîner. Les autres animaux ſe tiennent dans les montagnes voiſines, où il y a des bois & de la fraîcheur.

Deſcription des maiſons.

Les maiſons de la campagne ſont très-ſimples ; elles ſont conſtruites de quelques bambous & de bois de palmier ; elles ſont cou-

vertes de feuilles du même palmier, ou de foin. Les murs ſont faits avec des oſiers ou des gros joncs enduits de limon ; mais les maiſons des Villes ſont belles, & d'un goût noble ; elles n'ont ordinairement que deux étages, & chaque étage eſt compoſé de trois larges gradins en amphithéatre, ſur le plus haut deſquels on trouve aux deux côtés deux petits cabinets, qui ſervent à renfermer les choſes les plus précieuſes. Au milieu de ce dernier gradin eſt un grand eſpace où ſont étendus des tapis qui ſervent à recevoir la compagnie. Sur le premier gradin eſt ordinairement un grand baſſin. La face du bâtiment eſt ouverte, ſoutenue en dedans par des colonnes, & par-dehors une galerie entoure le mur qui ferme les autres trois côtés. Les baſſins ſont remplis par des puits à roue, dont le rouage & la charpente ſont au premier étage ; le chapelet & le pivot tournant s'étendent juſques au rez-de-chauſſée, & l'animal tourne à côté du puits & autour du pivot de la roue qui eſt au deſſus de lui. Le pavé de ces maiſons eſt compoſé de pierres molles, pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œuf : ce pavé bien battu, eſt tellement lié & uni, qu'il ne fait plus qu'une même pierre d'un vernis très-luiſant, de la beauté duquel nos parquets n'approchent

n'approchent pas, ſelon moi. On nomme cette eſpece de ciment algamaſſe. Le haut de la maiſon eſt en terraſſe revêtue de la même algamaſſe.

L'habillement des femmes conſiſte dans une piece de toile peinte, très-longue, qui fait d'abord pluſieurs tours autour de la ceinture, & qui s'y replie en arriere : on conſerve la moitié de ſa longueur, qui vient, après avoir couvert les épaules, paſſer ſur la tête, &, en tombant en avant, ſe replier par ſon bout à la ceinture, après avoir couvert le ſein & les bras. Cet habillement ſi ſimple couvre exactement tout le corps & même le viſage ; mais lorſqu'elles ſont à la campagne, elles laiſſent tomber ſur les épaules la toile qui eſt ſur la tête, & en la repliant, les épaules & le ſein reſtent à découvert. Cette toile, qui eſt très-fine, ne forme alors qu'une eſpece d'écharpe : elles prennent enſuite le reſte qui eſt à la ceinture, & l'ayant replié par le bas, ſans en prendre le bout, elles font paſſer ce bout entre les cuiſſes, & il vient ſe replier à la ceinture, ce qui forme alors une eſpece de caleçon venant à mi-cuiſſe au plus. Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, compoſée d'un corſet couſu à un jupon ; le tout eſt ouvert par-devant, & croiſé par ſon ampleur. Lorſqu'ils ſont à la campagne, ils portent Vêtement.

deux larges & longues pieces de toile, l'une à la ceinture, & l'autre ſur les épaules, ou ſimplement une bande de toile autour de la ceinture, & qui paſſe entre les cuiſſes; ils ſe couvrent la tête d'un turban : les femmes ont la tête nue, autour de laquelle leurs cheveux ſont différemment noués.

Les femmes portent beaucoup de bagues aux doigts des pieds & des mains, des anneaux de verre au lieu de bracelets, & des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied; elles ont trois boucles à chaque oreille, & elles portent quelquefois un anneau à la ſéparation des narines; elles ornent leur front d'une étoile d'or incruſtée dans la chair; leurs paupieres inférieures ſont peintes en noir, pour relever la beauté de leurs yeux.

Corps morts brûlés.

Les Gentils n'ont pas la coutume d'enterrer leurs morts, mais de les brûler; ils font ordinairement cette cérémonie ſur le bord des rivieres, où ils jettent les cendres. Pendant l'année de deuil, les femmes conſacrent à la mémoire du défunt les premiers momens de leur réveil, par des pleurs & des récits lugubres ſur le ſujet de leur douleur. L'on m'a aſſuré que quelques femmes Brames des plus conſidérables ſe jetoient encore dans le bûcher de leurs maris, mais qu'on les étouffoit à l'inſ-

tant, en les inondant de deux ou trois ſeaux d'huile; on me dit auſſi qu'elles ſe frottoient d'huile avant cette cérémonie, qui étoit cependant très-rare.

Le 6 Décembre je me rendis à l'Iſle de Salcet, après avoir paſſé par Baſſein, qui en eſt ſéparé par un bras de mer très-étroit en certains endroits; mais il étoit de deux lieues de largeur dans l'endroit où je le paſſai. Cette Iſle n'eſt ſéparée de celle de Bombay que par un autre bras de mer de très-petite largeur; car les déſerteurs Anglois s'évadent à la nage par cet endroit, dans les forts Marates de Varſova & Bandora. Salcet a huit lieues de longueur, & n'eſt pas ſi fertile que la grande terre; le Pays étant un peu montagneux, on n'y voit pas un auſſi grand nombre de jardins que dans le Pays que je venois de quitter; mais la campagne eſt plus belle, elle eſt couverte de manguiers & d'autres arbres, ou fruitiers, ou produiſant des petites fleurs qui embaument l'air. Paſſage à l'Iſle de Salcet; deſcription de cette Iſle.

Je ſéjournai au centre de l'Iſle à un village nommé Pary, près de celui de Malart. Ce dernier eſt la réſidence d'un Avaldar ou Commandant, ſous un Soubedar ou Gouverneur de Province, qui réſidoit à cinq lieues de là, à un Bourg nommé Tana, qui eſt aſſez bien fortifié. La ſituation de Pary me parut agréable Mon ſéjour.

& champêtre, par le voiſinage d'une fontaine & de deux étangs ou réſervoirs conſidérables, bordés d'arbres charmans. J'y jouis auſſi de l'accueil de quelques Brames, qui me firent honnêteté.

Gouvernement du pays, politique, & culture.

Toutes les Provinces des Marates ſont commandées ſous l'autorité de Puna, par les Gouverneurs, qui nomment ſous eux quantité de Commandans particuliers, dans des petits diſtricts. Ces Avaldars levent les impoſitions, & font exécuter les ordres du Soubedar par des Cypays.

Le ſol n'eſt point venal comme en Europe; il appartient au Souverain, qui, le donnant à cultiver aux particuliers, retire en nature une certaine portion du produit, qui eſt fixé depuis l'origine de la culture : elle n'eſt pas exorbitante, afin d'encourager le Colomby ou Cultivateur, qui forme une Caſte à part, & qui a ſes Chefs pour ſoutenir ſes droits. Les autres impoſitions ſont aſſez légeres, n'étant que d'environ cent ſous par famille. Pour engager l'Habitant à faire des jardins, on a affranchi, pendant dix ans, le terrein deſtiné à cet uſage : enſuite le Cercar ou Gouvernement a le tiers du revenu. Le Soubedar fait les fonctions de Fermier-Général, donnant une certaine ſomme au Souverain

pour le total des impoſitions qu'il ſe charge de retirer des particuliers Colombys, qui ſont cependant à l'abri des vexations, leur Chef étant très-puiſſant & prépoſé pour les ſoutenir. Les réparations ordinaires de la Province, & les menus approviſionnemens des forts & de la maiſon du Gouverneur, ſe font par le peuple, ſans diſtinction de Religion ni de ſexe : on lui donne à ce ſujet une légere paye.

Retour à Danou.

Après un aſſez long ſéjour dans cette Iſle, le mois de Janvier 1770 étant preſque écoulé, j'appris qu'un vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe, nommé l'Indien, avoit mouillé à Surate. Je voulus profiter de cette occaſion pour écrire en Europe, & je m'acheminai pour Danou, d'où le tranſport de mes lettres à Surate étoit aiſé ; je m'y rendis après cinq jours de route. En repaſſant à Baſſein, j'admirai de nouveau la ſimplicité policée des Habitans de ces Pays ; elle a cependant quelques nuances ſuivant les Religions. Les Portugais ſont pareſſeux & vains, comme je l'ai déjà dit ; les Mahométans ſont fiers dans leur ſimplicité, & ſe croient ſupérieurs à tous les autres ; les Parſes ou Guebres ſont induſtrieux, mais très-intéreſſés ; & les Gentils, ſur-tout les Brames, ſont purement ſimples & d'une

Caractere ſuivant les Religions.

vie réguliere & douce. Quoiqu'il n'y ait qu'eux dans les emplois, ils ſont extrêmement affables ; les maiſons du Gouvernement & de la Juſtice ſont ouvertes à tout le monde, & ceux qui adminiſtrent l'un & l'autre ſont auſſi acceſſibles au dernier Payſan qu'à tout autre homme. Le Soubedar fait tout par lui-même; je l'ai vu n'ayant quelquefois, pour tout vêtement, qu'un linge autour de la ceinture, & il écrivoit ſur ſes genoux, ayant les jambes croiſées ſur un tapis, en donnant audience à un peuple immenſe, & écoutant tout le monde avec bonté. J'avois de la peine à allier cette ſimplicité avec la puiſſance du Souverain. La grande population, les fortereſſes, le nombre de troupes, & la culture des terres, circonſtances qui annoncent la grande opulence d'un Etat policé, & en même temps la bonhomie de ces gens, me ſurprenoient. Cette bonhomie eſt portée à tel point, que lorſque j'arrivai à Salcet, l'Avaldar de Malart, après m'avoir fait une très-bonne réception, demanda à celui qui me préſentoit, qui étoit celui qui ſerviroit de caution pour ma conduite, à cauſe de l'eſprit ordinairement turbulent des Européens; je lui répondis que nos uſages n'exigeoient d'autres cautions que nos biens & nos perſonnes, ſi nous manquions

Police ſimple de ce pays.

aux Loix. Il me fit entendre que la férocité de certains Européens, incompatible avec leur douceur naturelle, les avoit forcés à les écarter, lorſqu'ils commettoient quelques fautes, ſans s'en prendre ni à leurs biens ni à leurs perſonnes, ce qui eût entraîné trop de trouble. Il y eſt, en effet, arrivé que des Européens réſolus ont tenu tête à des gardes entieres, & maîtriſé des Villages, perſonne n'oſant s'oppoſer à leur fougue; tant il eſt vrai que le préjugé qu'ont les Européens de ſoutenir leur réputation de bravoure, leur donne en pluſieurs occaſions une ame plus forte. Le contraire arrive auſſi quelquefois, & les Européens, ſupérieurs aux Maures dans l'Inde, deviennent inférieurs à ces mêmes Maures, lorſqu'ils ſont en Turquie, par je ne ſais quelle fatalité & quel préjugé.

Je cherchois la cauſe de cette douceur qui me frappoit, & je fus tenté de la rapporter à l'abſtinence de ſang & de viande, que ces gens obſervent réguliérement. Je penſai que l'uſage qu'en font les autres hommes pouvoit augmenter la violence de leurs paſſions, & je ne pouvois attribuer qu'à cette raiſon, la différence de la douceur des traits d'un Gentil à la rudeſſe de ceux d'un Muſulman ou d'un Chrétien, rudeſſe dont nous ne nous apper-

Cauſe de la douceur des Indiens.

cevons pas, par le défaut d'objets de comparaiſon, mais qui eſt ici très-ſenſible, même entre deux naturels du même Pays. Il me vint auſſi dans l'idée que leur genre de vie pouvoit y influer : en effet, les Brames habitent peu dans les Villes, mais ſeulement dans les environs, & leurs maiſons ſont au milieu de leurs vaſtes jardins ; c'eſt ce qui fait que cette côte en eſt bordée depuis Trapor. Ce ne fut qu'après cette connoiſſance, que je revins de mon étonnement, d'avoir vu cette côte ſi peuplée, & de n'avoir trouvé enſuite dans la ville de Baſſein, qui eſt grande & bien fortifiée, que des gens de guerre, qui même n'y reçoivent pas leurs familles. Cette demi-ſolitude des Brames & des Gentils ne leur ôte pas l'agrément de la Société, qu'ils ſont les maîtres de prendre ou de laiſſer à leur gré ; mais elle les met à l'abri de ſes déſagrémens, qui ne ſont que trop grands pour les gens qui ſe ſont enfermés dans les Villes. Le ſéjour d'une campagne toujours verte, la préſence de leurs biens & de leurs troupeaux, l'affranchiſſement de la gêne qu'occaſionnent les Villes pour les douceurs du ménage ; tant de raiſons, qui tendent à rapprocher l'homme du premier état naturel, pouvoient bien être la cauſe de la bonté du caractere de ces hon-

nêtes gens. Ils y ſont auſſi entretenus par leurs Loix, que l'on m'a dit être ſages : je n'en connois que quelques-unes : par exemple, celui qui refuſe volontairement de payer le tribut au Souverain, eſt puni par le double de l'impoſition, & jamais par une peine corporelle, qui n'eſt réſervée qu'à l'infraction du droit des gens. L'aſſaſſinat eſt puni de mort ; le vol, de la perte du poignet & d'un eſclavage perpétuel, & la ſéduction illégitime eſt punie chez les deux ſexes, par la perte d'un œil & un égal eſclavage ; mais il arrive rarement que la Juſtice ſoit obligée d'en venir à ces extrémités. Ces Loix me ſemblerent très-judicieuſes. En général, les Loix civiles & morales des Indiens me parurent tendre à rapprocher l'homme de la Nature, & à le forcer à ſe maintenir dans cet état, en le défendant contre la fermentation des paſſions. Les Loix divines n'ont pas d'autre but, & les Loix humaines ne doivent pas en avoir d'autres, ou elles manqueroient leur objet : je crus auſſi que par l'éloignement d'une Caſte à une autre, la Société y gagnoit par des mœurs plus uniformes, & par conſéquent plus parfaites.

Idée de leurs Loix.

Les réflexions ſolides que j'avois faites à l'Iſle de Samar, ſe confirmerent encore par la façon de vivre & de penſer des Brames,

Ma façon de vivre, analogue à celle des Brames.

que j'imitai ſur tout autre point que celui de la Religion. J'habitois des jardins, où je menois une vie douce & uniforme ; du riz, des fruits & des herbages que je cueillois & apprêtois moi-même, ſuffiſoient à ma nourriture, & j'y étois accoutumé depuis long-temps. Je tâchois de diminuer l'extrême chaleur du ſang, qu'avoit occaſionnée mon voyage, en prenant la premiere eau du riz cuit à l'Indienne ; cette eau épaiſſie à un certain point, eſt auſſi douce que le meilleur lait. Deux pieces de coton formoient mon vêtement journalier : j'en portois une à la ceinture & l'autre ſur les épaules ; j'avois laiſſé croître ma barbe à la façon des Grands, & je marchois ſouvent comme eux, la tête & les pieds nuds. Mon vêtement de cérémonie étoit une longue robe blanche, à la Marate, pliſſée à la ceinture, un turban & des ſouliers à la Maure. Je paſſois mon temps à lire, à me promener ou à travailler dans le jardin : quelques chevres & des volailles que j'avois achetées ne contribuoient pas peu à mon amuſement, & j'allois au Village quelquefois pour y voir mes amis. Je paſſois enfin la nuit à la façon du Pays, ſur des nattes, dont la fraîcheur me procuroit un doux ſommeil.

Je menai cette vie assez long-temps ; mais ma façon de vivre, analogue à celle des Brames, étoit si différente de celle qu'y menent les Européens, qu'elle m'avoit attiré la réputation de Pénitent. Les Chrétiens & même les Gentils me regardoient avec vénération. J'étois appelé à toutes les fêtes ; on s'empressoit de lier connoissance avec moi ; on m'apportoit des fruits choisis ; enfin l'on regardoit mon genre de vie comme celui d'un saint Pénitent, qui vouloit expier ses fautes par ses austérités : mais je n'étois pas assez vertueux pour mériter ces louanges ; je sentois combien elles sont embarrassantes, lorsqu'on n'en est pas digne, & en vérité elles me gênoient.

Maladie de la peau, ordinaire dans ce climat.

Je fus ensuite attaqué d'une incommodité assez commune dans ce Pays ; elle se nomme Sarnas ; elle me tourmenta beaucoup. Ce sont des grosses pustules qui viennent au corps & aux mains ; j'en eus aux doigts qui me firent tomber quatre oncles. Je fis quelques remedes ; mais étant fort incommodé depuis vingt jours, je me vis obligé de partir pour Surate, où j'espérois trouver plus de ressources pour ma guérison. Le changement d'air, la fatigue du chemin, & un bain d'eau de mer firent disparoître la plus grande partie de ces boutons, & je me portai un peu mieux.

Départ pour Surate.

Depuis cinq mois que j'habitois ce Pays, j'avois couru de tous les côtés ſans aucun danger, j'avois été bien reçu par-tout, & tout le monde me traitoit aſſez honnêtement. Je crus devoir cet avantage à mon habillement, pareil à ceux des Habitans, & à mon teint, qu'une ſi longue fatigue dans des Pays chauds, rendoit ſemblable au leur. Je n'avois d'autre Langue pour me faire entendre, que le Portugais, qui, quoiqu'en uſage, n'eſt pas généralement ſu de tout le monde, & ſouvent, dans ce cas, on me prenoit pour un Indou. J'avois cependant trouvé par-tout la même hoſpitalité & la même confiance. Je n'ai jamais entendu parler de vol, & j'ai ſouvent été pendant trois ou quatre jours hors de ma maiſon, dont la porte ne ſe fermoit pas, comme beaucoup de celles du Pays, ſans que je me ſois jamais apperçu que l'on fût entré chez moi. J'avois remarqué une pareille ſûreté dans tous les lieux où le rang & les richeſſes, à peu près égales, mettent tout le monde de niveau. Cette égalité ne donne pas lieu à une infinité de vices qui n'augmentent qu'à proportion de l'inégalité des rangs & des fortunes.

Hoſpitalité & ſûreté de ce Pays.

Carnaval des Gentils.

J'arrivai à Pardy le jour de l'intru ou carnaval des Gentils, qui alors courent les rues,

ayant la figure & les habits barbouillés de poudres de différentes couleurs. Leur divertiſſement conſiſte à danſer au ſon de tout ce qui peut faire du bruit, & à barbouiller les paſſans de même couleur qu'eux. Je couchai le lendemain à Nauſary, dans un vaſte jardin, où un riche Parſe entretient un beau parterre & un grand pavillon, pour donner l'hoſpitalité à tout étranger : j'arrivai le jour ſuivant, 19 de Mars, à Surate ; j'allai deſcendre chez le Chef de notre Comptoir, qui m'offrit un logement chez lui, & je fus obligé de ſéjourner un mois pour attendre le départ d'un vaiſſeau Maure qu'un riche Négociant de cette Ville armoit pour Baſſora. Je connus plus amplement cette grande Ville, qui eſt le port le plus conſidérable des Peuples de l'Inde. Tout annonce ſa grandeur ; la richeſſe ou l'aiſance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, le bon marché & l'abondance de toutes les néceſſités de la vie, les belles maiſons, quoique dans le goût Maure, la vaſte étendue de la Ville, tout, dis-je, en annonce l'immenſité. Le commerce des Européens, borné autrefois à de ſimples Comptoirs dans cette Ville, me fit penſer qu'il eût été peut-être plus heureux pour eux que les côtes de l'Inde euſſent eu des Villes con-

ſidérables comme Surate dans les lieux propres à leur commerce. Le pouvoir du Souverain Indien, maître de ces Villes où les Compagnies auroient néceſſairement établi leur commerce, eût été un frein à l'eſprit de conquête qui le détériore, ſoit par les malheurs de la guerre, ſoit par la diminution de l'induſtrie des Indiens. Le commerce de Canton, qui, à peu de choſes près, eſt également favorable à toutes les Nations qui envoient dans l'Inde, & s'eſt toujours ſoutenu, montre l'évidence de ce raiſonnement.

Deſcription de Surate.

Cette Ville eſt ſituée dans une plaine fertile & peu boiſée ſur la rive gauche de la riviere; elle domine la rive oppoſée; les rues, quoique mal percées & mal pavées, ſont aſſez larges, mais elles ſont embarraſſées par la grande quantité de populace, & par ſon travail : les maiſons ont peu d'apparence au dehors; elles ſont cependant vaſtes, ſolidement bâties, de bon goût, & commodes pour le climat; les places des marchés y abondent & ſont très-bien pourvues; enfin l'aiſance des Habitans s'y montre par le nombre de leurs Domeſtiques & de leurs Cypays (tout particulier pouvant avoir des gens armés à ſa ſolde), & par le nombre de palanquins & de carroſſes. Les cabriolets, dans le goût Maure, n'y ſont pas moins nom-

breux que dans nos Capitales ; ils ſont auſſi commodes & auſſi leſtes, quoiqu'ils ſoient traînés par des bœufs, qui ſont accoutumés à aller au galop ; les bambous, qui compoſent le timon & le train de cette eſpece de voiture, ſuppléent, par leur élaſticité, à nos ſoupentes. Les jardins ſont beaux, & en grand nombre. Le port eſt très-fréquenté, & la conſtruction des vaiſſeaux y eſt la plus ſolide que j'aye vue. Le commerce y eſt très-conſidérable, quoiqu'il ait beaucoup diminué par la gêne qu'il reçoit de la part des Anglois & du Nabab. Cette Ville eſt enfin l'entrepôt des immenſes productions de cette riche partie de l'Inde, & les magaſins y ſont par conſéquent ſuperbes & bien pourvus. Outre les Comptoirs Européens, les Négocians Maures, Parſes & Gentils, y abondent : l'on peut juger de leurs richeſſes par celles du propriétaire du vaiſſeau ſur lequel je devois paſſer. Quoique ſon commerce fût diminué de plus de moitié, il étoit poſſeſſeur de dix gros vaiſſeaux armés en guerre, qu'il donnoit à fret aux Anglois ; il avoit des Eſclaves pour Facteurs dans ſes différens Comptoirs, & pour Subrecargues, Capitaines & Officiers de détail des vaiſſeaux qu'il chargeoit pour ſon compte : il y arboroit ſon pavillon particulier, ayant une fac-

torerie à Baſſora, également avec ſon pavillon, & une Iſle aſſez conſidérable dans l'Euphrate en propre ſouveraineté. Les reſtes de ſon commerce s'étendoient dans toute l'Inde, depuis la Chine juſques à Baſſora. Sa maiſon avoit au moins cent Eſclaves ſupérieurs, qui en avoient d'autres à eux. Lorſqu'il ſortoit en cérémonie, il étoit monté ſur un éléphant, entouré de ſes parens, qui étoient à cheval ou en palanquin, & de beaucoup de gens de pied; deux cents Cypays le précédoient, & une muſique bruyante terminoit ſa marche, qui reſſembloit plutôt à celle d'un Prince qu'à celle d'un particulier. J'eus lieu de voir le jour du Courban-Beyran (ou célébration du ſacrifice d'Abraham). Le faſte des Puiſſances de cette Ville, qui accompagnoient le Nabab à la Moſquée, le nombre des Soldats qui les précédoient, leur muſique, la richeſſe de leurs voitures, l'élégance des vêtemens & l'immenſe quantité de peuples rendoient cette fête une des plus brillantes que l'on puiſſe imaginer; le Nabab étoit eſcorté de cinq ou ſix mille Cypays, & de douze pieces de canon de douze livres. Dans cette eſpece de marche ſe trouvoient auſſi des Conſeillers Anglois, placés, avec leurs troupes du Pays, entre le Nabab & le Mupht.

Je

Je n'ai vu nulle part autant de gens armés que dans cette Ville, & il eſt difficile de ſavoir qui en eſt préciſément le Maître, des Anglois, des Marates, ou du Nabab. Les Anglois ont la forteresſe & quelques portes, le Nabab a la Ville & le Peuple ; les Marates enfin ont la garde de deux portes & une armée qui vient chaque année lever le tribut : auſſi y a-t-il quelquefois bien de la confuſion par ce conflit d'autorité. Mais je finis ſur cette Ville, dont la magnificence, quoique dans un genre différent de celle d'Europe, eſt d'un goût noble & majeſtueux. Le vaiſſeau Maure ſur lequel je devois paſſer étant prêt à mettre à la voile, je me rendis à bord.

Mon embarquement ſur un vaiſſeau Maure.

## CHAPITRE III.

*Traversée de Surate à Bassora, avec nos relâches à Mascate, dans l'Arabie Heureuse, à Bender-Abouchehr, dans la Perse, à l'Isle de Careith, & un court séjour à Bassora.*

Le 20 Avril 1770. Pirates de la côte de Malabar.

Nous mîmes à la voile pour Bassora, le 20 Avril 1770, & nous fûmes pilotés & escortés jusques à la sortie du golfe, par une galvette Angloise, armée en guerre, & destinée à purger cette côte des Pirates Sindys, Chamchas, & non des Marates, comme on le croit communément. La bonté du gouvernement Marate, son attention à assurer la côte contre les Forbans par des forts & par des bâtimens qui sont toujours en croisiere & escortent même le pavillon Portugais; toutes ces précautions ne pourroient s'accorder avec cette foule de Forbans qu'on nomme Marates, & qui infestent la côte de Malabar. Ils sont peut-être Marates en effet dans ces parties, au sud; mais ils ne sont pas approuvés par le Gouvernement, & ils ne trouvent asile

que chez différens petits Princes, presque rebelles, dont ces côtes sont semées.

Notre vaisseau devoit toucher à Mascate ; la saison des vents de sud-ouest approchoit, & les courans portoient sur la côte de Sindy ou celle de Diu : nous prîmes en conséquence notre route vers l'ouest, & nous atterrâmes dans le sud-ouest des montagnes du Cap Ras sulgat, sur une côte basse & sablonneuse. Nous longeâmes la terre dans le nord, & nous mouillâmes à Mascate après treize jours de traversée. Mascate a, outre un très-bon port, une rade très-vaste ; il y a quatre brasses & demie d'eau dans le port, & il n'y a jamais de la houle, étant à l'abri des vents, parce que la côte & les Isles qui le forment sont occupées par de hautes montagnes. Il y a aussi un autre port sur la côte où nous avions atterré dans le sud-ouest des montagnes du Cap Resulgat ; mais il n'est fréquenté que par les Arabes, & en particulier par les Abyssins & par ceux de la mer Rouge. La situation de Mascate, en dehors du détroit d'Ormus, est heureuse pour le commerce ; car cette Ville peut servir d'entrepôt au commerce de la côte de l'Indus & du golfe de Perse, dont la navigation n'est pas si courte que celle de la

Route & atterrage de Mascate.

mer de l'Inde, & dont le détroit d'Ormus eſt ſouvent orageux.

Qualités d'un Pilote Indien.

Notre Pilote, quoique Maure Indien, avoit beaucoup de capacité; il déterminoit très-promptement le point de ſon vaiſſeau, avec des regles différentes des nôtres, que je ne pus me faire expliquer. Son commandement étoit précis & tranquille, & il ſe conduiſoit par les cartes qu'il avoit levées des golfes de la Chine, de Bengale & de Perſe. Si ſes talens euſſent été cultivés par les Mathématiques, & s'il eût eu la hardieſſe qu'ont les Européens dans leur navigation, je crois qu'il eût fait un très-bon marin.

Idée de Maſcate & de ſes environs; politique de ſon Souverain.

Je deſcendis à terre, & j'y vis un natif d'Hiſpaham, qui faiſoit les affaires de France. Quoique la populace Arabe paſſe pour être méchante, je me promenai dans la Ville & à la campagne ſans être inſulté, quoique je fuſſe vêtu à l'Européenne. Je viſitai la Ville, qui eſt très-mal bâtie; j'y vis quelques jardins où l'on cultive des dattiers, des abricotiers, des figuiers bananiers & d'Europe, du treſle & aſſez de légumes, autant que la petite quantité de terre qui ſe trouve dans ces rochers arides peut le permettre; il s'en récolte cependant aſſez pour la ſubſiſtance journaliere de la

Ville & des Etrangers. Les vaiſſeaux abondent dans ce port, où il aborde des bâtimens de toutes les parties de l'Inde, & ſur-tout ceux qui font le cabotage de toute la côte, depuis Elcatif juſques à Ceylan. J'attribuai la tranquillité des Arabes dans cette Ville, à leur habitude avec les Etrangers, au nombre des Nations & des différentes Religions que l'on y voit, ainſi qu'aux vûes de l'Iman de ce Royaume, qui veut faire fleurir le commerce & ſa marine. L'ancienne poſſeſſion de ce terrein par les Portugais, & la force qu'ont ſouvent employée les Européens pour s'y faire reſpecter, leur y a donné plus de conſidération que dans les autres ports de l'Arabie: il n'y en a cependant point d'habitués dans la Ville, par la politique de l'Iman qui les attire dans ſon port à cauſe du commerce; mais qui craindroit les ſuites de leur établiſſement dans la Ville; car, quoiqu'elle ſoit ſur la Terre-Ferme, elle en eſt preſque iſolée, étant bordée de tous côtés par de hautes montagnes inacceſſibles, qui ne lui laiſſent de communication avec le reſte de l'Arabie, que par une gorge très-étroite d'un ſol de roc très-eſcarpé & raboteux; en ſorte que cent hommes peuvent défendre ce paſſage contre une armée entiere.

Sa qualité, lieu de sa résidence.

Cet Iman se dit seul vrai descendant de Mahomet ; il porte un turban bleu, & non vert, comme le portent les Cherifs de la Turquie ; il est Souverain du Pays, & se tient à sa Capitale, qui est située à cinq journées de Mascate, derriere des hautes montagnes arides.

Intérieur des terres.

On trouve, après avoir passé ces montagnes, des plaines immenses de dattiers, beaucoup de troupeaux, & des campagnes agréables & fertiles, peuplées d'Habitans affables. Je pris ces informations du Facteur François, qui y alloit ordinairement, pendant l'été, se mettre à l'abri des grandes chaleurs ; car elles sont insupportables à Mascate, par la réflexion des montagnes & la rareté des pluies, qui ne tombent tout au plus que quatre ou cinq fois l'année.

Nourriture du pays.

Les Habitans de ce Pays ne se nourrissent guere que de dattes & de lait aigri & durci, au point qu'il ressemble à de petits cailloux. Ce lait étant dissous, forme une assez bonne boisson aigrelette ou une espece de bouillie ; il ne vient que des légumes aux environs de la Ville, qui sont très-étroits & bornés par des montagnes fort hautes & pelées. La pêche y est extrêmement abondante, & les bâtimens Sindys & Persans, ainsi que les chameaux de l'intérieur des terres, y portent les autres

choſes néceſſaires à la ſubſiſtance des Habitans.

J'avois bien remarqué à Batavia & à Surate, qu'en général les femmes Aſiatiques, & ſurtout les Mahométanes, ſortoient peu, & qu'à Surate les dernieres ſe couvroient le corps & le viſage d'un voile; mais à Maſcate cet uſage étoit ſi exactement obſervé, que ni dans les marchés, ni dans les boutiques, ni par conſéquent dans les rues, on ne voyoit pas une ſeule femme Arabe, & je ne vis, pendant le ſéjour que j'y fis, que deux ou trois Négreſſes eſclaves, qui étoient couvertes d'une eſpece de grande cape de toile bleue rayée. Uſage à l'égard des femmes.

Après quelques jours de ſéjour dans cette Ville, qui eſt une des plus commerçantes de l'Arabie Heureuſe, & après avoir pris un Pilote du golfe de Perſe, nous appareillâmes, & nous fîmes route pour le détroit d'Ormus, que nous reconnûmes le ſurlendemain. Nous y trouvâmes les vents au nord-oueſt frais par grains, & nous louvoyâmes huit jours, pour dépaſſer les Iſles d'Ormus & de Mamouth-Salam. Départ de Maſcate, & paſſage au détroit d'Ormus.

Les bourraſques du détroit d'Ormus ont donné lieu à l'uſage des vaiſſeaux Indiens, de conſtruire un petit vaiſſeau, qu'ils lâchent à la mer en offrande à Mamouth-Salam, pour

appaiſer la colere des flots, & faire un échange de naufrage; après quoi ils repréſentent, par un combat ſimulé, les efforts des Habitans de ces côtes, pour leur défendre l'entrée de leur mer, & ils en reſtent à la fin victorieux

Nous avions d'abord découvert le Cap de la côte de Perſe, qui, en forme de coude, forme l'entrée de ce détroit. Quoique l'on m'eût dit qu'il étoit d'uſage de le ranger, on tint la route de l'autre bord, en gardant cependant un tiers de la largeur du détroit, en diſtance de la côte d'Arabie. Je crois que cette route n'étoit pas la meilleure, car le lendemain les vents vinrent au nord-oueſt frais & par grains; c'étoit la ſaiſon des vents de nord-oueſt dans le golfe de Perſe; ils y regnent pendant tout l'été, & le paſſage du détroit eſt alors critique à cauſe de ſes rafalles: on commence à y trouver la ſonde, & on l'a toujours juſques à Baſſora. Nous vîmes la côte de Bender-Abaſſy, qui étoit un port autrefois fréquenté; nous gagnâmes le travers d'une petite Iſle qui eſt dans le ſud-oueſt de celle de Camron ou Kiſmiche, entre leſquelles il y a paſſage: les vents nous adonnerent un peu, & nous prolongeâmes cette derniere Iſle du côté du large. Les vents de nord-oueſt ſont debout juſques à Baſſora, & les courans

portent en dehors du golfe. L'on range la côte de Perſe à cinq ou ſix lieues de diſtance ſeulement, pour ſe maintenir dans la ligne de départition, entre le nord-oueſt clair qui ſouffle vers la côte d'Arabie qui eſt d'ailleurs peu ſaine, & entre le parage des orages qui regnent ſur la côte de Perſe; l'on trouve même quelquefois alors des criſes moins contraires. En pourſuivant notre route, nous laiſsâmes au large trois Iſlots vers la côte de l'Arabie, dont nous ne voyions pas les terres, & nous nous tenions toujours à la même diſtance de celle de Perſe, dont nous craignions ou les orages ou que les hautes montagnes ne nous donnaſſent du calme.

Idée du caractere des Maures Indiens, & de la Religion Muſulmane.

J'étois aſſez bien traité par les Maures du vaiſſeau, dont le caractere doux & pacifique s'accordoit avec le mien. Quoiqu'ils fuſſent fanatiques pour leur Religion, comme tous les Muſulmans des Villes, je ne les embarraſſai nullement pour leurs cérémonies; ils faiſoient librement leurs prieres & leurs lectures à mes côtés, & j'avois ſeulement attention de me mettre derriere eux, lorſqu'ils ſe proſternoient, ſuivant leur uſage, du côté de la Mecque. Leur affabilité s'étendoit indifféremment ſur les Gentils, ſur les Chrétiens & ſur les Juifs, comme ſur les Muſulmans, &

ces bons traitemens me firent un peu revenir de l'idée désavantageuse que le premier abord impérieux de cette Religion m'avoit donnée de tous ceux qui la professent. Je discernai que ses principes justes, mais sévères pour les mœurs, & qui ne doivent leur origine qu'à la façon de penser nationale de leur Fondateur, tendent à inspirer à ses Sectateurs leur opinion de supériorité sur les non-croyans; mais que cette douce charité des Maures provenoit également du caractère & des mœurs Asiatiques, & des préceptes de la Religion Mahométane.

Derwichs. On avoit donné passage dans ce vaisseau à une vingtaine de Derwichs, dont les mœurs, conformes à leur état, attirerent mon estime. Je liai souvent conversation avec plusieurs d'entre eux, & je leur trouvai les principes de la plus saine morale qu'ils mettoient en pratique dans ce vaisseau, où le mal-être qu'ils éprouvoient exerçoit leur patience. Il en mourut un après beaucoup de souffrances, & je vis qu'il les soutenoit avec la plus grande douceur; il expira avec un visage serein & tranquille, qui marquoit le peu de peine que lui donnoit la perte de cette misérable vie. Les principaux Maures du bord prioient souvent à leurs repas ceux de ces Derwichs les

plus éclairés & les plus moralistes, de leur faire la lecture de leurs Livres, & de les leur expliquer ; ceux-ci les en entretenoient pendant très-long-temps. Je converfois auſſi ſouvent avec un Juif natif du Pays d'Aden, qui avoit les mêmes qualités morales que les Aſiatiques, & je me plaiſois à raiſonner avec lui.

Façon de penſer des Maures.

Les principaux du vaiſſeau me demandoient ſouvent pourquoi tous les Francs ne penſoient pas ſimplement, pourquoi ils ne reſtoient pas tranquilles chez eux, ſans courir d'un bout du Monde à l'autre pour ramaſſer & dépenſer de l'argent, & pourquoi ils portoient la diſcorde par-tout où ils étoient ? Ils paroiſſoient fâchés de ce que les Européens étoient parvenus à leur faire prendre part à leurs intérêts & à leur façon de penſer, dont ils voyoient, mais trop tard, les funeſtes conſéquences. J'avois beau leur étaler les mots de gloire, d'honneur & d'Etat à ſoutenir ; ils ne connoiſſoient de gloire, d'honneur & de devoir, que dans la droiture de leurs actions & dans les démarches ſimples & charitables. Je ne ſavois à la fin qui avoit plus de raiſon d'eux ou de moi, mais je voyois que je ne les avois pas convaincus, & qu'ils déſiroient l'être de bonne foi.

La plupart d'entre les Aſiatiques ſont la

Idée de ces Peuples sur le raisonnement & l'esprit.

grace à tous les Européens de les regarder comme des foux ingénieux, plus raisonnans que raisonnables : ceux du vaisseau pensoient de même ; ils disoient que pour penser solidement, il falloit ressembler à un Juge qui doit s'isoler de l'intérêt de l'affaire qu'il traite : cela leur paroissoit impossible chez les Européens, auxquels l'habitude des préjugés & des mœurs ne laissoit jamais l'entiere liberté de penser. Ils croyoient aussi que pour assurer la justesse de l'esprit, il étoit nécessaire d'avoir une libre élasticité de cerveau, ce qui ne pouvoit arriver chez les hommes d'affaires, ou chez ceux qui tendent trop leurs idées vers un but. Je vis bien qu'ils n'avoient pas tout à fait tort ; mais que leur indolence & nos foiblesses ne mettoient de différence entre eux & nous, que du plus au moins, étant impossible qu'il y eût des hommes assez impartiaux, pour que toutes leurs pensées fussent parfaitement justes.

Quoiqu'ils ne fussent pas grands Géometres, ils décideront une fois, assez singuliérement, le siége de la pensée juste, par une idée géométrique : ils la faisoient placer, par la Nature, au sommet d'un angle extrêmement obtus, formé par deux lignes, dont les extrémités au point de rencontre repré-

ſentoient l'une l'eſprit & l'autre la raiſon. Les extrémités oppoſées à ce point de rencontre & preſque à elles-mêmes, par la qualité de leur angle extrêmement obtus, repréſentoient, ſelon eux, la folie oppoſée à l'eſprit, & la ſtupidité oppoſée à la raiſon; en ſorte que ſi on ſortoit du point angulaire où ils nous faiſoient placer par la Nature, ou du point de rencontre de l'eſprit & de la raiſon, on ne pouvoit que ſe rapprocher de la folie ou de la ſtupidité; ils nous rapprochent de la folie, & nous les plaçons près du point de la ſtupidité. Je crois que ni les uns ni les autres ne ſavent pas ſe maintenir au ſommet de l'angle; ce ſommet n'eſt qu'un point, & nous ſommes trop agités pour ne pas le perdre ſouvent de vue. Mais je reviens à notre voyage.

Relations ſur Bender-Aboucheir.

Nous devions toucher à Bender-Aboucheir, qui eſt un port de la Perſe, où le vaiſſeau devoit faire une partie de ſon commerce, & prendre enſuite un Pilote de l'Euphrate, parce que celui que nous avions pris à Maſcate ne connoiſſoit pas l'embouchure de ce fleuve, & n'étoit engagé que juſques à Aboucheir, pour le prix de cinquante roupies. Il étoit cependant très-mauvais Praticien; car à la diſtance d'environ vingt lieues d'Aboucheir, à un parage où la côte forme un Cap très-

avancé, dont les roches portent fort au large, nous fûmes obligés d'arriver. Nous trouvant engagés entre ces roches, quoique nous fussions au moins à cinq lieues de terre, les vents qui continuoient toujours au nord-ouest, étant venus, dans cet intervalle, très-frais & par grains, nous mouillâmes à deux lieues de la côte par vingt brasses; ils calmerent bientôt, & nous réappareillâmes; nous employâmes douze jours à regagner le chemin que nous avions perdu; nous doublâmes enfin ce Cap, après lequel la côte fuit dans le nord-est; nous avions ses roches à stribord, & du côté de bâbord un islot & des bancs, qui sont très-mal marqués sur nos cartes, généralement peu exactes, sur-tout pour ce golfe. Six jours après nous gagnâmes les ruines d'un fort qui avoit été occupé autrefois par les Portugais, & ensuite la rade d'Aboucheir, qui, quoique foraine, a un fond de bonne tenue.

Les Anglois sont les seuls Européens qui commercent dans cette Ville; il y avoit alors un vaisseau de cette Nation qui étoit mouillé à l'entrée du port; elle est difficile, & formée par des bancs de sable qui portent fort au large; aussi la rade est-elle très-éloignée de terre: la côte est d'ailleurs basse vers le bord de la mer.

Nous prîmes des rafraîchissemens qui abondent dans ce Pays, que l'on regarde comme le grenier de Bassora ; le sol de ce dernier lieu est stérile, ainsi que ses côtes voisines, qui tirent aussi toutes leurs commodités de Bender-Abouchehr, dont les environs sont très-agréables & fertiles.

Après y avoir pris aussi un Pilote de l'Euphrate, dont le salaire & celui d'un bateau pour sonder, fut de trente roupies, nous mîmes sous voile, le vent étant favorable, pour gagner l'embouchure de ce fleuve. A peine avions-nous fait quatre lieues, car nous n'avions pas doublé l'Isle de Careith, que le vent reprit au nord-ouest frais & extrêmement chaud. Nous louvoyâmes, mais inutilement, le vent continuant dans la même force, les courans étant contraires, l'eau commençant d'ailleurs à nous manquer ; car nous n'en avions pas fait à Abouchehr : nous mouillâmes à Careith, pour en faire. Cette Isle appartient en souveraineté à un Prince Persan qui est tributaire de celui de Bender-Abouchehr ; celui-ci reçoit aussi un tribut de l'Isle de Barhein, qui est fameuse par sa pêcherie de perles. L'Empire de Perse est démembré en plusieurs Souverainetés, comme celui du Mogol, mais

les Princes Perſans ſe reconnoiſſent tributaires de celui d'Hiſpaham.

Cette Iſle de Careith, qui appartenoit autrefois aux Hollandois, & dont les Anglois avoient même tenté de s'emparer, eſt habitée par des Perſans, des Curdes & des Arabes qui ont une haine extrême pour les Européens; ils ont des bâtimens en forme de galere, avec leſquels ils infeſtent cette mer: ce ne ſont cependant pas préciſément des Pirates; mais un vaiſſeau marchand Européen, qui ne ſeroit pas bien armé, riſqueroit quelque inſulte de leur part. Ils crurent d'abord que notre vaiſſeau appartenoit aux Européens, & ils avoient arrêté notre canot, qu'ils relâcherent dès qu'ils furent aſſurés que le vaiſſeau étoit Indien.

Les Habitans d'Aboucheir aiment auſſi peu les Européens, & le fond de ce golfe, depuis Barhain juſques à Aboucheir, eſt ſemé de petits bâtimens ſemi-Pirates dont il eſt bon de ſe méfier.

Les Habitans de Careith exigerent que nous priſſions chez eux un ſecond Pilote de l'Euphrate; le Gouvernement avoit une portion de ſon ſalaire; nous lui fîmes en outre un préſent, qu'il nous rendit par un autre, ſuivant l'uſage

l'uſage Aſiatique, & nous appareillâmes. Nos Pilotes étant très-mauvais, la côte étant très-baſſe, bordée de terres noyées, nous gagnâmes, avec beaucoup de peine & en tâtonnant, l'embouchure du fleuve. Je vis qu'à environ huit lieues de cette embouchure, nos Pilotes ſe méfioient beaucoup de ce qu'ils appeloient l'embouchure du vieux lit de l'Euphrate; elle eſt ſur la côte des Curdes: nous paſsâmes ſur divers bancs & à travers divers chenaux, par où le fleuve ſe dégorge; nous échouâmes même deux fois; nous gagnâmes enfin la côte des Arabes, après avoir bien tâtonné & chenalé. On envoya le canot à terre, pour chercher des branches de dattier; elles ſont la vraie reconnoiſſance de la grande embouchure, parce qu'il n'y a point de dattiers ſur les bords des autres paſſes; alors nous donnâmes dedans avec aſſurance. Cette paſſe eſt celle qui borde la côte de l'Arabie; elle n'eſt point tortueuſe, lorſqu'on eſt parvenu à la vue de la terre qui eſt cependant très-baſſe; alors on eſt en dedans de tous les bancs. Il n'y a que vingt pieds d'eau à haute mer dans le chenal le plus profond, entre ces bancs: le courant eſt très-rapide. Il faut prendre garde de s'échouer dans les chenaux; car, dans cette poſition, en priſe à toute la ra-

pidité du courant, le bâtiment échoué risqueroit d'être chaviré : on prend la précaution d'échouer au défaut d'un banc & au dessous du courant qu'il a déjà rompu.

Quant aux autres paſſes que l'on donne à l'Euphrate, comme la côte des Curdes n'eſt formée que par des terres noyées, je ne les regarde que comme de très-petits rameaux de ce fleuve, du moins je n'ai pas vu, en le remontant, & je ne ſache pas qu'il s'en ſépare de branche un peu conſidérable.

La branche que nous ſuivîmes, a, pour reconnoiſſance certaine, les bords de la côte de l'Arabie, qui ſont ſecs & ſablonneux, & qu'elle longe ; il faut les ranger avant d'être parvenu entre les deux pointes des deux bords de l'Euphrate, qui ſont à découvert des eaux ; l'on ne peut par conſéquent donner, avant ce temps, dans le milieu de l'ouvert du fleuve. La côte Curde eſt verdoyante & preſque toujours noyée ; lorſque l'on eſt en dedans des pointes des deux côtes, le fond augmente conſidérablement. Comme Baſſora eſt à quarante lieues de la mer, on y remonte avec le flot & on mouille au Juſan, dans quelque partie, à l'abri de la rapidité du courant. La tenue eſt cependant excellente ; le fond eſt de vaſe jaunâtre, & les ancres

ſont difficiles à déraper. Ce fleuve eſt aſſez net juſques à environ vingt-cinq lieues de ſon embouchure; il a alors quelques bancs, & la navigation devient un peu plus difficile.

A cette même diſtance, il ſe ſépare de l'Euphrate, ſur la côte de l'Arabie, un aſſez petit canal qui eſt navigable pour des bateaux de cinquante tonneaux; le long de ce canal on trouve des bourgs Arabes; ils commercent avec Baſſora & Elcatif Ville de l'Arabie vers laquelle ce canal prend ſon cours. Nous rangions alors davantage la côte d'Arabie: il faut cependant s'en méfier; car, comme elle eſt très-baſſe & quelquefois dépourvue de dattiers, elle eſt en quelques endroits couverte par la haute mer.

Nous dépaſſâmes une moſquée de Derviches, qui eſt ſituée ſur la côte des Curdes; nous vîmes enſuite des reſtes de fortifications placées ſur les deux rives du fleuve, où Solimancha, fameux Chef Curde de ces parties, avoit appuyé autrefois les deux têtes des chaînes & des bateaux qui lui avoient ſervi à barrer le fleuve.

A environ ſix lieues de Baſſora, on longe l'Iſle de Cheliby, qui reſte à ſtribord; l'on découvre enſuite, ſur la côte de l'Arabie, l'embouchure d'une petite riviere, ſur le bord de laquelle

eſt une petite moſquée avec ſon minaret ; l'on mouille vis-à-vis au tiers de la largeur du fleuve, en diſtance de la côte de l'Arabie.

Baſſora eſt ſitué à un quart de lieue en dedans & ſur les bords de cette petite riviere ; ſes jardins s'étendent juſque ſur les bords de l'Euphrate.

Il y avoit au mouillage trois bâtimens Anglois armés en guerre, qui étoient deſtinés à protéger leur commerce à Baſſora, à Aboucheir & à Maſcate, & à aſſurer leur navigation contre les Habitans du fond du golfe de Perſe. Cette Nation faiſoit la plus grande partie du commerce de Baſſora ; & comme les Arabes & les Curdes, dont cette Ville eſt en grande partie peuplée, ne ſont pas abſolument bien policés, ou même comme l'éloignement de l'Europe peut donner au Gouvernement Turc de cette Ville quelques idées de monopole, les Anglois étoient parvenus à avoir, ſous divers prétextes, cinq cents hommes de troupes à terre ; d'un autre côté, leurs vaiſſeaux étant mouillés à moins d'une portée de canon de la Ville, étoient aſſez en forces pour ſe faire reſpecter ſi le cas l'eût exigé. Quoique la populace Arabe paſſe pour être très-méchante envers les Etrangers & les Européens, j'y ai vu des matelots Indiens au ſervice des

Anglois, lui faire la loi à coups d'aviron; cette conduite eût fait assommer tout individu d'une autre Nation : tant il est vrai que le pouvoir du maître inspire à un serviteur, même peu courageux, de la supériorité sur ceux à qui il est ordinairement inférieur en bravoure. Les Anglois font leur commerce assez rondement & sans mesquinerie; il est très-étendu; leurs manieres impérieuses peuvent déplaire, leur conduite attire cependant l'estime, l'intérêt applanit le reste.

Description de Basfora, & autres sujets.

Cette Ville est grande & assez peuplée; ses murs sont de terre de même que toutes les maisons, qui sont assez mal bâties; la plupart sont sans fenêtres, ou en ont de très-petites, pour ne pas donner accès au vent chaud & brûlant du désert qui commence sous les murs de cette Ville. Il n'y a que les bords de l'Euphrate qui donnent des fruits & des légumes; l'on tire de Bender-Aboucheir & de la côte de Perse le surplus de ce qui est nécessaire à la vie. La plupart des Habitans ne se nourrissent que de dattes & de lait aigri, comme dans le reste de cette partie de l'Arabie. J'y observai aussi les mêmes usages à l'égard des femmes; il n'en étoit pas plus question que s'il n'en eût jamais existé, & l'on n'y voyoit pas même des enfans de leur sexe.

Baſſora appartient au Grand-Seigneur, & elle eſt dépendante du Bacha de Bagdad, qui y eſt cependant très-peu en force, & eſt obligé de ménager les Curdes & les Arabes. L'on y trouve quelques Négocians Juifs & Arabes, qui commercent avec Aboucheir, Maſcate & Barheim ou Elcatif, ſur-tout avec l'Iſle de Barheim qui fournit de très-belles perles aux Négocians d'Elcatif, & à ceux qui ſont établis dans les Villes ſituées ſur les bords de ce canal que j'avois vu ſe ſéparer de l'Euphrate.

Arabes non Mahométans

L'on m'a dit qu'il y a dans les déſerts voiſins de cette Ville, un Cheikr ou Chef Arabe qui a une haine irréconcilable pour les Mahométans, & qui n'adore qu'un ſeul Dieu, ſans aucun culte ni myſtere; tous les autres Habitans de ces contrées, ſur-tout des bords du déſert, ſont bons Mahométans & très-religieux; mais l'on dit que dans le centre du déſert il y a des Tribus fort ignorantes, ſemi-Juives & ſemi-Chrétiennes, ou plutôt ſans un culte bien décidé.

Le 25 Juin 1770.

J'avois devancé le vaiſſeau, & je m'étois fait mettre à terre le 25 Juin 1770; le Conſul de France me reçut très-bien, & m'offrit ſes ſervices.

J'appris que quinze jours auparavant, il étoit parti pour Alep une nombreuſe & riche cara-

vane ; la longueur de la traverſée depuis Surate m'avoit fait manquer cette occaſion, & je craignois d'être obligé de ſéjourner ſix mois dans cette Ville pour attendre une autre caravane. Baſſora avoit un aſſez grand commerce avec la partie de l'Aſie dépendante du Grand-Seigneur par l'Euphrate & le Tigre, moyennant certains grands bateaux qui ont une calle très-profonde, conſtruits de bois de dattiers, & revêtus de cuir, tout autre bois manquant abſolument dans ce Pays. J'admirai auſſi l'induſtrie avec laquelle les Habitans formoient les petits bateaux de riviere ; ils ſont ronds, & ne ſont faits qu'avec des oſiers flexibles, entrelacés en façon de paniers, & enduits de limon & de goudron. Ils ſont juſtement nommés couffes, & ils ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'une pagaye ; cette navigation me parut aſſez nouvelle.

Bateaux de l'Euphrate.

La crainte que j'avois d'être obligé de ſéjourner long-temps à Baſſora, ceſſa bientôt, &, conformément aux avis que l'on m'avoit donnés à Surate, j'appris, le lendemain de mon arrivée, qu'une caravane d'Arabes Bergers ou Bedouins, allant vendre de jeunes chameaux à Alep, étoit arrivée la veille à deux journées de la Ville. Elle étoit campée dans le déſert, & le Chef envoya demander ſi

Caravane de Bedouins.

quelqu'un vouloit profiter de ſon eſcorte pour le traverſer. Quelques Arabes des environs de Baſſora ſaiſirent cette occaſion, & le Conſul François ſe donna la peine de convenir de prix avec un de ces Arabes, pour le louage d'un chameau pour moi, pour le port de mon eau & de mes effets, & pour le ſervice d'un autre Arabe qui devoit m'apprêter à manger. Le vaiſſeau Maure n'étoit pas encore arrivé au mouillage; je courus chercher mes effets que j'avois laiſſés à bord; je fis des proviſions de bouche, je m'habillai à la Turque, & après avoir remercié le Conſul François de ſes ſoins, je me ſéparai de lui.

## CHAPITRE IV.

### *ROUTE de Baſſora à Damas, par les déſerts de l'Arabie déſerte.*

LE 28 de Juin, après trois jours de ſéjour à Baſſora, je partis pour aller joindre la caravane de Bedouins qui devoit ſe rendre à Alep ; je couchai le ſoir à un village bâti où logeoit l'Arabe avec qui j'avois fait mes conventions, & qui m'avoit paſſé une obligation pour mon paſſage à Alep ; il me reçut fort bien, & me traita moitié à la façon des Villes, moitié à la Bedouine. Le jour ſuivant, le frere de mon Arabe ayant pris ſa place au voyage d'Alep, je montai pour la premiere fois de ma vie un chameau, en compagnie de huit Arabes. Nous partîmes enſemble, & nous joignîmes ſur le ſoir la caravane, qui étoit poſée près d'un camp de Bedouins de ces parties ; elle pouvoit conſiſter en cent cinquante Arabes & quinze cents jeunes chameaux. Le déſert étoit couvert de troupeaux de toute eſpece qui appartenoient aux Bedouins du camp voiſin ; le ſoir ils vinrent au camp, ſelon leur coutume. Ces animaux connoiſſent la tente de

Départ de Baſſora.

Mon arrivée à la caravane & à un camp d'Arabes.

leur maître, devant laquelle ils viennent s'accroupir, & leur laitage & leur toiſon fourniſſent aux Arabes de quoi ſe nourrir, ſe vêtir & ſe loger, ſeules véritables néceſſités de la vie.

Le lendemain, toute la caravane ſe mit en marche, & elle formoit un aſſez beau coup-d'œil, par l'étendue du terrein qu'elle embraſſoit.

Rencontre d'un château ruiné, & des puits.

Le jour ſuivant, nous trouvâmes un château ruiné avec des puits, où nous fîmes de l'eau: deux jours après, nous trouvâmes d'autres puits, & deux Arabes montés ſur des ânes.

Séjour à un camp Arabe.

A quatre journées de là, nous découvrîmes un campement; l'on me donna une abe ou robe à la maniere des Arabes, avec un mouchoir flottant ſur la tête, que je fus obligé de mettre pour ne pas être diſtingué des autres; car j'étois vêtu à la façon des Turcs, qui differe un peu de celle des Arabes, & ſur-tout de celle des Arabes Bedouins.

Vêtement Arabe.

Cette abe eſt une piece d'étoffe de laine, qui compoſe tout le vêtement des Arabes des deux ſexes; ils en ont une fine & blanche ſur la peau, & par-deſſus celle-là une ou deux, plus longues & plus amples, dont une reſte flottante, & l'autre eſt fermée & tenue par une ceinture; celles-ci ſont ordinairement grandes & rayées de blanc & de noir; celle qui reſte

flottante eſt quelquefois de couleur noire : elles ſont d'une forme aſſez ſimple, & pour ſe les bien peindre, on n'a qu'à s'imaginer un ſac auſſi large que long, duquel on a ôté une bande dans ſa longueur pour s'en vêtir & y paſſer le cou ; deux trous pratiqués aux deux coins du fond du ſac, laiſſent le paſſage aux bras, qui reſtent cependant à moitié couverts par l'ampleur du haut de la robe. Voilà leur ſeul vêtement ; il les couvre exactement & eſt fort utile pour le mauvais temps ; car il ne peut être pénétré par l'eau, à cauſe de la façon dont il eſt tiſſu ; il eſt auſſi très-commode pour la chaleur, étant aſſez épais pour rompre la premiere ardeur des rayons du ſoleil, & laiſſant par ſon ampleur un libre paſſage à l'air. Les hommes ni les femmes ne portent point de culottes comme dans les Villes ; les hommes portent ſur la tête un très-grand mouchoir de ſoie & de coton, il y eſt attaché par une autre toile de coton très-ample, qui, ayant fait deux tours autour de la tête, vient tomber ſur les épaules qu'elle couvre par ſon ampleur : l'excédant des bouts du mouchoir de ſoie, après s'être doublé ſur la bouche & ſur le nez, vient ſe replier dans la piece de coton qui le ſerre contre la tête. On couvre ainſi la bouche & le nez, pour ſe garantir de la ſéchereſſe qu'oc-

caſionne le vent. Le véritable Bedouin ne ſe fait raſer ni la tête ni la barbe, & il arrange ſes cheveux en dix ou douze treſſes flottantes. Les femmes ſe coiffent de même, & l'ajuſtement des deux ſexes eſt à peu près égal, excepté dans l'arrangement, la couleur des mouchoirs, & les bijoux dont les femmes s'ornent la tête. Elles ſe couvrent le viſage, en mettant ſur la tête une abe, qu'elles laiſſent entre-ouverte pour ſe conduire; d'ailleurs, dans bien des occaſions, les deux ſexes vont nus.

Je m'avançai avec les Arabes à un quart de lieue du camp; par méfiance nous avions laiſſé à deux lieues derriere nous, les chameaux qu'on menoit vendre. L'on courut demander aſile à cette Tribu, qui nous le donna, les Arabes ne le refuſant jamais, quand on a une fois abordé leurs tentes; mais on le donne toujours avec les formalités de guerre. Les Arabes campés firent ſortir un nombre de leurs guerriers armés de lances, qui coururent ſur nous. A leur approche, les nôtres ſautant à bas des chameaux, allerent au devant d'eux à la courſe, & ils s'entremêlerent la lance en arrêt, en feignant de combattre avec de grands cris. On les introduiſit enſuite dans le camp, & tout rentra dans le calme. Mes compagnons voulant trafiquer quelques cha-

Formalités guerrieres.

meaux, nous y séjournâmes deux jours & demi.

J'allai seul visiter ce camp, mon conducteur ayant refusé de m'y accompagner, en feignant de craindre quelque événement. Lorsque je fus à quarante pas des tentes qui étoient rangées autour des puits, je rencontrai un Arabe qui venoit au devant de moi; il me demanda ce que je souhaitois, je lui fis entendre que la curiosité m'amenoit. Il me salua civilement, & m'amena dans sa tente, où, pour me faire honneur, il me donna la place du fond; il étoit Forgeron, & il avoit un petit fourneau qu'il chauffoit avec du charbon fait de racines de ronces du désert, quatre peaux en forme de vessie, que deux enfans pressoient, lui servoient de soufflets. Sa tente, comme toutes les autres, étoit longue & partagée par le milieu de sa longueur; la moitié étoit destinée pour les hommes, & l'autre moitié pour les femmes, qui s'occupoient à travailler de la laine; je sortis, & j'allai visiter les puits, qui sont simplement des trous faits en terre sans revêtement; l'eau est au plus à six pieds de profondeur. J'allai ensuite dans une autre tente, près de laquelle je voyois attachée une des plus belles jumens : ces Peuples les préferent aux chevaux; je fus également bien reçu par un bon vieillard, qui s'occupoit à

Visite au camp Arabe.

préparer des uſtenſiles de peau de chevre. Les femmes ourdiſſoient ſur le ſable des tentes de poil de chevre; juſques à la jument & ſon petit, tout vint me ſentir. Je parcourus également une ſeconde enceinte de tentes; toutes ſont ouvertes du côté oppoſé au vent qui regne ſix mois de la même partie; on y travailloit à la laine de chameau & de brebis, ou au poil de chevre. Je fus ſurpris de l'air peu curieux & peu empreſſé de ces gens qui me recevoient bien, mais ne ſortoient pas de leurs tentes: elles étoient ouvertes dans leur longueur, & laiſſoient voir combien les Habitans en étoient nombreux; j'admirois cette retenue, ſur-tout de la part des enfans, ordinairement amateurs de la nouveauté; car il ne paſſe pas ſouvent des étrangers par cette partie de l'Arabie, qui eſt vers le milieu du déſert: ayant enfin ſatisfait ma curioſité, je me retirai.

Qualités des biens des Arabes.

Les Arabes n'ont d'autres biens que leurs troupeaux. Les chevaux, & particuliérement les jumens, leur ſervent dans leurs courſes & à la guerre, & comme ils ſont bons cavaliers, ils ſavent très-bien les conduire. Ce ſont les plus vîtes que l'on connoiſſe, & qui ſe nourriſſent le plus ſobrement: on ne leur donne à manger que très-peu, & une fois par jour. Les chameaux leur ſervent, ſoit pour échanger

avec des grains ou autres néceſſités de la vie, ſoit pour le tranſport de leurs effets, lorſqu'ils errent d'un endroit à un autre. Quand l'herbe leur manque, ou que l'eau des puits eſt deſſéchée, ils décampent & vont chercher d'autres pâturages & d'autre eau dans des Pays moins arides; car ces déſerts ſont couverts d'un ſable fin, mêlé de gravier, ſur lequel on ne trouve que quelques ronces d'un pied & demi au plus de hauteur, & une eſpece d'herbe de quatre pouces de hauteur, & d'une ſeule tige, qui ne ſe réunit point en motte comme notre gazon.

Qualité du ſol du déſert.

Pendant l'été, il regne dans ces déſerts un vent de nord-oueſt, extrêmement échauffé par la réverbération du ſable; & pendant l'hiver, la chaleur du vent du ſud eſt encore plus inſupportable: elle y eſt ſi forte, que la peau en eſt criſpée, & les pores ſi reſſerrés, qu'il eſt impoſſible de ſuer. Il faut être extrêmement vêtu, pour ne pas être brûlé par l'ardeur du ſoleil, & nos vêtemens d'hiver ne ſuffiroient pas dans le déſert; l'on ſe couvre le front, le nez & la bouche d'un mouchoir épais & double, afin que la chaleur du vent ne deſſeche pas la poitrine, & que l'humidité néceſſaire à ces parties du corps puiſſe s'entretenir; on ne laiſſe que les yeux à découvert pour pouvoir ſe conduire; mais la chaleur & la réver-

Climat chaud du déſert.

bération du ſable y fait reſſentir des cuiſons aiguës, & qui affoibliſſent la vue à la longue.

Deſcription du déſert & de ſes animaux.

Le déſert eſt formé en grande partie par des plaines immenſes, où la vue n'eſt bornée que par le ſeul horizon. L'œil cherche en vain de quoi s'y fixer, & après avoir parcouru triſtement une ſurface uniforme de couleur griſâtre, qui eſt celle du ſable & des ronces deſſéchées, il revient attriſté chercher un peu de variété ſur les effets & ſur les troupeaux qui l'entourent. Un ſilence profond accompagne cet affreux payſage; point de quadrupedes, point d'oiſeaux, pas même des inſectes qui puiſſent le troubler. A peine dans toute l'Arabie déſerte ai-je vu quatre lapins, cinq ou ſix rats, trois gros oiſeaux, & ſept à huit petits, encore ces derniers étoient-ils aux environs des Pays habités, & les lapins & les rats dans des parties plus terreuſes que n'eſt le ſol ordinaire du déſert; ces rats ſont d'une autre eſpece que les nôtres, & très-jolis.

Leurs yeux ſont aſſez grands & vifs, la mouſtache, le muſeau & le haut du front eſt blanc, de même que le ventre, les pattes, & le bout de la queue; le reſte du corps eſt jaune, d'un poil aſſez long & très-propre; la queue eſt médiocrement longue, mais elle eſt groſſe, de couleur jaune, & terminée en blanc. Mes compagnons

pagnons mangeoient ces rats, après les avoir tués à coups de bâton, qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe ſur le chemin du quadrupede ou de l'oiſeau qu'ils veulent attraper.

Enfin, les eaux ſont preſque toutes ſalées, ameres, & en petite quantité dans cet immenſe déſert.

Les ſeuls Arabes ſont aſſez heureux pour s'être accoutumés à la dureté de ces contrées. Amateurs de leur liberté, mépriſant les richeſſes, durcis à la fatigue, regardant la molleſſe & les plaiſirs au deſſous d'eux, braves, fideles à leur parole, & hoſpitaliers, fiers & entreprenans, extrêmement ſoupçonneux, & recevant par cette raiſon tout étranger les armes à la main, ils ſe regardent cependant tous comme freres, & les beſoins ou les affronts du moindre particulier deviennent l'affaire de toute la Tribu; ils ſont extrêmement circonſpects à engager une affaire où il pourroit y avoir effuſion de ſang; mais ils vengent ce ſang à quelque prix que ce ſoit. Ils croient avoir ſur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent au premier venu ſur le leur, en exerçant à ſon égard la charité & l'hoſpitalité. Ce principe les rend voleurs ſans être aſſaſſins: toutes ces qualités & ces préjugés étranges ſont cependant leur force & leur union; & ſi

Caractere des Arabes.

leurs mœurs étoient adoucies par la morale pure de notre Religion, j'oſe aſſurer qu'il n'y auroit pas de Peuple dont les uſages & le caractere fuſſent plus propres à approcher du vrai bonheur, & qui fût moins ſuſceptible de corruption. La ſtérilité du Pays qui en défend le ſéjour à tout étranger, & l'aſſure contre tout Conquérant, la certitude d'avoir le néceſſaire, & l'impoſſibilité de jouir du ſuperflu, telles ſeroient les plus ſûres défenſes des mœurs ſimples de ces Peuples.

Leurs Chefs. Ils ont des Chefs à qui leurs préjugés d'indépendance n'ont donné une certaine portion d'autorité, que parce qu'ils connoiſſent qu'il faut quelqu'un qui marche, qui agiſſe le premier, & qui ſoit le point de réunion des volontés de la Nation. Les Arabes ſont ſouvent en guerre, & ils ſont diviſés par Tribus, ſuivant le pere dont ils deſcendent, ne prenant d'autre nom que celui de ſes enfans. Ceux avec qui j'étois ſe nommoient Ben-Halet ou enfans de Halet.

Deſcription détaillée ſur les Arabes. Ils ſont très-légers à la courſe à pied, adroits à manier la lance, de moyenne taille, nerveux, maigres, & d'un brun noir; ils ont les os très-gros. Les véritables Bedouins portent leurs cheveux & leur barbe, & généralement tous les Arabes portent la barbe, qu'ils ont très-

fournie; leur figure eſt alongée; leurs traits ſont grands & réguliers; leurs yeux ſont grands, ſecs, noirs, & d'une vivacité ſombre. Cette phyſionomie, & l'idée qu'on ſe fait d'eux, leur donnent l'air un peu farouche au premier abord; mais on leur trouve bientôt de la nobleſſe & l'air mâle.

Remarque ſur la qualité de leurs cheveux.

J'ai remarqué que les Arabes du milieu du déſert avoient les cheveux preſque crépus, fins, & à peu près de même nature que ceux des Negres. Dans un auſſi court eſpace que celui de ma traverſée, mes cheveux devenant auſſi plus ſecs, plus fins, & ne prenant point d'aliment par le défaut de tranſpiration, paroiſſoient vouloir auſſi ſe crêper. Le défaut d'humidité extérieure & radicale, & la grande chaleur du climat qui l'occaſionne, ne pourroient-ils pas contribuer à cette qualité de fineſſe & de criſpation? Mon ſang étoit devenu ſec, & mon teint différoit peu de celui d'un Indou ou d'un Arabe; mais je n'oſe pas tirer de ces obſervations, de plus fortes inductions ſur le rapport des formes avec les climats.

Incurſion des Arabes.

Après avoir approfondi par la ſuite les mœurs & les principes des Arabes, je revins de cette opinion générale qui leur donne la qualité de voleurs. Diverſes circonſtances où je me trouvai avec mes compagnons Arabes, me prou-

verent leur fidélité, & je ne ſache pas que des hommes d'une même Tribu ſe volent entre eux; il eſt au contraire généralement connu qu'ils vivent très-ſocialement; ils ne ſont donc voleurs qu'envers l'étranger qui leur eſt inconnu : encore n'eſt-ce que dans le déſert ſeulement, & lorſqu'ils ſont en petit nombre. Un ſeul Arabe ne vole jamais dans les Villes ou dans les Pays cultivés; ils n'y pillent que lorſqu'ils ſont raſſemblés en corps de Nation. Ce vol peut alors être regardé comme incurſion, & comme une ſuite du préjugé Arabe, qui regarde tout Peuple ou Tribu étrangère à la ſienne comme ennemi, à moins de quelque convention particuliere. Leurs vols dans les déſerts ſont une conſéquence du même préjugé. Ils ſuſpendent cependant leur inimitié à l'égard des étrangers, lorſqu'ils ont fait une eſpece de treve avec eux, par le payement d'une certaine ſomme, qui leur donne la liberté de paſſer ſur leurs terres, ou lorſqu'un étranger eſt protégé ou ami d'un ſeul membre de la Nation, qui la repréſente ſans doute en entier par la fraternité qui les unit. Alors cet ami lui ſert de ſauvegarde, & aucun d'eux ne l'enfreint jamais; d'ailleurs ils ſont poſſeſſeurs & ſouverains de leurs déſerts, & il leur ſeroit libre d'en empêcher le paſſage à qui il leur plairoit, au lieu qu'ils

n'exigent qu'un tribut relatif à la quantité de marchandiſes qu'on veut faire paſſer ſur leur territoire ; ce tribut peut être regardé comme une douane, dont le particulier, qui repréſente ici la Nation, a droit de retirer le profit, ou d'exempter les paſſagers.

Ce droit du particulier, pour l'exemption du tribut, eſt ſi connu & ſi bien établi, que les voyageurs prennent ordinairement un Arabe pour ſauve-garde de ſa Nation. Avec cette précaution on ne riſque rien ; mais ceux qui ignorent ces uſages, ou ceux qui ſont volés, jugent ſans examen que la Nation entiere n'eſt compoſée que de voleurs.

Malgré les déſagrémens de ce Pays, il me parut que ceux qui y étoient accoutumés s'en dédommageoient par le plaiſir de l'indépendance & de la fraternité avec laquelle ils vivent. J'avouerai même que je n'éprouvai jamais mieux qu'alors, & dans les déſerts de l'Amérique, les charmes de cette liberté que nous donna le Créateur, & que nous perdons dans les villes, dans les campagnes cultivées, & par l'habitude du luxe & des diſtinctions. Une ſimple toile que l'Arabe tranſporte où bon lui ſemble, le garantit, lui & ſa famille, de la pluie & de l'ardeur du ſoleil ; & ſa robe, où n'entra point le ciſeau, plus ample, mais dans le goût de celle que Leurs mœurs.

les Peintres donnent à S. Jean-Baptiſte, couvrir ſon corps autant qu'il lui eſt néceſſaire; il en eſt le tiſſerand, & par conſéquent ſe paſſe de tout ſecours étranger : tout le terrein qu'il voit autour de lui, lui appartient, & ſans le limiter, il y partage avec ſes freres le pacage de ſes troupeaux; rien n'y borne ſa courſe, il peut la diriger où il veut. Dans un Pays policé, chaque partie de ſon corps eût été différemment empaquetée & gênée par des étoffes, dont l'acquiſition lui eût couté mille ſoins, & dont la poſſeſſion n'eût flatté que ſa vanité, & chaque pas qu'il auroit fait auroit été ſoumis à des réglemens & des uſages ſouvent contraires au bon ſens & à l'ordre naturel.

J'avoue que malgré l'aridité des déſerts, cette liberté & cette égalité abſolues dont jouiſſoient ces Arabes, me cauſoient quelque impreſſion agréable & involontaire qui m'en faiſoit connoître le prix. Ils ne ſont d'ailleurs pas privés de tous plaiſirs; outre celui d'être libres, ils retirent des laitages de leurs troupeaux, bien des mets agréables, & qui nous ſont inconnus. Ils s'amuſent auſſi à divers exercices, & je n'ai vu nulle part d'auſſi bons coureurs : ils ont des danſes très-gaies, & ils s'appliquent ſur-tout à celles qui repréſentent leurs combats, en s'entremêlant dans leurs

Leurs exercices & leurs occupations.

figures la lance à la main, avec une dextérité incroyable. J'avois vu ces danſes, également en uſage chez les Biſſayes & chez les Javans, qui, de plus que les Arabes, ſont armés de boucliers. Les femmes ont auſſi entre elles des danſes, ſoit dans le genre gai, ſoit dans le genre voluptueux; elles ſont ſur-tout extrêmement expreſſives dans le dernier; elles ont beſoin de s'échauffer extrêmement l'imagination pour y parvenir, ces danſes exigeant que le ſentiment ſoit peint dans leurs yeux & ſur leur viſage, & s'accorde avec les mouvemens de leurs corps. Le Fandango Eſpagnol & le Calenda de l'Amérique en ſont une repréſentation imparfaite, que les Eſpagnols & les Negres de Guinée & d'Angole ont priſe chez les Arabes leurs voiſins.

Les Arabes fabriquent, avec leurs laines, des tuniques & des tapis qui feroient honneur à nos manufactures; la peau de leurs chevres ſert à faire leurs outres & les baquets pour abreuver leurs beſtiaux. Le change des troupeaux, qui les ſurchargeroient, leur donne le néceſſaire en vêtement, en dattes ou en grains dont ils ont beſoin, & qu'ils vont acheter dans les Pays cultivés. Certains d'entre eux cultivent les parties voiſines de l'Euphrate ou des Pays habités qui en ſont ſuſceptibles.

Après les avoir enſemencées, ils abandonnent leurs champs, & n'y reviennent que lors de la moiſſon.

Idée d'une Tribu en marche.

Il eſt aſſez curieux de voir une Tribu en marche. Une multitude de troupeaux couvre le déſert, & forme un coup-d'œil très-agréablement varié; quelques chameaux ſont chargés de tentes, de bagages, & de volailles qui viennent s'y percher au premier mouvement du décampement; d'autres chameaux portent des animaux qui ne peuvent pas marcher, & qui, par leurs cris, marquent leur étonnement de cette nouvelle ſituation : des femmes & des enfans ſont entaſſés ſur d'autres chameaux; on entend leurs cris confus & perçans, ainſi que ceux d'une infinité d'animaux de différens âges & de différentes eſpeces. L'embarras des femmes n'eſt pas médiocre au milieu de leurs petits enfans, dont les uns ſe battent, les autres ſautent ou pleurent à leurs côtés : d'autres femmes s'occupent, ſur leurs chameaux, à filer, ou à faire de la farine avec leurs moulins à bras. Toute cette confuſion eſt dominée par des lances de huit à dix pieds, & l'on diſtingue de tous côtés la voix mâle des hommes, dont une partie tâche de mettre de l'ordre, & l'autre entoure & forme le rempart de cette Ville ambulante. Je reviens à notre campement.

Nous voulions continuer notre route par le milieu du déſert, dont l'aridité aſſuroit notre marche & nous éloignoit du campement des Tribus; mais les Arabes de ce campement nous aſſurerent que nous n'y trouverions pas de l'eau, & on ſe décida à prendre la route qui ſe rapprochoit de l'Euphrate. Le lendemain, nous allâmes, au point du jour, faire de l'eau aux puits du campement, & j'obſervai le même flegme de la part des Habitans : ils ne ſortoient que pour leurs beſoins ou pour traire leurs troupeaux, & c'étoit l'office des femmes. Toute la caravane remplit ſes outres avec la même tranquillité que ſi nous euſſions été ſeuls au milieu du déſert; je remarquai ſur-tout que quoique je fuſſe le ſeul de toute la troupe monté ſur mon chameau & vêtu un peu différemment des autres, à peine deux ou trois enfans jeterent leurs regards ſur moi; les uns ſe préparoient à mener paître leurs troupeaux, les autres rempliſſoient leurs outres, & les autres, après avoir trait le lait de leurs chevres, appeloient leurs familles pour prendre leurs repas auſſi tranquillement que s'ils euſſent été ſeuls dans leurs tentes. Les femmes cependant ſe couvroient un peu le viſage, lorſquelles paroiſſoient hors de leurs tentes.

Rencontre d'un lac & d'un château ruiné ; payſage du déſert.

Après avoir fait de l'eau, nous nous mîmes en route, en prenant un peu plus au nord-oueſt. Quatre jours après, nous trouvâmes un château déſert à trois tours, ſitué près d'un petit lac ; nous y fîmes de l'eau qui étoit d'une puanteur & d'une amertume extrêmes. La curioſité & la ſoif m'attirerent vers ce lac & dans ce château ; je voyois des roſeaux verts agités par le vent, & une petite piece d'eau, choſe très-rare dans ce Pays. Ce coup-d'œil me charmoit : j'approchai ; mais au lieu d'un endroit que je croyois être ſi agréable, je ne trouvai qu'un ſol humide, & même un peu marécageux, dont l'eau croupie & corrompue par la chaleur, étoit devenue couleur de fer & de plomb, brillante dans certains endroits, & plus noire dans d'autres ; mais généralement ce marais exhaloit une odeur infecte. Je parvins à un endroit où il y avoit beaucoup d'eau, eſpérant qu'elle ſeroit meilleure : elle étoit encore noirâtre, & des roſeaux voiſins qui en étoient teints, m'en dégoûterent bientôt ; j'eſſayai cependant d'en boire, & elle me parut avoir un goût fétide & amer qui me révolta. Je me retirai peu ſatisfait de ma curioſité. Le château étoit placé auprès du lac, ſur une butte de terre formée de main d'homme, & haute d'environ vingt

pieds : je montai & j'en cherchai la porte ; mais elle étoit ſi baſſe, que je crus me tromper ; elle n'avoit que deux pieds & demi de hauteur au plus, & la moitié en largeur ; le mur étoit épais & bâti de terre. J'entrai, & je trouvai une grande cour ; à trois de ſes coins étoient trois tours, dont les portes étoient encore plus baſſes que celle par où j'étois entré ; elles ne m'inviterent pas à y paſſer. Les murs étoient très-hauts ; j'y montai, & je remarquai qu'au lieu de parapet, on avoit courbé la ſommité du mur de façon que l'on pouvoit en voir le pied. On avoit également donné aux courtines, entre les tours, une forme ceintrée, pour augmenter leurs défenſes. Après cet examen, je portai mes regards autour de ce château ; ſes environs me rappelerent au naturel les peintures de ce Pays, telles que je les avois trouvées dans certains Contes Arabes. Un ſilence profond ; un reſte de ſouffle d'un vent brûlant par la chaleur du jour, & qui étoit prêt à finir avec lui ; une plaine d'un griſâtre uniforme, pareil à celui de la cendre, qui s'accordoit très-bien avec ſa chaleur ; une vue qui n'étoit bornée que par un horizon dont l'atmoſphere triſte, uniforme & blanchâtre n'offroit d'autre objet remarquable que le diſque du ſoleil, pâle &

rougeâtre au moment de ſon coucher ; tout enfin inſpiroit la triſteſſe & la rêverie. Je deſcendis de cet affligeant ſéjour, & je rejoignis mes compagnons.

Rencontre de puits & de tentes Arabes.

Nous continuâmes notre route le lendemain, & après deux jours de marche, nous fîmes encore de l'eau à des puits où nous trouvâmes quatre tentes, dont les femmes vinrent raccommoder nos outres. Le lendemain, je penſai me caſſer le cou, étant tombé de deſſus mon chameau, lorſqu'il avoit voulu ſe dreſſer pour partir.

Chaſſe donnée à douze Arabes.

Le troiſieme jour de route, après ces derniers puits où nous avions trouvé quatre tentes, nous vîmes ſur le ſoir douze Arabes avec des chameaux. Le Chef de la caravane, ſûr apparemment de leur petit nombre, fit courir après eux : on les chaſſa à coups de fuſil, & ils laiſſerent ſur le champ de bataille quelques linges, des outres & des maſſues. Je ne pus applaudir intérieurement à cette action, & augurant que douze hommes n'étoient pas ſeuls dans ces parties, je craignis les ſuites de cet acte d'hoſtilité. Je comparois la précaution avec laquelle nous avions abordé quelques jours auparavant le camp Arabe, parce que nous étions les plus foibles, avec notre audace à la vue d'un

peloton de gens qui n'étoient preſque point armés : ce procédé ne me parut nullement généreux.

Nous paſsâmes la nuit fort tranquillement, & le lendemain nous continuâmes notre route. A midi, les craintes de la veille ſe vérifierent : l'on découvrit un cavalier qui venoit à nous ; l'on fit accroupir tous les chameaux, & l'on parlementa. Apparemment que l'on ne s'accorda point, car le cavalier s'en retourna, & chacun prépara ſes armes.

Attaque, combats, & blocus de la caravane par une Tribu ennemie.

Cependant la caravane ſe remit en marche ; mais un quart d'heure après, l'on vit s'avancer un bon nombre de cavalerie & de piétons. L'on fit réaccroupir les chameaux extrêmement ſerrés ; l'on déploya un pavillon bleu avec certains caracteres & ſignes blancs : les fuſiliers s'avancerent à deux cents pas de la caravane ; les lances reſterent à cinquante du pavillon, qui étoit ſoutenu du reſte des Arabes, armés de ſabres & de maſſues, & qui étoit planté au coin de la caravane du côté de l'ennemi. Celui-ci s'avançoit en troupe au nombre de cinq cents hommes ; nous en avions cent cinquante de notre part ; on les attendit cependant de pied ferme, avec des cris de Allah-ou-Allah, par leſquels j'augurai qu'ils prenoient Dieu à témoin de l'action qui al-

loit ſe paſſer. Les ennemis étant arrivés à deux cents pas des fuſiliers, engagerent l'affaire à la courſe, comme j'ai déjà dit qu'on l'avoit pratiqué au camp Arabe, près duquel nous avions établi le nôtre quelques jours auparavant : alors commença une légere fuſillade, & les ennemis s'étendirent dans la plaine, aſſiégeant la caravane ; mais ils ne s'approchoient que de la portée du fuſil pour lâcher leur coup, & ſi quelquefois ils paroiſſoient vouloir foncer, nous nous levions tous, courant à eux : quand ils nous voyoient prêts à les recevoir, ils rétrogradoient au petit pas. Ce manége dura juſques à la nuit, que les fuſiliers ſe rapprocherent, après que la plupart des ennemis ſe furent un peu éloignés. Il n'y eut perſonne de tué de notre part, & nos Arabes prétendirent avoir tué trois ou quatre des ennemis & deux de leurs chevaux. Une partie de nos gardes étoient poſées en avant, & celles de la caravane, en répondant au ſignal de bonne garde ou de découverte dans le déſert, par des cris ſinguliers, donnoient une bonne idée de la prudence de ces gens-là. La nuit ſe paſſa au camp avec beaucoup de joie & de danſes figuratives de combats. Mes compagnons excitoient leur courage par leur nom de Ben-Halet

ou d'enfans de Halet, & ils échauffoient leur courroux par le nom de Turquis ou Turc, qu'ils regardent comme leur mortel ennemi. Je tâchai de faire entendre à mon conducteur, qui m'avoit paru brave & prudent, que l'on feroit très-bien de prendre des forces pour le combat du lendemain, en ſe repoſant, ſans les épuiſer par des marques de joie inutiles. Je lui dis que ſans attendre que le nombre des ennemis augmentât, l'on feroit auſſi fort ſagement de ſe mettre en marche le jour ſuivant, en mettant les chameaux dans le milieu, & les hommes armés ſur les ailes, pour faire face à l'ennemi. Je ne fus point écouté, & je ne ſavois pas aſſez bien parler Arabe pour pouvoir donner mon avis à l'aſſemblée des Arabes, qui ſe tenoit autour du pavillon. Je me réſignai à la Providence, & tâchai de profiter de quelque intervalle de ſommeil, dont j'étois quelquefois diſtrait par les balles qui ſiffloient autour de mes oreilles.

Dès que le jour parut, on recommença une attaque pareille à celle de la veille, & elle ceſſa après environ deux heures de combat. Vers huit heures, on parlementa avec l'ennemi, & l'on me demanda de l'argent à emprunter ; je promis celui que j'avois. On reçut divers meſſages des ennemis ; mais on

ne put pas apparemment s'accorder, car l'on ne me parla plus d'emprunt, & l'on me dit que les ennemis vouloient abſolument nous dépouiller, & que nous fuſſions à leur diſcrétion. Je jugeai qu'une animoſité ſi extraordinaire contre des caravanes qui paſſent toujours librement en payant une certaine ſomme, ne provenoit apparemment que du reſſentiment qu'ils avoient de la premiere hoſtilité que nous avions commiſe contre les douze Arabes, & de l'effuſion du ſang de leurs freres dans le combat. Quoi qu'il en ſoit, après la réponſe définitive des ennemis, on ſe tint de nouveau ſur ſes gardes; mais nous ne pouvions pas réſiſter long-temps à cette fatigue : il y avoit cinq jours que nous avions quitté les derniers puits, & nous n'avions plus d'eau; l'extrême chaleur & l'agitation où nous étions épuiſoient nos forces.

Le ſoir, les ennemis recommencerent une nouvelle attaque, mais elle fut légere; ils ne s'approcherent qu'à la portée du fuſil, & nous n'eûmes perſonne de tué. La nuit fit ceſſer cette eſcarmouche, & ils s'éloignerent à une demi-lieue dans la plaine. L'on poſa, comme la nuit précédente, des gardes avancées qui faiſoient bonne garde, avec les ſentinelles de la caravane. L'on alluma beaucoup de

de feux ; mais je vis tenir ſecrétement beaucoup de petits conſeils, & l'on chuchotoit ſouvent à l'oreille, ce qui m'annonçoit quelques nouvelles démarches. Vers les dix heures, l'on chargea les ſelles ſur des dromadaires ; mon conducteur me demanda mon linge pour le porter ſur le ſien ; & il le mêla avec ſes hardes ; un autre Arabe prit mes proviſions les plus légeres, & l'on m'avertit d'abandonner le reſte. Je vis pluſieurs Arabes en faire de même. Cependant, quelques temps après, on répartit la plupart de mes proviſions ſur divers dromadaires, & on attacha le tout bien ſolidement. L'on m'avertit de me tenir ſur mon dromadaire le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & qu'on étoit dans le deſſein de prendre la fuite. Préparatifs de la fuite.

Quelles réflexions ne fis-je pas alors ! J'allois être obligé de ſuivre cette caravane à la courſe du dromadaire. La dureté & l'allure de ces animaux m'expoſoit aux dangers les plus effrayans. Si je tombois à la premiere fuite, je me trouvois ſeul dans un déſert immenſe, ou bien je riſquois d'être foulé aux pieds par les autres fuyards. Dans le premier cas, je ne voyois de reſſource qu'en faiſant route vers le nord, pour rencontrer les bords de l'Euphrate ; je les ſavois fréquentés, en cette

saison, par des camps Arabes; mais ils étoient éloignés au moins de quatre journées. Je désirois, dans certains momens, que les ennemis vinssent fondre sur nous, pour me remettre entre leurs mains, ou pour vendre chérement ma vie : mais on m'avoit averti qu'ils ne recevoient pas leurs ennemis prisonniers, même après les avoir dépouillés, & qu'ils ne donnoient l'hospitalité que dans leurs tentes, qui étoient peut-être bien éloignées. Je mis donc ma confiance en Dieu seul, & je me reposai sur mon traversin en attendant le signal de la fuite.

Fuite & déroute de la caravane; précaution à cet égard.

Vers les quatre heures du matin, on redoubla les cris de bonne garde, & l'on alluma beaucoup de feux, qui, n'étant faits qu'avec des ronces desséchées, s'éteignirent bientôt. Un grand silence succéda, & vers les quatre heures & demie, comme nos gardes avancées redoubloient leurs cris de bonne garde, mon Arabe me fit monter sur mon chameau, & au même instant toute la caravane partit comme un éclair, en fuyant dans le sud-est, du côté d'où nous venions.

Je remarquai, à travers l'énorme poussiere de sable qui s'élevoit & rendoit notre départ horrible à voir, que les chameaux destinés à être vendus avoient un pied attaché : on avoit

apparemment pris cette précaution pour éviter l'embarras de les emmener, augmenter celui de la pourſuite, & pour amuſer l'ennemi & arrêter ſa courſe.

Nous fîmes environ trois lieues dans le ſud & à la grande courſe du dromadaire. La Providence ſeule me ſoutint ſur cet animal, où j'étois perché comme ſur une table ; ſes mouvemens étoient pour moi d'une violence inſupportable, chacun d'eux donnoit un grand choc à mes poumons : mes deux mains me ſervoient d'arc-boutans en avant & en arriere ; mais je les avois bleſſées par le froiſſement ; mes nerfs n'avoient plus ni reſſort ni ſentiment, & je fus vingt fois à la veille de lâcher priſe.

Les ennemis nous pourſuivirent, dépouillerent pluſieurs des nôtres, & s'amuſerent à piller les effets & les jeunes chameaux que nous avions abandonnés pour accélérer notre fuite. Le huitieme de notre troupe de Baſſora, qui faiſoit ma cuiſine, tomba entre leurs mains à mes côtés. Leur occupation à piller fit que nous les laiſſâmes un peu loin derriere nous ; & après ces trois lieues au ſud-eſt, nous changeâmes de route, ſept que nous reſtions de notre petite troupe, & nous nous ſéparâmes de la caravane. J'ignore quel fut le ſort des autres Arabes, n'en ayant plus en-

Fauſſe route & ſéparation de la caravane.

tendu parler. Nous contournâmes au large l'eſpace que nous venions de quitter, &, laiſſant par ce moyen les ennemis & le reſte de la caravane ſur une route oppoſée, nous reprîmes notre chemin vers le nord-oueſt.

Fuyant toujours à la même aire de vent & avec la même vîteſſe, nous trouvâmes un ſol ſemé de roches détachées. Mon dromadaire broncha & fit un écart qui m'ébranla. Je tombai aſſez loin, & l'animal effarouché renverſa ſa charge. Heureuſement il ſe trouva auprès de moi un Arabe généreux, qui, faiſant vîte accroupir ſon dromadaire, me fit monter à la hâte & à poil derriere lui. Un autre Arabe coupa les cordes avec leſquelles mes effets étoient attachés ſur mon dromadaire qui les traînoit après lui. J'abandonnai tous mes vivres & quelques hardes dans le déſert, & mon dromadaire marcha à vide devant nous.

Service d'un Arabe.

Vers les huit heures nous entrâmes dans un lit de torrent deſſéché, & nous nous y cachâmes, tandis qu'un des nôtres alla obſerver ſur une hauteur s'il ne voyoit rien dans la plaine : il ne découvrit ni la caravane, ni les ennemis. Nous remontâmes, & je repris mon dromadaire ; il n'avoit plus qu'un mauvais bât, compoſé d'un groſſier couſſin de foin qui entouroit ſa boſſe, & quatre morceaux de

planche en forme de fût de selle qui serroient ce coussin contre cette bosse. Je poursuivis ma route avec beaucoup de souffrances, la vîtesse étant presque la même.

A dix heures nous arrivâmes à une source d'eau très-douce; elle étoit au pied d'un rocher où croissoient des arbustes, ce qui en assuroit la bonne qualité. J'étois rendu de soif & de fatigue. Je bus d'un trait près de deux bouteilles, & je pensai me trouver mal. Nous n'étions cependant pas sans crainte à cette aiguade; & si nous avions eu peur d'y rencontrer quelques tentes des ennemis, qui nous auroient attaqués, les traces fraîches des animaux qui s'y étoient abreuvés le matin, ne nous laissoient pas sans méfiance. Un des nôtres étoit placé sur une hauteur, d'où il faisoit bonne garde, & nous étions prêts à fuir au premier signal. Heureusement on n'apperçut rien dans le désert, & je crois que notre contremarche ne fut pas découverte.

Puits d'eau douce.

Je voulus récompenser l'Arabe qui avoit fait si généreusement accroupir son dromadaire, lorsqu'en fuyant j'étois tombé de dessus le mien, & qui m'avoit ensuite pris en croupe. Ce service m'avoit sauvé d'une mort presque inévitable ou de faim ou de soif, & il pouvoit l'exposer à tomber entre les mains des

Générosité des Arabes, mes compagnons; leur nourriture.

ennemis. Je ne pus lui préſenter que quatre piaſtres; il ne vouloit pas d'abord les recevoir, ignorant ce qui me portoit à lui donner cet argent, tant la charité eſt gravée dans le cœur de ces gens. A la fin je les lui laiſſai ſur ſa robe, & je m'en allai; quelques inſtans après, il vint me les rapporter, & je ne pus les lui faire garder qu'en l'aſſurant que c'étoit un don volontaire que je lui faiſois, parce que je l'aimois.

Il ne me reſtoit plus de vivres, les ayant perdus & abandonnés dans le déſert; mais mes compagnons, les bons Arabes, me nourrirent; ils me donnerent une ample portion de gâteau d'orge plus grande que la leur; ils le faiſoient cuire ſous la cendre ou le ſable réchauffé; ils le mettoient enſuite en morceaux, & le pétriſſoient une ſeconde fois avec des dattes & du beurre fait avec le lait de la femelle du chameau. Ce ragoût n'étoit pas mauvais, mais nous pouvions rarement le faire, à cauſe du peu de proviſions que nous avions; à ſon défaut, nous mangions des dattes. Ils continuerent ainſi à me nourrir juſques à notre ſéparation, ſans jamais me laiſſer voir aucun motif d'intérêt, & en me donnant toujours une portion plus conſidérable de leurs vivres, que celle qu'ils ſe réſervoient à eux-mêmes.

Nous ne voulions pas reſter à cette aiguade, crainte des ennemis que nous indiquoient les traces fraîches des animaux. Nous montâmes ſur nos chameaux après dîner, & nous courûmes juſques à la nuit, preſque avec la même viteſſe que le matin. J'étois rendu de fatigue & de douleur; j'étois couvert de plaies aux endroits qui ſervoient à m'accrocher ſur mon bât; & comme les ſecouſſes le rejetoient en arriere, il me laiſſoit quelquefois ſur la boſſe de l'animal: mes nerfs, devenus ſans ſentiment, ne me ſervoient plus, & mes doigts alloient malgré moi, par la grande agitation de mon ſang, comme des touches de clavecin. Cet état m'ôtoit même l'appétit néceſſaire pour prendre des forces; je mettois mon unique eſpoir dans le ſommeil que j'eſpérois prendre dans la nuit; mais vers les neuf heures du ſoir, mes compagnons me dirent qu'il falloit repartir: il fallut m'y réſoudre. Heureuſement nous n'allâmes cette fois qu'au grand pas, que je pouvois alors aiſément ſupporter.

Mon extrême fatigue.

A deux heures du matin nous nous repoſâmes dans un endroit enfoncé, & nous dormîmes un peu juſques à ſix heures; nous remontâmes enſuite, & nous continuâmes notre route toute la journée, tantôt au grand

pas, tantôt à toute courſe, ſuivant que le déſert paroiſſoit plus ou moins fréquenté. Le lendemain nous découvrîmes l'Euphrate & une maiſon ſur ſes bords; mais ayant tout d'un coup apperçu du monde, nous rebrouſsâmes chemin en fuyant à toute courſe. Dans ces endroits nous appercevions des tas de pierres de diſtance en diſtance, qui apparemment marquoient la direction de la route. Je vis auſſi des monceaux de terre; mais leur forme ne put point m'indiquer s'ils étoient l'ouvrage des hommes ou de la Nature. Nous avions réglé notre direction depuis notre départ, en prenant pour point fixe, pendant le jour, le cours du vent qui ſouffle du nord-oueſt; & pendant la nuit les étoiles nous guidoient.

Vue de l'Euphrate & de ruines douteuſes.

J'étois étonné de la bonté de nos dromadaires, qui différent de ceux d'Afrique, étant plus petits & n'ayant qu'une boſſe. Outre la fatigue que devoit leur cauſer la longueur du chemin que nous faiſions par jour, ils reſtoient quelquefois quatre ou cinq jours ſans boire, & ils ne mangeoient qu'à la hâte & en courant, le peu de ronces qu'ils pouvoient attraper dans leurs marches; car ils reſtoient accroupis toute la nuit: ils ont la faculté de reprendre, dans le beſoin, leur boiſſon & leur nourriture, qu'ils n'ont en quelque façon fait

Sobriété des chameaux.

qu'avaler avec avidité, pour les ruminer enſuite comme font les bœufs. Il eſt d'ailleurs inutile que je parle de la conſtruction de ces animaux, qui eſt généralement connue.

Aiguade.

Nous nous rendîmes à des puits qui nous étoient d'autant plus néceſſaires, que l'eau commençoit à nous manquer; nous avions attention d'y faire très-peu de ſéjour, de les aborder & de les quitter à la courſe. Par cette précaution, nous nous expoſions moins à être découverts par les gardiens des troupeaux qu'ils y venoient abreuver & dont nous voyions les traces encore fraîches.

Vue des montagnes, & ciel du déſert.

Nous découvrîmes, quatre jours après, de hautes montagnes à notre droite; elles s'étendoient en avant de nous. Quelque temps après, je vis un petit nuage qui fut ſuivi de pluſieurs autres, ce qui me parut nouveau, le déſert n'ayant offert juſque-là qu'un ciel très-ſerein.

Cependant nous n'étions pas ſans crainte & ſans fatigue, par les marches & contre-marches forcées que nous étions obligés de faire, lorſque nous découvrions des traces ou que nous craignions de rencontrer des Arabes. Quelquefois, lorſque nous nous trouvions ſur la pente des hauteurs, nous étions obligés de rebrouſſer chemin à la grande

Campemens Arabes pendant l'été.

courſe, pour ne pas être découverts des endroits bas de ces déſerts, qui ſont ordinairement habités pendant l'été. Quand les paſſages étoient critiques, nous nous cachions le jour & nous marchions la nuit.

Lorſque nous approchâmes de ces hautes montagnes, nous apperçûmes des fonds blanchis par le ſalpêtre qu'avoient dépoſé les eaux de l'hiver. Dans certains de ces fonds, le terrein formoit une croûte extrêmement ſeche, mais élevée en voûte, & ſéparée du ſol d'environ quatre pouces; de ſorte que nos dromadaires, ſous qui elle cédoit en ſe rompant, avoient beaucoup de peine à marcher. Cette croûte s'étoit apparemment bourſouflée par l'extrême ardeur du ſoleil, à la ſuite des pluies.

Ville & ruines douteuſes.

L'on me montra une Ville dans la montagne, que je ne pus diſtinguer, & dont j'ignore le nom; l'on me montra auſſi un marché d'Arabes qui ſe tenoit dans la plaine. Je paſſai à travers une aſſez grande étendue de très-petites ruines alignées, qui, par leur petiteſſe, ne pouvoient donner des notions intéreſſantes.

Campemens Arabes pendant l'hiver; changement de ſol.

Je remarquai dans cette partie les traces des campemens Arabes pendant l'hiver; elles étoient ſur des hauteurs & au bord des torrens.

Le ſol commença bientôt à être plus terreux ; mais auſſi plus difficile, étant parſemé de trous faits par les rats, qui n'y habitent apparemment que dans des temps moins ſecs. Ces trous rendoient le ſol comme miné, de façon que lorſque le dromadaire appuyoit le pied, le terrein cédoit ſouvent ſous lui, & le pied s'enfonçant inégalement, ne ſe dégageoit qu'avec peine ; heureuſement nous n'eûmes pas à fuir dans cette eſpece de ſol.

Nous longeâmes à droite les montagnes, & nous arrivâmes à une aiguade qui étoit au milieu d'une plaine. Son eau infecte & amere étoit au fond d'une caverne de roches aſſez profonde, qui étoit placée elle-même au fond d'un vaſte creux : elle donnoit une idée des ſources infernales, par ſa qualité & par ſa poſition. Nous nous cachâmes le lendemain aſſez loin de l'aiguade, parmi des inégalités du ſol. A la nuit, nous marchâmes aux montagnes ; la lune éclairoit juſques à une heure du matin, & vers les dix heures du ſoir nous nous arrêtâmes en attendant ſon coucher ; car nous étions à l'entrée d'une gorge où nous voulions paſſer, pour nous rendre à Alep. Nous avions vu dans la journée un marché d'Arabes, & la gorge & le pays étoient habités. Un des nôtres alla à la découverte dans cette

gorge ; nous n'oſions parler, à cauſe du grand ſilence qui regne dans le déſert, le moindre bruit ſe faiſant entendre au loin. Nos dromadaires, dont l'inſtinct eſt admirable, paroiſſoient ſeconder nos vûes. A minuit, nous entendîmes une clochette dans le déſert, & peu de temps après nous entendîmes, à une très-petite diſtance, des Arabes du campement voiſin qui conduiſoient un âne. Craignant d'être apperçus par la couleur de nos habits, nous nous étendîmes à terre derriere nos dromadaires, & quoiqu'au bruit de ces Arabes ils euſſent tourné la tête, heureuſement ils ne prirent point l'épouvante. Celui de nos gens qui avoit été à la découverte, revint ſur ſes pas ; nous étions incertains ſi l'on nous avoit apperçus, & cet homme jugeoit impoſſible de tenter le paſſage de la gorge ; nous montâmes donc ſur nos dromadaires en grand ſilence, & nous nous enfuîmes à toute courſe.

Route dans la montagne ; changement du ſol.

Nous côtoyames toujours les montagnes, que nous commençâmes à gravir le lendemain. Etant arrivés au haut de la premiere, nous vîmes la plaine que nous venions de quitter ſemée de camps Arabes, que nous avions heureuſement évités ; c'étoit la premiere hauteur conſidérable depuis Baſſora. Le ſol devenoit un peu ſuſceptible de culture,

& la qualité des ronces commençoit à changer; nous y vîmes un ſanglier. Quoique nous fuſſions dans une vaſte plaine, nous avions au loin des montagnes à droite & à gauche, & la vue commençoit à être variée. Les courſes de nos dromadaires me tourmentoient cependant toujours, quoique je fuſſe un peu revenu de mon extrême fatigue, & que je commençaſſe à n'y être plus ſi ſenſible. Je ne pouvois pas attribuer ma laſſitude à trop de délicateſſe de ma part; car un de nos Arabes étoit preſque auſſi fatigué que moi, & reſtoit ſouvent en arriere. Le peu d'expérience que j'avois, m'empêchoit de connoître les meilleures allures de ces animaux : ceux qui en étoient inſtruits, ſavoient les entretenir dans une eſpece d'amble aſſez vîte, qui équivaut au trot ſans en avoir la rudeſſe. Ils trottent d'eux-mêmes lorſqu'ils reſtent en arriere; car leur émulation eſt telle, qu'ils cherchent toujours à ſe dépaſſer les uns les autres.

Puits d'eau douce, & château ruiné.

Nous fîmes de l'eau à un puits où elle étoit très-bonne; ce puits étoit placé au milieu des ruines d'une cour & d'un château aſſez conſidérable; nous n'y reſtâmes pas une heure, voyant le ſol encore mouillé de l'eau fraîchement puiſée. Nous courûmes en longeant toujours la montagne ſur la droite, & nous

dormîmes, pendant la nuit, dans des vallons, au milieu des rochers. Le lendemain nous continuâmes notre route, en laiſſant paître nos dromadaires dans des endroits bas, entre des rochers qui nous couvroient. Nous marchâmes la nuit dans un chemin que nous trouvâmes pratiqué dans le lit d'une eſpèce de torrent deſſéché qui ſortoit dans la plaine; nous le quittâmes au jour, en côtoyant toujours les montagnes.

Précautions pour la ſûreté de la route.

Le déſert commençoit à être battu, & il étoit plein de traces & d'endroits où s'accroupiſſent les chameaux. Nous nous cachâmes derechef pendant la journée dans des torrens, derriere des rochers, & à la nuit nous partîmes en laiſſant toujours la montagne à droite.

Abord aux ſecond. montagnes, & à un village de la Syrie.

A huit heures, je vis du feu dans la montagne. A dix heures, j'entendis des chiens aboyer, qui nous ſentoient dans le déſert, & peu après je vis des traces de ſillons. A minuit, nous traversâmes des terres labourées, ſéparées par des petits foſſés. A une heure, nous entrâmes dans un chemin borné; & à une heure & demie, je vis, ſur le chemin, les premieres maiſons habitées; au bout d'une demi-heure, la premiere eau courante que j'euſſe rencontrée depuis Baſſora: nous arrivâ-

mes enfin à un village bâti ; on y fit accroupir les dromadaires, & on ſe tint les armes à la main. Tout le monde du Village dormoit, & je m'endormis auſſi.

Au jour, je découvris un beau Pays bien cultivé & arroſé, où il y avoit quelques peupliers ; c'étoit le premier arbre que j'euſſe vu depuis Baſſora. Nous ſortîmes du Village, & nous allâmes préparer notre nourriture au milieu d'un champ voiſin : on nous en avoit priés, & je crois qu'on nous faiſoit la grace de nous prendre pour des bandits & des pillards qu'on tâchoit d'éloigner, parce que nous étions bien armés. Nous nous reposâmes juſque vers onze heures, que nous remontâmes ſur nos dromadaires, & nous marchâmes enſuite vers le Pays peuplé que nous voyions devant nous : il étoit couvert de Villages, & la campagne en étoit très-belle.

Férocité des chameaux.

Je m'amuſai beaucoup en obſervant l'étonnement de nos dromadaires. La différence du vêtement Turc à celui de l'Arabe, la différence de corſage & de ſtature des gens que nous voyions avec ceux des Arabes, les maiſons, les chiens, les animaux, tout, juſques aux ruiſſeaux, les épouvantoit ; ils n'en approchoient qu'avec méfiance ; c'étoit même un embarras réel pour nous, lorſque nous

trouvions du monde ou des animaux dans les chemins: nos chameaux fuyoient à toute courſe, ou n'oſoient plus paſſer. Au premier mur de clôture que nous apperçûmes, ils n'approchoient que malgré eux : dans les intervalles, un rat parut & les épouvanta tellement, qu'en fuyant à toute courſe & par écarts, ils jeterent à bas un de nos gens, & nous eûmes toutes les peines du monde à retenir les nôtres & à nous garantir du même accident. Nous fûmes très-long-temps à paſſer le premier pont : ces animaux connoiſſant que le ſol n'étoit pas ſolide, & ayant mis un pied en avant, ne pouvoient ſe réſoudre à continuer.

Deſcription des environs de Damas.

Nous côtoyâmes pluſieurs grands Villages, dont pluſieurs peuvent paſſer pour de petites Villes. Le ſol n'étoit compoſé que de jardins couverts de toutes ſortes d'arbres, & très-bien arroſés. Enfin, vers les quatre heures, nous rencontrâmes une arcade ſans porte, & une voûte où étoit une belle fontaine. Mes Arabes partageoient la méfiance de leurs montures : nous nous tînmes en dehors de cette arcade, & ayant préparé nos armes, nous n'entrâmes qu'après qu'un de nous en eut été reconnoître l'intérieur : nous avions auparavant paſſé des rivieres ſur leſquelles il y avoit des moulins ; nous traverſâmes alors un

un lieu rempli de tombeaux, & je vis bientôt après les murs d'une Ville. L'affluence du monde, le nombre des tombeaux, la quantité de jardins, tout m'annonçoit ſon étendue. Après l'avoir côtoyée, nous voulûmes nous arrêter à une place aſſez commode ; mais on nous ſignifia, de nous en éloigner, en nous menaçant de la Juſtice du Bacha. Nous choiſîmes une autre place : on nous fit encore la même ſignification, & perſonne ne nous vouloit pour voiſins, tant on craint l'approche des Bedouins armés ; cependant un des nôtres pouſſé à bout, & moins timide, fit accroupir ſon dromadaire, & planta ſa lance à terre en ſigne de priſe de poſſeſſion. Nous ſuivîmes ſon exemple, malgré les cris des poſſeſſeurs des jardins voiſins. Nous campâmes donc près de cette Ville, le troiſieme du mois d'Août, trente-cinq jours après mon départ de Baſſora.

Méfiance des gens du pays contre les Arabes ; arrivée à Damas, & autres ſujets.

J'étois aſſez ſurpris de l'endroit où je me trouvois ; les marches & contremarches que nous avions faites en fuyant dans le déſert, avoient cauſé beaucoup d'erreur dans mes ſpéculations particulieres ſur ma route, & quoique j'euſſe vu que nous avions pris beaucoup à l'oueſt de celle d'Alep, je ne trouvois dans mes combinaiſons géographiques que la ville de Damas, à l'éloignement où je me croyois

de la mer. Je demandois à mes conducteurs si elle ne se nommoit point ainsi ; ils me répondoient qu'elle s'appeloit Chams ou ville du Soleil, qu'elle étoit gouvernée par un Bacha très-puissant, & que les Francs n'y étoient pas connus : ils m'en peignoient les Habitans comme très-méchans, & je ne vis jamais mon Arabe revenir de la Ville sans faire mille imprécations contre les Turcs. Tout cela me déroutoit & me donnoit à penser. Je le pressois de repartir le lendemain pour Alep, qu'il me disoit encore éloigné de dix journées ; j'envoyai acheter des rafraîchissemens, que nous dévorâmes ; je me lavai le corps pour me délasser, je changeai d'habits, & je tâchai de prendre du repos.

J'avois demandé à mon conducteur de me mener dans quelque auberge ; un usage si opposé aux leurs lui paroissoit ridicule & inutile, & il craignoit que je ne fusse insulté par les Turcs ; je l'engageai le lendemain à me faire venir quelque Chrétien Asiatique ; il m'en amena un du rit Syrien, qui m'apprit qu'en effet les Arabes nommoient *Chams* la ville de Damas. Nous allâmes nous promener en ville, où nous rencontrâmes un Jésuite qui étoit vêtu à la façon du Pays, & qui, apprenant que j'étois François, se fit connoître à moi pour

être de la même Nation; il m'offrit asile dans son auspice, & en vérité il me fit grand plaisir.

Je trouvai cette Ville très-grande & bien peuplée; les maisons, quoiqu'avec de médiocres façades, paroissoient belles & bien bâties sur leurs derrieres. Il y a beaucoup de manufactures & des basards ou marchés très-bien & très-richement bâtis en divers marbres & en colonnades; les rues sont assez larges, mais le quartier des Chrétiens n'est pas aussi beau que le reste de la Ville.

Je me confirmai ensuite combien elle est considérable par sa population, son commerce, & la vénération que les Turcs ont pour elle, attendu qu'elle est le rendez-vous des Pélerins Mahométans de l'Europe, & des parties du Nord de la Syrie, qui s'y rassemblent pour le pélerinage de la Mecque; c'est ce qui lui a fait donner le titre par excellence de talon de Mahomet.

Relations sur le pélerinage de la Mecque.

La caravane de la Mecque est toujours conduite par le Bacha de Damas; il reçoit à cet effet une somme considérable de la Porte, pour l'entretien de l'escorte & des châteaux construits dans le désert, pour assurer les puits nécessaires aux Pélerins contre les Arabes, à qui la caravane paye contribution à son passage. Elle est jointe à une certaine distance par les

caravanes de Bagdat & du Grand Caire. La premiere amene les Pélerins du ſud de l'Aſie, & la ſeconde ceux de l'Afrique. Le départ de la caravane de Damas ne peut être retardé ſous aucun prétexte ; elle doit être rendue à la Mecque dans le temps de la célébration de la fête du Courban-Beyran, ou du ſacrifice d'Abraham, & dans celui du Beyran, qui eſt à la fin du Ramadan ou Carême des Turcs. Cette fête du Beyran eſt la même que celle de l'Agneau Paſcal.

Politeſſes des Jéſuites.

Les PP. Jéſuites eurent toute ſorte d'attentions pour moi ; l'aſile qu'ils me donnerent dans une Ville où il n'y a point d'Européens établis, & où le Peuple eſt méchant, fut un des plus doux que j'aye trouvés pendant mon voyage. Ils prirent ſoin de me procurer un conducteur pour Baruth ſur les bords de la Méditerranée, éloigné de quatre journées, & après avoir paſſé cinq jours dans cette Ville, je pris congé d'eux.

## CHAPITRE V.

*ROUTE de Damas à Baruth, Seyde, & Saint-Jean Dacre, avec divers voyages & séjours au Mont-Liban, dans le Pays du Quesrouan, & celui des Druses.*

Départ de Damas.

NOus partîmes de Damas pour Baruth; nous marchâmes vers la montagne, qui, comme auparavant, nous restoit à la droite : nous la montâmes par un chemin assez commode, & vers les dix heures, après huit de marche, nous nous arrêtâmes à un petit village; j'y mangeai du fruit, du laitage & des légumes qui étoient très-bons; le sol n'étoit cependant presque pas cultivé, & il étoit extrêmement sec.

Gorge des montagnes, & fertilité du vallon du Beca.

La nuit suivante, nous partîmes. Vers deux heures du matin, & après quelques légeres montées & descentes, nous suivîmes une gorge assez étroite, mais très-longue, qui nous conduisit à une vaste & longue plaine en forme de vallon, nommée le Beca : elle étoit marécageuse, & d'une terre noirâtre & fertile. Au milieu de cette plaine couloit une moyenne riviere, que nous passâmes. Nous arrivâmes, peu de temps après, à un petit village qui ser-

voit d'entrepôt aux grains que donne la partie voiſine.

Rudeſſe & culture des montagnes de Druſes.

La troiſieme nuit, à la même heure, nous repartîmes, & nous gravîmes des montagnes très-hautes & eſcarpées, mais cultivées autant qu'il étoit poſſible. Les montées & les deſcentes étoient très-rudes; nous fûmes obligés une fois de mettre pied à terre, & pluſieurs mulets s'abattirent.

Pendant notre route, on nous apportoit des fruits de toute eſpece, qui abondent dans le ſein de ces rochers affreux; le peu de terre qu'il y avoit, étoit planté ou de vignobles ou de mûriers & arbres fruitiers. Nous nous repoſâmes à une petite maiſon, où étoient des veſtiges d'une aſſez grande fontaine qui arroſoit les mûriers d'alentour.

Culture des mûriers.

Je remarquai la différence de culture de ces arbres en Aſie & en Europe. Dans cette derniere partie du Monde, on les laiſſe venir à haute tige, au lieu qu'ici on les tailloit en cueillant la feuille, & ils n'étoient que de la hauteur de huit à neuf pieds.

Nourriture du pays.

J'étois très-bien reçu par-tout. Les mets les plus communs de ce Pays ſont du lait frais & aigri, & des pains faits en façon de crêpe, & cuits ſur les côtés d'un cylindre de maçonnerie, échauffé par le feu qu'on y allume inté-

rieurement. Le lait étoit meilleur que celui que m'avoient donné les Arabes du déſert, qui étoit également aigri, mais durci comme des cailloux.

Les Habitans de ces montagnes me paroiſſoient d'une noble ſimplicité. Je ne leur trouvai ni la fierté des Turcs de Damas, ni la baſſeſſe & la ſoumiſſion qui m'avoient paru peintes ſur le viſage des Habitans Chrétiens de cette même Ville. Ces Chrétiens vivent à Damas plutôt en eſclaves qu'en hommes, par la tyrannie des Mahométans, & par leur lâcheté dans la plupart de leurs actions.

Idée du caractere des Druſes & des Chrétiens de Damas.

Nous repartîmes dans la nuit, & nous n'étions plus qu'à une petite journée de Baruth. Après avoir continué notre route vers le ſommet de ces montagnes, je découvris la mer, & je remerciai Dieu de m'avoir conduit à la vue d'un élément qui baignoit les bords de ma Patrie. Le temps étoit couvert, & depuis longtemps je n'avois vu ni des nuages entaſſés les uns ſur les autres comme j'en voyois devant moi, ni tomber de pluie : je commençai à regretter la chaleur des climats que je venois de quitter, car les nuits étoient fraîches ſur ces montagnes.

Culture & arroſage des montagnes & de la plaine de Baruth; arrivée dans cette Ville.

Nous les deſcendîmes peu à peu, & je découvris une plaine, dont le vert charmoit la vue. A la deſcente, les ſources arroſent & inon-

dent par intervalles la pente des collines ; elles font verdir le peu de terre qui ſe trouve parmi les roches ; elles ſe joignent enſuite & forment de gros ruiſſeaux, qui, partagés en canaux, arroſent le reſte de la colline & la plaine. Sur le bord de cette plaine, nous trouvâmes un fortin ou château, ſitué près d'une petite riviere qui domine une vaſte étendue de mûriers, qu'elle arroſe auſſi bien que pourroient faire les plus grandes pluies. Nous traversâmes ce bois de mûriers, qui s'étend dans cette vaſte plaine. Le ſol en eſt ſi bien cultivé, qu'il ne reſte pas un pouce de terrein en friche ; mais l'eau devient un peu plus rare à meſure qu'on s'éloigne des montagnes. Enfin, nous découvrîmes la ville de Baruth, où nous arrivâmes vers les neuf heures ; j'allai deſcendre à la Douane, d'où après avoir fait viſiter mes effets, je me rendis à l'auſpice des PP. Capucins, aſile ordinaire où ces bons Peres veulent bien recevoir les étrangers.

Arrivée à Baruth en Syrie, le 12 Avril 1670.

Les PP. Jéſuites de Damas m'avoient donné une lettre pour le Supérieur d'un de leurs auſpices, ſitué dans le Queſrouan. Cette partie des montagnes du Liban eſt habitée par les ſeuls Maronites, que je m'étois propoſé de viſiter. J'en pris des informations circonſtanciées du Supérieur des Capucins, dont la phyſio-

nomie douce & ſpirituelle répondoit parfaitement à la délicateſſe de ſon eſprit, & au véritable zele dont il étoit animé pour ſes devoirs de Miſſionnaire.

Son Gouvernement.

Je ne reſtai que deux jours à Baruth, Ville d'ailleurs petite & aſſez mal bâtie. Elle eſt, ainſi qu'une grande partie des montagnes, ſous le pouvoir d'un Émir, tributaire des Turcs, ce qui l'affranchit de leurs vexations. Elle eſt habitée par des Chrétiens & par des Mahométans, qui vivent en aſſez bonne intelligence, par la crainte mutuelle de la juſtice du Gouvernement, qui eſt fort impartial, ou par la crainte de la vengeance très-prompte des inſultes; car on ſe fait ſouvent juſtice ſoi-même & ſur le champ.

Départ pour le Queſrouan.

Je partis donc pour le Queſrouan, dont on m'avoit extrêmement vanté les défenſes naturelles, par le nombre des montagnes preſque inabordables où il eſt ſitué. On m'avoit auſſi beaucoup parlé du nombre & de la valeur de ſes Habitans, ainſi que de la quantité de Couvens pour les deux ſexes qui s'y trouvent. Enfin, l'on m'avoit aſſuré que la Religion Catholique y étoit auſſi librement exercée qu'en France, les Habitans ne permettant aucune ſecte chez eux.

Je traverſai une partie de la plaine de Ba-

Route & description du sol de Baruth à Aintoura.

ruth, où coule une petite riviere; je continuai ma route au bord de la mer sur le chemin de Tripoly; j'arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin formé par des rampes taillées dans le roc. Cet ouvrage a été fait par les Romains, qui y ont placé diverses inscriptions. Il est large d'environ douze pieds, & l'on a pratiqué des trous dans le roc, afin que les chevaux puissent y mettre les pieds sans glisser; on a même pris la précaution d'y mettre un garde-fou du côté de la mer qui vient se briser sur des rochers; ils ne présentent de ce côté qu'un précipice affreux.

Après avoir monté par ce chemin, qui est assez doux, & être descendu également de l'autre côté, je passai à deux lieues de Baruth une riviere nommée fleuve du chien; là, le bord de la mer laisse une plage plantée de mûriers, & arrosée par les eaux de cette riviere, qu'on ménage par le moyen des canaux. Je n'entrai point dans cette plage; je pris à droite en remontant sur le bord de la riviere, qui, quoique serré d'abord par deux montagnes à pic, s'élargit ensuite, & est planté de mûriers. La pente de la montagne, à ma gauche, étoit travaillée en amphithéatre, arrosée & également plantée. Je traversai la riviere à gué au dessus d'un pont assez grand, où est une inscription,

& je commençai à monter près d'un moulin par un ſentier rude & difficile. Etant arrivé au haut, je viſitai un Couvent de Moines Maronites, nommé Louiſy; leur égliſe eſt aſſez propre; je découvrois de là ſur une colline les environs de l'auſpice des PP. Jéſuites, nommé Aintoura; je m'y acheminai en deſcendant & en paſſant par un grand village. Je traverſai un vallon fort étroit, dont le ſol étoit, comme tout ce Pays, couvert de mûriers, de figuiers & de vignobles; mais il étoit plus ſec, ayant peu de fontaines. Je côtoyai en remontant le penchant de cette nouvelle montagne, laiſſant à droite, derriere moi, une belle campagne très-bien plantée, & au loin un village conſidérable; & après une lieue de route, en côtoyant toujours la montagne, je découvris ſur une petite hauteur quelques maiſons & un couvent de Religieuſes, qui ſont dirigées par les PP. Jéſuites. J'arrivai enſuite à leur auſpice, qui eſt à deux lieues du fleuve du chien.

Politeſſes des Jéſuites, & idée de leur miſſion.

Je fus bien reçu par le Supérieur, à qui je fis part de ma curioſité de viſiter le Queſrouan; il me promit de me donner toutes les facilités poſſibles. L'auſpice eſt ſitué au tiers du penchant d'une montagne aſſez rude, mais preſque toute cultivée & plantée. Quoique le ſol ſoit aſſez ſec & pierreux, les arbres & la vigne

y ſont frais & bien venans. Il n'y a preſque point de village ramaſſé, & les maiſons ſont toutes éparſes. Outre le couvent des Religieuſes, on voit au deſſus un Séminaire où les Jéſuites travaillent à former des ſujets que leur vocation peut appeler dans la ſuite à la Prêtriſe; mais ils y étoient un peu gênés pour le local, par une Princeſſe, veuve d'un Emir, qui, profeſſant la Religion Chrétienne, avoit demandé partie de ce Séminaire pour l'habiter quelque temps.

Le Supérieur me fit faire connoiſſance avec un Cheickr ou Seigneur, qui logeoit à deux lieues de là, à un village nommé Jelton. La plus grande portion de la famille régnante des Cheickrs Chrétiens, qui eſt très-nombreuſe & diviſée en pluſieurs branches, ſe tient dans ce village. Le troiſieme jour après mon arrivée, il me donna une lettre pour ce Cheickr, & je me remis en route.

Route & deſcription du ſol d'Aintoura à Jelton.

Après avoir monté conſidérablement, je dépaſſai ſur la hauteur un petit bois de pins. La crête de la montagne étoit très-ſeche. Je voyois à gauche les vallons d'Aintoura, & à droite un immenſe vallon formé par le fleuve du chien, & l'amphitéatre des montagnes élevées de l'Antiqueſrouan, ſur leſquelles je découvrois les poſſeſſions de l'Emir de Solyma,

dont le village étoit caché derriere une colline.

Sur le bord de ce grand vallon où coule le fleuve du chien, eſt une ſource abondante qui fourpit l'eau de ce fleuve, groſſi d'ailleurs par des rivieres qui s'y jettent du haut du vallon. Cette ſource ſort d'une profonde caverne & anti-caverne. Cette anti-caverne, que l'on rencontre d'abord, eſt fort vaſte & formée dans le roc, où pendent quantité de très-belles criſtalliſations; la caverne qui ſuit eſt plus baſſe en pente, & de difficile accès. Outre les criſtalliſations qui s'y trouvent auſſi, il s'en ſépare une de la voûte, qui, tombant juſques à un pied de terre, paroît former une eſpece de pilier de la groſſeur d'un homme. On voit par un trou le cours de l'eau de la ſource, qui, paſſant en deſſous de ces cavernes, fait, par ſon abondance & ſa chute, un murmure conſidérable. Je gravis enſuite une autre montagne très-haute, au bas de laquelle eſt la réſidence d'un Evêque, & ſur laquelle eſt le village de Jelton. Le ſol étoit toujours pierreux & ſec; mais les mûriers étoient aſſez frais. Quoique ce village ſoit mieux bâti que les autres, les maiſons n'y annoncent rien moins que la demeure des Cheickrs ou des Seigneurs du Pays: ils ſont aſſez unis entre eux, & ils y menent une vie frugale, mais noble & aiſée; on les prendroit plutôt pour

Caverne & ſource du fleuve du chien.

Deſcription de Jelton, & façon de vivre des Seigneurs Chrétiens.

des riches Payſans, que pour des Seigneurs : auſſi ces Montagnards ne doivent-ils qu'à leur ſimplicité & à leur peu de luxe, la bravoure qui les rend libres & indépendans de la vexation des Turcs. Ils payent cependant exactement le tribut qu'ils font au Grand-Seigneur, & ils n'y manquent jamais, quoique leurs fortifications naturelles puſſent les engager à la révolte.

Je deſcendis chez le Cheickr à qui j'étois adreſſé; il n'étoit pas chez lui, & il y avoit pluſieurs de ſes parens qui s'amuſoient ſous une treille. Ils me firent politeſſe, & je fus enſuite très-bien accueilli par le maître de la maiſon. Il recommanda à un de ſes enfans de ne pas me perdre de vue, & de me conduire dans les endroits les plus propres à m'amuſer & à me ſatisfaire. Il ne me laiſſa partir que le troiſieme jour de mon arrivée, & je paſſai mon temps chez différens Cheickrs qui me donnoient des collations, ainſi que l'avoient fait des Négocians réfugiés, & les Religieuſes d'Aintoura, lorſque j'étois allé les viſiter. J'étois de leurs aſſemblées, qu'ils tiennent ſous des arbres; ils me conduiſoient exactement avec eux aux Offices divins ou à une aſſemblée du ſoir, où ſe raſſemble toute la jeuneſſe. Dans cette aſſemblée, après quelque entretien amuſant, on fait une lecture pieuſe, & on récite quelques prie-

res. Je fus surpris de trouver chez ces gens autant d'urbanité ; la douceur de caractere du fils du Cheickr qui m'accompagnoit par-tout, me parut très-intéressante.

Ce village est situé sur un sol sec & pierreux, & n'a d'autres eaux que celle des puits & des citernes ; mais son élévation sur le troisieme degré d'amphithéatre des montagnes en fait la force, & a déterminé ces Seigneurs à s'y établir.

Pouvoir de ces Seigneurs.

Tout le Pays du Quesrouan leur appartient ; on leur paye rente, & à leur tour ils payent une certaine somme à l'Emir, qui est lui-même tributaire du Grand-Seigneur ; ils rendent la justice, & départissent les impôts ; mais la différence des états n'y est pas aussi grande qu'en Europe, & chaque homme y connoît sa valeur. Il n'y a que les Catholiques qui soient regardés comme Habitans, & les Turcs même payent un droit sur le chemin de Tripoly qui passe dans le bas des dépendances de ce Pays ; les Chrétiens seuls en sont exempts.

Bravoure des Habitans ; leur caractere.

Lorsque les Habitans de ce Pays s'éloignent de leur village, ils sont armés de pied en cap. L'injure parmi eux ne reste jamais sans punition ; aussi voit-on sur leurs visages une assurance qui, sans tenir de l'effronterie, indique un caractere mâle, quoique bon & affable. Ils sont

compatiſſans & hoſpitaliers, & je les crois ſpirituels & d'un caractere badin, & peut-être même ironique.

Etat Eccléſiaſtique des montagnes.

Les Prêtres y ſont pauvres & travaillent de leurs mains pour ſoutenir leurs familles; car, quoique Catholiques, mais d'un rit différent du Latin, ils peuvent être ordonnés après leur mariage contracté avec une fille ſeulement. Peu d'entre eux ſont célibataires, ce qui eſt fort du goût des Paroiſſiens. Le Service divin ſe célebre en Langue Syriaque; mais l'Evangile & l'Office ſont lus à haute voix par le Prêtre en Langue Arabe, qui eſt la Langue vulgaire de tous les Pays qui bordent l'Arabie. Ils ſont généralement ignorans ſur les queſtions théologiques, & ils n'ont pour toute étude que l'Ecriture ſainte & leur Catéchiſme; mais ils ſont de bonne foi & de bonnes mœurs, & peut-être plus de ſcience fomenteroit-elle chez eux des diſputes qui diminueroient l'extrême ſoumiſſion qu'ils ont pour l'Egliſe Romaine.

Cependant nos Miſſionnaires y font beaucoup de bien, de même que dans le reſte de la Syrie, tant en inſtruiſant les Catholiques, qu'en ramenant au véritable rit ceux qui ſont dans l'erreur du ſchiſme ou de l'héréſie. Notre Religion a fait des progrès à Damas & dans le ſud-oueſt des montagnes, où les Grecs Syriens

&

& Arméniens étoient très-peu nombreux, eu égard aux Schiſmatiques & aux Hérétiques de différens rits. Elle s'eſt auſſi étendue en Egypte, où quantité de Cophtes ſe ſont rangés ſous l'obéiſſance & la croyance de Rome. Certains d'eux conſervent cependant l'uſage de leurs pays ou de leur rit, qui, à titre d'uſage, admet la circonciſion des deux ſexes, malgré une déciſion préciſe de la Cour de Rome.

Il faut eſpérer que ces progrès s'étendront plus loin, ſur-tout dans l'Abiſſinie, où la quantité de Chrétiens Hérétiques d'un caractere ſimple & bon donneroit lieu à une miſſion fructueuſe. J'ai vu par moi-même combien on doit louer & ſouhaiter l'augmentation du nombre des vrais Miſſionnaires, qui prennent beaucoup de peine dans la Turquie, la Perſe & les Etats de l'Inde, pays qui fourmillent de Chrétiens ſans ſecours & peu inſtruits. L'on ne peut qu'admirer le progrès des Miſſions aux Royaumes de Pegu, Siam, Cambodia, la Cochinchine, & la Chine : elles ſont cependant gênées dans ce dernier Empire; mais les ſujets Chinois que l'on inſtruit en Italie, ſont d'un grand ſecours à leurs compatriotes.

Je ne ſaurois aſſez admirer la réponſe d'un Roi d'Eſpagne que l'on preſſoit d'abandon-

ner les Iſles Philippines, à cauſe de la charge qu'elles donnoient à l'Etat; il répliqua qu'il n'en demandoit d'autre fruit que celui de la Miſſion, & qu'il étoit content, ſi, parmi les millions de Chrétiens qui s'y étoient faits depuis leur ſoumiſſion, il y en avoit un qui fût au rang des Bienheureux. L'on peut dire avec juſtice que cette Couronne a fait plus de Chrétiens en Amérique & en Aſie, qu'elle ne poſſede de ſujets en Europe, qu'elle a par conſéquent doublés par cette vertueuſe *politique*: mais revenons au Queſrouan.

Les Evêques & les Couvens des deux ſexes y ſont en grand nombre, la ſituation de ce pays étant le ſeul aſile sûr des Chrétiens de l'Aſie Turque; c'eſt la réſidence du Patriarche d'Antioche, à qui ſont ſoumis les Maronites, ou du Patriarche des Arméniens, qui y a quelques couvens de ſon rit. Le Patriarche des Grecs Catholiques ſe tient autre part dans ces montagnes; tous ſes Habitans ſont généralement religieux, & quoique les vices ſoient communs à tous les pays, on en trouve moins ici que dans la plaine. Le ſexe n'y eſt cependant pas ſi exactement voilé que dans les villes; mais une fille enceinte paye de ſa vie par la propre main de ſes parens, la faute qui la met dans cet état. Une mere ſe croiroit dé-

Mœurs.

honorée, si le lendemain des noces, la vertu de sa fille ne lui étoit prouvée par son gendre; j'avois aussi vu ce dernier usage chez les Indiens du Mexique.

Le troisieme jour de mon arrivée, je partis de Jelton; j'imaginois que les endroits les plus élevés seroient les moins fréquentés, & que par conséquent j'y trouverois des mœurs plus pures. Je marchai vers le Masra. Ce village est au pied de la montagne la plus haute du Quesrouan, & c'est le lieu où se tiennent les troupeaux pendant l'été. Une heure après mon départ, je me rendis à un couvent situé entre des rochers affreux, d'où sort une source abondante qui arrose & verdit les environs; cette verdure y fait un heureux contraste avec l'aridité des rochers en aiguille, dont le voisinage est hérissé; ce couvent est le lieu de résidence d'un Evêque. Route & description du sol de Jelton au Masra.

Après que j'eus gravi encore assez considérablement, je passai au village du Claat, dont le sol est fertile, moins pierreux, & couvert d'arbres frais & bien venans. Je m'y reposai en compagnie d'un Cheikr très-honnête. Bientôt après je repartis, & après une demi-heure de chemin, j'arrivai au bord d'un vallon à pic. Il n'avoit de sol dans le fond, que la largeur d'une petite riviere qui rouloit ses eaux

avec bruit & impétuosité à travers des rochers énormes. Je descendis la montagne à pied, & je passai la riviere sur un pont près d'un moulin. Je remontai la montagne de l'autre bord; c'étoit la plus rude que j'eusse encore rencontrée. Arrivé au sommet, j'étois un peu fatigué; mais j'y trouvai une campagne agréable, plantée des plus beaux mûriers que j'eusse encore vus : l'eau distilloit de par-tout sur un sol fertile, sans pierre, & presque uni par la largeur des amphithéatres & par l'égalité de la crête de la montagne; le dessous des mûriers étoit cultivé en jardinage de différentes especes. Peu après j'arrivai au village du Masra, qui est à environ trois lieues & demie de Jelton ; il est situé sur la pente d'une haute colline qui est, de même que le haut, parsemée de maisons; je fus satisfait de la beauté de ce lieu, & je ne regrettai pas la peine que j'avois prise pour y monter.

Hospitalité d'un Curé & de sa femme.

Le Cheikr de Jelton m'avoit recommandé au Curé; j'allai descendre chez lui : il en étoit sorti; je ne trouvai que sa femme & ses enfans. Cette bonne personne me reçut fort bien, me pria d'attendre son mari, & de me reposer. Je me plaisois à observer cette jolie femme au teint rustique, dans une grossesse assez avancée, & à la fleur de son âge, épouse d'un

Prêtre apparemment auſſi ruſtique, qui étoit occupé à labourer ſon champ. Elle étoit au milieu de trois petits enfans qu'elle tâchoit de contenter tour à tour, & elle prenoit tous les ſoins du ménage. J'admirois la ſimplicité de leur façon de vivre; une eſpece de porche ou de galerie ouverte leur ſervoit de chambre; elle rangeoit par terre un lit où elle tâchoit d'endormir ſes petits enfans; elle avoit en même temps l'œil à un fourneau, où elle faiſoit cuire, dans un pot, quelques tranches de citrouille : elle me prépara enſuite des œufs pour mon ſouper, avec du lait différemment apprêté, & du pain en façon de crêpes. Tantôt elle me perſuadoit, par ſes regards, ſon envie de me bien recevoir; tantôt elle étoit impatiente du retard de ſon mari. Sur ces entrefaites il arriva, & il tâcha de renchérir ſur la réception de ſon épouſe, qui, ſuivant l'uſage de l'Aſie, qui tient les femmes retenues envers les hommes, ne ſe préſenta plus à moi, ne s'occupant plus que des affaires de ſon ménage. A la nuit, l'heure de la priere fit aſſembler pluſieurs Habitans, & on la récita en plein air, avec autant de dévotion que pourroient en inſpirer les temples les mieux ornés. Quelques-uns des voiſins me tinrent compagnie, cherchant ce qu'ils croyoient propre à m'amuſer.

La nuit fit retirer quelques animaux, qui peut-être faiſoient toute la richeſſe de ce bon Prêtre; lui & ſa femme, en leur donnant à manger, en recevoient des careſſes; c'étoit le ſeul retour qu'ils pouvoient témoigner à leurs maîtres, & l'heureux effet de la douceur générale des Aſiatiques.

Je fis faire mon lit dans un petit endroit élevé, ſous le même porche, & il voulut coucher auprès de moi & de mon conducteur. C'eſt un uſage dans ces montagnes, que le maître de la maiſon eſt lui-même le gardien de ſes hôtes. Les enfans du Cheikr de Jelton avoient ſuivi le même uſage; d'ailleurs, vu la coutume d'éloigner les femmes des hommes, les étrangers ne peuvent loger dans la même maiſon que les femmes; les hôtes ſont reçus ſous des porches ou dans des appartemens nommés Manzouls, qui n'ont point de communication avec la maiſon. Je dormis fort bien; mais dans ces hautes montagnes, qui ſont une continuation du Liban, l'air frais & extrêmement vif de la nuit m'incommoda un peu; mais la chaleur du lendemain diſſipa mes douleurs.

Uſages.

Au jour, nous allâmes entendre la Meſſe de ce bon Prêtre; après quoi, malgré ſes inſtances, je me mis en chemin & je pris ma

route vers la haute montagne ; il n'y a point d'habitation au dessus du Masra, à cause des neiges de l'hiver ; ce village en est même couvert pendant six mois de l'année.

Route depuis le Masra jusques à un château antique.

Nous traversâmes la continuation des plantations de mûriers du Masra. Le sol étoit toujours de la même fertilité, peu pierreux, & extrêmement arrosé. Je montai une petite montagne, après laquelle je ne rencontrai plus de mûriers ; le sol étoit apparemment trop froid & trop sujet aux neiges. Je vis ensuite des endroits incultes où paissoient des troupeaux de toute espece, & j'arrivai à des endroits où on les faisoit parquer pendant la nuit en plein champ. Ces parcs étoient au haut d'une colline, dont le penchant étoit semé en différens grains. On y faisoit du lait durci avec celui qu'on avoit trait le matin. Je m'y arrêtai pour déjeûner, & j'y fus joint par divers Habitans du Masra.

Après déjeûner, on me conduisit un peu plus haut, à une plaine d'un sol fertile, d'une petite lieue de longueur sur un quart de largeur. Elle étoit semée des mêmes grains que la colline précédente, & la verdure en charmoit la vue. Cette plaine étoit bornée au sud par la haute montagne, qui offroit des rochers exactement à pic & à perte de vue ; elle étoit,

bornée, du côté du nord & de l'eſt, par une très-petite colline, & elle étoit ouverte vers l'oueſt, d'où la vue s'étendoit & dominoit ſur des montagnes qui ſe ſuccédoient dans le lointain. L'on me fit voir les ruines d'une tour preſque carrée; elle étoit bâtie avec des pierres d'une énorme groſſeur, & aſſez longues pour ſervir de plancher aux eſpaces pratiqués en dedans, & de ſoutien au haut de la porte, au lieu d'arceau. Au deſſus de cette porte étoit une inſcription en caracteres grecs, que je ne pus copier; mais à un angle en dehors j'en trouvai une autre que je copiai en entier & figurativement. L'Académie a eu la bonté de m'en donner l'explication; elle déſigne l'époque de la conſtruction de la tour où elle eſt inſcrite, & non du temple dont je parlerai bientôt, qui apparemment eſt plus ancien, & duquel cependant cette inſcription fait mention.

Inſcription de ce château, & deſcription d'un temple.

ΛΕ ΝΤΕΠΙΤΘΑΜ ΡΑΒ ΒΟΜΟΥ ΕΠΜΕΛΗΤΟΥ
douteux.
ΕΚΤΩΝΤΟΥ ΜΕΠΣΤΟΥ ΘΕΟΥ ΩΚΟΔΟ ΜΗΘΗ.

*La trois cent cinquante-cinquieme année, Tholmus étant, pour la ſixieme fois, chargé du ſoin du temple du Dieu ſuprême, ce bâtiment a été conſtruit* (l'ere déſignée eſt celle des Séleucides, ou 312 ans avant Jéſus-Chriſt). On

voit des ruines qui s'étendent de cette tour, en descendant vers l'ouverture, à l'oueſt de la plaine dont je viens de parler; elles conduiſent à des ruines plus conſidérables, où je découvris une groſſe pierre qui pouvoit former, par ſa taille & ſa forme, la baſe d'un autel : il y en a à côté une autre, ſur le plan de laquelle & au milieu eſt un carré long, relevé & entouré d'un canal taillé dans la même pierre; elle formoit peut-être la table du même autel. L'on trouve enſuite des reſtes d'une grande porte fort large, aux côtés de laquelle, en dehors, regnent deux galeries qui font face. Au bout de ces galeries ſont deux grandes ſalles ouvertes, ornées de colonnes, dont les chapiteaux, ſculptés en fleurs & en feuillages, indiquent l'immenſité & la beauté de l'ouvrage : en dedans de la porte, eſt une grande cour avec un puits ou ſouterrain qui eſt dans le milieu. Dans le fond de cette cour, on voit une galerie qui tient toute la face du bâtiment; elle eſt ornée de colonnes très-groſſes, comme celles du dehors: après cette galerie, toujours en face, ſont les ruines d'un mur & le vide d'une vaſte ſalle, au fond de laquelle ſont encore d'autres ruines; je n'ai pu découvrir ce qu'il y a deſſous, & ſi elles ſont la ſéparation d'une ſeconde ſalle qui eſt en arriere.

Ce bâtiment est presque ruiné ; les colonnes & une grande partie des murs sont épars sur terre ; il étoit construit entre des rochers taillés à pic & très-hauts, qui servoient de murs à plusieurs de ses côtés ; l'on me dit que c'étoit un temple dédié à la Mere des Dieux, lors du regne d'un des Ptolomées, sans savoir lequel. L'ancienneté de cette tradition, doit l'avoir altérée, en ce qu'elle differe de l'explication de l'Académie ; & cette différence n'est qu'aux mots de pere au lieu de celui de mere, qui sont aisés à se confondre en Arabe. Les gens du pays appellent ce lieu *Eltogra* ; c'étoit aussi dans ces lieux que Salomon fit couper les cedres dont il construisit une partie du temple de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, la position de ce temple étoit charmante, & la même que j'ai citée de la plaine, à l'oueſt de laquelle il étoit placé.

Route de ce château à une grande source.

Je laissai ces ruines en longeant cette petite plaine, au milieu de laquelle coule abondamment une source agréable & limpide, qui nous invita à nous arrêter ; elle est d'un froid à n'y pouvoir tenir la main. J'unis mon dîner à celui des Habitans du Masra, qui m'étoient venus joindre, & après un repas agréable, nous côtoyâmes sur la droite, la montagne qui est taillée à pic. Quel-

ques inscriptions en grec y sont encore gravées ; mais comme elles ne consistent qu'en deux ou trois caracteres, elles ne me donnerent pas envie de les prendre. Nous allâmes vers l'est, &, en montant, nous rencontrâmes d'autres ruines avec des pierres qui paroissent avoir été traversées par des tuyaux de jets d'eau ; ces ruines peuvent avoir servi de perspectives au bâtiment ou au temple que j'avois visité dans le fond de la plaine.

Nous finîmes de monter la colline, & nous nous trouvâmes sur un sol en dos d'âne, qui, d'un côté, tombe dans la plaine que je venois de quitter, & de l'autre dans un vaste vallon extrêmement profond. Sur ce dos d'âne est un canal bien entretenu, qui fournit les eaux que j'avois vues en si grande abondance au Masra ; nous le suivîmes pendant un quart de lieue, & étant arrivés auprès d'une haute montagne à pic, nous trouvâmes une grande source, dont je ne pus découvrir le fond : elle fournit rapidement deux canaux qui peuvent contenir chacun trois pieds cubes d'eau. Sa froideur est telle, qu'ayant voulu en boire, j'eus les dents gelées comme au fort de l'hiver, & je craignis que sa fraîcheur ne me donnât des coliques : l'on m'a dit depuis, & j'ai trouvé vraisemblable, que

ces ſources ne provenoient que de la filtration de la fonte des neiges, qui ſont à deux ou trois lieues plus au nord & plus élevées.

Nous pouvions être alors à deux lieues de Maſra, & le pays n'étant pas habité plus haut, après quelque repos, je me ſéparai de ceux qui étoient venus à ma rencontre; ils retournerent à leur village, & en m'en retournant auſſi, je pris vers la droite en ſuivant l'autre branche du canal qui part de la même ſource.

Deſcription d'une arche naturelle.

Je paſſai ſur une arche naturelle d'environ quarante pas de large, ſur quatre-vingts de long. Je n'ai jamais vu d'ouvrage de la Nature auſſi majeſtueux, & qui imitât auſſi bien l'Art en certaines parties. Les eaux des montagnes s'écoulant avec rapidité pendant la fonte des neiges, ont formé un torrent qui ſaute par une caſcade d'environ quarante pieds; il forme enſuite ſon lit à travers des rochers énormes, ſous l'arc ou voûte dont je parle, qui eſt à cinquante pas au moins au deſſous de la caſcade. Cette voûte eſt au niveau du ſol; mais elle eſt élevée au moins à la hauteur de cent pieds au deſſus du lit du torrent, qui commence l'ouverture d'un vallon, & elle n'eſt ſoutenue que par les deux bords du torrent, comme une véritable arche. Je ne puis

concevoir comment la Nature peut l'avoir taillée dans le roc à pic, uniment & en voûte, comme avec un ciseau. L'extrême violence des eaux de la fonte des neiges a miné apparemment le roc le plus foible, & rongé peu à peu & également celui qui reste, dont la dureté & la forme lui ont opposé une égale résistance.

Route & description du sol jusques à Agusta.

Nous marchâmes à mi-colline, après avoir passé sur cette voûte. Nous trouvâmes des champs assez fertiles. A un recoin que forment ces montagnes, je vis la source de la riviere de la Croix, que j'avois passée en allant au Masra. Je côtoyai toujours à mi-côte, de nouvelles montagnes, dont l'eau jaillissante en cascades, tombe en abondance, & j'arrivai à un vallon assez vaste, très-bien arrosé & semé de menus grains. La riviere de la Croix fournit à deux grands canaux, & de plus à un autre canal pratiqué sur le penchant de la montagne opposée. Après avoir traversé ce vallon, je montai une haute colline de terre, que je parcourus ensuite dans sa longueur; mais le sol, quoique de terre sablonneuse, ne me parut pas si fertile. Je pris ensuite à droite: je trouvai un beau village, d'où je découvrois le Masra sur la montagne voisine; il a de très-beaux mûriers, bien arrosés, & est

voisin d'un lieu nommé Haragges. Je dépassai ce village, & de même quelques endroits pierreux & des terres sablonneuses & peu fertiles. Ensuite laissant à droite & dans un fond, des vallons en plaine qui paroissoient fertiles, bien plantés & bien arrosés, j'arrivai sur le bord d'une petite plaine, où est une espèce de couvent avec une église : il n'y a qu'un Moine & un Frere, détachés d'un grand couvent supérieur. Nous nous arrêtâmes à cette maison, & nous y fûmes assez bien traités. Le lendemain, après la Messe, nous déjeûnâmes ; car il n'est point d'usage de laisser partir ses hôtes à jeun, & nous nous remîmes en route. Nous passâmes par un sol peu fertile, tantôt sablonneux & tantôt plein de roches, comme la veille : nous y trouvions également des pins & des troupeaux de chevres. Vers les neuf heures, nous vîmes un très-petit village nommé Besommar, où réside le Patriarche des Arméniens, & où est une assez belle église : je le saluai ; je m'y rafraîchis, & je repartis tout de suite. Nous descendîmes & nous contournâmes la montagne à droite ; le sol y est derechef pierreux & difficile, semblable à celui d'Aintoura & de Jekton. Après la descente, nous nous trouvâmes sur une seconde montagne qui domine

la mer, & nous vîmes le village d'Agoufta ſous nous, & au loin, ſur la droite, celui de Gazir. Quelques Cheikrs & le Patriarche des Maronites ou d'Antioche, réſident dans le premier. J'allai deſcendre chez le Patriarche, & je le ſaluai : il me reçut poliment & affectueuſement ; il parloit bon latin & bon italien. J'y dînai, & un de ſes Grands-Vicaires ne me quitta jamais. Vers les quatre heures, à ſon réveil de la ſieſte, je pris congé de lui. Je tournai autour de ce village, qui eſt très-agréablement ſitué ſur la pente d'une haute montagne, cultivée en forme d'un rude amphithéatre, qui laiſſe de petits eſpaces pour des jardins & pour des plantations de mûriers : les maiſons ſont éparſes, & occupent le fer à cheval que forme la montagne, & dont l'ouverture eſt du côté de la mer ; elles s'étendent juſque dans le bas, où la montagne forme une croupe encore très-élevée & bien arroſée ; elle eſt par-tout bien cultivée & il y a en outre une ſource abondante au milieu du village, vis-à-vis la maiſon d'un Cheikr. La poſition de ce lieu eſt belle ; mais ordinairement, vers l'heure de midi, les nuages qui ſe trouvent arrêtés par la hauteur à pic de la montagne, obſcurciſſent l'air & cauſent une brume épaiſſe que je crois être mal-ſaine.

Politeſſes du Patriarche d'Antioche.

Route & description du sol jusques à Aintoura.

En sortant du village, je traversai la montagne, & peu de temps après avoir passé un sol pierreux & stérile, je vis l'hospice d'Arissa, qui est aux Peres de Terre-Sainte ou Récollets de S. François; je m'y rendis, après une heure de chemin depuis Agousta. Cet hospice est situé sur le sommet d'une montagne qui est peu distante du bord de la mer, sur laquelle elle domine; mais son sol est sec, stérile & solitaire : il n'y a d'autre eau que celle des citernes. Le lendemain, je partis de bon matin, & après être descendu par le côté du dedans des terres & en côtoyant la montagne, qui est assez rude, j'entrai dans un vallon étroit, où coule un petit ruisseau. Je remontai de l'autre côté en longeant la montagne, & je vis Aintoura sur une éminence voisine. Le terrein qui nous séparoit, étoit un sol inégal, mais moins rude que les hautes montagnes que je venois de parcourir. J'arrivai à dix heures à Aintoura, le sixieme jour après mon départ. Je remerciai le Supérieur de ses bontés, & après dîner je repartis pour la plaine.

Retour à Baruth, & arrivée à Seyde.

J'arrivai à Baruth le soir, après dix jours d'absence, que j'avois employés à parcourir le Quesrouan. Le Pere Capucin me reçut à son ordinaire, & il m'apprit qu'un chebec du Roi étoit destiné à croiser sur les côtes de la Syrie.

Syrie. Le lendemain, on me dit qu'il étoit arrivé à Chypre, d'où il devoit, dans peu de jours, se rendre à Seyde. Je n'étois éloigné de cette Ville que de huit lieues. Je projetai de m'y rendre pour voir des camarades que j'avois connus long-temps à Toulon, où j'avois servi. En effet, je m'y rendis le vingt-cinq d'Août; j'allai d'abord voir le Consul de cette Echelle, qui me fit beaucoup d'honnêtetés & m'offrit sa maison : il me confirma l'arrivée prochaine du chebec; mais quelques jours après il reçut avis de son départ de Chypre pour Candie, où il alloit réjoindre les bâtimens de sa division. Frustré de mon attente, je me préparai à passer à Acre, où la fréquentation des vaisseaux de Marseille rend le passage pour la France presque assuré.

Politesses du Consul de cette Echelle.

Le Consul m'avoit fait mille questions sur mon voyage, & il paroissoit prendre à moi beaucoup d'intérêt; il me pressa de rester chez lui, pour me remettre des fatigues du désert & du délabrement de ma santé, qui, par quelques restes des boutons que j'avois eus chez les Marates, annonçoit visiblement la chaleur de mon sang. Il me représenta que comme je voulois connoître les Habitans des montagnes, il étoit nécessaire de les examiner plus amplement, ne les ayant vus qu'en pas-

ſant & en très-petite partie. Malgré l'eſpece de ruſticité que j'avois acquiſe par l'éloignement des femmes, ſon épouſe voulut bien ſe joindre à ſon mari. Ils employerent l'un & l'autre toute leur éloquence pour que je ſéjournaſſe chez eux, & ils ébranlerent la réſolution que j'avois priſe de partir pour la France; la foibleſſe de mon corps, les reſtes de mes boutons, le bien-être nouveau dont j'allois jouir, ſuſpendirent mon activité ordinaire; & les connoiſſances conformes à mon goût, que je pouvois prendre chez les Arabes voiſins, excuſerent à mes yeux cette eſpece de foibleſſe. J'eus cependant une fievre réglée un mois après mon arrivée, & je fus obligé de prendre l'émétique; mais les ſoins que l'on eut de moi, rétablirent peu à peu ma ſanté délabrée.

Environs & antiquités de Seyde.

Les dehors de Seyde offrent les points de vue les plus verdoyans & les plus champêtres que l'on puiſſe imaginer; des jardins, des vergers fertiles & bien arroſés ne forment proprement que des bois touffus de toutes ſortes d'arbres fruitiers, qui ſont la plupart couverts de vignes qu'on y laiſſe s'étendre à volonté.

L'on trouve dans les montagnes des environs, des cavernes pratiquées dans le roc, qui, plus ou moins, ſuivant leur grandeur,

ont dix à douze petites cellules : on me dit qu'elles étoient les tombeaux des anciens Habitans de Sydon ; mais je croirois plutôt qu'elles ſervoient de retraite aux anciens Habitans des montagnes. On voit auſſi à Seyde un château bâti par S. Louis, quelques colonnes de marbre, & des parquets de jaſpe en moſaïque, qui indiquent la beauté des maiſons dont ils faiſoient un des ornemens.

Deſcription d'une Moſquée.

C'eſt dans les environs de cette Ville que je pénétrai pour la premiere fois dans l'intérieur d'une Moſquée aſſez conſidérable, n'ayant vu juſque-là que celles des Javans, qui ne méritent aucune deſcription. Celle-ci forme un carré long, diſpoſé comme toutes les Moſquées, ſuivant la direction du lieu où l'on eſt avec la Mecque. Le fond de ce carré eſt occupé par une grille qui laiſſe voir le ſimulacre d'un édifice repréſentant la maiſon d'Abraham, ſituée à la Mecque ; une quantité prodigieuſe de lampes alignées & entremêlées d'œufs d'autruche, ſont ſuſpendues à la voûte, & tombent à ſept ou huit pieds de diſtance de terre. Le pavé eſt couvert de nattes très-propres, deſtinées aux proſternations qui ſe font toujours la face tournée du côté de la Mecque. Cet uſage d'adoration, ſous la forme de proſternations courtes & réi-

térées, ne doit peut-être pas ſon origine à Mahomet; car les Chrétiens de ces parties le pratiquent à peu près comme les Muſulmans, & cet acte de piété me parut d'un genre noble, majeſtueux, & conforme à l'objet qu'il repréſente.

Relations ſur les Habitans des montagnes de Seyde.

Je paſſai mon temps à prendre des principes de la Langue Arabe, dans laquelle je découvrois de grandes beautés, & à m'inſtruire, autant qu'il étoit poſſible, des mœurs des Habitans des montagnes voiſines. Celles du côté du ſud-oueſt ſont habitées par une ſecte de Muſulmans, qui n'eſt liée avec aucune Nation; on les nomme Mutuallis. Ils ont pour les Etrangers les mêmes principes d'éloignement que les Indiens; on ne peut loger chez eux, ni manger dans le même vaſe; ils me parurent même un peu féroces. Je n'en ai cependant jamais reçu de mauvais traitemens, lorſque j'ai été dans leurs villages. Les Chrétiens habitent librement parmi eux, & ils ne les haïſſent pas auſſi fortement que les Turcs. Il y a auſſi de ces Mutuallis au nord du Queſrouan. Leurs montagnes s'étendent depuis Gebail juſques à Balbec, & ces deux Villes leur appartiennent; mais on m'a peint ceux-ci plus féroces que ceux qui avoiſinent Seyde. Les montagnes du nord-eſt de Seyde

ſont habitées par des Druſes & des Chrétiens, entremêlés, comme chez les Mutuallis.

Tous ces Habitans des montagnes ſont peu portés en faveur des Turcs, dont les principes de Religion & les préjugés les éloignent également : auſſi les premiers ne doivent-ils qu'à leur bravoure & à l'aſpérité de leurs montagnes, l'eſpece d'indépendance où ils ſont du Gouvernement Turc. Les Druſes ſont amis des Chrétiens, & ils ne haïſſent pas abſolument les François, dont on les dit iſſus par des fugitifs réfugiés dans ces montagnes, lors de l'expulſion des Croiſés. On reconnoît dans quelques-uns d'eux, des reſtes des principes des ſujets du Vieux de la montagne.

Deſcendans douteux des Croiſés.

L'on trouve auſſi dans les environs de Jéruſalem, des eſpeces d'Arabes Bedouins, qui ſe diſent deſcendans des François ; ils reçurent très-bien un Capucin qui m'en donna connoiſſance, & ils avoient auparavant gardé chez eux, avec beaucoup d'égards, un Miſſionnaire de cet Ordre.

J'étois charmé de la beauté du climat, qui, ſelon moi, eſt ce dont jouit le plus un homme qui cherche à ſe rapprocher de la Nature. J'avois parcouru divers climats de l'Univers, & je ne trouvois point de poſition plus favo-

Relations de divers climats & de celui de la partie du ſud de la Syrie.

rable à cet égard que celle de la partie ſud de la Syrie; car dans les Pays ſitués entre les Tropiques, il pleut à peu près pendant ſix mois de l'été, & dans ceux qui ſont à quelques degrés au delà des Tropiques, il n'y pleut que rarement, & ſeulement dans le printemps & dans l'automne, temps où les pluies ſe renvoient des Pays froids aux Pays chauds. J'avois remarqué ſous cette latitude, comme par exemple en Aſie, aux environs de Baſſora, & en Amérique, aux approches du Sartille, & aux déſerts ſitués dans l'Afrique, que le défaut de pluie rend le ſol peu habitable & ſec, & qu'il eſt alors toujours ſablonneux : je ne prétends pas cependant donner ceci comme une regle ſans exception ; mais ſous la latitude de trente à trente-cinq degrés, les ſix mois de l'été ſont ſans pluie, & les ſix mois de l'hiver ſont d'un froid ſupportable, & toujours entrecoupé par de longs intervalles où le temps eſt auſſi beau que dans les plus beaux jours de l'été.

Les productions du ſol de la Syrie ſont une preuve inconteſtable de ce que j'avance. Beaucoup de grains pouſſent & produiſent même pendant l'hiver. Certains arbres à la vérité ſont ſans feuilles, mais les jardins ſont pleins de fleurs & de légumes nouvellement

ſemés, qui produiſent depuis le mois de Novembre juſques à l'été; & j'y ai mangé des féves fraîches au mois de Novembre. La ſituation de la Syrie contribue auſſi beaucoup à la beauté de ſon climat; elle eſt garantie du vent de nord par de hautes montagnes, & elle eſt bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par le déſert, dont le ſol étant ſec, pierreux & ſablonneux, fournit peu d'exhalaiſons, & par conſéquent peu de pluie. La Haute Egypte eſt auſſi dans une poſition charmante, auſſi bien que les environs de Lima; je crois qu'ils ne doivent l'un & l'autre la ſéchereſſe & la beauté de leur climat, qu'aux montagnes qui les défendent également contre le cours des nuages; mais les environs de Lima ſont ſablonneux & peu fertiles, & l'Egypte ne doit ſa fertilité qu'au travail des Habitans qui mettent à profit l'inondation annuelle du Nil; d'ailleurs les chaleurs de l'été ſont inſupportables dans la Haute Egypte, & les naturels Péruviens & Cophtes payent bien cher la beauté de leur climat, par la dureté de leur Gouvernement.

Productions de la Syrie.

La Syrie réunit également les productions des climats chauds & celles de ceux qui ſont froids; le bled, l'orge, le coton, le bamy ou gombeau, le chêne, le pin & le

ſycomore y croiſſent également bien. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier, & autres arbres d'Europe, y ſont auſſi communs que le jujubier, les figuiers bananiers, les orangers, les limoniers doux & aigres, & les cannes à ſucre. Les productions communes aux deux climats pour les jardins, s'y trouvent auſſi.

La Religion Catholique eſt auſſi exactement obſervée & libre dans le ſein des montagnes qu'au centre de Rome; les mœurs ſont plus ſimples, & par conſéquent meilleures.

Productions des montagnes.

L'induſtrie des Habitans a fertiliſé le ſol des montagnes, & en a fait un jardin très-agréable. Quantité de ſources bien ménagées arroſent les mûriers qui forment le principal revenu de ce territoire, & ils n'exigent qu'un travail aſſez léger pour aſſurer la ſubſiſtance des Habitans, par le prix de la belle ſoie qu'on en retire. Le vin eſt auſſi un objet principal de revenu, de même que l'huile & les figues.

Simplicité des Habitans, & ſon utilité.

A la vérité, on n'y voit point le luxe & les richeſſes de l'Europe; mais auſſi les fortunes y ſont moins inégales, & par conſéquent l'extrême pauvreté n'y eſt pas auſſi commune que dans bien des parties de la France.

Il me ſemble que pour rendre l'homme le moins malheureux qu'il eſt poſſible, il faut

lui désirer une position égale à celle de ces Montagnards, où il ne puisse se procurer que le nécessaire, mais avec abondance. Il faut aussi qu'il n'y parvienne que par un léger travail des mains, qui, sans l'affoiblir, entretienne son corps dans un exercice qui le rende robuste. Ce travail écarte la mollesse & le besoin de toutes ces superfluités, qui ne deviennent nécessaires qu'aux hommes sensuels & oisifs; il ne faut pas même que les hommes puissent regarder l'oisiveté comme le terme & la récompense de leurs travaux, & il leur est utile qu'une moyenne rétribution à leur fatigue les mette dans le cas de continuer leurs travaux, pour s'assurer un honnête nécessaire. L'ame acquiert plus de nerf, lorsque le corps est robuste & fait aux exercices journaliers & pénibles, & l'homme laborieux goûte mieux que tout autre, les plaisirs purs & permis, qui sont le délassement de ses fatigues. Une telle société n'offre à la vérité ni des savans ni des gens bien aimables; mais elle présente des hommes heureux, portés à leurs devoirs par un sentiment naturel, bons peres de famille & bons citoyens, & je pense que de tels Habitans valent bien les riches oisifs, qui, dans d'autres lieux, corrompent les mœurs de la société sans lui être de la moindre utilité.

Régularité des Moines & des Prêtres séculiers.

Les Moines de Syrie ne ſont ni extrêmement auſteres, ni bons Théologiens; mais ils obſervent des regles ſimples, & qui ſont ſcrupuleuſement ſuivies. Ils ſont réellement Religieux pauvres, & ſe procurent le néceſſaire par le travail de leurs mains.

Les Prêtres ſéculiers ne ſont ni ſavans, ni d'un rang fort au deſſus du commun; mais ils ſont reſpectés, pieux, & n'ont d'autre inſtruction que l'Evangile; ils ſont pauvres, & ils procurent cependant la ſubſiſtance à leur famille, par leur travail: ils prêchent la pureté des mœurs, par le bon exemple qui leur eſt facilité par le mariage. Les ſoins qu'ils prennent de leur famille, ſont un nouveau ſujet de bon exemple qu'ils peuvent donner à leurs Paroiſſiens, & je regarde le mariage comme un hommage à la Nature, qui doit être cher à tout homme.

J'ai remarqué que dans les Pays les plus anciennement peuplés, les Loix étoient toujours les meilleures; mais que ces Loix étoient inſuffiſantes pour s'oppoſer à la corruption des Villes, où les bonnes mœurs n'étoient jamais qu'apparentes. Dans les campagnes au contraire, les Payſans ſuivent les Loix & les uſages avec exactitude, & ne peuvent ſe corrompre, ou par le peu de faculté & de loiſir que

leur donne leur pauvreté, ou par leur ruſticité naturelle qui les éloigne de la ſociété des Villes.

Il eſt, par exemple, établi dans la plus grande partie de l'Aſie, que les hommes ſe marient ſans voir leur future. Aucune Loi ne peut être plus bizarre, & cependant j'ai vu dans les campagnes, que j'ai preſque toujours habitées, moins de querelles intérieures qu'en Europe. Il eſt auſſi d'uſage dans l'Inde, de ſe marier à l'âge de huit ou dix ans au plus tard; rarement attend-on même cet âge pour les filles qui ſont quelquefois promiſes à trois ou quatre ans. Je n'y ai cependant point vu de mauvais ménages; ces enfans qu'on a élevés enſemble, s'accoutument de bonne heure à la variété de leurs humeurs, & ne les trouvent point ſurprenantes dans un âge plus avancé. Dans ce bas âge, le mâle prend ſur ſa compagne ce droit de force que lui donna la Nature, & elle eſt obligée, pour s'y ſouſtraire, d'uſer à ſon tour des ſes armes naturelles, qui ſont la douceur & la complaiſance. Le ſuccès en eſt toujours aſſuré parmi ceux chez qui la droiture eſt, pour ainſi dire, innée. Par ce moyen, l'équilibre eſt rétabli ſans que l'autorité de l'homme ſoit diminuée. Cette liberté du choix, ſur laquelle eſt fondée toute la perfection apparente de nos Loix, fait

Relations de diverſes mœurs de l'Aſie.

quelquefois germer dans les jeunes cœurs le principe de l'infidélité ; & quelque purs que ſoient les motifs de cet uſage, une perſonne qui a cru pouvoir choiſir une fois, eſt bien diſpoſée à ſe conſerver la même liberté pour un ſecond choix.

Je crois m'être apperçu que les Aſiatiques penſoient aſſez généralement que les bonnes mœurs des femmes influoient beaucoup ſur les caracteres de leurs enfans, & ſur les bonnes mœurs de la ſociété ; ils penſent que l'intenſité & la qualité des ſentimens dont les hommes ſont affectés, prennent en partie leur ſource dans l'habitude & les préjugés, & en partie dans l'attrait du plaiſir, & dans la crainte de la douleur & du mal qui peuvent opérer notre deſtruction ; l'eſpérance, le déſir, les divers appétits, toutes nos paſſions ſont, ſelon eux, les effets ou les compagnes de cette crainte qui produit la foibleſſe ou le courage, ſuivant que nous ſommes agités par le danger de ſuccomber ou par l'eſpoir de triompher : cette crainte ſeroit-elle en effet le principe de nos ſentimens ? La tendreſſe maternelle ne devroit-elle ſon origine, comme les Aſiatiques en ſemblent perſuadés, qu'à cette ſenſation délicieuſe qu'éprouve une mere à la fin des douleurs de l'accouchement, occaſionnées

par un objet qu'elle ſait être une partie d'elle-même, & qu'elle eſt par conſéquent diſpoſée à regarder avec complaiſance; ou bien cette tendreſſe & l'amour paternel ne devroient-ils leur accroiſſement qu'à l'habitude & à l'attachement que nous contractons pour les objets qui nous ont couté le plus de ſoins & de peines? L'amitié, ce ſentiment ſi rare & ſi ſacré, ne ſeroit-elle que l'eſpoir du ſecours de notre ami, ou l'effet d'une fréquentation habituelle; la pitié, la bienfaiſance, que l'effet d'un retour ſur nous-mêmes, à la vue des maux qui les excitent; & enfin la magnanimité, la généroſité, le courage, ne ſeroient-ils que la Nature qui s'applaudit d'avoir évité des maux que nous ſoulageons dans les autres? Cette idée me parut humiliante.

Uſage des Arabes de ces Pays vis-à-vis des femmes.

Il eſt encore d'uſage chez les Arabes & dans les Pays qu'ils ont fréquentés, de cacher & de ſéparer les femmes d'avec les hommes; chaque ſexe vit ſeul & à ſa fantaiſie, & le mari même paſſe pendant la journée très-peu de temps dans l'appartement de ſa femme. Ils regardent cet uſage comme avantageux pour l'un & pour l'autre. L'objet du mariage étant la fidélité réciproque, ils penſent que le mélange des deux ſexes en eſt le plus grand écueil, & que ſi les humeurs des époux ſont

peu compatibles, en ſe voyant moins, ils ont auſſi moins d'occaſion de les aigrir, & ils ſont très-perſuadés qu'ils ne pourroient trouver dans la fréquentation des deux ſexes que des dangers pour leur vertu, ou des aiguillons à leur humeur, ſans aucun avantage réel. Les proches parens des deux ſexes ſe fréquentent ſeulement & encore très-rarement, & la réſerve y eſt ſi grande, que dans beaucoup de maiſons, le logement des garçons qui ont atteint douze ou quatorze ans, eſt dans un corps de logis ſéparé des femmes, que l'on appelle manſoul.

Ils ſont ſi jaloux de cette dignité de l'homme ſur la femme, que beaucoup d'entre eux ne mangent point avec leurs épouſes; elles les ſervent à table avec le même ſoin qu'apporteroient nos domeſtiques les plus attentifs, & elles ne mangent qu'après leur mari. Ils ne s'entretiennent jamais avec elles de leurs affaires, & ne leur donnent d'autre travail que celui qu'elles peuvent faire dans la maiſon, ou de telle nature au dehors que leur viſage puiſſe reſter voilé. Les femmes de tout état ſont ſoumiſes à ces uſages, & elles ont également ſoin de leurs enfans & de leur ménage, qui ſe réduit à peu, vu leur ſimplicité.

Cette façon de traiter les femmes me parut

d'abord révoltante : je remarquai cependant quelque reſſemblance entre les uſages des Sauvages de l'Amérique, des Arabes ou des Aſiatiques. On trouve des rapports étonnans entre ces différens Peuples, quoique fort éloignés les uns des autres. En Amérique, le Sauvage ne porte que ſon fuſil, & la femme porte les bagages ; en Aſie, c'eſt le même uſage. Le Sauvage ne s'entretient point avec ſa femme, & elle ne fait pas partie de ſes aſſemblées. Il en eſt de même dans la Syrie & en Aſie : elles travaillent en Amérique aux plantations de maïs, ainſi que chez les Biſſayes & les Marates. Un Arabe monte ſur ſon âne, & la femme le ſuit à pied, avec un gros paquet ſur la tête. Un Sauvage de l'Amérique reſte très-ſouvent tranquille dans ſa pirogue, tandis que les femmes rament à toute force. Il me parut en général bien ſurprenant que des Peuples ſi éloignés, & dont l'un étoit ſi ancien, & l'autre peut-être ſi récent, ſe reſſemblaſſent auſſi parfaitement, & que nous euſſions des mœurs ſi oppoſées, quoique nous nous trouvaſſions à une égale diſtance de ces différens Peuples.

Analogie de cette conduite avec celles des Peuples ſimples.

La grande population eſt chez l'Arabe l'objet des vœux des deux ſexes, & l'eſt à tel point, qu'une vieille fille, un vieux garçon ou une femme ſtérile ſont regardés avec une eſ-

pece de mépris. Les peres & meres ont une ſi grande conſidération pour leurs enfans, qu'après la naiſſance du premier enfant mâle, ils quittent leur nom pour prendre celui de pere de cet enfant; en ſorte que ſi Pierre & Marie ont Jacques pour fils, après ſa naiſſance ils quittent tout de ſuite leur nom pour prendre celui de pere & de mere de Jacques. C'eſt auſſi alors qu'ils laiſſent croître leur barbe, comme une marque de leur nouvelle qualité & de la vénération que l'on doit avoir pour eux. Les tribus de Bedouins portent le nom d'enfans de leur pere commun; les Syriens & les particuliers Arabes portent le nom de peres de leurs enfans. Rien n'eſt plus touchant & plus avantageux à la ſociété, que ce nom qui repréſente tous les individus d'une tribu comme freres : ce double lien ſemble obliger les enfans à reſpecter leurs peres, & les peres à marquer à leurs enfans toute leur tendreſſe en ſe glorifiant de porter leur nom.

Origine de leur bon ſens.

D'après cette ſéparation perpétuelle des deux ſexes, l'on jugera qu'on ne trouve point en Syrie cette gaieté qu'inſpire chez nous le déſir de plaire, & cette légéreté piquante & ſuperficielle devenue néceſſaire dans nos converſations, pour les rendre agréables aux jeunes femmes. Le maintien des jeunes gens

gens eſt auſſi grave que leurs converſations, qui ſont cependant ſpirituelles, & cette gravité augmente chez les gens d'un âge mûr. Ils parlent peu, & ne perdent jamais de vue le but de leur converſation. Le peu de vivacité de leurs entretiens, les longs intervalles auxquels donnent lieu leur habitude de fumer, celle de paſſer leur main ſur leur barbe, ou de manier une eſpece de chapelet, leur donnent le temps de mûrir leurs queſtions & leurs réponſes : elles deviennent plus conformes à leur but, courtes & énergiques, la Langue Arabe étant la plus expreſſive & la plus ſimple que j'aye entendu, ſuivant le peu de connoiſſance que j'en ai pu prendre pendant mon ſéjour dans ce pays.

Les femmes ne ſont jamais le ſujet de la converſation, & l'on ne fait aucune attention à elles dans les rues. Les lieux où elles ſe trouvent, ſont ſacrés & inabordables aux hommes ; il ſeroit même honteux de les ſaluer. Les Européens attribuent ces uſages à leur jalouſie ; mais c'eſt plutôt une délicateſſe outrée ſur l'honneur des femmes, que l'on porte en Aſie bien plus loin qu'en Europe. Cependant elles s'amuſent entre elles auſſi bien & peut-être plus gaiement que nos Européennes ne le ſont dans leurs ſociétés. Aucun Mœurs.

eſpece d'intérêt ne les diviſe ; & l'amuſement eſt leur unique but : elles ſont par conſéquent plus libres & plus ſociables : les jardins, les bains & les tombeaux ſont leurs lieux publics ; elles ſe viſitent auſſi dans leurs appartemens. Cet uſage des Aſiatiques, de fréquenter les tombeaux, fait connoître leur ſenſibilité, qui, étant naturellement plus grande, mais plus variée chez les femmes, a donné lieu à la qualité des aſſemblées qu'elles y tiennent ; car dès leur arrivée elles s'abandonnent à leur douleur ; mais bientôt après elles font la converſation, qui devient triſte ou gaie, ſuivant le degré de ſenſibilité ou le caractere des aſſiſtantes. Quoi qu'il en ſoit, un cœur bien placé trouve des douceurs & des leçons dans cet uſage.

Ancienneté & qualité de leurs mœurs & uſages.

Ces Peuples ſont extrêmement attachés à leurs uſages, & l'on y reconnoît ceux dont il eſt parlé dans l'Ecriture-Sainte. Les tannours ou fours cilindriques, où ils font cuire leurs crêpes, & les tantoura ou coiffures en cône d'argent que portent les femmes Druſes, ne ſont que les fours des Juifs & la mitre de Judith. Les mœurs d'Abraham & de ſa famille ſont retracées chez les Bedouins. Les troupeaux du déſert & des Arabes des Villes ſont conduits & recueillis la nuit, comme

ceux de Laban & des Juifs. Le ſtyle de l'Ecriture-Sainte eſt celui de la Langue Arabe, reſſemblance qu'ils n'ont conſervée que par leur attachement à leurs uſages.

Comme ils deſcendent de Nations errantes, ils embelliſſent peu leurs maiſons, & leurs meubles ſont tous ſuſceptibles de pouvoir ſe rouler dans des ſacs. Ils aiment avec excès à monter à cheval : enfin ils ſont propres, ſimples, ſobres, & connoiſſent peu le luxe. Les coutumes & le faſte des Turcs, leurs conquérans, n'ont pas encore porté leur influence dans les campagnes, où la bravoure du Payſan n'a pas laiſſé établir un entier deſpotiſme. Ils ſont intéreſſés, & quelquefois, mais rarement, de mauvaiſe foi à l'égard des Francs, qu'ils croient obligés de leur payer un tribut, à cauſe du commerce qu'ils viennent faire chez eux. D'ailleurs ils les mépriſent, à cauſe de l'oppoſition qui ſe trouve entre leurs mœurs & celles des Francs.

Leur conduite & façon de penſer vis-à-vis des Européens.

On ne trouve en Syrie que quatre ordres différens ; le premier eſt celui des Princes, le ſecond celui des Seigneurs & des Commandans, le troiſieme eſt celui des riches Payſans & des Commerçans, & enfin le quatrieme eſt compoſé de pauvres Payſans & de tout autre étage. Le Prince & le Seigneur peuvent deſ-

Qualités des divers Etats.

cendre de leur rang, ſans cependant faire le commerce, & ſeulement pour le temps néceſſaire au rétabliſſement de leur fortune, ſans perdre pour cela la conſidération de leur naiſſance. Le Payſan conſideré & le Commerçant ne peuvent prétendre à un état plus élevé; mais ils peuvent deſcendre auſſi dans un plus bas étage, juſques à ce que leur fortune ſoit rétablie, ſans que le public y trouve à redire: il y a bien des Commandans, des Prêtres & des Négocians dont les enfans, dans les viciſſitudes de leur fortune, n'ont pas été honteux de ſervir de domeſtiques aux gens inférieurs à eux par leur naiſſance. Il eſt vrai qu'il regne le même point d'honneur dans tous les états, & il eſt appuyé de la faculté de ſe faire juſtice par ſoi-même. Tout deſcendant d'Arabe tire dans l'inſtant vengeance de l'affront qu'il a reçu; ce qui fait un meilleur effet que les Loix les plus ſéveres.

Excepté le reſpect inaltérable que tout le monde porte au Prince & au Seigneur pour les objets eſſentiels, tout état eſt preſque confondu à l'extérieur par le peu de différence de vêtement & de nourriture, & par l'égalité des mœurs. Tous les Arabes ſont entre eux ſans hauteur; le Prince, le Seigneur & le

dernier Payſan font la converſation enſemble, & s'allument leur pipe avec auſſi peu de façon que s'ils étoient freres : ils mangent, ils dorment, ils travaillent enſemble ; & ſouvent j'ai pris des Payſans pour des Seigneurs, & des Seigneurs pour des Payſans ; il n'y a guere que la beauté des armes ou des chevaux qui les diſtingue.

Pour mieux connoître les Habitans des montagnes, je réſolus de reſter plus long-temps avec eux, & ſur-tout avec les Druſes ; mais auparavant je revins chez les Maronites du Queſrouan : je me rendis d'abord à Aintoura, & je continuai ma route vers Agouſta, où je voulois voir le Patriarche d'Antioche. Arrivé le lendemain à Aintoura, j'y ſaluai le ſupérieur des Jéſuites, qui vouloit abſolument me retenir, & j'allai coucher à Baruth.

Deſcription du ſol de Baruth à Abey.

J'en repartis le lendemain pour un lieu nommé Abey : je traverſai diagonalement, vers le ſud, la plaine de Baruth pendant l'eſpace de trois lieues : elle eſt d'abord plantée de mûriers ; j'y trouvai enſuite un très-beau bois de pins, planté en quinconce, où étoit un petit campement Arabe, & après quelques plantations de mûriers & un ſol ſec & vaſte, planté d'oliviers, j'arrivai au pied de la montagne & d'un gros village nommé Chouifat,

qui eſt l'apanage & la réſidence d'un Emir particulier. En le laiſſant à gauche, je montai par un ſentier très-eſcarpé & très-long. Je laiſſai un autre gros village à droite : je traverſai enſuite pluſieurs montagnes, & après avoir monté encore conſidérablement, je trouvai un gros village nommé Aramon, où étoit un château ou ſerrail appartenant à la famille de l'Emir régnant. Tout le ſol étoit arroſé & planté de mûriers & d'oliviers. Je deſcendis un peu, & après avoir traverſé de nouvelles montagnes & des vallons, je montai de nouveau juſqu'à ce que je découvris le village d'Abey ſur une éminence. Je traverſai un petit village dont le Cheikr me fit des politeſſes, & j'arrivai ſur le ſoir à Abey, après ſept lieues de route.

Deſcription d'Abey.

Ce village étoit autrefois la réſidence d'une famille d'Emirs, qui s'eſt éteinte : il eſt à deux lieues d'un gros bourg nommé Dair-el-Kamar, qui eſt le chef-lieu du pays des Druſes, & la réſidence ordinaire du grand Emir & de ſes parens. La ſituation d'Abey eſt une des plus belles que j'euſſe encore vues ; il eſt éloigné d'environ trois lieues du bord de la mer, & d'une lieue du fleuve Thamour ; il eſt bâti au haut du troiſieme degré d'amphithéatre, que forment trois montagnes entaſ-

sées qui occupent la distance de ce village jusques à la plage. La montagne sur laquelle il est placé, découvre les villes de Seyde & de Baruth avec leurs plaines. La descente à la seconde montagne est formée par un dos d'âne qui laisse de chaque côté deux vallons d'une profondeur & d'une roideur énormes; au bas de ces vallons coulent deux ruisseaux abondans, fournis par les sources des environs du village; ils servent à arroser la pente de la montagne, qui, malgré sa roideur, est toute cultivée en amphithéatre & plantée de mûriers : on y trouve de plus cinq ou six sources abondantes d'une eau excellente, près desquelles sont des especes de places bordées de noyers.

C'est dans ce village que j'établis le chef-lieu de ma résidence, à un hospice de Peres Capucins, dont le Custode avoit toujours eu pour moi des attentions très-marquées. J'avois sous mes yeux cinq ou six villages, où j'allois le plus souvent qu'il m'étoit possible. Pour fréquenter ces Montagnards, je me liai avec quelques-uns d'eux, & pour y parvenir avec plus de confiance, je me joignois aux mêmes exercices qu'eux : je les accompagnois même dans la garde de leurs troupeaux de chevres; aussi avois-je un peu réussi à sur-

Fréquentation des Druses.

monter l'éloignement que, malgré leurs principes d'hoſpitalité & de ſûreté pour tout étranger, ces peuples ont pour les Francs. Je voyois avec plaiſir ces chevres gambader hardiment d'une roche à l'autre, après avoir paru défier le précipice qui les ſéparoit, par leur bêlement & en frappant du pied avec roideur. L'aſpect des effets extraordinaires des montagnes où ce ſoin me conduiſoit, & la libre fraternité des gardiens, mes compagnons, me dédommageoient de la longueur & de la difficulté de mes courſes.

Funérailles des Montagnards.

J'eus lieu dans ce pays, d'aſſiſter aux funérailles des Habitans Druſes, & à celles des Chrétiens, qui, aux prieres près, ſe reſſemblent beaucoup. Quelques heures après le trépas, on expoſe ſous une tente le corps du défunt, & il eſt vêtu & armé comme s'il étoit vivant; mais les Druſes ſpirituels, dont je parlerai bientôt, ont un Livre de morale entre les mains. Les femmes environnent le corps & l'arroſent de leurs pleurs, & les hommes reſtent en ſilence un peu au loin, après avoir fait retentir les vallons de leurs cris mâles & lugubres, afin que la nouvelle paſſe chez leurs parens & amis des villages voiſins : ceux-ci accourent en troupes, & dès qu'on les voit venir, les parens vont au

devant d'eux, avec le corps qu'ils promenent à quelque distance autour du village, en exprimant leurs regrets par de grands cris & des sanglots, & en faisant de grands gestes avec leurs mouchoirs. On rapporte ensuite le corps sous la tente, où les femmes reprennent leur place, & la même cérémonie recommence à chaque nouvelle troupe de parens qui arrive. On garde ainsi le corps jusqu'au lendemain, où tous les Habitans du village, Druses & Chrétiens, étant rassemblés, on enleve en silence le corps, après l'avoir enfermé dans une biere. Un Prêtre ou un Druse, suivant la religion du mort, récite des prieres à demi voix. L'enlévement du corps est accompagné des cris & des oppositions des femmes, qui paroissent ne pouvoir se résoudre à s'en séparer. Les hommes gardent un morne silence, & regardent le tout tristement. Les plus proches parentes rentrent dans la maison en pleurant, & les hommes accompagnent le corps jusques à sa tombe. Après l'enterrement, les Habitans du village se distribuent entre eux les étrangers, pour les regaler le mieux qu'il leur est possible, & s'attendrir sur la mémoire du défunt.

Description du Dair-el-Kamar.

J'allai visiter le village du Dair-el-Kamar, situé sur le revers de la montagne qui forme

la rive du fleuve Thamour, oppoſée au revers de la montagne d'Abey. Je paſſai ce fleuve ſur un pont bâti ſur une croûte de vaſe pétrifiée, où étoient tracés les ſillons de l'eau, & les roches détachées qui s'y étoient incruſtées avant ſa pétrification. Ce gros village eſt pour le moins auſſi élevé qu'Abey, mais moins acceſſible : les ſerrails ou palais des Emirs de la Maiſon régnante, ſont aſſez beaux; les égliſes y ſont belles & d'un goût agréable; quelques maiſons de Cheikrs & Commandans y paroiſſent grandes & commodes; le reſte du village eſt ſimple & mal bâti, mais il eſt très-bien arroſé. La moitié des Habitans, au moins, eſt compoſée de Maronites & Grecs Catholiques, l'autre moitié eſt de Druſes; il y a très-peu de Grecs Schiſmatiques dans cette partie, par les ſoins des Peres Capucins, qui, depuis vingt ans, ont réuni à l'Egliſe Romaine plus des trois quarts de cette Nation.

Gouvernement des montagnes.

On appelle pays de Souf, les montagnes au ſud du fleuve Thamour, quoique Dair-el-Kamar, qui eſt dans cette partie, ſoit la réſidence ordinaire des Emirs; pluſieurs d'entre eux étant allés réſider à Baruth, ils n'y ſont pas ſi puiſſans que dans le nord de ce fleuve, & pluſieurs Cheikrs conſidérables du pays de Souf, éludent en quelques occaſions

la ſoumiſſion exacte au grand Emir. Dans le reſte des montagnes, les Cheikrs ſont aſſez ſoumis, de même que deux familles d'Emirs, qui poſſedent un terrein aſſez conſidérable; les Cheikrs Chrétiens, ou la Maiſon de Gazen, qui gouvernent le Queſrouan, ſont les plus tranquilles, quoiqu'ils poſſedent un pays très-conſidérable & très-peuplé; mais ils ſont trop nombreux & trop ſubdiviſés en diverſes branches, pour rien entreprendre contre le Gouvernement. La politique de l'Emir conſiſte à mettre la diviſion, & en même temps à tenir la balance entre les Cheikrs, afin qu'ils ne puiſſent pas ſe lier contre lui.

Juſtice des montagnes.

La juſtice a des formes très-ſimples. Le Cheikr la rend, mais rarement dans ſon village; il termine ordinairement à l'amiable les différends civils. Si on ne veut pas s'accommoder, on a recours au grand Emir, qui juge ſouverainement dans toutes les montagnes, excepté ſur les diſcuſſions qui concernent les poſſeſſions du Queſrouan ou de la Maiſon de Gazen & celles des Emirs ſubalternes, qui ſe gouvernent eux-mêmes. La juſtice n'eſt pas fort rigoureuſe, & on ſe borne à envoyer des logemens chez les coupables, ou à brûler leurs maiſons ou plantations; elle at-

tente rarement à la perſonne d'un Habitant des montagnes ; les ſuites en ſeroient dangereuſes par la difficulté d'arrêter les coupables.

Bravoure des Habitans.

Aucun Habitant ne ſort de ſa maiſon ſans être armé de ſon poignard ou long couteau courbe, & il ne s'en éloigne pas ſans ſon fuſil & ſes piſtolets. Il eſt d'uſage entre eux de repouſſer la force par la force, & un homme inſulté ſe défait bientôt de ſon ennemi, à la premiere occaſion où il peut lui tirer un coup de fuſil.

Mariages entre pareils.

Comme il eſt très-rare & mépriſable chez eux de donner en mariage une fille à tout autre qu'à quelqu'un de ſes parens, & que certains d'entre eux voulant enfreindre cet uſage, trouvent la mort aux approches de la bénédiction nuptiale, les familles ſont ſi unies, qu'en attaquant un de leurs membres, on a affaire à toute la famille, qui eſt généralement aſſez nombreuſe. Outre le ſecours de ſa famille, le criminel, qui craindroit ou la force d'une famille ennemie, ou une pourſuite opiniâtre de la part du grand Emir, va ordinairement ſe mettre ſous la protection d'un Cheikr ou d'un Emir voiſin, qui ſe feroit une grande honte de ne pas mettre en ſûreté la perſonne de ſon réfugié.

Levée des troupes, & diſſentions des Emirs & des Seigneurs.

Les Cheikrs ou les Emirs d'une famille non régnante, n'ont droit de tenir des gens à

leur ſolde ou quiſſe, que ceux de leurs terres; mais les Emirs de la famille régnante peuvent faire des levées dans toutes les montagnes, ce qui met quelquefois un frein à l'autorité du grand Emir, lorſqu'il eſt en diſpute avec ſes parens. Les Bachas tâchent d'entretenir ces diſcuſſions, pour affoiblir ce Gouvernement; & en devenant les médiateurs de leurs diſputes, ils tâchent toujours d'extorquer quelques préſens. Ces diſſentions entre les Emirs & les Cheikrs, ne ſont jamais ſanguinaires comme celles de famille à famille. Les levées des uns & des autres ne ſont compoſées que de gens qui, ſuivant leur caprice ou leurs connoiſſances, ont accepté certaines ſommes plutôt d'un Emir que d'un autre, ce qu'on appelle ſe mettre à la quiſſe. Comme les familles ſont étendues & diſperſées dans des villages appartenant à divers Seigneurs, il ſe trouve ſouvent que le pere & le fils, les freres & les couſins marchent les uns contre les autres : ils ne ſont jamais portés à verſer leur ſang pour les diviſions de leurs Seigneurs; il y a ſeulement beaucoup de tapage. Les armées ſe rangent en préſence l'une de l'autre; alors les Cheikrs & les principaux Payſans diſent leurs avis : le reſte des troupes politique; car chaque homme ſe regarde comme

un membre eſſentiel du Gouvernement. La voix du peuple pour l'accommodement paſſe aux Cheikrs ; ils le propoſent aux parties ennemies qui ſont quaſi forcées de l'accepter : ſi elles ne le veulent pas, elles ſe coupent mutuellement leurs mûriers, & tout le monde ſe retire chez ſoi, bien portant & en bonne intelligence ; le Payſan ſeul y gagne la ſolde que l'Emir lui donne chaque année pour être à ſa quiſſe & marcher quand il l'ordonne ; elle eſt d'autant plus conſidérable que ſa bravoure eſt mieux reconnue.

Bravoure des Habitans à l'égard des étrangers.

Autant leurs guerres inteſtines ſont pacifiques, autant leurs guerres étrangeres ſont furieuſes & terribles. Ces Peuples ſont généralement redoutés, & un Habitant des montagnes va ſeul & de ſang froid, aſſaſſiner un ennemi au milieu d'une Ville ou de ſes troupes, s'il en reçoit l'ordre de ſon Emir ou Cheikr. Ils en ont donné diverſes preuves : il y a quelque temps qu'un Druſe alla aſſaſſiner l'Aga de la Douane de Seyde, au milieu de ſes gens, tandis qu'un Maronite de ſes amis, le ſabre & le piſtolet à la main, empêchoit qu'on ne fermât la porte de la Ville, pour lui couper la retraite.

Impôts.

Le mery ou tribut du Grand Seigneur, eſt diſtribué par l'Emir ſur les Cheikrs, qui à leur

tour le répartissent sur leur village. Si le village ressort directement de l'Emir, alors les Habitans partagent l'imposition entre eux, dans leurs assemblées. Ils tiennent ces assemblées pour toutes les affaires qui regardent la Nation, ou pour les réparations nécessaires pour fertiliser leurs terres. Ces impositions sont peu considérables, & sont très-également réparties, suivant le revenu des terres & des troupeaux. Les chevres sur-tout sont en abondance dans toutes ces montagnes, & leur entretien ne consiste qu'au soin de les garder. La température du climat leur fournit toujours des pâtures dans la campagne, suivant le degré d'élévation de la montagne; elle est commune à tout le monde, pourvu que le sol ne soit ni planté ni ensemencé.

Qualités des Religions.

Pour ce qui est de la Religion, on compte que dans le pays de Souf, la moitié des Habitans est composée de Chrétiens; le tiers de cette moitié est de Grecs Catholiques, & le reste de Maronites. Les Grecs Schismatiques y sont en si petit nombre, qu'on n'y fait pas attention. Dans le reste des montagnes, la moitié des Habitans est de Chrétiens Maronites : il y a très-peu de Grecs Catholiques ou Schismatiques.

L'autre moitié des Habitans n'est composée

que de Druſes, qui ſe diviſent en deux ſortes. L'une ſuit la Religion naturelle, & l'autre eſt nommée *Aquelle* ou *Spirituelle*; ces Aquels profeſſent une Religion qui n'eſt pas connue.

Druſes ſimples & Aquels

Les Druſes ſimples ne peuvent être au nombre des Spirituels (qualité qui n'eſt point acquiſe par la naiſſance), qu'en menant une vie ſimple, integre, religieuſe & pénitente. Ces Spirituels ne ſont vêtus que de couleur noire, ou rayée blanc & noir. Leur turban eſt blanc, mais rangé d'une façon modeſte; ils ne peuvent porter des armes que lorſque la guerre, pouſſée à l'extrémité, fait marcher tous les Cheikrs : ils ne mangent que chez des perſonnes dont l'intégrité eſt ſolidement établie; ils ne reçoivent de préſens que de ceux-là, craignant de participer à un bien qui ſeroit mal acquis; ils liſent ſouvent les cinq premiers Livres de Moïſe, qu'ils nomment en Arabe *Taura*, & d'autres qui me ſont inconnus : ils s'aſſemblent pour prier dans leurs oratoires, dont je n'ai pu voir ni connoître l'intérieur; car ils tiennent des gardes à une demi-lieue aux environs, pendant le jour de leurs prieres. Les maiſons où les plus religieux d'entre eux ſe renferment pour prier pendant pluſieurs ſemaines, ſe nomment Caloué, & ſont placés ſur le ſommet des montagnes

montagnes les plus escarpées, aux environs de leurs villages. On m'a assuré que certains des plus consommés reçoivent à confession ceux que le repentir de leurs fautes porte à un tel aveu. Ils ont en vénération ceux qui sont morts en odeur de sainteté, & dont on place les corps dans de petits oratoires. Ils se mortifient par le jeûne & l'abstinence des plaisirs, & il y avoit un Spirituel à Abey qui ne vivoit qu'avec du pain & de l'eau. Il y a aussi dans ce village le corps d'un ancien Druse qui est en vénération & repose dans un oratoire. Ils visitent nos églises avec respect & avec un maintien modeste & recueilli qui fait honte aux Chrétiens, quoique ceux-ci y observent cependant une décence incomparable à celle des Européens. Enfin plusieurs des plus integres d'entre ces Spirituels, écoutent avec plaisir les vérités bien expliquées de notre Religion; mais la crainte du ridicule & de la perte de leurs biens les retient dans l'erreur; elle fait perdre le fruit des travaux des Missionnaires Capucins, qui sont aimés & respectés dans ces montagnes, par l'utilité de la médecine qu'ils y exercent, & la régularité de leurs mœurs : ces deux circonstances leur donnent une entrée libre chez les Emirs, dont plusieurs femmes ont, par leur soin, embrassé

Missions des Capucins.

le Chriſtianiſme. Certaines d'entre elles ont fait baptiſer leurs enfans même au ſu de leurs peres, qui, par leur état, ſont au deſſus de tout reſpect humain. Je ſuis même porté à croire que pluſieurs d'entre les Emirs déſireroient le baptême, ſi, en faveur de leur converſion intérieure, la ſévérité de la Cour de Rome vouloit ſe relâcher en ne leur preſcrivant pas le culte extérieur.

Les Druſes ſimples n'ont point de culte, du moins on n'en connoît pas : certains cependant prient & craignent Dieu. Ils liſent le *Taura* avec plaiſir ; mais leur extérieur eſt plus rude que celui des *Aquels* & des Chrétiens. Ils tiennent leur bravoure à grand honneur, & j'en ai connu qui étoient fort braves gens, mais dont le ſeul extérieur & les préjugés me prévenoient beaucoup contre la bonté réelle de leur ame.

Différence du caractere des divers Montagnards

L'on trouve quatre nuances d'humeurs chez les Habitans ; depuis Seyde juſques au fleuve d'Ibrahim en longueur, & en largeur depuis la mer juſques au Beca (ce grand vallon eſt entre les montagnes des Druſes & celles de Damas, proprement nommées Antiliban), cette diſtance forme le pays ſoumis au grand Emir. Ceux du pays, entre Seyde & le fleuve Thamour, ſont aſſez polis, bien faits, & braves ;

ceux du fleuve Thamour au Queſrouan ſont plus féroces ; ceux du Queſrouan moins fiers, mais âpres à la vengeance, haïſſant moins les étrangers, mais plus pauvres ; & enfin ceux du pays au deſſus du Queſrouan, proprement nommé Antiqueſrouan, ſont plus groſſiers. A ces petites différences près, les mœurs ſont par-tout les mêmes, & un étranger peut y bannir toute crainte de vol ou d'aſſaſſinat. J'ai paſſé trois mois à Abey ; j'y dormois pendant la nuit dans un jardin ſans mur ni haie, ſur le bord d'un chemin ; je n'y ai jamais reçu la moindre inſulte.

Eboulement du ſommet d'une montagne.

Je m'occupai pendant ce temps à fréquenter une douzaine de villages des environs. L'on me montra, près d'un lieu nommé Roche-Maya, une partie de montagne d'environ une lieue de longueur, qui, ſapée par le temps, s'étoit éboulée dans le vallon où coule le fleuve Thamour. Elle avoit écraſé un village & pluſieurs hameaux qui s'étoient trouvés ſur ſon chemin. Le cours du fleuve en fut interrompu juſques à ce que l'eau, ſe faiſant jour, eût délayé & entraîné peu à peu les parties qui lui faiſoient obſtacle.

Voyage d'Abey au Maſra, à Baruth, & à Saint-Jean-d'Acre.

Je voulus quitter mon ſéjour d'Abey, & habiter le Maſra Kafar-de-Bian, village que j'ai déjà dit ſitué au pied de la plus haute mon-

tagne du Queſrouan, & dont j'ai parlé dans mon premier Voyage dans ce pays. Je paſſai à Baruth; je revis enſuite mes connoiſſances à Aintoura & à Jelton, & je rejoignis mon Curé du Maſra; mais quoique nous fuſſions à la fin de Juin 1771, je trouvai les maiſons encore occupées par les vers à ſoie, dont on fait quantité dans ces parties.

Je viſitai un autre village, nommé *Beca Touta*, dont le Cheikr m'avoit montré, l'année précédente, les inſcriptions du Focqra. Il fut très-aiſe de me revoir; j'eus occaſion d'y voir un beau couvent de filles Grecques Catholiques, que faiſoit bâtir à ſes dépens un riche Négociant de Damas. Il étoit venu dans ces montagnes, pour mettre ſes vieux jours à l'abri des vexations des Turcs. Je découvrois, dans un recoin de ces montagnes, les poſſeſſions des Emirs de Beſconta, qui ſont très-puiſſans.

Mon ſéjour dans cette partie de l'Aſie ayant été très-long, je me propoſai de repaſſer en Europe; je me rendis en conſéquence à Saint-Jean-d'Acre, port fréquenté par les bâtimens du commerce de Marſeille.

Idée du caractere des Grecs.

J'avois eu occaſion à Baruth, à Seyde, & je l'eus encore mieux ici, de fréquenter pluſieurs familles Grecques d'origine. Outre leurs

mœurs, qui, à beaucoup près, ne ſont pas auſſi ſaines que celles des Arabes, leur eſprit auſſi délicat, ſubtil & ruſé, que leur langage l'indiquoit, ne me plut pas. Ils ne me préſentoient, en échange du bon ſens mâle & du cœur droit & ſimple de l'Arabe ſpirituel, quoique féroce, que la légéreté induſtrieuſe d'une ame fourbe & intéreſſée. Cette réflexion me conduiſit à repaſſer briévement les divers Peuples ſimples que j'avois obſervés dans mes voyages. Je me déterminai en faveur de la liberté, de la force & des mœurs du Sauvage de l'Amérique, ou des Arabes; & les principes de ces derniers me parurent même préférables à tous les autres. L'eſprit agréable & l'adreſſe des Biſſayes, la douceur du caractere des Indiens, & généralement le bon cœur de tous ces Peuples, ſous un climat auſſi beau & un ſol auſſi fertile que celui où je me trouvois, me ſemblerent auſſi mériter quelque avantage ſur le caractere & les mœurs des Européens.

Réflexions ſur les caracteres & mœurs des peuples ſimples que j'avois vus.

## CHAPITRE VI.

*TRAVERSÉE de Saint-Jean-d'Acre à Marſeille, avec nos relâches aux Iſles de Rhodes & de Malthe, à Tunis & en Sardaigne.*

Août 1771.

Vents de cette ſaiſon en cette partie.

NOus mîmes à la voile pour Marſeille, à la fin du mois d'Août 1771; nous fîmes route ſur l'Iſle de Chypre. Après l'avoir côtoyée, les vents d'oueſt, par conſéquent contraires, qui regnent pendant l'été dans ces parties, nous firent élever au nord; nous cherchions la côte de la Caramanie, pour rencontrer des vents de nord que nous y trouvâmes en effet. Je remarquerai ici que j'avois toujours eu des vents d'oueſt depuis Surate, & que ces vents ſouffient généralement pendant l'été depuis la ligne juſques en Candie; je dis généralement, parce qu'il faut en excepter le temps des briſes de terre. En atterrant ſur cette côte au golfe de Satalie, nous vîmes un bateau de moyenne groſſeur, qui, après avoir réglé ſa route & ſa marche ſur la nôtre, arriva ſur nous. Nous nous méfiions des Forbans que les vaiſſeaux de guerre Ruſſes & François chaſſoient de l'Ar-

Notre méfiance d'un bateau.

chipel, & qui pouvoient bien s'être jetés dans ces parages. Quoique nous ne visions qu'un homme à la barre sur ce bateau, nous lui tirâmes un coup de canon, & il ne changea de route qu'après plusieurs autres coups de canon, dont apparemment il craignit l'effet.

Rade de Limba, & villages Grecs.

Le défaut d'eau nous fit relâcher à une rade foraine, dans la partie sud de l'Isle de Rhodes, nommée Limba, du nom d'un village voisin. Il y avoit des ruines des deux vieux Forts, construits par les Chevaliers, à mi-montagne : nous y fîmes de l'eau & des rafraîchissemens à des villages Grecs. Je comparois toujours les Grecs policés avec les Arabes ; l'oppression des Grecs par les Turcs, avec la liberté que procure aux Arabes leur vie mâle & sauvage ; la différence de la fine politesse, de la nourriture saine, du vêtement & des logemens propres des premiers, avec la moyenne grossiéreté de toutes ces choses, telles qu'on les trouve chez les Arabes, & je me persuadois toujours de plus en plus que l'extrême police d'un Peuple est l'avant-coureur de sa décadence. Je voyois avec peine combien ces deux Peuples s'éloignoient l'un de l'autre, pour le but commun du bonheur de la vie. Le Grec étoit spirituel & intéressé, pauvre & cependant recherché dans les nécessités de la vie ;

Comparaison entre les Grecs & les Arabes.

l'Arabe étoit ſpirituel & généreux, pauvre auſſi, mais ſans beaucoup de beſoins. Quelle différence pour leur félicité ! le plus malheureux étoit cependant né ſous un climat plus heureux que l'autre.

Méfiance des Turcs, & rencontre d'un de leurs chébecs.

La méfiance des Turcs, qui croyoient que nous venions faire des proviſions pour les Ruſſes, nous en donna auſſi, & nous mîmes à la voile. Lorſque nous fûmes en dehors de la baie, nous vîmes à terre un bâtiment venant ſur nous avec très-peu de voilure : dès qu'il put juger, par ſa poſition, que nous l'avions apperçu, il ſe couvrit de voiles, & il nous donna chaſſe. Nous mîmes en panne, & nous arborâmes la flamme & le pavillon, que nous aſſurâmes : nous fûmes apparemment regardés comme un bâtiment de guerre, car le vaiſſeau chaſſant, qui étoit un chébec avec pavillon Turc, arriva & prit une autre route. Nous en fûmes fort aiſes ; car s'il nous eût viſités, il nous eût trouvés en partie chargés de riz ; cette cargaiſon eſt contre les ordres du Grand-Seigneur, & on eût pu nous donner du déſagrément en conduiſant le vaiſſeau à Rhodes, où le ſéjour eût été long.

J'avois été choqué du peu d'égards que les Turcs ont pour les Européens, & par conſéquent pour la Nation Françoiſe ; les ſuites que

la rencontre du chébec Turc pouvoit avoir, me les rappelerent; cela m'engagea à repaſſer dans ma mémoire ce que je ſavois déjà, & ce que je venois de voir en Syrie, touchant notre commerce & nos comptoirs du Levant.

Outre l'éloignement cauſé par la différence de Religion & par l'oppoſition des mœurs Aſiatiques à celles des Européens, il me parut que la conduite de nos Nationaux pouvoit donner lieu au peu d'égards que les Turcs ont pour nous.

J'avois cru appercevoir que nos Négocians de ces Echelles étoient ſouvent obligés d'accélérer leurs opérations de commerce, pour ſatisfaire aux demandes de leurs correſpondans de l'Europe; qu'il y avoit quelquefois peu d'ordre & de poids dans les marchés qu'ils faiſoient avec les Naturels du pays, qui oppoſent à cette légéreté une combinaiſon réfléchie & naturelle; que les Gouverneurs avoient généralement trop de connoiſſance de leurs affaires de commerce & particulieres, à cauſe des correſpondances que ces Négocians entretiennent avec le Gouvernement, & dont ils ſe ſont prévalus quelquefois pour traverſer les vûes de leurs Conſuls ou de leurs aſſemblées Nationales; que certaines familles protégées, que l'on nomme Barataires, ſervoient ſouvent de

prétexte aux monopoles des Gouverneurs Turcs : ceux-ci y étoient en outre engagés par les petits égards preſque ſerviles que l'on n'a que trop ſouvent pour eux, & par un reſpect extrême & trop éloigné de la nobleſſe & de la fermeté qui enhardiroient à des refus qu'on pourroit leur faire dans certaines occaſions. Je ne prétends pas dire que l'on dût leur refuſer des préſens & même de l'argent dans leurs beſoins réels ; mais j'avance qu'on devroit refuſer avec fermeté leurs emprunts, lorſque l'avarice ou l'extorſion en ſont l'unique ſource. La généroſité & les ſervices rendus à propos ſont auſſi ſuſceptibles d'attirer la reconnoiſſance d'une Nation noble, & qui penſe auſſi juſte que la Turque, qu'ils ſont capables d'attirer leur mépris, lorſqu'ils ne ſont que l'effet de la crainte, ou qu'ils ſont rendus de mauvaiſe grace & avec meſquinerie.

La Nation Françoiſe emploie, dans le Levant, une certaine quantité de vaiſſeaux pour le tranſport des marchandiſes que les Turcs veulent faire paſſer d'un port à un autre : je ne ſais ſi l'argent que cette branche de commerce fait entrer dans le Royaume, peut balancer la déſertion immenſe des matelots ou la dégradation de leur façon de penſer, & le peu d'égards qu'elle fait néceſſairement naître pour

une Nation qui ſe met à la ſolde d'une autre; un Hollandois ou un Raguſien penſera qu'il peut la balancer, un Anglois ou un Eſpagnol penſera le contraire.

Il eſt peu d'uſage que les Conſuls du Levant traitent eux-mêmes les affaires avec les Gouverneurs Turcs : ils y emploient leurs Droguemans, qui ſouvent ſont peu inſtruits de la Langue du pays, & ſont toujours accoutumés à ramper auprès des Bachas ou de leurs Officiers; les demandes acquierent par cette voie moins de conſidération; elles ſont ſouvent refuſées, à moins qu'on n'emploie de grands moyens, & ſi les affaires ſont délicates ou critiques, les Gouverneurs s'écartent aiſément envers le Drogueman, des égards dus à la Nation; ils s'en écarteroient moins vis-à-vis du Conſul, dont l'emploi leur en impoſe.

Nous continuâmes notre route par le canal de Candie, & nous fîmes enſuite route pour Malthe. Nous mouillâmes dans cette Iſle le 15 d'Octobre; j'eus le plaiſir d'y voir, ſur des frégates Françoiſes de relâche, pluſieurs de mes camarades dont l'abſence n'avoit pas diminué l'affection.

Nous remîmes ſous voile, & après ſix jours, le propriétaire du vaiſſeau ayant affaire à Tunis, nous y relâchâmes; j'y fus très-bien reçu

Analogie du caractere des mœurs de Tunis avec celui des Bedouins.

par le Conſul. J'eus occaſion d'y voir pluſieurs Mahométans, dans le caractere deſquels je trouvai de la douceur & de l'analogie avec les Arabes Bedouins de Baſſora & de Maſcatte, & non la dureté des Turcs de la Syrie.

Après avoir appareillé, ce ne fut que le 27 de Novembre que les vents contraires nous permirent d'accoſter la Sardaigne, & ils nous y firent relâcher pendant deux jours au golfe de Palme. Je trouvai encore avec plaiſir, dans un lieu auſſi voiſin de la France, des reſtes de notre premiere ſimplicité, qui me laiſſoient toujours le regret de la vie de nos premiers Peres.

Portrait d'un rebelle de Sardaigne.

Un homme robuſte de corps & de figure, à longue barbe, & ſolidement vêtu, gardoit paiſiblement un nombreux troupeau de bœufs dans les gras & marécageux pâturages des bords de cette rade; il portoit un fuſil en bandouliere, & il étoit monté ſur un beau cheval: ſa demeure étoit dans les montagnes voiſines, où l'influence des mœurs policées de la plaine n'a pu encore adoucir ou plutôt aſſervir des montagnards fideles à leurs anciens & ſimples uſages, & dont la bravoure n'a pas permis à leur Souverain de les ſubjuguer entiérement. La propreté & la ſimplicité de ſes habits, ſon abord ferme, la beauté de ſes troupeaux, & ſon adreſſe à manier ſon cheval & ſon fuſil, ne

ſembloient pas devoir l'engager à chercher de nouvelles mœurs.

Nous réappareillâmes & nous longeâmes la Sardaigne à l'oueſt; nous alarguâmes un peu la côte de Corſe, & nous abordâmes, après ſept jours de traverſée, à Pomegues, Iſle dans le golfe de Marſeille, deſtinée à recevoir les vaiſſeaux en quarantaine. Le lendemain, 5 de Décembre 1771, je débarquai aux Infirmeries de Marſeille, pour y faire ma quarantaine, & je remerciai Dieu de m'avoir fait enfin terminer heureuſement un auſſi long voyage.

Mouillage à Marſeille, le 7 Décembre 1771.

*Fin du Tome premier.*

# TABLE
## DES MATIERES
### CONTENUES DANS CE VOLUME.

*LETTRE à M. le Comte de C....* Page 5

PREMIERE PARTIE, contenant la relation du Voyage par terre & par mer, par la voie de l'oueſt, depuis la côte de France, juſques à la ville de Batavia, dans l'Iſle de Java, en traverſant l'Océan, l'Amérique, la mer du Sud, & l'Archipel de la Chine. 9

CHAPITRE PREMIER. *Quels furent les motifs qui m'amenerent à Saint-Domingue, & le point de vue ſous lequel j'enviſageois mon voyage.* Ibid.

CHAP. II. *Traverſée de l'Iſle Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans ; ſéjour que j'ai fait dans cette Ville.* 14

Vieux Canal de l'Iſle de Cuba. *Ibid.*

Canal de Bahama. 16

Fleuve du Miſſiſſipi. 17
Marais aux huîtres. 21
Fruits des Plaquemines. *Ibid.*
Orage violent. 22
Habitations & culture. 23
Détour aux Anglois, & Ville de la Nouvelle-Orléans. 24
Caractere & induſtrie des Habitans. 25
Arbre nommé cirier. 26
Avis ſur la route de la Nouvelle-Eſpagne, & motifs de mon voyage par terre. 27
Courage, vêtemens, & induſtrie des Sauvages. 28
CHAP. III. *Route par le Fleuve du Miſſiſſipi & la Riviere rouge, depuis la Nouvelle-Orléans juſques à Nachitoches, & mon ſéjour dans ce lieu.* 30
Départ de la Nouvelle-Orléans pour Nachitoches. *Ibid.*
Bornes de la Louiſiane. 32
Etabliſſement François, nommé la Pointe coupée. 33
Relâche à un village de Sauvages. *Ibid.*
Leur travail, leur caractere. 34
Paſſage aux deux Iſles, & idée du Miſſiſſipi. 39
Deſcription des bords du fleuve, & rencontre des Caymans. 40

Embouchure de la riviere rouge. 42
Embouchure de la riviere noire. 43
Arrivée à Nachitoches; caractere, culture & induſtrie des Habitans. 47
Chaſſe de l'ours. 49

CHAP. IV. *Route par les Adaiſſes & Naquadoch, de Nachitoches à San-Antonio. Mon ſéjour aux Adaiſſes & à Naquadoch, & deux voyages à ce dernier lieu.* 50

Paſſage de l'établiſſement François au poſte Eſpagnol. *Ibid.*
Mœurs & caractere des Habitans. 53
Vêtemens des Eſpagnols. 54
Départ pour Mexico. 57
Deſcription du Pays. 58
Fatigue que j'éprouvai. 59
Arrivée à Naquadoch, après les Aiſſes. 60
Retour aux Adaiſſes. *Ibid.*
Rencontre des Sauvages dans le bois. 61
Retour à Naquadoch. 63
Trait généreux des Sauvages. 65
Départ de Naquadoch. 68
Façon d'aborder & de paſſer à gué les rivieres difficiles & rapides. 70

Façon de passer sur des radeaux les rivieres profondes, & nos travaux à cet effet. 71
Méfiance des Espagnols envers les Sauvages; productions de ces pays en fruits & animaux sauvages. 74
Les Sauvages tentent de nous attaquer. 77
Arrivée à San-Antonio, le 30 Novembre. 78
Population sauvage, & pourquoi les Apaches sont nommés errans. 79
Guerre avec les Sauvages, & leur sagacité. 80
Description de San-Antonio. 82
Son climat, & celui de la riviere rouge. 83
Postes Espagnols au nord de la Nouvelle-Espagne. *Ibid.*
Missions pour convertir les Sauvages. 88
Façon de les prendre. 89
Mœurs simples & pures des Espagnols de ce poste. 90

CHAP. V. *Route par la Rheda, & à travers le Rio-Bravo, de San-Antonio à la Ville du Sartille, & mon séjour en cette Ville.* 93
Passage pénible à travers des marais, & le Rio de Las-Nuicès. 94
Passage en bateau de la riviere Sabinas; eaux minérales. 95

Animal puant. 96
Mines de la Sierra & de Laiguana. *Ibid.*
Cierge Paſcal. 97
Poſte de Cuwilla. 98
Arrivée au Sartille, le 20 Janvier 1768. 99
Eclipſe de ſoleil. *Ibid.*
Deſcription de cette Ville. *Ibid.*
Mœurs des Habitans. 100
Productions du Pays. *Ibid.*
Célébration de la fête du lieu. 101
Deſcription de la cochenille. 103

CHAP. VI. *Route par les Villes de Charcas, San-Louis Potoſy, San-Miguel el-Grande, & San-Juan del Rio, depuis la Ville de Sartille juſqu'à celle de Mexico, & mon ſéjour dans cette derniere Ville.* 105

Départ du Sartille pour Mexico, le 10 Février 1768. *Ibid.*
Arrivée à Charcas. *Ibid.*
Je me ſépare de mes compagnons de voyage. 106
Mon arrivée au village nommé le Venau. *Ibid.*
Précautions contre mon guide. 109
Deſcription de San-Louis Potoſy. 111
Origine de la ſédition des Indiens de cette Province. *Ibid.*

Maniere adroite de prendre les vaches. 112
Fertilité du Pays. 113
Caractere & vêtement des Indiens. *Ibid.*
Paſſage à San-Miguel el-Grande, & autres lieux ; population & induſtrie de ces pays. 114
Arrivée à Mexico, & deſcription des beautés de cette Capitale, le 28 Février 1768. 115
Inquiſition. 119
Climat du Mexico. 120

CHAP. VII. *Route à travers le Rio-de-las-Balſas & le Bourg de Chilpanſingo, depuis la Ville de Mexico juſques au Port d'Acapulco, & mon ſéjour dans ce Port.* 122

Départ de Mexico, le 18 Mars 1768. *Ibid.*
Climat & deſcription des environs de Tchuſco. *Ibid.*
Climat & fertilité de Cuernavaca. 123
Productions & fertilité des environs de Chilpanſingo. 124
Paſſage de la riviere des Papagallos, & marche forcée juſques à Acapulco. 125
Action de graces à la vue du galion & de la mer du Sud. 126
Deſcription du Port d'Acapulco. 127

Tremblement de terre. 129
Foire d'Acapulco, cargaiſon du retour du galion, & mon embarquement pour Manilla. 130

CHAP. VIII. *Traverſée d'Acapulco à Manilla, aux Iſles Philippines, avec mon ſéjour à l'Iſle de Guam, une des Iſles Mariannes, à l'Iſle de Samar, qui eſt le plus à l'eſt des Philippines; un petit voyage dans cette derniere Iſle, & mon ſéjour à Manilla.* 131

Départ de la Nouvelle-Eſpagne, le 2 Avril 1768. *Ibid.*
Reconnoiſſance des bancs à l'eſt des Iſles Mariannes. 133
Relâche à l'Iſle de Guam. *Ibid.*
Portrait des Habitans. 134
Eau-de-vie de cocotier. 135
Production du pays, & fruit du pain. 136
Hivernage à l'Iſle de Samar. 139
Voyage à Manilla. 142
Mœurs & caracteres des Indiens demi-Sauvages. 144
Façon de faire cuire le riz & de tirer du feu. 146
Deſcription du village de Lawan. 148

Riſque d'être fait eſclave, & relâche à Catarman. 150
Police civile & ſpirituelle de ce village, exercée par un Jéſuite. 150
Corſaires Mahométans. 151
Cloches Indiennes ou tambours. 152
Empriſonnement des Jéſuites. 157
Oiſeaux & quadrupedes. 160
Caractere des Indiens 162
Productions de la mer & de ſes Iſles. 166
Deſcription d'un trirême à cadre de balancement. 169
Combats des Corſaires Mahométans. 173
Relations ſur ces Indiens-Mahométans, & ſur leur pays. 174
Réflexions ſur leur origine, leur langage, & celui des Peuples ſauvages. 175
Agrément des bords de la riviere de Manilla. 180
Caractere & mœurs des Indiens de Manilla. 181
Deſcription de Manilla & de ſes environs. 185
Population de Chinois, leur caractere, leur figure, & celle des Indiens. 186
Japonois; idée de leur caractere & de leur commerce. 187
Sauvages de l'Iſle de Luçon. 188
Productions des Iſles Philippines. 190
Bois de conſtruction pour la Marine. 197

CHAP. IX. *Traverſée de Manilla à Batavia, dans l'Iſle de Java, & mon ſéjour dans cette Ville.* 208

Deſcription & dangers de la rade de Batavia. 211

Deſcription de la Ville. 214

Deſcription des Fauxbourgs Portugais, Chinois & Indiens. 215

Jardins des Hollandois, & dehors de Batavia. 217

Temple Chinois; leur Culte. 219

Idée des Javans & des Malayes. 220

Quadrupede couvert d'écailles. 227

SECONDE PARTIE, contenant le Voyage depuis Batavia, par la voie de l'oueſt, juſques en France, en paſſant par l'Océan des Indes, le Pays des Marates, les Provinces de Guzurat & de Baſſein, le Golfe Perſique, l'Aſie, & la Mer Méditerranée. 229

CHAPITRE PREMIER. *Traverſée de Batavia à Bombay & à Surate, avec mon ſéjour dans ces deux Villes.* 231

Départ de Batavia pour Bombay, le 2 Août 1769. *Ibid.*

Route juſques au nord des Iſles de l'Amirante & autres. 232
Réflexions ſur la cauſe des vents aliſés & ceux d'oueſt, & ſur les pluies. 233
Pompe du Nabab. 245
Gentils, Guebres, Yoguis. *Ibid.*
Religions de Surate. 246

CHAP. II. *Routes de Surate à l'Iſle de Salcet, & retour à Surate par les terres des Marates des Provinces de Guzurat & de Baſſein, avec divers ſéjours.* 247

Culture du pays. *Ibid.*
Mœurs & uſages des Gentils. 248
Chef-lieu des Guebres. 249
Poſſeſſion Portugaiſe. *Ibid.*
Séjour à Danou. 250
Libre exercice de la Religion Chrétienne, *Ibid.*
Comparaiſon entre les Indiens-Chrétiens & les Gentils. *Ibid.*
Relation ſur la Religion des Gentils. 251
Marine des Marates. 252
Route de Danou à Agaſſein. *Ibid.*
Souveraineté de ces pays. 253
Fortification & culture de ce pays. *Ibid.*
Puits & étangs. 254
Animaux. 255

Deſcription des maiſons. 255
Vêtement. 257
Corps morts brûlés. 258
Paſſage à l'Iſle de Salcet ; deſcription du ſol. 259
Mon ſéjour. *Ibid.*
Gouvernement du pays, politique & culture. 260
Retour à Danou. 261
Caractere ſuivant les Religions. *Ibid.*
Police ſimple de ce pays. 262
Cauſe de la douceur des Indiens. 263
Idée de leurs Loix. 265
Ma façon de vivre, analogue à celle des Brames. *Ibid.*
Maladie de la peau, ordinaire dans ce climat. 267
Départ pour Surate. *Ibid.*
Hoſpitalité & ſûreté de ce pays. 268
Carnaval des Gentils. *Ibid.*
Deſcription de Surate. 270
Mon embarquement ſur un vaiſſeau Maure. 273

CHAP. III. *Traverſée de Surate à Baſſora, avec nos relâches à Maſcate, dans l'Arabie Heureuſe, à Bender-Aboucheir, dans la Perſe, à l'Iſle de Careith, & un court ſéjour à Baſſora.* 274

Pirates de la côte de Malabar. *Ibid.*
Route & atterrage de Maſcate. 275
Qualités d'un Pilote Indien. 276
Idée de Maſcate & de ſes environs; politique de ſon Souverain. *Ibid.*
Sa qualité, lieu de ſa réſidence. 278
Intérieur des terres. *Ibid.*
Nourriture du pays. *Ibid.*
Uſage à l'égard des femmes. 279
Départ de Maſcate, & paſſage au détroit d'Ormus. *Ibid.*
Idée du caractere des Maures Indiens, & de la Religion Muſulmane. 281
Derwichs. 282
Façon de penſer des Maures. 283
Idée de ces Peuples ſur le raiſonnement & l'eſprit. 284
Relations ſur Bender-Aboucheir. 285
Deſcription de Baſſora, & autres ſujets. 293
Arabes non Mahométans. 294
Bateaux de l'Euphrate. 295
Caravane de Bedouins. *Ibid.*

CHAP. IV. *Route de Baſſora à Damas, par les déſerts de l'Arabie déſerte.* 297
Départ de Baſſora. *Ibid.*
Mon arrivée à la caravane & à un camp d'Arabes. *Ibid.*
Rencontre d'un château ruiné, & des puits. 298
Séjour à un camp Arabe. *Ibid.*
Vêtement Arabe. *Ibid.*
Formalités guerrieres. 300
Viſite au camp Arabe. 301
Qualités des biens des Arabes. 302
Qualité du ſol du déſert. 303
Climat chaud du déſert. *Ibid.*
Deſcription du déſert & de ſes animaux. 304
Caractere des Arabes. 305
Leurs Chefs. 306
Deſcription détaillée ſur les Arabes. *Ibid.*
Remarque ſur la qualité de leurs cheveux. 307
Incurſion des Arabes. *Ibid.*
Leurs mœurs. 309
Leurs exercices & leurs occupations. 310
Idée d'une Tribu en marche. 312
Rencontre d'un lac & d'un château ruiné; payſage du déſert. 314
Rencontre de puits & de tentes Arabes. 316
Chaſſe donnée à douze Arabes. *Ibid.*

Attaque, combats & blocus de la caravane, par une Tribu ennemie. 317
Préparatifs de la fuite. 321
Fuite & déroute de la caravane; précautions à cet égard. 322
Fausse route & séparation de la caravane. 323
Service d'un Arabe. 324
Puits d'eau douce. 325
Générosité des Arabes, mes compagnons; leur nourriture. *Ibid.*
Mon extrême fatigue. 327
Vue de l'Euphrate & de ruines douteuses. 328
Sobriété des chameaux. *Ibid.*
Aiguade. 329
Vue des montagnes & ciel du désert. *Ibid.*
Campement Arabe pendant l'été. *Ibid.*
Villes & ruines douteuses. 330
Campemens Arabes pendant l'hiver; changement de sol. *Ibid.*
Route dans la montagne; changement du sol. 332
Puits d'eau douce, & château ruiné. 333
Précautions pour la sûreté de la route. 334
Abord aux secondes montagnes, & à un village de la Syrie. *Ibid.*
Férocité des chameaux. 335
Description des environs de Damas. 336

Méfiance des gens du pays envers les Arabes ; arrivée à Damas, & autres ſujets. 337
Relations ſur le pélerinage de la Mecque. 339
Politeſſes des Jéſuites. 340

CHAP. V. *Route de Damas à Baruth, Seyde, & Saint-Jean-d'Acre, avec divers voyages & ſéjours au Mont Liban, dans le pays du Queſrouan, & celui des Druſes.* 341

Départ de Damas. *Ibid.*
Gorge des montagnes, & fertilité du vallon de Beca. *Ibid.*
Rudeſſe & culture des montagn. des Druſes. 342
Culture des mûriers. *Ibid.*
Nourriture du pays. *Ibid.*
Idée du caractere des Druſes & des Chrétiens de Damas. 343
Culture & arroſage des montagnes & de la plaine de Baruth ; arrivée dans cette Ville. *Ibid.*
Arrivée à Baruth en Syrie, le 12 Avril 1770. 344
Son Gouvernement. 345
Départ pour le Queſrouan. *Ibid.*
Route & deſcription du ſol de Baruth à Aintoura. 346
Politeſſes des Jéſuites, & idée de leur miſſion. 347

Route & deſcription du ſol d'Aintoura à Jelton. 348
Caverne & ſource du fleuve du chien. 349
Deſcription de Jelton, & façon de vivre des Seigneurs Chrétiens. *Ibid.*
Pouvoir de ces Seigneurs. 351
Bravoure des Habitans; leur caractere. *Ibid.*
Etat Eccléſiaſtique des montagnes. 352
Mœurs. 354
Route & deſcription du ſol de Jelton au Maſra. 355
Hoſpitalité d'un Curé & de ſa femme. 356
Uſages. 358
Route depuis le Maſra juſques à un château antique. 359
Inſcription de ce château, & deſcription d'un temple. 360
Route de ce château à une grande ſource. 362
Deſcription d'une arche naturelle. 364
Route & deſcription du ſol juſques à Agouſta. 365
Politeſſes du Patriarche d'Antioche. 367
Route & deſcription du ſol juſques à Aintoura. 368
Retour à Baruth, & arrivée à Seyde. *Ibid.*
Politeſſes du Conſul de cette Echelle. 369
Environs & antiquités de Seyde. 370

Deſcription d'une Moſquée. 371
Relations ſur les Habitans des montagnes de Seyde. 372
Deſcendans douteux des Croiſés. 373
Relations de divers climats, & de celui de la partie du ſud de la Syrie. *Ibid.*
Productions de la Syrie. 375
Productions des montagnes. 376
Simplicité des Habitans, & ſon utilité. *Ibid.*
Régularité des Moines & des Prêtres ſéculiers. 378
Relations de diverſes mœurs de l'Aſie. 379
Uſage des Arabes de ces pays vis-à-vis des femmes. 381
Analogie de cette conduite avec celles des Peuples ſimples. 383
Origine de leur bon ſens. 384
Mœurs. 385
Ancienneté & qualité de leurs mœurs & uſages. 386
Leur conduite & façon de penſer vis-à-vis des Européens. 387
Qualités des divers états. *Ibid.*
Deſcription du ſol de Baruth à Abey. 389
Deſcription d'Abey. 390
Fréquentation des Druſes. 391
Funérailles des Montagnards. 392
Deſcription du Dair-el-Kamar. 393

Gouvernement des montagnes. 394
Juſtice des montagnes. 395
Bravoure des Habitans. 396
Mariages entre parens. *Ibid.*
Levée des troupes, & diſſentions des Emirs & des Seigneurs. 396
Bravoure des Habitans à l'égard des Etrangers. 398
Impôts. *Ibid.*
Qualités des Religions. 399
Druſes ſimples & Aquels. 400
Miſſions des Capucins. 401
Différence du caractere des divers Montagnards. 402
Eboulement du ſommet d'une montagne. 403
Voyage d'Abey au Maſra, à Baruth, & à Saint-Jean-d'Acre. *Ibid.*
Idée du caractere des Grecs. 404
Réflexions ſur les caracteres & mœurs des Peuples ſimples que j'avois vus. 405

CHAP. VI. *Traverſée de St-Jean-d'Acre à Marſeille, avec nos relâches aux Iſles de Rhodes & de Malthe, à Tunis & en Sardaigne.* 406
Vents de cette ſaiſon en cette partie. *Ibid.*
Notre méfiance d'un bateau. *Ibid.*
Rade de Limba, & villages Grecs. 407